



# Laisse-moi te retenir

“UNE PASSION INSENSÉE,  
INFINIE, VERTIGINEUSE”



BETH KERY

BETH  
KERY

# Laisse-moi te retenir

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Émilie Terrao*



Beth KERY

# Laisse-moi te retenir

Collection : Fantasma  
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Émilie Terrao  
Dépôt légal : mai 2016

ISBN numérique : 9782290112779  
ISBN du pdf web : 9782290112793

Le livre a été imprimé sous les références :  
ISBN : 9782290117156

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

**Présentation de l'éditeur :**

Francesca est dévastée : à la suite d'une terrible révélation qui a été faite sur le passé de Ian Noble, son amant s'est volatilisé. Aussi, durant six interminables mois, la jeune femme est-elle restée sans nouvelles de l'homme qu'elle aime. Lorsqu'il revient enfin, bien que son retour ravive la fiévreuse passion qui les unissait, leur relation demeure entachée par les sombres secrets que Ian persiste à dissimuler. Incapable de vivre sans lui, Francesca est résolue à le faire sortir de son silence, quitte à franchir certaines limites...

**Biographie de l'auteur :**

Classée sur les listes des best-sellers du New York Times et de USA Today, Beth Kery est l'auteur d'une trentaine de livres, dont le best-seller international *Laisse-moi te posséder*. Ses romans sont traduits dans une dizaine de langues.

*Titre original*  
BECAUSE WE BELONG

*Éditeur original*  
The Berkeley Publishing Group, published by the Penguin Group (USA) LLC, New York

Couverture : © Plainpicture/Reilika Landen

© Beth Kery, 2013

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2016

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Laisse-moi te posséder

*Semi-poche*

Laisse-moi te désirer

*Semi-poche*

**SÉQUENCES PRIVÉES**

1 – Troublante addiction

*N° 10507*

2 – Emprise des sens

*N° 10879*

3 – Accord secret

*N° 11243*

Prodigieuses caresses & Portraits libertins

*N° 10619*

Jeux de séduction

*N° 11078*

# Sommaire

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Du même auteur

Remerciements

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Épilogue

# Remerciements

---

Mes sincères remerciements vont à Leis Pederson pour sa patience, ses conseils et son soutien tandis que nous explorions ce nouvel univers ensemble.

Mahlet, comme toujours, j'ai apprécié tes observations honnêtes et constructives.

Je tiens à témoigner mon admiration et ma gratitude au studio de création de Berkley pour les couvertures élégantes et sensuelles de la série.

Enfin, et comme toujours, ma profonde reconnaissance à mon époux. Tu es mon roc.



# Prologue

---

Francesca sortit du dressing avec un chemisier, un jean et des sous-vêtements dans les mains, et marqua une pause en voyant Ian pénétrer dans la suite. Son fiancé croisa son regard, une sombre expression de désir dans les yeux, et il tourna la clé dans la serrure. Un sourire étira les lèvres de la jeune femme.

— J'allais prendre ma douche, l'informa-t-elle.

Il haussa les sourcils, une pointe d'ironie dans le regard. *Il n'en est pas question*, devait-il penser. Francesca gloussa. Elle savait ce qu'il avait en tête lorsqu'il fermait la porte. En n'importe quelle occasion, son comportement l'aurait fait sourire – sans parler de son cœur qui battait la chamade –, mais aujourd'hui, il éveillait en elle une joie particulière. Ces derniers temps, Ian avait été préoccupé par la santé de sa mère. Il était en permanence torturé à l'idée d'avoir opté pour le mauvais traitement et toujours convaincu qu'il devait en faire plus. Ce schéma était ancré en lui depuis sa plus tendre enfance. Alors qu'il était encore trop jeune pour s'inquiéter de ces sujets, il veillait déjà sur sa mère et la protégeait. Il n'était donc pas question qu'il fuie cette responsabilité à l'âge adulte. Malheureusement, l'état de santé d'Helen Noble ne s'améliorait pas, et Ian se devait d'ajouter de nombreux allers-retours entre Londres et Chicago à son emploi du temps déjà surchargé.

— Je te rappelle que Lucien et Elise viennent dîner. Ils ne vont pas tarder, l'avertit Francesca.

Il fondit sur elle avec la démarche d'un prédateur et elle se demanda combien de temps persisterait cette passion, ce frisson qui courait sur sa peau chaque fois qu'elle voyait la lueur du désir dans ses yeux bleus. Ils étaient ensemble depuis plus d'un an et demi à présent, mais la flamme de sa passion ne faiblissait pas. Les récentes

préoccupations de Ian ne rendaient que plus intense et impératif son besoin de fusionner avec lui.

— J'ai appelé Lucien pour lui demander de venir une heure plus tard, déclara-t-il calmement en lui prenant des mains ses vêtements pour les déposer sur un fauteuil.

— Et Mme Hanson ? Elle prépare un rosbif et un Yorkshire pudding.

— Elle a baissé le four. Je lui ai dit que j'avais besoin d'une sieste.

Elle étudia son visage tandis qu'il approchait de nouveau. Son mensonge à la gouvernante n'en était pas vraiment un. Avec sa chemise à rayures bleues et blanches ouverte au col et son pantalon classique – une tenue décontractée pour Ian –, il était plus séduisant que jamais ; pourtant, l'angoisse des derniers mois avait marqué ses traits. Ils étaient tendus, et de profonds cernes creusaient ses yeux. Il jurait qu'il n'avait pas perdu de poids et ses costumes tombaient toujours aussi parfaitement sur son corps élancé, mais Mme Hanson et Francesca s'accordaient pour dire qu'il semblait plus mince. Peut-être était-ce parce qu'il avait tenté d'évacuer son anxiété en durcissant ses exercices physiques quotidiens, déjà rigoureux... Sa silhouette était plus allongée, plus ferme, le rendant plus intense, si tant est que cela fût possible. Elle tendit la main et traça le contour de sa mâchoire de l'index tandis qu'il encerclait sa taille de ses bras.

— Tu devrais peut-être te reposer pour de vrai. Ça te ferait du bien, suggéra-t-elle en s'abandonnant contre lui.

Une pointe d'excitation émergea en elle au contact de ses muscles virils parfaitement dessinés contre ses courbes féminines.

— Tu sais ce qui me ferait vraiment du bien ? Regarder ton joli visage alors que tu es attachée et impuissante, répondit-il avant de se pencher pour l'embrasser.

Elle rouvrit ses paupières lourdes quelques secondes plus tard, grisée par la force de son étreinte et par la sensation de son corps qui durcissait contre elle.

— Impuissante face à quoi ? murmura-t-elle contre les lèvres de Ian.

— Impuissante à me résister.

— Mais... je... n'ai pas... envie de... te résister. Tu le sais, parvint-elle à articuler entre ses baisers, fondant contre lui tandis qu'il la faisait basculer en arrière, toute son attention retenue par sa seule présence.

Il redressa la tête et fit glisser ses doigts le long de son bras pour lui prendre le poignet et l'entraîner vers le lit.

— La corde ne servira qu'à me rassurer, rétorqua-t-il.

— La corde ? répéta Francesca, déroutée.

Il l'attachait souvent lors des préliminaires, et même pendant l'acte lui-même, à l'aide de menottes rembourrées ou de tout autre lien improvisé qui lui venait à l'esprit, y compris ses propres mains, mais une *corde* ?

— Ne t'inquiète pas, susurra-t-il lorsqu'il l'eut encouragée à s'installer au bord du matelas.

Il se pencha et mordilla ses lèvres doucement mais fermement.

— Elle est en soie. Crois-tu que je pourrais prendre le risque de marquer ta peau sublime ? chuchota-t-il à son oreille de sa voix rauque et sensuelle qui fit naître un frisson dans son dos.

Elle se contenta de lever les yeux vers lui, envoûtée par ce sourire si particulier qui était le sien.

Moins de dix minutes plus tard, elle était nue, étendue au bord de l'immense et luxueux lit à baldaquin. Elle avait observé Ian, fascinée et de plus en plus excitée, tandis qu'il attachait méticuleusement, avec habileté, ses poignets à ses mollets en un subtil enchevêtrement de boucles et de nœuds. Elle était allongée sur le dos, les genoux plaqués contre la poitrine, les cuisses largement écartées. Il lui avait d'abord ordonné de maintenir ses jambes avec ses mains. Puis il avait commencé à la ligoter, ses avant-bras à ses mollets et ses mollets à ses cuisses.

Elle était fermement entravée, mais la position n'était pas désagréable, bien que son pouls erratique et son sexe exposé, avide de ses caresses, altérèrent son confort.

Elle lança un regard anxieux en direction de Ian lorsqu'il sortit de la petite pièce attenante à leur chambre, leur sanctuaire privé, un lieu qui demeurait d'habitude fermé à clé et renfermait toutes sortes d'accessoires de bondage, de châtiment et de plaisir.

— Qu'as-tu trouvé dans ta salle pour me torturer ? demanda-t-elle d'un ton aguicheur en tendant le cou pour identifier ce qu'il tenait dans les mains.

Elle ne parvenait pas à distinguer clairement les objets, le corps imposant de Ian dissimulant la commode sur lequel il les avait posés. Il pivota dans sa direction, toujours habillé de la tête aux pieds. Elle sentit ses tétons durcir sous son regard brûlant tandis qu'il l'examinait de ses yeux critiques et ardemment possessifs à la fois.

— Ma salle ? répéta-t-il en approchant du lit.

Son clitoris se gonfla d'excitation à la vue du pot de crème que Ian tenait dans sa main. C'était le gel stimulant qu'il utilisait chaque fois qu'il s'apprêtait à lui faire découvrir une nouvelle sensation, à lui faire vivre une expérience déstabilisante... Francesca l'avait surnommé « la crème coquine » parce que ce lubrifiant éveillait en elle un besoin qu'elle n'aurait jamais imaginé éprouver auparavant. Au point de la pousser à implorer Ian qu'il la soulage...

— Oui, à qui d'autre appartiendrait-elle ? dit-elle distraitemment.

— À toi, bien sûr, répartit-il en soutenant son regard tandis qu'il dévissait le couvercle du récipient.

Il y plongea un doigt tandis qu'elle étudiait le moindre de ses mouvements, son agitation s'intensifiant chaque seconde qui passait.

— Tu es le seul à en avoir la clé, fit-elle remarquer.

Il tendit vers elle son index couvert de crème et posa un genou sur la malle au pied du lit avant de se pencher sur sa silhouette recroquevillée.

— C'est donc ta pièce, conclut-elle.

— J'en suis le maître, oui, confirma-t-il, tout près d'elle à présent.

Elle releva la nuque, retenant son souffle en le voyant approcher de son sexe, la salive lui montant à la bouche malgré elle, ses tétons contractés en deux pointes douloureuses. Il avait délicieusement préparé son corps à ce qui allait suivre.

— Mais elle est faite pour ton plaisir, continua-t-il.

Elle haleta et laissa retomber sa tête tandis qu'il appliquait le gel sur son clitoris de ses doigts experts.

— Il est donc correct d'affirmer qu'elle est notre domaine à tous les deux, tu ne crois pas ? susurra-t-il d'une voix rocailleuse sans cesser ses caresses.

— Oh... oui, gémit-elle.

Déjà, la crème chauffait sous ses mouvements constants. Bientôt, très bientôt, elle éveillerait ses terminaisons nerveuses et déclencherait le déferlement d'une vague ardente en elle. L'effet serait si dévastateur que le moindre effleurement provoquerait l'orgasme. Toutefois, et malgré l'ivresse de l'instant, les propos de Ian ne lui avaient pas échappé.

Avant leur rencontre, Ian était l'unique gardien du sanctuaire, et l'extase qu'il procurait alors aux femmes n'était qu'un simple aperçu de ses propres ambitions érotiques. Il en restait le maître, mais Francesca était touchée qu'il accepte de le partager avec elle, car elle savait l'importance que cette concession revêtait pour lui.

Il se redressa et reboucha le pot de gel tout en baissant les yeux sur elle, les paupières lourdes, une expression fervente mais aussi légèrement frustrée sur le visage.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? murmura Francesca.

Ses narines se dilatèrent imperceptiblement et il lui tourna le dos.

— Il n'y a rien de plus beau que ton corps sur la surface de cette terre, souffla-t-il, et...

— Quoi ? le pressa-t-elle lorsqu'il s'interrompit pour prendre quelque chose sur la commode.

Il se dirigea vers elle. Elle était si préoccupée par son air grave qu'elle n'essaya même pas de distinguer ce qu'il tenait à la main ou de deviner ce qu'il s'apprêtait à lui faire subir, contrairement à son habitude.

— Ian ?

— J'aimerais pouvoir... (Il marqua une pause, la parcourant des yeux.)... Te garder près de moi pour toujours, ajouta-t-il après un moment.

Il approcha d'elle.

— Je suis là, Ian, pour toujours, le rassura-t-elle, devinant son humeur sombre malgré ses efforts pour détendre l'atmosphère. Essaie un peu de te débarrasser de moi et tu verras combien il est difficile de m'échapper.

Il lui adressa un faible sourire.

— Il m'est impossible de t'échapper.

Elle ouvrit la bouche pour continuer – présentant l'importance de cette conversation –, mais il détourna son attention en déposant sur le lit les accessoires qu'il avait sélectionnés. Il se positionna entre ses cuisses et taquina son clitoris de ses doigts agiles, lui arrachant un soupir. Elle avait toujours été émerveillée de constater que Ian était plus doué qu'elle pour la caresser, comme s'il était dans sa tête et ressentait son plaisir.

— Est-ce que le gel commence à faire effet ? murmura-t-il.

— Tu sais bien que oui, le blâma-t-elle, les dents serrées.

Il croisa son regard et son sourire lui noua le ventre. Seigneur, elle l'aimait tant ! Parfois, elle s'inquiétait qu'il ne sache pas à quel point.

— Je vais insérer quelque chose dans tes fesses, l'informa-t-il calmement en continuant ses caresses.

— D'accord, répondit-elle, notant son ton formel sans en saisir la signification.

Il ne recourait pas toujours aux sex-toys lors de leurs ébats, mais c'était un aspect de leur vie sexuelle auquel elle était habituée. Il devait avoir remarqué sa légère confusion, car il écarta la main de son sexe – déclenchant aussitôt un gémissement de protestation – et s'empara d'un objet posé sur le lit.

— Ça, précisa-t-il en brandissant un plug anal de dix centimètres.

Il n'était pas si différent de ceux qu'il utilisait habituellement, si ce n'était sa totale transparence.

— Tu es d'accord ? insista-t-il.

— Oui, affirma-t-elle sans hésitation bien qu'elle ne pût s'empêcher de rougir.

Une lueur de satisfaction qu'elle chérissait passa dans les yeux bleus de Ian. Il lubrifia rapidement le gode et observa attentivement son visage tandis qu'il l'introduisait en elle. Elle gémit doucement et se mordit la lèvre inférieure. La stimulation de son anus semblait accentuer l'effet du gel. Elle se tortilla, en proie à une agitation fébrile. Ian maintint la pression jusqu'à ce que la base du plug entre en contact avec sa peau. Des gouttes de sueur perlaient au-dessus de sa bouche.

Elle sursauta lorsque Ian écarta brusquement la malle en bois qui trônait au pied du lit et se pencha sur elle. Il recueillit sa sueur du bout de sa langue et l'embrassa avec une passion à peine contenue.

— Je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne, déclara-t-il d'un ton bourru avant de presser de nouveau ses lèvres contre les siennes.

— Je t'aime aussi, répondit-elle avec émoi.

Un frisson la parcourut quand Ian glissa les doigts sous ses genoux pliés et entreprit de caresser ses seins avec délicatesse. Il écarta gentiment ses mollets pour exposer sa poitrine et Francesca fixa le lustre en cristal suspendu au-dessus du lit d'un regard vide tandis qu'il aspirait et suçait les pointes dressées de ses lèvres chaudes et fermes, parfois avec tendresse... parfois sans. Les muscles de son anus se contractaient par réflexe autour du plug et son clitoris se tendait sous l'effet d'un insoutenable désir. Lorsqu'il releva sa tête brune, ses tétons étaient rouges et durs. Il pinça encore son sein gauche, la faisant frémir avant de s'éloigner.

— T'ai-je déjà dit que tu as la plus belle poitrine du monde ?

— Un millier de fois, plaisanta-t-elle.

— Elle mérite encore bien plus d'éloges.

L'air semblait lécher ses cuisses moites. Elle l'observa, le souffle court, tandis qu'il se redressait. Son cœur manqua un battement lorsqu'il commença à défaire sa ceinture. Il ouvrit sa fermeture Éclair et baissa son boxer blanc pour libérer sa longue verge épaisse et gonflée, de façon à ce que sa base repose sur l'élastique du caleçon. Son pénis se dressait enfin devant elle et elle saliva instinctivement. Ce spectacle exacerbait sa ferveur, augmentant l'humidité de son entrejambe. Au début, la vue de son sexe l'intimidait tout autant qu'elle l'enflammait. Après des mois d'étreintes torrides, seule demeurait l'excitation.

Comme s'il était conscient de son effet, il approcha de son visage. Elle tourna la tête, la joue pressée contre le matelas, et entrouvrit la bouche. Il plongea les doigts dans ses cheveux. Elle n'avait plus besoin qu'il la guide pour répondre à son désir. Non, dans ce domaine, elle n'en avait *vraiment* plus besoin.

Elle tendit le cou pour lécher son membre brûlant sur toute sa longueur. Il raffermi son étreinte lorsqu'elle en prit l'extrémité entre ses lèvres, les ajustant autour de lui tout en appliquant une délicieuse pression. Elle passa la langue sur son gland, lui arrachant un soupir, avant de l'accepter entièrement en elle.

— Seigneur, que c'est bon, l'entendit-elle grogner tandis qu'il effectuait des va-et-vient au creux de sa bouche. Ça t'a toujours plu... Tu as faim de moi autant que j'ai faim de toi.

Elle redoubla de ferveur pour confirmer ses paroles. Après un moment, elle ferma les yeux et le laissa prendre le contrôle, se fiant totalement à lui. Elle concentra tous ses sens

sur lui – son odeur et son goût à la fois délicieux et familiers, la texture grisante de sa verge, son érection toujours plus puissante à chaque nouveau mouvement de son bassin... Elle adorait sentir ses doigts crispés dans ses cheveux. Ses exigences muettes n'étaient pas forcément insurmontables, mais fermes et intransigeantes. Ian savourait son plaisir et elle aimait le lui procurer sans retenue.

Le gel faisait à présent tout son effet, diffusant des ondes irréprouvables le long de ses nerfs éprouvés. La pression du plug entre ses fesses ajoutait un côté primitif et sombre à la scène. Elle était attachée, impuissante à soulager la vague qui enflait en elle, ce qui ne faisait qu'accentuer son désir farouche de satisfaire Ian. Il était devenu une part d'elle-même au cours des derniers mois et son plaisir fusionnait désormais avec le sien.

Sa soif grandissait au rythme des assauts de plus en plus rapides de son sexe gonflé. Elle s'efforça de le prendre un peu plus profondément en elle, y parvint, et fut aussitôt récompensée par le grognement brutal et étonné de Ian.

— Non, protesta-t-elle d'une voix cassée lorsqu'il se retira avec un petit son humide.

Son sexe était comme une drogue ; sa jouissance était addictive. Il desserra l'étreinte de ses doigts dans ses cheveux et lui caressa brièvement la tête avant de s'éloigner.

— Si, dit-il simplement.

Elle n'insista pas. Elle n'était pas surprise. Parfois, il jouissait rapidement, lui faisant l'amour avec une urgence délicieuse qui trahissait l'intensité du désir de cet homme dont le self-control était légendaire. La plupart du temps, cependant, il faisait durer leurs étreintes, la submergeant de plaisir, alimentant leur excitation jusqu'à ce qu'elle devienne insoutenable, entretenant le feu pour que l'orgasme soit explosif. Ce soir, elle sentait son besoin de s'accrocher à elle aussi longtemps que possible, de mêler leurs essences et de prolonger leur intimité.

Elle déglutit en le voyant s'emparer d'un vibromasseur en latex, un nouveau qu'il n'avait encore jamais testé auparavant. Une boucle ovale de la circonférence d'une pièce de monnaie en formait l'extrémité. Il enclencha le bouton de son pouce et l'objet se mit à vibrer silencieusement. Il soutint son regard tandis qu'il déplaçait l'anneau rigide et pulsant contre sa bouche humide, apaisant et stimulant en même temps ses lèvres sensibles. Elles étaient gonflées après la fellation exigeante qu'elle venait de lui prodiguer. Elle les entrouvrit cependant quand il déplaça le vibromasseur, déstabilisée par l'intimité et la sensualité de l'instant. Elle soupira doucement lorsqu'il accentua la caresse, enfonçant l'anneau dans la chaleur de sa bouche. Son vagin se contracta tandis qu'elle l'observait, en proie à une fièvre irréprouvable, et lui octroyait tous les droits sur son corps.

— Tu es si belle, murmura-t-il, et elle sut qu'il avait lu sa soumission dans ses yeux. Je pourrais t'observer pendant des heures quand tu te donnes à moi comme ça.

Il éloigna l'objet et effleura tendrement sa joue. Elle tourna la tête pour embrasser sa paume. Un son bestial s'échappa de la gorge de Ian et il retira sa main. Il écarta de nouveau ses genoux pour révéler sa poitrine offerte, utilisant la tige du jouet pour stimuler ses seins. Elle se mordit la lèvre inférieure, retenant un petit cri lorsqu'il posa la boucle vibrante autour de l'un de ses tétons en exerçant une douce pression.

— C'est agréable ? demanda-t-il dans un souffle, son regard de nouveau concentré sur le visage de Francesca.

— Oui, acquiesça-t-elle.

Elle ne mentait pas. Son téton palpitait au creux du latex. Les nerfs mystérieux qui reliaient ses seins à son clitoris s'éveillèrent sous cette sensation. Elle agita la tête sur le matelas et gémit sous cette délicieuse torture.

— Chut, murmura Ian.

Elle cria lorsqu'il s'insinua entre les plis de sa féminité et encercla son bouton gorgé de désir avec la pointe du vibromasseur. Sa plainte fut aussitôt suivie d'un grognement extatique tandis qu'il augmentait l'intensité des vibrations. Elle ferma les yeux et trembla sous la stimulation puissante et précise, se tortillant malgré elle. Il posa les mains sur la corde enroulée autour de ses mollets et la maintint en place. Elle n'avait d'autre choix que d'accepter le plaisir sans réserve.

— Jouis, ordonna-t-il un moment après.

Elle obéit à la lettre, son corps entravé frémissant sous les assauts de l'orgasme. Lorsque les premières vagues de l'extase eurent reflué, il abandonna le vibromasseur. Francesca redressa la tête et réprima un gémissement en sentant sa verge contre son sexe. Il empoigna ses cuisses et s'immisça en elle d'un seul coup de reins.

— Oh, Seigneur... Ian, haleta-t-elle tandis qu'elle continuait à jouir autour de son pénis.

Cette soudaine intrusion la submergeait. La sensation était délicieuse, mais aussi un peu douloureuse sous l'invasion de l'épaisse verge et du plug dans son anus.

— C'est parfait, lâcha-t-il d'une voix éraillée en allant et venant en elle, ses traits séduisants tendus par un plaisir contenu. C'était ce que je voulais ressentir. Tu es si chaude, si mouillée, grogna-t-il en continuant ses assauts alors que son vagin se resserrait toujours plus autour de son membre.

— Non, marmonna-t-elle désespérément une minute plus tard lorsqu'il se retira de nouveau.

Elle leva la tête, hypnotisée par la vue érotique de son pénis gonflé et luisant qui saillait de son pantalon ouvert. Souvent, il le conservait quand il l'attachait pour jouer avec son corps. La frustration était alors insoutenable. Ligotée et impuissante, elle accéda



aux portes de la folie lorsqu'il fit courir sa main virile sur sa verge moite. Les muscles de son vagin et de son anus étaient tendus. Il laissa échapper une plainte rauque.

Elle prit conscience qu'il observait son sexe et le plug profondément introduit en elle. Ses joues s'échauffèrent et elle fut envahie par une envie soudaine de se couvrir. Elle ne s'était jamais sentie aussi exposée. Était-elle inconsciente de s'ouvrir ainsi à un autre être humain... de s'autoriser à devenir si vulnérable ?

Un muscle tressauta sur le visage de Ian tandis qu'il l'étudiait, son expression trahissant un désir si intense qu'il s'apparentait presque à de la souffrance. Aussitôt, ses doutes se dissipèrent. De bien des façons, Ian se mettait à nu autant qu'elle durant leurs étreintes.

— Ian, murmura-t-elle.

Il leva les yeux vers elle et elle comprit qu'il pouvait lire ce qu'elle ressentait.

— Tu ne dois pas me regarder comme ça. Tu sais quel effet ça me fait.

— Je suis désolée, répondit-elle.

— Non, tu ne l'es pas, conclut-il sévèrement en approchant de son visage tandis qu'il déboutonnait sa chemise nerveusement.

Il fit glisser le vêtement de ses épaules. Francesca se délecta du spectacle de ses muscles fins et parfaitement dessinés. Au cours des derniers mois, elle avait appris que la vue devait remplacer le toucher lorsqu'elle était ligotée ainsi et était devenue une observatrice appliquée. Comme Ian lui bandait parfois les yeux, sa peau, elle aussi, était devenue délicieusement sensible à chacune de ses caresses.

— Et je ne le suis pas non plus, pour être honnête, continua-t-il. Si je pouvais figer à jamais cette lueur dans tes yeux, je le ferais.

Soumise à une étrange sensation de plénitude alors qu'elle était encore excitée, Francesca eut besoin d'un moment pour remarquer l'expression ferme mais aussi hésitante de Ian lorsqu'il fit glisser une main sur son cou, sa poitrine et son ventre, lui provoquant un frisson de plaisir.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle calmement, perplexe.

Il ne répondit pas immédiatement et se contenta de poursuivre ses caresses.

— J'aimerais te filmer. Juste ton visage, ajouta-t-il aussitôt devant son absence de réaction.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, même si elle pensait connaître la réponse.

Son expression était indéchiffrable, mais elle devinait malgré tout son agitation.

— Je te l'ai dit, si je le pouvais, je capturerais ce regard, admit-il, pour l'emmener partout avec moi.

Francesca sentit son cœur gonfler dans sa poitrine. Il avait connu tant de souffrances dans sa vie... Avait toujours eu si peur d'être rejeté, soumis aux réactions imprévisibles, et

parfois violentes, de sa mère schizophrène.

— Tout ce que je suis t'appartient, Ian, souffla-t-elle doucement, mais tu peux me filmer si tu veux, si tu penses que ça peut t'aider...

Il posa les yeux sur son visage.

— Tu es sûre ? Tu sais que ces images ne seront que pour moi. Je les garderai précieusement.

Elle sourit.

— Je le sais. Crois-tu que j'accepterais autrement ?

Les narines de Ian se dilatèrent tandis qu'il l'observait.

— Tu trouves ma demande bizarre, n'est-ce pas ?

— Non. Je ne partage pas ton besoin, mais je le comprends, Ian, vraiment, le rassura-t-elle.

Il se pencha et déposa un baiser sur le diamant à son doigt – la bague de fiançailles qu'il lui avait offerte quelques semaines plus tôt.

— Merci, dit-il simplement.

Ses manières solennelles firent monter les larmes aux yeux de Francesca. Elle fut soulagée qu'il s'éloigne. Lorsqu'il revint dans son champ de vision, il tenait une petite caméra. Il la déposa sur la commode et l'alluma rapidement avant d'orienter l'objectif dans sa direction.

— Elle est fixée sur ton visage, précisa-t-il en la rejoignant.

Elle nota que, loin de s'être atténuée durant sa brève absence, son érection semblait plus puissante encore. Elle savoura cette preuve de l'excitation que le fait de la filmer lui procurait. Ce n'était qu'un autre niveau d'intimité à explorer pour eux. Elle n'était en rien refroidie par sa requête.

— Tu sais que j'adore te regarder lorsque tu t'offres à moi, dit-il en caressant ses hanches, puis son bas-ventre, ses longs doigts approchant lentement de son sexe exposé. Grâce à ça, je pourrais profiter de ce spectacle à tout moment.

— Tu ne préfères pas le voir en direct ? demanda-t-elle, le visage enflammé par les sensations que faisaient naître ses mains habiles sur sa peau, la taquinant à quelques centimètres de la source brûlante de son plaisir.

Elle gémit lorsqu'il effleura l'intérieur humide de ses cuisses.

— Je préfère un million de fois le direct, lui assura-t-il avec un petit sourire. Quel homme sain d'esprit ne désirerait pas...

Il marqua une pause et plongea un doigt en elle, lui arrachant un soupir.

— ... Ce corps exquis ? finit-il.

Elle était excitée comme jamais. Elle pouvait entendre les petits sons mouillés qu'il provoquait en allant et venant en elle. Il interrompit ses assauts et posa aussitôt son pouce

trempe sur son clitoris, le stimulant si habilement que les yeux de Francesca se révulsèrent, l'obligeant à fermer les paupières. Le talent inné de Ian combiné au lubrifiant magique diffusait en elle un plaisir d'une puissance quasi insupportable.

— Non, mon amour, ouvre les yeux. Regarde-moi.

Elle lutta pour s'exécuter, concentrée sur son visage adoré. Il continua à la stimuler sans relâche. Les lèvres de Francesca tremblaient. Il allait la faire basculer de nouveau, très bientôt.

— Qu'est-ce que tu préfères ? s'enquit-il sérieusement. Le vibromasseur ou ma main ?

— Ta main, répondit-elle sans hésiter, en pinçant les lèvres sous les sensations exquis. Ta main, bien sûr. Tes caresses, ajouta-t-elle d'une voix brisée.

— C'est la même chose pour moi. Je t'autorise à utiliser un gode en mon absence, non ?

— Oui, balbutia-t-elle, bien trop submergée par l'excitation pour lui fournir une réponse plus élaborée.

— Mais tu préférerais être avec moi ? ajouta-t-il, et malgré son assurance habituelle, elle discerna la pointe d'incertitude dans sa voix...

— Un million de fois, dit-elle en reprenant ses termes, les yeux plongés dans son regard sévère.

L'émotion l'envahit. Elle ferma les paupières tandis que les larmes coulaient sur ses joues, et elle jouit contre sa main.

Elle émergea de son brouillard extatique en sentant qu'il retirait le plug de son anus. Il le remplaça presque aussitôt, l'emplissant de son membre palpitant. Il l'observa en la pénétrant lentement et la lueur au fond de ses pupilles contrastait avec la dureté de ses traits. L'intensité de la scène la bouleversa. Il n'y avait aucune partie de son corps ou de son âme qu'elle n'accepterait pas de lui offrir.

— Ne détourne pas les yeux, ordonna-t-il d'une voix dure tandis qu'il s'enfonçait en elle jusqu'à la garde et qu'elle luttait pour emplir ses poumons d'air.

Il devait avoir senti l'impact de cette expérience sur elle. Il posa les mains sur ses hanches et se mit à lui faire l'amour, ses testicules claquant en rythme contre ses fesses.

— Ne t'avise pas de te détourner de moi, Francesca.

Il avait presque l'air furieux, mais elle savait qu'il ne l'était pas. C'était la puissance de l'instant qui donnait cette note cruelle à sa voix. Elle secoua à peine la tête, submergée par la sensation de son sexe s'immisçant en elle, bouleversée par l'amour et son besoin de s'abandonner à lui. Le gel stimulant combiné à la brutalité primitive de Ian déclenchait un nouvel incendie en elle. Même la plante de ses pieds semblait en feu. Il posa la main sur son bas-ventre tout en maintenant le mouvement de ses hanches. Elle cria, le dos arqué, lorsqu'il pressa le pouce sur son clitoris pour la caresser.

— Oh, non, haleta-t-elle, à peine consciente de ce qu'elle disait.

— Si, corrigea-t-il, les dents serrées. Ouvre les yeux.

Elle obéit, n'ayant pas pris conscience de les avoir fermés sous la puissance de l'extase qui enflait entre eux. Les sons de leurs corps claquant l'un contre l'autre de plus en plus vite semblaient se caler sur les battements de son cœur. Il intensifia les cercles que dessinaient ses doigts et elle se sentit sur le point de s'embraser comme une allumette. Elle dut faire un effort pour se concentrer sur lui, réprimant un gémissement, et observa son visage, son torse et ses abdominaux saillants couverts de sueur.

— Dis-moi que tu m'aimes, grogna-t-il.

— Je t'aime tant.

— Toujours.

— Oui, toujours, confirma-t-elle, les lèvres tremblantes tandis qu'elle atteignait le sommet de la crête.

Elle le sentit enfler en elle, ce qui ne fit qu'attiser son excitation, provoquant le déclic dont elle avait besoin pour basculer. Son cri fut étouffé par le rugissement de Ian.

Un moment plus tard, il se laissa aller contre ses jambes repliées, les deux mains appuyées sur le matelas pour la soulager de son poids, tandis qu'ils tremblaient et haletaient encore sous l'effet de leur violent orgasme. Une goutte de sueur tomba dans ses yeux, mais elle ne cilla pas. Le spectacle que Ian lui offrait était trop beau.

— Je vais appeler Lucien et Elise pour annuler, suggéra-t-il en enveloppant son visage du regard.

— Il est trop tard. Ils doivent déjà être en chemin. Et puis, une soirée entre amis ne te fera pas de mal. Tu as toujours l'air plus détendu et heureux en présence de Lucien. Il a une bonne influence sur toi.

Il grimaça.

— Je suis bien plus heureux quand je suis seul avec toi. Et tu ne croirais pas à quel point je suis détendu en cet instant.

— Tu sais ce que je veux dire. Tu as subi tellement de pression ces derniers temps...

Elle l'étudia de longues minutes avant de changer d'avis.

— Tu veux vraiment annuler ?

Il se redressa et se retira lentement.

— Oui, répondit-il honnêtement tout en commençant à la détacher. Je préférerais passer la soirée ici avec toi.

Il lui adressa un regard ténébreux adouci par une lueur amusée tout en dénouant la corde avec une précision méthodique.

— Mais je suppose que ça ne fera pas une grande différence. Nous serons de retour au lit dans pas longtemps, n'est-ce pas ?

— Absolument.

Un frisson inexplicable courut sur sa peau brûlante comme une ombre invisible avant de disparaître aussitôt. Elle soupira de soulagement en étirant ses jambes libérées comme un chat satisfait.

Ce ne fut que plus tard qu'elle repensa à la spontanéité de sa réponse. Évidemment qu'ils se retrouveraient dans leur chambre après le repas.

C'était là qu'était leur place, dans les bras l'un de l'autre.

## Six mois plus tard

— On n'est jamais sûr de rien, n'est-ce pas ? commenta Francesca sur un ton désolé en reposant les pages finances du journal sur la table.

Les gros titres tournaient tous autour de la crise économique japonaise. Ses yeux s'attardèrent sur l'un d'entre eux : « *Un groupe japonais fait appel à une banque d'investissement pour liquider ses actifs* ». Elle mordilla nerveusement sa lèvre inférieure, sursautant lorsque son colocataire, Davie Feinstein, lui toucha l'épaule.

— Certaines choses sont immuables, observa-t-il avec un regard lourd de sous-entendus qu'elle s'efforça d'ignorer.

Elle accepta la tasse de thé fumante qu'il lui offrait et lui adressa un sourire lorsqu'il s'installa face à elle. Il servit les pancakes.

— Comme les impôts et tes petits déjeuners du week-end ? Comme ton amitié ? demanda Francesca en essayant d'adopter un ton léger.

Ils savaient tous les deux qu'ils venaient d'effleurer un sujet sensible, un sujet qu'elle ne voudrait pas aborder en cette belle matinée de décembre. Ian l'avait abandonnée six mois plus tôt, après la mort de sa mère. Pas seulement après le décès de Helen Noble, mais aussi après que Lucien Lenault lui eut révélé la terrible vérité au sujet de son père biologique, lors du dîner de ce soir d'été qui avait suivi leur incroyable étreinte. Juste avant, leur avenir semblait sûr et lumineux. Tout avait changé en une poignée de secondes sous les violents assauts de la réalité.

Et des doutes.

Ian avait craint toute sa vie que son père inconnu ait tiré profit de la maladie mentale de sa mère ou, pire, qu'il l'ait violée. L'identité de son géniteur était restée un mystère pour lui jusqu'à ce jour. Lors de ce dîner fatidique avec Elise et Lucien, ce dernier savait le

choc qu'il provoquerait en annonçant à Ian qu'ils étaient demi-frères, mais ce n'était pas le plus grave. Il lui avait également appris que leur père, Trevor Gaines, était un violeur en série – un homme obsédé par le besoin de féconder le plus de femmes possible. Cette confiance, associée à l'aggravation de l'état de santé de sa mère puis à sa mort, avait dévasté Ian.

Francesca ne voulait même pas penser à l'autre problème qu'elle soupçonnait d'avoir contribué au mal-être de son fiancé ; comme par une étrange coïncidence, Ian avait demandé à la filmer pendant l'amour ce jour même où il allait découvrir que son père était un criminel qui prenait son pied en filmant ses victimes. Elle suspectait Ian de porter un sévère jugement sur lui-même à cause de cela, mais il ne lui avait jamais laissé l'occasion de lui assurer qu'il n'avait rien à voir avec Trevor Gaines.

Elle l'aurait volontiers réconforté et soutenu dans cette épreuve, mais il était parti sans un mot, sans un message. Il s'était évanoui dans la nature. Cet homme qu'elle avait eu l'intention d'épouser, auquel elle avait tenu plus qu'à sa propre vie...

Comme ils en avaient pris l'habitude, elle et Davie évitaient de soulever le fait que l'homme en qui elle avait le plus confiance avait disparu de la surface de la terre et refusait obstinément d'être retrouvé.

— Les impôts et mon amitié sont indéfectibles, quant à mes petits déjeuners du week-end, je les préparerai aussi longtemps que quelqu'un viendra s'asseoir à ma table pour les déguster, déclara Davie en lui tendant le sirop d'érable.

— Caden et Justin me manquent encore plus dans ces moments, observa Francesca.

— À propos, Justin a dit qu'il essaierait de passer en rentrant du sport ce matin.

— Vraiment ? demanda Francesca, pleine d'espoir.

Davie hocha la tête. Pourquoi les choses devaient-elles changer ? Davie, Justin, Caden et elle avaient été amis et colocataires pendant des années. Puis elle avait rencontré Ian et sa vie avait pris un tour qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. Elle passait de plus en plus de temps dans le loft luxueux de Ian, en plein centre-ville de Chicago, et envisageait d'y emménager de façon permanente lorsqu'ils seraient mariés. Ian était l'un des hommes les plus riches et les plus influents de la planète, il l'avait emmenée dans des endroits dont elle s'était jusque-là contentée de rêver. Il lui avait présenté les huiles du monde artistique – le monde de Francesca – mais aussi les pontes de divers domaines, des hommes d'affaires les plus brillants aux politiciens en passant par des stars. Il l'avait initiée à un amour exigeant, lui avait appris le pouvoir de la soumission... et avait transformé son corps en un instrument parfaitement accordé pour savourer le plaisir qu'il lui distillait. Il avait fait d'elle une femme sûre d'elle, bien dans sa peau, une femme qui assumait fièrement son talent et sa sexualité.

Puis la tragédie les avait frappés. Ian avait volontairement disparu. Justin et Caden avaient tous deux réussi professionnellement à cette époque et avaient emménagé dans leurs propres chez-eux. Lorsqu'elle était retournée vivre à plein temps dans la petite maison de Wicker Park avec Davie, tant de choses avaient changé. Elle non plus n'était plus la même. La jeune fille un peu gauche et libérée qu'elle avait été s'était envolée, remplacée par une femme plus sobre, réservée, triste et amère. Davie avait toujours été là, cependant, comme un pilier solide et rassurant dans sa vie. Il avait été présent pour l'aider à soigner ses blessures et l'avait encouragée à concentrer son énergie sur son master en art et sur ses tableaux. Grâce au prestige de Ian et à son parrainage, elle bénéficiait déjà d'une bonne réputation dans la communauté artistique. Elle ne manquait pas de travail et avait même été contrainte de refuser quelques grosses commandes.

Pourtant, parfois, elle avait le sentiment que sa vie s'était brusquement arrêtée. Elle était encore désorientée, l'esprit ébranlé par la perte subite qu'elle avait endurée.

Elle versa le sirop d'érable dans son assiette tout en parcourant à nouveau la une du journal, la vente de Tyake Inc. due à la crise économique au Japon. Davie effleura sa main en voyant qu'elle noyait ses pancakes. Elle cilla et reposa la bouteille de sirop.

— Y a-t-il quelque chose au sujet de Noble Enterprises ? demanda Davie prudemment, faisant référence à la société multimilliardaire de Ian.

— Non, pas que je sache, répondit Francesca d'une voix égale en s'emparant de sa fourchette.

Encore une fois, ils s'étaient dangereusement approchés du sujet tabou. Ian était forcément associé à son entreprise plus que prospère, il l'avait du moins été avant qu'il ne renonce à la diriger.

Quelqu'un frappa de légers coups à la porte et Francesca reposa sa fourchette, ravie de cette distraction.

— Pourquoi Justin n'entre-t-il pas directement ? demanda-t-elle en se levant, perplexe.

Justin, Caden, Davie et Francesca avaient presque formé une famille, après tout.

— Je ne crois pas avoir déverrouillé l'entrée ce matin, entendit-elle Davie lui répondre tandis qu'elle sortait de la cuisine et pénétrait dans le couloir.

Elle tourna la clé dans la serrure et ouvrit la porte en grand.

— Tu arrives juste à l'heure...

Elle s'interrompit au milieu de sa phrase en prenant conscience que ce n'était pas Justin qui se tenait sous le porche.

— Lucien, souffla-t-elle d'un ton où le choc de cette visite inattendue était perceptible.



Son visage aux traits lisses et séduisants, ses cheveux sombres et ébouriffés firent ressurgir des images de cette épouvantable soirée. Elle revoyait nettement l'expression inquiète et dure du demi-frère de Ian et entendait encore le ton triste de ce dernier tandis qu'il observait la photo de son père biologique. *Ma mère. Voilà pourquoi elle semblait avoir peur de moi parfois. Elle se recroquevillait et grimaçait rien qu'en me voyant... parce que je lui ressemble. Parce que j'ai le visage de l'homme qui a abusé d'elle. J'ai les traits de son violeur.*

Elle chassa l'atroce souvenir de son esprit et s'efforça de se concentrer sur Lucien. Elle l'avait évité, tout comme elle avait évité tous ceux qui pouvaient lui rappeler Ian. Elle n'avait rien contre Lucien, ou contre sa jeune épouse, Elise. En fait, elle appréciait le couple. C'était juste de l'instinct de survie. Le souvenir de Ian était trop douloureux.

Les narines de Lucien se dilatèrent légèrement tandis qu'il l'étudiait, l'air sombre. Ses yeux gris et critiques la mettaient mal à l'aise, parce qu'ils lui rappelaient un autre regard, bleu celui-là.

— Je suis désolé de m'imposer ainsi, dit-il avec son accent français, mais il est important que nous discutons.

Son cœur se serra.

— C'est à propos de Ian ? Il va bien ? demanda-t-elle, un frisson de panique courant sur sa peau.

— Je n'ai toujours pas de nouvelles de lui. D'après ce que j'ai compris de ses rares échanges avec Lin, il va bien. Il est vivant, en tout cas, ajouta Lucien dans un murmure en faisant référence à la talentueuse assistante de direction de Ian, Lin Soong.

Ses lèvres étaient pincées, et Francesca en déduisit qu'il était inquiet... ou en colère ? Elle savait que Lucien désapprouvait l'exil que son demi-frère s'était imposé. Il affirmait qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, pas plus que les grands-parents de l'intéressé ou que Francesca. Lin assurait qu'elle n'en savait pas davantage, mais Francesca n'aurait pas été surprise que la jeune femme mente à la demande de Ian. La loyauté de Lin envers lui était infaillible.

Elle prit conscience que Davie l'avait rejointe et se tenait près d'elle.

— David, dit Lucien en le saluant sobrement d'un signe de tête.

— Lucien, entrez. Il fait froid, l'invita Davie.

Francesca recula, vaguement embarrassée d'avoir laissé Lucien à la porte.

— Que se passe-t-il ? demanda Davie en fermant derrière eux.

Lucien s'adressa directement à Francesca.

— C'est au sujet de l'entreprise de Ian. Nous avons besoin de toi, Francesca. Tu es au courant des dispositions que Ian a prises. La conjoncture a changé. Nous avons des décisions cruciales à prendre.

Elle eut l'impression que son sang désertait son cerveau. Un vertige s'empara d'elle tandis qu'elle notait l'expression perplexe de Davie.

— De quoi parle-t-il ? l'interrogea son ami.

Francesca déglutit péniblement en évitant le regard des deux hommes.

— Toi et les autres pouvez gérer la situation, souffla-t-elle à Lucien, comme si elle espérait encore pouvoir cacher la vérité à Davie, autant qu'à elle-même.

— Tu es la seule à pouvoir trancher un sujet de cette importance. Parmi les membres du conseil d'administration, il n'a donné mandat qu'à toi pour liquider les actifs et procéder à des acquisitions majeures. Noble Enterprises a besoin de toi. Ian a besoin de toi.

— Est-ce au sujet de Tyake ? demanda Francesca en lançant un regard hésitant à Lucien.

— Tu sais que Ian souhaite acheter ce groupe depuis longtemps ?

Francesca opina. Davie et elle veillaient habituellement à ne pas prononcer le prénom de Ian. L'entendre non pas une, mais plusieurs fois ce matin lui donnait l'impression de subir une rafale de tirs.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Francesca ? insista Davie.

Le désespoir de cette dernière s'intensifia devant l'expression confuse de son ami.

— Je suis désolée. Je ne t'en ai pas parlé parce que... parce que ça semblait ridicule. Ian m'a plaquée du jour au lendemain. Il m'a laissée...

— Il t'a laissé accès à une vaste fortune et à l'ensemble de ses propriétés, ainsi que la direction du conseil d'administration provisoire qu'il a nommé pour diriger son entreprise en son absence. Je comprends les raisons qui te poussent à refuser de l'admettre, Francesca, vraiment, ajouta Lucien d'un ton plus doux, son regard compatissant la blessant plus encore que s'il avait été impatient et dédaigneux. Mais cela ne change rien à la réalité. Le gagne-pain de milliers de personnes dépend de la santé et de la prospérité de Noble Enterprises. La même chose s'applique pour Tyake. Toi et Ian n'êtes plus ensemble, mais tu comprends plus que quiconque les ambitions qu'il nourrit pour son affaire. Je crois que c'est pour cela qu'il t'a donné bien plus de pouvoirs qu'aux autres membres du conseil. Nous sommes paralysés sans toi. Je sais que tu ne te sens pas à la hauteur, mais Gerard, James, Anne et moi pouvons t'apporter les connaissances dont tu as besoin. Nous te guiderons. Les cadres de l'entreprise ont géré les opérations quotidiennes, en suivant nos conseils ponctuels et nos instructions, mais ton vote pèse plus que ceux des quatre autres membres pour les acquisitions et les liquidations. Désormais, nous ne pouvons plus nous passer de ton implication.

— Si Ian n'a pas voulu me donner une place dans sa vie, comment pourrais-je en avoir une dans sa foutue société ? s'emporta Francesca, sa colère fissurant sa fragile armure.

L'expression de Lucien demeura impassible, son énigmatique regard fixé sur elle. Il ne dit pas qu'elle se montrait égoïste en s'accrochant à sa rancune, mais Francesca imaginait qu'il le pensait. Lucien était marié et devait s'occuper de ses propres affaires, après tout, et pourtant il parvenait à trouver du temps pour contribuer à la supervision de l'entreprise de Ian.

Elle lança un regard désespéré à Davie tout en sachant que son ami ne pouvait lui être d'aucune aide. Maudit soit Ian. Comment avait-il pu l'abandonner tout en la mêlant ainsi à ce qui formait le tissu de sa vie, le projet dans lequel il avait mis son sang et sa sueur, l'essence même de son existence ?

Elle ne s'était jamais sentie autant acculée.

Qu'il aille se faire foutre ! Il avait renoncé à son entreprise et à elle, les deux choses dont il prétendait se soucier le plus au monde. Elle n'était qu'une épave depuis son départ. Elle se moquait complètement que sa société connaisse le même sort. Au début, elle avait eu l'impression de brûler vive à l'idée qu'il souffre et qu'il lui ait refusé la possibilité de le reconforter. Elle avait été si anéantie par son absence, s'était tellement inquiétée qu'il puisse aller mal qu'elle s'était transformée en coquille vide. À présent, elle n'avait plus rien à donner.

Malgré ses pensées, un souvenir poignant de leur dernière étreinte s'immisça dans son esprit.

« *Dis-moi que tu m'aimes.*

— *Je t'aime tant.*

— *Toujours.*

— *Oui, toujours. »*

— Comme je viens de le préciser, je comprends pourquoi tu as voulu rester en retrait, poursuivit Lucien, la ramenant à l'instant présent. Les gens ont tendance à se replier sur eux-mêmes lorsqu'ils souffrent, pour panser leurs blessures. C'est une réaction naturelle... Un instinct de survie. Mais je te demande quand même de réviser tes positions, Francesca, et je ne le fais pas pour moi.

Elle réprima un frisson avec peine. Elle détourna les yeux du regard perçant de Lucien. Il parlait de sa souffrance et de sa réaction, mais il faisait également référence à celles de Ian. N'était-ce pas ce qu'il faisait ? Se cacher pour soigner ses blessures ?

— J'accepte de rencontrer le conseil et de vous écouter, mais je ne promets rien de plus, déclara-t-elle avec raideur.

Il hocha la tête.

— C'est tout ce que je te demande.

Elle reçut un premier coup en entrant dans le vaste bureau de Ian, l'incarnation du luxe sobre et masculin, avec sa vue familière sur la rivière et les buildings. Puis son cœur subit un autre choc lorsqu'elle se retrouva face aux visages inquiets des grands-parents de son ancien fiancé, Anne et James Noble.

Elle les adorait mais n'était plus destinée à faire partie de leur famille. Cette réalité la frappa de plein fouet et lui coupa le souffle durant quelques secondes. Elle se contenta de hocher la tête poliment lorsque Lucien la présenta au cousin de Ian, Gerard Sinoit.

Le seul siège libre autour de l'étincelante table en cerisier se trouvait à son extrémité. Francesca n'eut donc d'autre choix que de s'y installer.

— Merci, dit-elle calmement quand elle fut assise, croisant brièvement le regard de Lin Soong lorsque celle-ci déposa un verre d'eau gazeuse agrémenté d'une rondelle de citron devant elle.

L'assistante de Ian tendit brusquement la main pour la saluer, sa sincère compassion et sa chaleur contrastant comme toujours avec sa beauté froide et son élégance professionnelle. Francesca répondit à son geste, reconnaissante de cette subtile marque de soutien en ces circonstances difficiles.

— Lin, vous pouvez assister à la réunion si vous le souhaitez. Personne ne connaît mieux que vous Noble Enterprises, si ce n'est Ian lui-même, déclara Gerard gentiment.

— C'est au conseil d'en décider, indiqua Lin d'un ton aimable. Je reste devant la porte au cas où vous auriez besoin de moi.

Gerard posa son regard sur Francesca dans le silence qui suivit le départ de l'assistante.

— Nous sommes conscients que ce moment doit être très difficile pour vous...

Francesca secoua la tête et il s'interrompit. Elle lui adressa un sourire d'excuse pour son geste impoli.

— Pouvons-nous en venir au fait ? Que se passe-t-il avec Tyake ?

Gerard s'éclaircit la voix en regardant tour à tour Lucien et James. Lucien se contenta de hausser les sourcils, dans l'expectative, et Gerard se lança dans une description de l'offre de Noble Enterprises visant à acheter le groupe japonais spécialisé dans les jeux vidéo et la technologie. Francesca l'écouta attentivement, étudiant son visage tandis qu'il parlait. Sa présentation était claire, assurée et pertinente. Elle n'avait jamais rencontré le cousin de Ian auparavant, mais elle savait qu'il l'appelait « tonton » quand il était enfant, bien que Gerard n'ait que huit ans de plus que lui. Ian n'avait que dix ans lorsque ses grands-parents l'avaient retrouvé dans le nord de la France avec sa mère disparue. Quand il était rentré en Grande-Bretagne avec eux, introverti et méfiant, Gerard avait aidé Anne et James à apprivoiser le petit garçon qui découvrait la sécurité d'un foyer pour la première fois de sa vie.

Gerard ne faisait pas ses trente-cinq ans. Sa chemise blanche et la veste à chevrons qu'il portait mettaient en valeur ses épaules carrées. Ses cheveux châtain étaient de la même couleur que ses yeux, mais elle discernait aisément son air de famille avec Ian. Une pointe d'agacement s'empara d'elle à cette pensée. Pourquoi fallait-il que Ian fasse irruption dans son esprit ainsi ?

Parviendrait-elle un jour à ne plus le comparer à tous les hommes qu'elle croisait ?

Elle savait que Gerard était avocat, bien qu'il ait essentiellement exploité ses compétences en droit pour gérer ses investissements et son considérable patrimoine. Il était à la tête d'une société prospère spécialisée dans l'électronique qui comptait plusieurs gouvernements parmi ses richissimes clients. Sinoit Electronics était l'un des fournisseurs de Nobles Enterprises, de même que Ian pourvoyait Sinoit en technologies informatiques brevetées. Par le passé, Ian lui avait appris que Gerard était doté d'un sens des affaires hors du commun et avait multiplié par quatre l'héritage de ses parents après leur disparition, alors qu'il n'avait que dix-huit ans. Gerard était également l'héritier du titre de comte de Stratham de James Noble, bien que Ian soit le seul légataire des propriétés et de la fortune de son grand-père. En tant qu'enfant illégitime, Ian ne pouvait pas porter ce titre de noblesse. Par conséquent, il reviendrait au premier mâle de la descendance de James, le fils de sa jeune sœur Simone, c'est-à-dire Gerard. Francesca se souvenait que l'homme était divorcé et sans enfants. Il était également riche et plutôt séduisant. Tous ces éléments faisaient de lui le célibataire le plus convoité d'Angleterre. Ian évoquait souvent, avec ironie, le don de Gerard pour échapper aux griffes des croqueuses de diamant tout en séduisant sans effort le peu de femmes qui lui plaisait. À présent, Francesca voyait ce qu'il voulait dire.

— Comme vous le constatez, résumait Gerard, nous souhaitons acheter Tyake. Nous devons agir vite, cependant. Étant donné la crise économique que traverse le Japon, le propriétaire est prêt à tout pour vendre. Il attache encore plus d'importance à la rapidité de la transaction qu'à son montant, à ce stade. J'ai compris, de ce que m'a rapporté Lucien, que vous étiez consciente de l'intérêt que portait Ian à Tyake, ajouta-t-il, son regard ténébreux fixé sur Francesca.

Elle hocha la tête.

— Je sais qu'il a formulé plusieurs offres, mais qu'ils ont refusé chacune d'entre elles. Il leur a toujours envié leurs talents. Il disait que Tyake avait embauché les programmeurs les plus compétents du monde avant même que nos pays occidentaux ne comprennent ce marché. J'imagine que les contrats de travail des salariés seraient transférés à Noble Enterprises dans le cadre de la transaction ?

— Absolument, confirma Lucien, les coudes sur la table. C'est un élément essentiel de notre offre.

Elle reporta son attention sur lui. Lucien avait bénéficié d'années d'expérience au sein du groupe de son père adoptif, spécialisé dans le tourisme de loisir, et avait lui-même créé sa marque dans le secteur de l'hôtellerie et de la restauration.

— Qu'en penses-tu, Lucien ? demanda-t-elle.

— Je crois que nous devrions faire tout notre possible pour acquérir Tyake. Je pense que c'est ce que Ian voudrait. Simplement, je déconseille le recours à un fonds d'investissement. Leurs contrats peuvent être plus sournois que ceux des banques et en cas de défaut de paiement de la moindre facture, il y aurait un risque de...

— Noble Enterprises jouit d'une santé financière robuste, le coupa Gerard. Il n'y a aucune raison que la société soit en défaut sur quoi que ce soit.

Il se tourna vers Francesca.

— Nous sommes pris par le temps. Il nous faudrait des semaines, voire des mois, pour réunir suffisamment d'argent en liquidant des actifs. Ce fonds d'investissement est prêt à nous fournir le capital pour acheter Tyake dès maintenant. Dès que vous aurez arrêté votre décision, bien entendu, Francesca.

Gerard ponctua ses paroles d'un sourire chaleureux. Elle tenta de le lui rendre, mais ses lèvres étaient figées.

— Et je suppose que personne autour de cette table n'admettra être en contact avec Ian ? dit-elle d'une voix plus ferme qu'elle ne s'y attendait en prononçant son prénom.

Elle examina leurs visages un à un.

— Parce que lui demander ce qu'il veut que nous fassions serait encore la meilleure solution.

— Francesca..., commença Anne Noble, une expression triste sur son visage ridé, mais encore séduisant.

— Nous ne te mentons pas lorsque nous affirmons que nous n'avons aucune idée de l'endroit où il est, compléta James pour elle.

Il posa la main sur celle de son épouse pour la réconforter.

— Nous n'avons pas eu de nouvelles de lui. Gerard et Lucien n'en savent pas davantage. Chacun d'entre nous se trouve dans l'ignorance et cette situation nous rend tous malades.

Elle sentit la sincérité de ses paroles et devina le chagrin du vieux couple. Avec une pointe de douleur, elle prit conscience que pour la deuxième fois de leur vie il subissait la disparition d'un être cher. Helen, la mère de Ian, s'était volatilisée pendant plus de dix ans avant qu'ils ne la retrouvent, affaiblie et psychotique, aux soins d'un gamin qui se comportait en adulte avec elle, un enfant qui avait été forcé de grandir bien avant l'heure.

— Je suis désolée, murmura Francesca en reconnaissant qu'elle avait déchargé son angoisse sur eux de manière injustifiée.

Peut-être avait-elle espéré que l'un d'entre eux avouerait être en contact avec Ian. Elle tourna la tête pour échapper au regard d'Anne, parce que la douleur qu'elle y lisait ne reflétait que trop celle qu'elle éprouvait elle-même.

— Que pensez-vous de cette offre d'achat ? s'enquit-elle, se fiant au jugement de James qui avait passé sa vie à gérer ses propres sociétés, mais aussi à celui d'Anne, qui avait une lecture fine du monde des affaires après avoir dirigé d'une main habile les associations caritatives les plus influentes de la planète.

— Je sais combien Ian convoitait Tyake et je suis d'accord pour affirmer que le temps est compté, déclara James.

— Je partage cet avis, renchérit Anne.

— Vous-même, vous devez admettre que le temps est compté, n'est-ce pas, Lucien ? insista James.

— En effet, mais la prudence est tout aussi capitale, répliqua Lucien calmement.

— Nous avons déjà eu recours à ce fonds d'investissement par le passé lorsque nous avons eu besoin de trésorerie pour développer nos propres entreprises, indiqua Anne à Francesca. Ils ont toujours été fiables. Gerard a travaillé d'arrache-pied au cours des quatre derniers jours pour négocier cette transaction.

— Merci pour vos efforts, dit Francesca à Gerard.

— Ce n'est rien. J'étais plus que ravi de le faire pour Ian.

James eut un petit sourire et posa un regard bienveillant sur son neveu.

— Gerard n'a jamais hésité à sacrifier un temps précieux pour Ian. Tu te souviens de cette moto que nous avons bricolée tous les trois quand Ian est venu vivre chez nous ? Tu avais raison, Gerard. Ça nous a vraiment aidés à créer des liens avec lui... Il s'est tout de suite senti plus à l'aise dans ce pays inconnu avec tous ces gens étranges, s'amusa James, une expression songeuse et un peu triste sur le visage.

Gerard sourit.

— Si seulement il pouvait être aussi simple d'entrer en contact avec lui maintenant... Il a plus que jamais besoin de sa famille, conclut-il en observant Lucien avec insistance, comme pour l'inclure dans ses propos.

Cela confirmait les soupçons de Francesca. Gerard était au courant que Lucien et Ian étaient demi-frères. Que savait-il d'autre au sujet de leur père, Trevor Gaines, et de sa vie sordide ? Anne et James connaissaient la vérité, mais elle n'était pas sûre qu'ils l'aient confiée à leur neveu.

Lucien s'agita sur sa chaise en entendant les paroles de Gerard. Était-il aussi mal à l'aise que Francesca ? Elle était le principal intrus dans cette pièce, mais Lucien venait sans doute juste après. Certes, les Noble avaient accepté le sort dramatique qui unissait

Lucien et Ian, mais ni Lucien ni elle n'étaient en mesure de revendiquer de véritables liens familiaux, que seules des années de vie commune et d'amour pouvaient créer.

— Es-tu à l'aise avec ça, Lucien ? le pressa Francesca gentiment.

— Je souhaite examiner nos options. Comme je l'ai dit, les contrats des fonds d'investissement peuvent être très délicats et alambiqués. Ian n'aimait pas y recourir, à moins d'y être contraint par des circonstances exceptionnelles.

— Ian s'est servi de ce type de fonds par le passé lorsqu'il voulait saisir une affaire, affirma Gerard. J'ai posé la question à Lin plus tôt et elle m'a assuré qu'il l'avait fait en deux occasions parce qu'il était pris par le temps.

— Il a cependant choisi de ne pas y recourir en des dizaines d'autres occasions, et il évitait toujours de le faire lorsque c'était possible, opposa Lucien.

— Et d'autres options sont envisageables, n'est-ce pas ? intervint Francesca. Nous pouvons liquider des actifs pour libérer de la trésorerie.

— Non, corrigea Lucien en détournant son regard de Gerard pour le poser sur elle. Tu peux le faire, Francesca. Ian n'a donné mandat qu'à toi pour de telles décisions.

Francesca opina en espérant qu'elle parvenait à masquer sa nervosité aux quatre autres. Elle tentait d'imaginer ce que Ian aurait fait. Une petite voix la poussait à la prudence. Elle n'appréciait pas vraiment que ce soit celle de Ian, mais elle choisit de l'écouter.

— Je suis d'accord avec Lucien, déclara-t-elle finalement. Au minimum, je voudrais prendre le temps de lire la proposition en détail avant de me décider. Bien sûr, j'aurai besoin de vos lumières. Comme vous le savez tous, je suis une artiste, pas une femme d'affaires.

— Nous serons heureux de vous apporter tous les éclaircissements qui vous seront utiles, s'empressa de lui assurer Gerard.

Il lança un regard complice à James.

— Ian nous a confié, à James et à moi, qu'il vous initiait aux complexités du monde des affaires et que vous faisiez preuve d'une compréhension innée qui manquait à certains de ses meilleurs cadres.

Gerard pensait sans doute la flatter en lui rapportant le compliment de Ian, mais son sourire s'évanouit devant l'expression de Francesca. Elle se leva brusquement.

— Puis-je emporter une copie de l'offre ?

— Bien sûr, Lin en a préparé une pour vous, lui indiqua Gerard en se levant à son tour.

Il était presque aussi grand que Ian.

— Mais nous... Je veux dire, James, Anne et moi comptons vous suggérer de passer les prochains jours avec nous. Ainsi, vous pourrez nous poser vos questions sans avoir à



essayer de nous joindre par téléphone chaque fois que vous aurez un doute. Nous pourrions consacrer quelques soirées à éplucher le document ensemble.

— Peux-tu prendre quelques jours de congé ? demanda Anne.

Francesca hésita tandis qu'elle plongeait dans les yeux bleu cobalt de la vieille femme. Ian avait hérité du regard de sa grand-mère.

— Nous aimerions aussi passer du temps avec toi. Tu nous manques.

— Vous me manquez aussi, répondit Francesca avec sincérité avant d'avoir pu se retenir.

Elle examina le grain lisse de la table pour se donner une contenance.

— Je crois que je peux m'accorder quelques jours, conclut-elle après un moment. Je viens de finir le tableau que mon client voulait offrir à sa femme pour Noël. Je prévoyais justement de prendre quelques jours de congé jusqu'au Nouvel An.

— Je veux tout savoir sur ton nouveau travail et sur la façon dont s'est déroulée ta soutenance de mémoire. J'ai hâte que tu me racontes ça. Nous avons tellement de temps à rattraper, au-delà de cette transaction, dit Anne avec chaleur en s'approchant d'elle avant de prendre ses mains dans les siennes.

Cédant à une pulsion, Francesca la serra dans ses bras, souriant en reconnaissant l'odeur familière de son parfum.

— J'adorerais ça, accepta-t-elle.

— Bien. Dans ce cas, nous en avons terminé. Récupérons les dossiers dont nous avons besoin auprès de Lin et rentrons au loft. Nous pourrions dîner ensemble, suggéra Gerard.

— Au loft ? répéta Francesca, hébétée.

— Nous nous sommes installés là-bas. J'espère que ça ne te dérange pas, l'informa James sur un ton désolé. Je sais que Ian t'a laissé l'usage de ses propriétés, mais comme tu n'y vis pas... Et Anne... Eh bien, elle n'a pas réussi à te joindre pour te parler de nos projets, ajouta James maladroitement.

Francesca sentit ses joues s'échauffer en entendant la manière dont il minimisait le fait qu'elle avait ignoré leurs appels et leurs mails.

— Eleanor nous a suppliés de rester et de ne pas aller à l'hôtel, continuait James en faisant référence à la gouvernante de Ian, Mme Hanson, qui était au service de la famille Noble depuis de longues années et était devenue une amie fidèle. Pauvre femme. Elle se sent seule dans ce grand appartement. La famille lui manque. Tu lui manques.

La gorge de Francesca se serra. Elle était horrible de ne pas lui avoir rendu visite. Elle aurait pu au moins lui téléphoner. Elle savait combien la vieille femme aimait Ian. Elle devait se sentir abandonnée.

— J'ai hâte de la voir, souffla-t-elle, le cœur battant à tout rompre.

Lorsqu'elle remarqua le regard que posait Lucien sur elle, elle sut que son angoisse ne lui avait pas échappé.

— Tu seras là toi aussi, Lucien ? demanda-t-elle avec espoir.

— J'ai bien peur que non. Elise rentre de Paris ce soir. Elle rendait visite à ses parents.

— Transmets-lui mes amitiés, lui demanda Francesca en pensant avec regret à tous les courriels et SMS inquiets de la jolie et joyeuse épouse de Lucien qu'elle avait effacés.

Elise était pourtant son amie. La douleur l'envahit brusquement comme si une vanne venait de s'ouvrir. Elle ne s'était même pas rendue à leur mariage.

— Je n'y manquerai pas, affirma Lucien, le front plissé.

Il avait clairement perçu sa soudaine détresse. Il s'approcha et lui prit la main.

— Lucien, je suis désolée..., commença-t-elle, sa voix se brisant lorsqu'il la pressa dans un coin de la pièce.

— Ne le sois pas. Je comprends. Nous te comprenons tous.

Il se tourna vers les autres, qui discutaient entre eux à voix basse à plusieurs mètres. Submergée par l'émotion, elle déglutit avec peine.

— Je me rends compte que je ne t'ai pas posé de questions sur ta mère, dit-elle d'une voix cassée en sondant son visage.

Lorsque Lucien avait lâché la bombe au sujet de ses liens familiaux avec Ian, l'une des conséquences avait été le naufrage de ce dernier. Mais l'autre, plus positive, était que Helen Noble, qui avait été l'employeur de la mère de Lucien pendant une longue période, lui avait révélé le nom de sa génitrice et la ville où elle résidait avec sa famille au Maroc.

— L'as-tu retrouvée ?

Un sourire soudain éclaira le visage de Lucien. Cette image familière était à la fois douloureuse et réconfortante.

— Oui. Elise et moi l'avons retrouvée cet été. Pas seulement ma mère. Ma grand-mère, mon grand-père, une tante et un oncle qui ont tous les deux de nombreux enfants. Ma mère ne s'est jamais mariée, donc je n'ai aucun frère et sœur au Maroc, mais j'ai plus de cousins que je ne peux en compter. Elle va bien. Nos retrouvailles ont été un moment... très spécial. Elle est déjà venue nous voir deux fois et nous sommes nous aussi retournés là-bas.

Elle se délectait de son bonheur comme d'une drogue. Certes, elle s'était épargné des souffrances en se fermant à ceux qu'elle aimait, mais elle avait aussi manqué de merveilleux événements.

— Je suis si heureuse pour toi, souffla-t-elle avec émotion. Toute une famille... d'un seul coup.

— C'est incroyable, n'est-ce pas ?

— Tu le mérites, Lucien.

Il posa un regard grave sur elle.

— Francesca, écoute, dit-il d'une voix tendue, je suis à ta disposition pour parler de cette transaction. Ou pour n'importe quoi d'autre, insista-t-il. Tu n'as qu'à appeler et je ferai ce qui est en mon pouvoir pour m'assurer que tu es à l'aise avec la décision que tu prendras.

— Merci, murmura-t-elle avec reconnaissance. Je te contacterai certainement après avoir lu l'offre et le contrat. J'aimerais que tu m'en apprennes plus au sujet des risques que tu as évoqués.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur sa joue. Lucien la prit par les épaules.

— Es-tu sûre de vouloir aller au loft ? chuchota-t-il pour ne pas être entendu des autres.

— Non, répondit-elle, mais si je continue à fuir mon passé, je n'aurai jamais d'avenir.

Lucien resta silencieux, une lueur inquiète au fond de ses yeux gris et le visage sombre.

Francesca accepta la tasse de tisane que Mme Hanson lui tendait avec un sourire et écarta le tas de papier qui encombrait la table devant elle.

— C'est de la camomille, pour vous aider à dormir. Vous avez l'air d'en avoir besoin. Je ne vous ai jamais vue si maigre et vous semblez fatiguée, observa Mme Hanson en posant un regard préoccupé sur son visage.

— Merci de prendre soin de moi, dit Francesca avant d'en avaler une gorgée en espérant que cela apaiserait l'inquiétude maternelle de la gouvernante.

Gerard, James, Anne et elle s'étaient réunis dans la grande bibliothèque après le dîner dans le but de se mettre au travail. Anne était installée près de la cheminée et lisait des extraits de la proposition, une élégante paire de lunettes sur le nez, un plaid en tricot jeté sur les genoux. James et Gerard étaient assis autour de la table ovale avec Francesca et étudiaient attentivement le contrat, en marquant fréquemment des pauses pour répondre à ses demandes. Ils ne trahissaient aucune impatience devant ce qu'elle soupçonnait être des questions de novice. Leur soutien affectueux l'emplissait d'humilité.

— Nous sommes ici depuis des heures, déclara finalement Gerard en s'appuyant contre le dossier de sa chaise et en acceptant la tasse des mains de Mme Hanson avec un remerciement bienveillant.

Il consulta sa montre.

— Il est deux heures du matin. Vous dormez debout, Francesca. Vous devriez aller vous reposer. Nous pourrions reprendre demain dans la matinée.

— J'ai un peu sommeil, oui, confirma Francesca en se frottant les yeux.

Mme Hanson lui décocha un regard inquiet.

— J'ai pensé que vous voudriez dormir dans la chambre bleue, l'informa-t-elle, en faisant référence à la chambre d'amie que Francesca connaissait bien, mais Gerard a dit que...

— Vous êtes la maîtresse légitime de cette maison, donc la suite parentale est à vous, la culpa Gerard. Je m'y étais installé, mais j'ai déménagé mes affaires et Mme Hanson a préparé la chambre.

Anne tourna brusquement la tête dans leur direction.

— Je n'y avais pas prêté attention, lança-t-elle à travers la pièce, l'air vaguement inquiet, mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Gerard.

— Vraiment ? demanda Gerard, perplexe.

Il se tourna vers Francesca et comprit sa bévue.

— Il ne nous faudra qu'un moment pour changer de chambre. Je pensais simplement à votre confort. Beaucoup d'affaires à vous y sont encore...

— Ne vous inquiétez pas, c'est gentil de votre part, l'interrompit Francesca en adressant un sourire rassurant à Gerard, puis à Anne. Je ne suis pas si fragile. Mais je suis épuisée. Bonne nuit.

Elle se leva et approcha d'Anne pour l'embrasser sur la joue avant de quitter la pièce d'un pas tranquille. Elle était fière d'elle.

Elle marqua une pause devant l'élégante porte en bois sculptée qui donnait sur la chambre de Ian, assaillie par les souvenirs. Elle revoyait son expression saisissante tandis qu'il baissait un regard brillant de désir sur elle avant de lui dire d'une voix feutrée :

— *C'est la première fois pour toi, n'est-ce pas ?*

— *Oui, avait-elle répondu, partagée entre la peur et l'excitation, ça ne te pose pas de problème ?*

*Ses traits s'étaient tendus, trahissant son irritation devant ce qu'il considérait être une faiblesse, comme elle le découvrirait plus tard.*

— *Au début, c'était le cas. Mais j'ai trop envie de toi. Je devrai me faire à ton innocence.*

Ce soir-là, elle avait pénétré un monde de défis émotionnels indicibles et de délices sensuels... Le domaine d'un amour indescriptible. Sa vie avait changé à tout jamais après cette nuit.

À présent, elle se tenait exactement au même endroit, aussi vide et abandonnée que les pièces que Ian avait autrefois emplies de sa vie et de son amour.

Parce qu'il l'avait aimée, n'est-ce pas ?

Chassant l'insupportable réponse qui lui venait à l'esprit, Francesca inspira pour se donner du courage et actionna la poignée. La porte s'ouvrit lentement.

La pièce était inchangée : le luxueux espace salon devant la cheminée, les rares tableaux au mur, l'immense lit à baldaquin d'un luxe décadent, le bouquet de fleurs – des hortensias et des lys violets –, disposé sur une console derrière le canapé. Il était difficile de concevoir que ce décor lui soit si familier alors qu'elle se sentait si différente.

Cinq minutes plus tard, elle sortit de la salle de bains, hésitant devant le secrétaire lustré. Avec des gestes rapides, comme si elle savait devoir endurer la douleur mais voulait s'en débarrasser au plus vite, elle ouvrit un petit tiroir. Elle en sortit un carré de soie noir et baissa les yeux sur l'anneau en platine serti de diamants, le souffle court. Elle se souvenait parfaitement du contact froid du métal quand Ian lui avait passé la bague au doigt, et du son grave de sa voix lorsqu'il avait prononcé ces mots précieux à jamais gravés dans sa mémoire.

— *Oui, avait-elle simplement répondu, tandis qu'elle percevait le visage de Ian derrière son rideau de larmes.*

— *J'ai bien peur de me montrer égoïste, avait-il observé.*

Elle cilla et l'image de son amant se fit plus précise.

— *Aimer n'est jamais un acte égoïste. Tu prends un risque. Ne crois pas que je n'en ai pas conscience. Je considère que c'est la chose la moins égoïste que tu aies jamais faite, avait-elle murmuré en caressant sa joue dans une tentative pour l'apaiser... dans l'espoir qu'il se montre moins dur envers lui-même.*

Elle referma le tiroir d'un geste sec.

Elle alla s'asseoir sur le bord du lit, uniquement vêtue du débardeur en coton qu'elle portait sous son chemisier et d'une culotte. Elle avait des nuisettes dans le dressing, mais elle était trop épuisée pour y entrer ce soir, trop fragile pour supporter l'odeur de Ian. Elle avait toujours associé le parfum qui flottait dans la pièce à son fiancé – son eau de Cologne musquée, la fragrance de lessive de ses chemises, les effluves du cuir de ses chaussures, la senteur de cèdre qui émanait des cintres.

Elle s'y aventurerait le lendemain. Pour le moment, elle concentrait son énergie sur le simple fait de se tenir sur le lit où ils avaient dormi dans les bras l'un de l'autre, où ils s'étaient murmurés des mots tendres et avaient fait l'amour un nombre incalculable de fois.

C'était terriblement douloureux, mais pour une raison étrange, elle avait besoin de ressentir cette souffrance en cet instant.

Elle se glissa rapidement sous les couvertures avant d'avoir pu changer d'avis. Cette situation lui faisait du bien, se rassurait-elle. Affronter ses souvenirs était comme une thérapie. Peut-être qu'ensuite elle resterait quelques nuits de plus, le temps qu'ils règlent

les détails de l'acquisition de Tyake. Elle prendrait du recul... et reconquerrait sa liberté. C'était un peu comme rendre visite à un être cher au cimetière. Elle devait accepter le vide qui régnait désormais dans cette chambre.

Elle devait laisser Ian partir, une fois pour toutes.

Elle éteignit la lampe de chevet mais l'obscurité ne gagna pas la pièce comme elle s'y était attendue. Une faible lueur demeurait. Elle prit conscience qu'une veilleuse était allumée dans le coin salon, le baignant d'une faible lumière tamisée. Elle envisagea de se lever pour l'éteindre, mais quelque chose semblait l'ancrer au matelas. Il avait été suffisamment difficile de se coucher dans ce lit, mieux valait ne pas tenter de renouveler l'exploit.

Elle ferma les paupières, s'efforçant d'échapper aux flashes qui se pressaient dans son esprit. Elle et Ian dans ce même lit, ses caresses, sa voix autoritaire et calme... son contrôle sur son corps. Un frisson courut sur sa peau sous l'effet de ces souvenirs sensuels. Même si elle savait que les draps venaient d'être changés, elle imagina sentir le parfum de Ian lorsqu'elle pressa son nez contre les oreillers. Elle l'inhala profondément et laissa échapper un sanglot.

Elle ne pouvait supporter de vivre sans cette odeur.

Il entendit la plainte distante et perçut un mouvement sous les draps. Tendue par la concentration, il observa sa silhouette, la pressant en silence de rejeter les couvertures. Elle finit par le faire en étouffant un cri de frustration.

Son regard avide parcourut ses longues jambes soyeuses et sa poitrine gonflée sous le coton moulant. Il perçut le mouvement frénétique de ses mains pâles. Ses cheveux blonds aux reflets roux étaient déployés sur les oreillers immaculés en un spectacle incroyablement sexy et aguicheur. Ses cuisses fermes s'écartèrent. Il se raidit aussitôt, l'excitation enflant en lui lorsqu'elle glissa ses doigts sous l'élastique de sa culotte et se mit à se caresser. Il imaginait les soupirs qui s'échappaient de ses lèvres rosées aussi captivantes que le chant d'une sirène. Elle semblait profondément concentrée, déterminée à accomplir sa mission, luttant pour atteindre le soulagement comme si sa vie en dépendait. Elle avait essayé auparavant, devina-t-il – encore et encore – sans jamais atteindre son but.

Elle était stupéfiante dans son malheur.

Elle posa sa main libre sur son corps, pressant ses hanches, son ventre, ses seins avec ferveur, remontant son haut presque avec colère. Il maudit intérieurement le faible éclairage de la lampe, frustré de ne pas avoir une meilleure vue sur sa chair pâle et ferme, sur ses tétons roses et dressés, avide de sentir sa peau douce contre ses lèvres, rêvant de participer à cette scène jusqu'à ce que ses gémissements emplissent ses oreilles.

Il allait et venait sur son sexe avec la même ardeur qu'elle. Était-ce son imagination ou ses joues s'étaient-elles teintées de la même couleur que sa bouche pulpeuse et ses tétons ? Était-ce des larmes qu'il voyait briller au coin de ses yeux ? C'était dur à discerner avec un équipement aussi peu performant.

Elle était si passionnée. Si désespérée. Si belle.

Elle fit glisser sa culotte sur ses cuisses dans un geste impatient. Il figea sa main autour de sa queue gonflée.

Seigneur... Quelle chatte ! La couleur de ses poils était un ton plus foncé que ses cheveux. Elle ouvrit les jambes plus largement, exposant son sexe humide et rose, et il inspira avec difficulté. Il activa le zoom de la caméra en orientant l'objectif sur les plis délicats de sa féminité, sentant croître son excitation. Ses doigts plongeaient entre ses lèvres. Il grogna sourdement en la voyant pincer ses tétons, ses dents blanches luisant sous le faible éclairage de la pièce tandis qu'elle agitait la tête sur l'oreiller. Elle parla soudain et, cette fois, il entendit clairement le nom.

Il sursauta sur le fauteuil en étouffant un juron.

Elle se détestait de faire ça, mais elle semblait incapable de s'en empêcher. Elle avait besoin de ressentir cette excitation même si elle savait combien elle se sentirait vide lorsque la vague aurait reflué, même si elle savait qu'elle devrait ensuite affronter l'inévitable sentiment de solitude.

— Ian ! appelait-elle.

En rêve, elle voyait clairement son visage tendu par l'excitation tandis qu'il la regardait se tortiller sous ses caresses. Il la plaquait au matelas, la forçant à accepter la stimulation sans retenue, ne l'autorisant jamais à y échapper. Il était toujours aussi intransigeant lorsqu'il s'agissait de la faire jouir. Il l'observait avec avidité alors qu'elle cédait à ses mains, ses lèvres, son sexe, comme s'il s'abreuvait de son extase, comme si sa vie dépendait du plaisir qu'il lui procurait.

Francesca sursauta et réprima un cri de surprise lorsqu'un coup à la porte perça l'épaisse barrière de son fantasme. Sans réfléchir, elle tira les couvertures sur les draps froissés. Avait-elle fermé la porte à clé ?

— Francesca ? lança une voix.

Troublée par cette interruption, et par le fait d'avoir succombé aussi facilement à son désir désespéré dans le lit de Ian, elle se leva en hâte et traversa la pièce en courant comme une coupable en fuite.

— Une minute, répliqua-t-elle.

Elle jeta un rapide coup d'œil à son reflet dans le miroir tandis qu'elle rinçait ses mains en hâte et enfilait une robe de chambre – ses cheveux blonds étaient en bataille et

ses joues étaient roses, de honte ou d'excitation, elle ne savait pas vraiment. Elle essaya de discipliner ses boucles emmêlées avant de quitter la salle de bains.

Gerard semblait particulièrement grand dans l'obscurité du couloir lorsqu'elle ouvrit la porte. Il était prêt à se coucher, à en juger par son pantalon en coton, ses chaussons en cuir et sa luxueuse robe de chambre bleu nuit. Elle pouvait apercevoir les poils bruns de son torse qui dépassaient de son col en V.

— Je suis désolé de vous déranger, dit-il d'un air grave, les sourcils froncés par l'inquiétude.

— Ce n'est rien, assura-t-elle dans un souffle. Quelque chose ne va pas ?

— Non... Enfin, j'espère que non.

Il nota sa confusion.

— J'allais me mettre au lit quand j'ai été submergé par la culpabilité. Je n'aurais pas dû demander à Mme Hanson de préparer cette chambre pour vous. Je ne voulais pas manquer de tact, ajouta-t-il avec un sourire d'excuse. C'est assez fréquent, cela dit. Du moins, c'est ce que mon ex Joanna affirmait. Je suis trop pragmatique. Cette pièce est la plus luxueuse de l'appartement et vous y avez encore de nombreuses affaires. Je m'y sentais comme un intrus en sachant que vous alliez dormir ici vous aussi. J'ai visiblement manqué de subtilité. Anne était furieuse contre moi. Je suis désolé.

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas pour ça. Je vais bien, affirma-t-elle dans un chuchotement pour l'imiter.

— Vous êtes sûre ?

Elle était touchée qu'il se préoccupe autant de son bien-être.

— Je ne suis pas couché. Nous pourrions encore facilement changer de chambre si vous le vouliez.

Elle secoua la tête et lui adressa un faible sourire. Elle se sentait mise à nue dans ce contexte si particulier, comme si son cœur était exposé au regard soucieux de Gerard.

— Non, vraiment, ça ira.

Il hocha la tête.

— Si vous en êtes certaine, je vous laisse vous reposer.

Elle haussa les sourcils en le voyant hésiter.

— Vous me le diriez ? S'il y avait quoi que ce soit que je puisse faire pour vous apporter mon aide ? N'importe quoi ?

Elle sentit ses joues s'enflammer. Elle avait pensé sa performance convaincante mais Gerard semblait avoir vu clair dans son jeu.

— Bien sûr, mais je vais bien.

— Ian a toujours souligné à quel point vous étiez forte, révéla-t-il en sondant son visage.



— Il m’a confié que vous aviez toujours été là pour lui, rétorqua-t-elle, et je comprends ce qu’il voulait dire.

Il lui décocha un sourire, naturel et spontané... séduisant.

— J’aurais préféré faire votre connaissance dans de plus heureuses circonstances, mais je suis ravi de vous avoir enfin rencontrée. Vous êtes telle que Ian vous a décrite. Bonne nuit.

— Bonne nuit, répondit-elle d’un ton calme en refermant la porte dans son dos.

Il étudia le moindre détail de son visage tandis qu’elle succombait à l’extase, fasciné par son expression d’agonie extatique, excité comme jamais en entendant ses gémissements et ses plaintes. Il zooma en hâte pour avoir une vue plus précise sur son regard et enroula de nouveau ses doigts autour de son sexe dressé. Son poing s’agitait frénétiquement sur son membre, la pression exercée sur son gland à chaque mouvement lui arrachant des frissons et des grognements rauques. Il lutta pour ne pas fermer les yeux lorsqu’il éjacula, son sperme giclant imprudemment sur sa main, son poignet et son ventre.

Il ne voulait pas manquer une fraction de seconde de l’orgasme de Francesca.

Elle s’écroula sur le matelas, les genoux repliés contre la poitrine en position fœtale, haletante, ses doigts humides crispés sur les draps. Ça lui était tombé dessus d’un seul coup, comme elle s’en était doutée. C’était toujours la même chose lorsqu’elle se faisait jouir, maintenant que Ian était parti. Ce soir, cependant, le dégoût que lui inspirait sa faiblesse était plus intense que d’ordinaire, dans ce lit, tandis qu’elle se remémorait des souvenirs qu’elle savait devoir laisser derrière elle. Son chagrin lui nouait la gorge, fissurant son cœur dans sa poitrine.

*Comment a-t-il pu me faire ça ?* Elle le détestait.

Il avait éveillé son corps et son âme, l’avait fait se sentir plus vivante que jamais, pour ensuite mieux l’abandonner, la condamnant à se consumer sans cesse, sans but... sans le moindre espoir de rémission.

Ian déplaça une armoire dans un grincement sinistre. L'un des pieds du vieux meuble céda et se plia, formant un angle étrange avec le sol. Aussitôt, le panneau arrière tomba dans un bruit sourd. Il toussa en inhalant le nuage de poussière que le morceau de bois avait soulevé dans sa chute.

Ce maudit grenier était un vrai danger, songea-t-il furieusement en clignant des yeux. Tous les greniers l'étaient. Jusque-là, il en avait dénombré six dans la vieille demeure gothique, un au sommet de chaque tour et tourelle du manoir Aurore. Cet endroit était comme un terrier, truffé d'objets oubliés, une succession d'ateliers sinistres où il avait découvert plusieurs bizarreries de Gaines ainsi que certaines de ses fascinantes inventions... et quelques perversités qui trahissaient la dépravation du personnage.

Une maison pleine de secrets. La tanière de Trevor Gaines. Gaines, ce riche aristocrate, inventeur brillant qui fabriquait des machines excentriques et des pendules, violeur en série reconnu. Un malade qui prenait son pied en fécondant le plus de femmes possible, par la manipulation ou par la force.

Trevor Gaines, le père de Ian.

Grâce à ses recherches sur le passé de l'homme, il savait que la police avait emporté les principaux éléments à charge au cours d'une perquisition après son arrestation pour le viol de Charity Holland une vingtaine d'années plus tôt. Lors de cette opération, les vidéos montrant Gaines en train de violer deux femmes, l'une d'elles étant Charity Holland, avaient été découvertes. Cependant, les officiers n'avaient pu prouver l'étendue de sa culpabilité. Ian était même convaincu qu'ils n'avaient fait qu'effleurer la réalité des crimes de Gaines. Les indices étaient astucieusement dissimulés pour des yeux moins déterminés que les siens. Comme celui qu'il avait découvert la veille, par exemple.

Dans un compartiment secret d'un vieux secrétaire, Ian avait trouvé un journal tenu avec minutie. À l'intérieur des agendas reliés de cuir, de l'écriture nette et méthodique de Gaines, était répertoriée une liste de noms et de dates qui commençait à l'époque où

Gaines avait seize ans et se terminait à ses trente-cinq ans. Des centaines de femmes apparaissaient dans ce journal sur plusieurs décennies. Au fur et à mesure, les indications devenaient plus claires et précises. Au début, Ian avait pensé que les dates correspondaient au moment où Gaines avait fréquenté ou éventuellement couché avec ces femmes. Il lui avait fallu plus de temps pour comprendre la signification des croix et des cercles qui apparaissaient sur plusieurs pages. Finalement, il avait remarqué leur régularité et avait compris, écoeuré, que Gaines suivait les cycles menstruels et notait les jours d'ovulation de chacune de ses victimes. Ian avait déniché le plan élaboré par Gaines pour optimiser sa stratégie de fécondation.

Il n'avait rien pu avaler du reste de la journée.

Comment un homme pouvait-il arriver à de telles extrémités ? Cette question le rongait.

Il avait misé beaucoup d'espoir sur ce grenier et n'avait été qu'en partie satisfait. Les éléments les plus importants qu'il avait débusqués étaient sans doute ces quelques lettres que Louisa Aurore avait envoyées à son fils quand il avait huit, neuf puis seize ans.

Il n'en avait trouvé que trois – les seules que Trevor Gaines avait conservées en souvenir de sa mère ou les seules que celle-ci lui avait jamais écrites. Ian avait tendance à croire en cette dernière théorie. D'après ce qu'il avait appris au sujet de sa grand-mère paternelle au cours de sa quête obsessive, Louisa Aurore était une garce sans cœur. Elle avait envoyé Trevor en pension lorsqu'il avait sept ans, après son second mariage. À la lecture des notes écrites par Gaines, Ian avait le sentiment que ce dernier n'était pas malheureux de son sort. Il détestait manifestement son beau-père, Alfred Aurore, et nourrissait une profonde rancune à son encontre parce qu'il monopolisait l'attention de sa mère. Aux yeux de Ian, Louisa avait éloigné d'elle son fils unique avant de s'empressement d'oublier son existence pendant dix ans. Si Trevor avait souffert de l'abandon de Louisa, il s'était servi de ses études comme d'un exutoire et s'était rapidement démarqué par ses grandes facilités en mathématiques, physique et ingénierie. Il faisait preuve d'une inclination particulière pour la mécanique informatique et avait fait breveter sa première invention – un composant de montre – à l'âge de dix-huit ans. Cette information n'avait fait qu'augmenter l'amertume de Ian. Apparemment, il devait son goût pour les mathématiques, ses talents d'homme d'affaires et son aptitude pour la programmation et la mécanique à son maudit géniteur.

Il aurait volontiers sacrifié ces qualités contre un père un tant soit peu normal. En réalité, il aurait même tout sacrifié pour se débarrasser de son lien avec Trevor Gaines.

Après le décès du second époux de Louisa, qui avait succombé à une crise cardiaque à l'âge de quarante-neuf ans, elle avait hérité de son patrimoine. Elle possédait déjà la fortune du grand-père paternel de Ian, un homme du nom d'Elijah Gaines. Visiblement, ce

fut la disparition de son mari qui précipita l'envoi de la troisième lettre à Trevor, alors qu'il avait seize ans.

*Si tu n'as rien prévu de mieux, tu es désormais libre de venir passer Noël à Aurore. Nous sommes en deuil ici, bien sûr, mais cela fait peu de différence. Comme tu le sais, je n'ai jamais accordé beaucoup d'importance à ces fêtes. Tu préféreras sans doute passer le réveillon en compagnie de la famille de ton proviseur, comme tu en as l'habitude, à bricoler tes machines idiotes.*

Quelle personne charmante et affectueuse ! songea Ian en écartant les restes du meuble rongé par l'humidité d'un coup de pied furieux. Il n'avait aucune compassion pour Gaines, bien sûr. Pas la moindre. Louisa avait peut-être contribué à créer le psychopathe qu'il était devenu, ce monstre qui détestait les femmes tout autant qu'elles le fascinaient, mais les crimes de Gaines ne pouvaient être justifiés par l'égoïsme de sa mère.

Il jura en remarquant que le pan de l'armoire avait dans sa chute brisé une lame du parquet. Il posa un genou à terre et écarta les débris avec mépris, sentant le bois s'effriter sous ses doigts.

Il plongea la main sous la planche et tira dessus de toutes ses forces. Un craquement résonna comme un coup de feu dans le grenier silencieux. Il discerna un objet clair sous la lueur crépusculaire qui perçait à travers les fenêtres sales et il effleura une boule de tissu. Il sortit un soutien-gorge troué, puis une poignée de culottes moisies. Il sursauta lorsqu'un cafard s'échappa de la faille et jeta sa trouvaille sur le tas d'ordures avec un râle de dégoût.

Soudain, un rire tonitruant parvint à ses oreilles. Ian se redressa aussitôt, sur la défensive.

— Il aimait garder un souvenir de chacune de ses dames, se moqua un homme massif dont la barbe dissimulait le visage.

— Dégage d'ici, vaurien ! Combien de fois va-t-il falloir que je te chasse d'ici ? J'ai acheté cette maison. Elle est à moi à présent. Tu ne peux plus rôder sur le domaine comme tu le faisais, rugit Ian.

Il fondit sur le vagabond, le plancher grinçant sous ses pas. Il mourait d'envie de frapper quelqu'un en cet instant. Cela aurait constitué une façon bien plus efficace d'évacuer sa rage et son désespoir que de trier les cochonneries accumulées par Trevor Gaines au cours de sa misérable vie. Il attrapa le col du pardessus de l'homme et plaqua son corps trapu contre le mur, près de l'escalier, lui coupant le souffle. Il pressa son avant-bras contre sa gorge, sa soif de sang faisant battre son pouls dans ses oreilles. Malgré la dureté du traitement, Reardon parvint à émettre un rire rauque, ce qui fit grimper d'un cran la colère de Ian.

— Peut-être, peut-être, déclara le sans-abri en écarquillant les yeux. C'est peut-être ta maison. Ta place est peut-être ici. Je sais ce que tu es.

Au-delà de sa haine, Ian ne pouvait s'empêcher d'être surpris. Reardon avait utilisé l'anglais au lieu du français local et malgré son ton bourru, son discours était plutôt raffiné. Les gens étaient méfiants vis-à-vis de Ian, mais quelques personnes lui avaient appris le nom du marginal qui vivait quelque part dans les bois sur la propriété du manoir. Ian avait chassé Kam Reardon de la maison à deux autres reprises. Au début, il pensait que le vagabond lui volait de la nourriture, mais il s'était vite aperçu que son stock de provisions n'avait pas bougé. Depuis, il le suspectait de piller le matériel électronique qui se trouvait dans l'atelier de Trevor Gaines. Il n'avait jamais imaginé que Reardon était capable de former une phrase qui ne soit pas limitée à des jurons ou à des grognements.

— Je sais ce que tu es, moi aussi, rétorqua-t-il en appuyant plus fort sur la gorge de l'homme et en pressant son crâne contre les lattes qui recouvraient le mur. Tu es un voleur et un braconnier, une erreur de la nature.

— Comme nous tous, tu ne crois pas ? Après tout, ne faisons-nous pas tous partie de son ignoble héritage, au même titre que ces vieilles culottes que tu viens de trouver ? Penses-y, déclara Reardon d'une voix étranglée, une gaieté malveillante au fond des yeux. L'une d'entre elles appartient peut-être à ta mère.

Une haine fulgurante s'empara de Ian. Il prit son élan pour écraser son poing sur le nez de l'homme mais croisa son regard au dernier moment. Des yeux gris et perçants enfoncés dans son visage crasseux et barbu. Les yeux de Lucien...

Il eut l'impression de recevoir un seau d'eau glacé sur la tête.

Il recula, envahi par l'horreur.

— Dégage d'ici ! hurla-t-il. Maintenant, ou je t'enterre avec ce tas d'ordures avant d'y mettre le feu !

Les dents de Reardon scintillèrent, étonnamment blanches et alignées.

— Ça te plairait, hein, frérot ?

Ian grimaça en prenant conscience que sa révolte l'avait trahi. Reardon se redressa et brossa sa veste de la main, royal et dédaigneux comme un prince offensé qui aurait porté un fastueux manteau et non un pardessus qui semblait avoir été récupéré dans une poubelle. Un sourire aux lèvres, les yeux rouges, il se pencha en avant.

— Tu devrais faire gaffe, souffla-t-il doucement, tu lui ressembles étrangement à rôder dans cet endroit. Les gens vont commencer à répandre la rumeur que le fantôme de notre cher papa hante ce tas de ruines.

Ian ferma les yeux et écouta le pas lourd de Reardon s'éloigner dans les escaliers, luttant contre la bile qui lui montait aux lèvres.

Plus tard ce soir-là, il écarta son dîner – une boîte de conserve réchauffée – sans y avoir touché. Il se leva pour aller jeter le plat et tomba sur son reflet dans un miroir. Après quelques instants, il reposa l'assiette et le verre sur le secrétaire poussiéreux, délaissant sa mission. Il se pencha pour observer son image de plus près.

À quel moment sa barbe de trois jours était-elle devenue aussi longue ? D'où lui venait cette lueur sauvage au fond des yeux ? Quand s'était-il transformé en Kam Reardon ?

Non, il était pire que Kam Reardon.

*Tu lui ressembles étrangement à rôder dans cet endroit. Les gens vont commencer à répandre la rumeur que le fantôme de notre cher papa hante ce tas de ruines.*

Il souffla et abattit son poing sur le bureau, envoyant le plat s'écraser au sol dans un fracas de porcelaine brisée.

Putain de merde ! Il n'avait rien à voir avec Trevor Gaines. S'il avait acheté cette maudite maison, et s'il passait au crible chaque objet de ce trou à rats, c'était uniquement pour chasser ce criminel de son esprit et de son corps, comme une sorte d'exorcisme.

*Tu as ses gènes, lui rappela une voix malveillante dans sa tête. Tu ne te libéreras jamais de son empreinte pernicieuse.*

Son autre vie – celle qui avait autrefois été méthodique et organisée puis transformée par Francesca, qui l'avait emplie de sa lumière, de son rire et de son amour – commençait à lui apparaître comme un rêve, un souvenir insaisissable qu'il ne parvenait pas à retenir malgré ses efforts. Son monde était devenu un cauchemar sans fin, pas forcément terrifiant, mais sale et gris, flou et inutile. Une version personnalisée de l'enfer.

— Non ! rugit-il en fixant son reflet d'un regard féroce.

Il avait un but... un objectif. Lorsqu'il aurait compris qui était Trevor Gaines et les raisons pour lesquelles son père biologique était devenu ce monstre dépravé, il pourrait plus facilement se distinguer de lui. Il y avait une logique derrière sa folie.

*Assure-toi simplement de ne pas plonger dans la folie avant que la logique ne prouve son efficacité.*

Il hurla en entendant cette voix sardonique et provocatrice – sa voix, qui lui révélait ses propres doutes au sujet de sa quête. Il se détourna de l'image perturbante dans le miroir.

*Encore un peu.*

Il chercherait encore un peu. Il y avait forcément quelque chose dans cette ruine qui lui permettrait de cerner Gaines, de l'étiqueter comme un spécimen de laboratoire, au moins un détail qui le conduirait à résoudre l'énigme de l'homme qui s'était profondément immiscé en lui, comme une lance sans manche qu'il ne parvenait pas à extraire et empêchait la plaie de cicatriser.

Il marmonna un juron et se laissa tomber sur le lit à baldaquin défoncé et poussiéreux, le regard fixé au plafond. Sa haine était devenue une compagne fidèle. C'était la seule émotion qui parvenait à percer sa torpeur, déferlant sur lui en vagues violentes et terrifiantes.

Non. Il ressentait autre chose, y compris ici, sur cette terre stérile : la douleur fulgurante du désir. Malgré lui, le beau visage angoissé de Francesca apparaissait dans son esprit, tel qu'il l'avait vue la veille sur l'écran de son ordinateur, le soumettant à une insoutenable torture. Il ferma les paupières avec force pour essayer de chasser l'image évocatrice et obsédante... en vain.

Comme toujours.

C'était pour elle qu'il faisait ça, se rappela-t-il avec une rage désespérée. S'il ne parvenait pas à exorciser ses démons, comment pourrait-il se présenter devant elle avec dignité ? Comment pourrait-il s'offrir à elle l'âme souillée ? Elle était lumière et chaleur. Chaque regard qu'elle posait sur lui contenait plus d'amour qu'il n'en avait jamais connu, plus qu'il n'était capable de le concevoir avant qu'elle n'entre dans sa vie.

Non... Il ne se laisserait pas déstabiliser par Kam Reardon, un énième héritage de Trevor Gaines. Il ne se laisserait pas détourner de son objectif par la folie de son demi-frère.

*Si tu es différent de ton pervers de père, pourquoi meurs-tu d'envie de faire ce que tu as en tête en cet instant ?*

Il grimaça à cette question silencieuse et sarcastique. Il devrait se lever et faire un footing nocturne. Il pourrait aussi se plonger dans les documents qu'il avait réunis au sujet de Trevor Gaines pour essayer de faire le lien entre les bribes d'informations qu'il avait récoltées et trouver un fil conducteur... N'importe quoi pour détourner son esprit de l'ordinateur posé sur le secrétaire.

La minute qui suivit, il resta étendu, raide et immobile, en proie à une violente lutte intérieure. Une goutte de sueur apparut sur sa tempe tant l'effort était éprouvant.

Mais il avait beau invoquer sa raison et prier pour trouver la force de se dominer, rien ne put l'empêcher de se lever et d'attraper son ordinateur. Il était ce qu'il était et ça, il ne pouvait le contrôler ou l'ignorer. Avec résignation, il retourna s'installer sur le lit et mit en marche la vidéo, partagé entre son désir et le dégoût que sa faiblesse lui inspirait.

Cela équivalait à s'autoflageller, mais il savait par expérience qu'il était inutile de résister à ses pulsions. Peut-être Reardon avait-il raison. Peut-être était-il comme leur père.

Il observa l'écran, fasciné par le visage sublime de Francesca tandis que l'orgasme la terrassait. Il continua à la regarder après avoir joui ; la masturbation ne le comblait pas

vraiment, mais au moins, elle lui donnait la sensation d'être vivant. C'était l'une des seules choses qui le sortaient de sa léthargie.

Il ne bougea que lorsqu'il fut gêné par son sperme qui coulait sur son ventre. Il observa son reflet dans le miroir de la salle de bains tandis qu'il se nettoyait, en pensant de nouveau à l'insinuation malveillante de Kam Reardon.

En pensant à Kam Reardon tout court.

Bien sûr.

Reardon était un autre des enfants biologiques de Gaines. Sa mère avait peut-être habité dans la région. Une chose était sûre, les gens du village insinuaient que Kam vivait illégalement sur la propriété depuis un certain temps. Parmi tous les enfants illégitimes de Gaines, Reardon était celui qui devait connaître le plus de secrets sur leur géniteur. Il pourrait répondre aux questions de Ian.

Il reposa la serviette et quitta la pièce déterminé, avec un nouvel objectif en tête.

Le matin suivant, Francesca traversa le couloir à la hâte pour accueillir son visiteur tant attendu.

— Merci d'être venu, le salua-t-elle lorsqu'elle entrevit Lucien derrière la porte de l'ascenseur qui s'ouvrait. Je suis désolée de te déranger alors qu'Elise rentre tout juste de Paris.

— Je m'attendais à ce que tu dises ça, alors je l'ai emmenée avec moi, déclara Lucien en pénétrant dans le loft accompagné d'une magnifique blonde aux grands yeux couleur saphir.

— Elise, balbutia Francesca, déchirée entre la gêne de ces retrouvailles après son long silence et une joie authentique.

Le sourire espiègle d'Elise éclaira son visage, contrastant comme toujours avec sa beauté élégante. Il fut d'une grande aide à Francesca, qui oublia aussitôt son embarras.

— Ne lui en veux pas, il n'a pas pu se débarrasser de moi, affirma Elise en regardant son époux avec amour. Je me suis accrochée à lui et j'ai refusé de le laisser partir sans moi.

— Je suis heureuse qu'il ait cédé, répondit Francesca en lui rendant son sourire.

Les deux femmes s'étreignirent. Francesca cligna plusieurs fois les yeux pour chasser ses larmes lorsqu'elles se séparèrent et observa le visage radieux de son amie.

— J'ai cru comprendre que tu revenais de chez tes parents. Tu dois être... épuisée.

Elise rit. Par le passé, elle s'était confiée à Francesca au sujet de sa famille... haute en couleur et parfois carrément insupportable. Louis et Madeline Martin avaient largement contribué à l'exil de leur fille à Chicago, où elle espérait faire quelque chose de sa vie. Il n'était pas toujours facile pour une jolie héritière née avec une cuiller en argent dans la



bouche de donner du sens à son existence, avait découvert Francesca. Grâce aux conseils et à l'amour de Lucien, mais aussi à sa détermination et à son talent, Elise y était cependant parvenue.

— C'est une façon de voir les choses. Mes parents ont en effet le don de me vider de mon énergie. Et toi, comment vas-tu ? demanda Elise en étudiant Francesca.

— Bien, je vais bien, lui assura cette dernière. Je suis... vraiment très heureuse de vous voir, tous les deux, ajouta-t-elle en levant les yeux vers Lucien.

Elle détourna rapidement le regard devant leurs expressions compatissantes.

— Je suis désolée de... d'avoir ignoré vos appels. Ça n'était pas contre vous. Je m'en veux de m'être si mal comporté. Je le sais maintenant que je vous ai revus et...

— Arrête avec ça, la réprimanda gentiment Elise en prenant sa main, la spontanéité et l'élégance de son geste intensifiant la honte de Francesca. Nous sommes amis. Lucien et moi savons l'épreuve que tu as traversée.

— Merci, murmura Francesca en espérant qu'Elise comprenait l'étendue de tout ce qu'elle voulait exprimer par ce simple mot. Venez vous asseoir. Je vais nous chercher quelque chose à boire.

Une demi-heure plus tard, les trois amis étaient installés dans le salon, Francesca dans un fauteuil, Lucien et Elise dans le canapé face à elle, leurs mains intimement nouées en un geste tendre. L'affection qu'ils se portaient était presque tangible. Elle était ravie de les voir si heureux, mais... son cœur se serrait devant le spectacle émouvant de leur amour inébranlable.

Lorsque Lucien eut fini de parler, elle posa son verre d'eau gazeuse agrémenté d'une tranche de citron et s'enfonça dans le fauteuil avec un soupir.

— Je vois. Je comprends à présent ce que tu voulais dire hier lorsque tu recommandais la prudence. Si Noble manquait à la moindre de ses obligations, Ian pourrait perdre le contrôle de ses actions.

Elle serra les poings en songeant à l'exposé que Lucien venait de lui faire.

— Tu as raison, reprit-elle après un moment. Ian a toujours été clair sur sa volonté de conserver cent pour cent du capital de l'entreprise entre les mains d'actionnaires privés. Il ne prendrait pas ce risque, s'il peut être évité.

— Les probabilités que Noble soit mise en défaut sont faibles, précisa Lucien de manière objective. Toutefois, l'opération est plus risquée qu'un prêt bancaire. À la moindre faille, le fonds d'acquisition pourrait légalement prendre part au capital de Noble Enterprises en guise de paiement alternatif. C'est déjà arrivé... à l'occasion de rachats hostiles. Ne te méprends pas, je ne suis pas en train d'insinuer que l'un des acteurs aurait des intentions cachées ou malveillantes dans le cas présent...

— Non, bien sûr que non, souffla Francesca. Comme tu l’as indiqué, cette solution est régulièrement utilisée pour obtenir des liquidités rapidement. Elle pourrait être un moyen viable de racheter Tyake, si Ian n’avait pas toujours tenu à maintenir le capital de Noble Enterprises aux mains d’actionnaires privés.

— D’autres sociétés acceptent de prendre ce risque. Les conséquences potentielles sont négligeables.

— Mais pas dans le cas de Noble Enterprises, compléta Francesca en croisant le regard de Lucien. Pas dans le cas de Ian.

Le léger hochement de tête de Lucien lui confirma qu’elle avait tout juste, selon lui.

— Nous devrions commencer à chercher l’argent autre part, dans ce cas. Inutile de reporter le problème plus longtemps, ajouta-t-elle en se penchant en avant, soudain déterminée. Pourras-tu m’accompagner lorsque j’annoncerai la nouvelle à Anne, James et Gerard ? J’écouterai leurs objections, bien sûr, mais maintenant que j’ai compris tes alertes, je ne pense pas qu’ils puissent me faire changer d’avis. Ils ne seront certainement pas ravis, après tout le travail accompli par Gerard. James et Anne ont l’air de l’idolâtrer presque autant que Ian. J’ai l’impression qu’il ne peut rien faire de mal à leurs yeux.

— Bien sûr, approuva Lucien en aidant Elise à se lever, je ne te laisserai pas les affronter seule.

Elle ne s’était pas trompée. Gerard, James et Anne furent ennuyés par ses doutes et commencèrent par étayer leur thèse avec ferveur. Mais grâce au soutien de Lucien et en s’appuyant sur les conversations qu’elle avait eues avec Ian quant à sa volonté de conserver le contrôle de son entreprise à tout prix, elle finit par remporter leur accord. Même Gerard, qui avait consacré tant de temps et de travail à la transaction, concéda que la décision lui revenait et affirma qu’il la suivrait et la soutiendrait quoi qu’elle choisisse de faire. Il lista méthodiquement les sources de liquidités alternatives et participa aux réflexions avec le reste du conseil, son affabilité confirmant la bonne image que Francesca avait de lui.

— Nous avons beaucoup de travail devant nous, et le temps reste compté, déclara Anne au cours d’une pause.

Elle se tourna vers James, inquiète.

— Noël approche, ainsi que notre bal d’anniversaire.

— Votre bal d’anniversaire ? répéta Francesca, curieuse.

— James et moi célébrons notre cinquante-cinquième anniversaire de mariage le lendemain de Noël.

Anne sourit à James, puis à Francesca, et son expression radieuse sembla la rajeunir aussitôt.

— Nous organisons une grande bringue. Belford Hall n'a pas vu de réception pareille depuis des décennies. Nous étions habituellement à Londres à cette saison, ajouta Anne à l'attention de Francesca, qui comprit derrière ces paroles qu'ils n'avaient pas voulu s'éloigner de leur fille, Helen, durant les fêtes de fin d'année.

— C'est merveilleux ! Félicitations, déclara-t-elle.

Une idée sembla traverser l'esprit de la vieille femme.

— Mais tu viendras ! Bien sûr. Je voulais t'inviter malgré ce qui s'est passé entre toi...

Elle s'interrompit, prenant conscience de ce qu'elle avait été sur le point de dire. Elle se reprit bien vite.

— Il faut absolument que tu viennes. Nous devrions rester tous les cinq ensemble tant que cette affaire n'est pas réglée, y compris vous, Lucien. Ça te fera du bien, Francesca, de changer d'air. Belford Hall est splendide à cette période de l'année. Nous passerons Noël au calme, en famille.

Elle écarquilla soudain les yeux comme si elle avait reçu une décharge.

— Je sais ! J'ai le plan parfait !

James lui décocha un regard amusé. Il était visiblement habitué aux brusques inspirations de sa femme et avait depuis longtemps abandonné l'idée de l'arrêter lorsqu'elle était lancée.

— Tu as dit que tu venais de terminer une toile et que tu n'avais pas d'autres commandes pour le moment. Eh bien, ta prochaine mission consistera à peindre Belford Hall, lâcha-t-elle comme si c'était une évidence. James et moi envisageons de commander un tableau depuis notre cinquantième anniversaire de mariage, mais nous ne nous sommes jamais vraiment penchés sur le sujet. Aucun autre peintre que nous connaissons ne possède ta créativité et tes compétences en architecture, Francesca. C'est une idée géniale !

L'expression amusée de James se fit songeuse.

— Elle a raison, Francesca. C'est une très bonne idée. Tu serais l'artiste idéale pour peindre Belford.

— Nous voulons que le tableau incarne la splendeur de Belford Hall au printemps... la forêt, les jardins. Pas une grande toile, comme celle des tours Nobles que tu as réalisée pour Ian, une toile intime que nous pourrons accrocher dans notre pièce préférée pour l'admirer, nuit après nuit, précisa-t-elle en élaborant ses plans à voix haute tandis qu'elle regardait James avec tendresse. Tu pourrais commencer tes esquisses pendant ce séjour et revenir ensuite lorsque la nature sera en fleurs.

— Eh bien... Pourquoi pas. Il faut que j'y réfléchisse, répondit Francesca, déroutée et troublée par ce brusque changement de sujet.

Elle devait admettre que quelques jours d'évasion ne lui feraient pas de mal. Elle n'était jamais allée à Belford, bien qu'elle ait séjourné à plusieurs reprises dans la demeure londonienne des grands-parents de Ian lorsqu'ils rendaient visite à Helen à l'hôpital.

— J'ai étudié Belford Hall à l'université. Je serais ravie de visiter la propriété et plus encore de la peindre.

Anne lui prit les mains.

— J'ai tellement hâte de te montrer la maison.

Francesca sourit devant son assurance. Pour la première fois, elle se trouvait face à la femme dont elle n'avait eu qu'un aperçu jusque-là : implacable et déterminée, chaleureuse et charmante, celle qui parvenait à pousser les personnes les plus riches du monde – et parfois les plus pingres – à sortir leur chéquier pour les causes charitables qu'elle défendait. Ce constat lui réchauffait le cœur.

— Et vous viendrez vous aussi, Lucien, insista la comtesse. Non seulement à cause de la transaction, mais parce que James et moi voulons apprendre à mieux connaître le frère de Ian. Vous faites partie de la famille.

— Merci, répondit Lucien, sincèrement ému par la requête de la vieille dame, mais ce sera le premier Noël qu'Elise et moi passons ensemble. Je doute qu'elle approuve, ajouta-t-il avec ironie en évoquant son épouse qui était restée avec Mme Hanson – en tant que chef cuisinière, Elise adorait observer la gouvernante travailler – pendant que le conseil se réunissait.

— Eh bien, elle viendra elle aussi. Je nous considérerai chanceux de jouir de la compagnie de cette charmante jeune femme. Je l'ai déjà rencontrée, vous savez, leur apprit Anne, une lueur malicieuse au fond des yeux. La fille de Louis Martin apporte toujours une bouffée d'air frais aux cérémonies les plus pompeuses. L'ambiance de la soirée est garantie !

— Si par bouffée d'air frais vous sous-entendez moulin à paroles, alors vous avez bien cerné mon épouse, murmura Lucien avec un sourire à peine contenu.

Francesca surprit le regard amusé de Gerard et laissa échapper un rire pour la première fois depuis ce qui lui semblait être une éternité.

L'après-midi, ils se rendirent ensemble dans les locaux de Noble Enterprises pour rencontrer plusieurs dirigeants et membres de l'équipe des fusions et acquisitions. Ils ne firent une pause que pour un bref et agréable dîner au *Catch 35*, où Gerard les divertit avec des anecdotes familiales. Apparemment, le père de Gerard, Cédric, était ami avec James depuis le début de leurs études à Cambridge, et c'était James qui avait présenté son ami à sa jeune sœur Simone. Gerard les régala d'histoires qui mettaient en scène le jeune James et son père. Il décrivit Cedric Sinoit comme un clown chaleureux qui trouvait

toujours des solutions hilarantes, mais peu efficaces, pour essayer de surpasser James. Francesca rit de bon cœur avec eux, les ténèbres de son chagrin se dissipant sous la lueur de ce bref moment de joie.

Les subtilités des acquisitions continuaient cependant à lui échapper et elle devait fournir d'importants efforts pour comprendre des concepts qui étaient naturels pour Lucien et Gerard. Ils se remirent au travail jusqu'à une heure avancée, dressant ensemble le squelette d'un plan qui pourrait être mené avec précision même si le conseil n'était pas réuni sur place à Chicago.

Lorsqu'elle pénétra dans la chambre de Ian, il était plus de minuit et elle était vannée. Après s'être forcée à entrer dans le dressing pour extraire une nuisette et des sous-vêtements propres d'un tiroir, elle prit conscience que son épuisement était un avantage. Si elle était fatiguée, elle serait probablement moins bouleversée par ses souvenirs.

Quand elle marcha vers le lit après avoir pris sa douche, elle tenait à peine debout. Pourtant, en tirant sur les draps soyeux, une vague d'adrénaline malvenue déferla en elle.

Elle sortit son livre de son sac, déterminée à échapper à ses ruminations au sujet de la transaction, sans parler des images évocatrices que le simple fait d'être dans cette pièce faisait ressurgir dans son esprit.

Elle relut le même paragraphe quatre fois, incapable d'assimiler le sens des mots. Le contact sensuel des draps froids contre sa peau réchauffée par l'eau brûlante mettait ses nerfs à rude épreuve. Elle se souvint brusquement de la sensation divine qu'elle ressentait lorsque Ian la déposait sur le lit après lui avoir fait vivre une étreinte torride et intense dans son sanctuaire secret. Elle osa un regard en direction de la porte. Gerard avait dormi dans cette chambre. Avait-il essayé de pénétrer dans ce sanctuaire fermé à clé ? se demanda-t-elle, gênée. Soupçonnait-il ce qui se trouvait de l'autre côté ?

Un an plus tôt, elle aurait balayé ces questions en les jugeant ridicules. Pourquoi un homme aurait-il de telles idées devant une simple porte verrouillée ? Mais Ian avait élargi son horizon depuis.

Elle se rappelait une soirée au mois de mars au cours de laquelle Ian avait essayé de lui expliquer certaines choses.

Ils devaient rejoindre Lin et l'homme qu'elle fréquentait alors pour dîner dans le restaurant chic de Lucien, *Fusion*. Ian l'avait entraînée dans la pièce en fin de journée. Elle l'avait suivie, son excitation agrémentée d'une pointe d'appréhension, comme toujours. Il lui avait ordonné de se mettre nue, puis avait emprisonné ses poignets à l'aide de menottes qui pendaient au bout de deux chaînes accrochées au mur.

*Elle attendait, soumise à un désir insoutenable, tandis qu'il la positionnait, le buste légèrement penché en avant, les genoux tendus, le dos cambré, les pieds écartés d'une trentaine*

de centimètres, les fesses en arrière, les mains attachées fermement au-dessus de sa tête. Il fit courir les lanières d'un fouet en cuir noir sur son corps – sans cruauté, jamais –, simplement pour exacerber les sensations sur ses fesses, ses hanches et ses cuisses, la dominant de façon contrôlée et délibérée, pour l'exciter, pas pour lui faire du mal. Ses rappels à l'ordre lorsqu'elle changeait de position ne l'offensaient pas. Au contraire, ils renforçaient sa passion.

Il s'arrêtait fréquemment pour caresser sa peau brûlante de sa paume. Parfois, il utilisait un mini-vibromasseur sur son clitoris ou massait avec précision le minuscule bouton de ses mains nues tout en enfonçant un doigt en elle. En fermant les yeux, elle pouvait encore entendre sa voix rauque à travers ses gémissements et ses plaintes, lui répétant à quel point elle était belle... et désirable.

— C'est la vérité. Tu n'es jamais aussi belle que lorsque tu me fais confiance et que tu t'abandonnes à moi. Jouis, mon amour. Jouis contre ma main.

À la fin, après l'avoir conduite à l'orgasme plusieurs fois de suite, il lui ordonna de se redresser complètement. Il se plaça alors derrière elle et elle remarqua que son sexe sortait de son pantalon, ferme et épais. Elle fixa son regard dessus tandis qu'il se caressait tout en fouettant sa poitrine. Elle percevait encore la note sévère de sa voix alors qu'il stimulait ses seins qui viraient lentement au rose, marquant parfois une pause pour taquiner et pincer ses tétons jusqu'à ce qu'ils soient si durs que c'en était presque douloureux. Quand elle fut incapable de se contenir davantage, Ian se laissa submerger par son propre besoin. Il la prit par-derrière, ses assauts torrides et énergiques la faisant frissonner.

Elle adorait lorsqu'il finissait par perdre le contrôle.

Puis il la porta jusqu'au lit. Elle sentait le contact délicieux et froid des draps contre la peau irritée de ses fesses et de ses seins. Il était merveilleux de s'enfoncer dans le matelas, encore plus lorsqu'il s'étendit près d'elle et la prit dans ses bras.

Il caressa ses joues enflammées du bout de l'index.

— Il te faut un moment pour te calmer avant de te préparer, dit-il avec un petit sourire. Tu portes encore ta passion.

— Ça se sera estompé lorsque j'aurai pris la douche et que je me serais habillée, murmura-t-elle en palpant ses biceps fermes.

— Pas aussi facilement que tu sembles le penser. Les femmes trahissent toujours ce genre de chose. Pour toi, c'est encore plus flagrant. Tu irradies. Je ne veux pas que des étrangers te voient ainsi, déclara-t-il, l'air songeur, sans cesser ses gestes tendres. Cette image de toi après l'amour m'appartient. À moi seul.

Elle rit doucement sans le comprendre tout à fait.

— Ne sois pas ridicule. Les gens ne lisent pas dans les pensées. Ils ne peuvent pas deviner ce que nous avons fait avant de sortir.

Il haussa les sourcils.

— Tu te trompes. Les hommes savent. La plupart d'entre eux en tout cas.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais sentit qu'il ne plaisantait pas.

— Comment ? demanda-t-elle, hypnotisée par ses caresses et son expression sombre.

Comment savent-ils ?

— Par la teinte de ta peau ici, là et là, répondit-il en touchant sa poitrine, ses pommettes et ses lèvres. Même lorsqu'elle s'estompe, il reste un éclat révélateur. Ils le voient à tes muscles décontractés et à ton épanouissement. À ton assurance, à ta façon de bouger, de te déplacer... À ta sensualité assumée, aux mots que tu choisiras de prononcer... Mais ce sont surtout eux qui te trahissent, ajouta-t-il en effleurant ses paupières. Tes yeux me tuent, susurra-t-il avec un sourire amusé devant sa formule poétique, mais pendant et après l'amour, ton âme brille à travers eux, finit-il, grave de nouveau.

Elle déglutit péniblement, émue par son hymne sincère et spontané.

— Je ne peux pas croire que les hommes soient capables de discerner tant de détails subtils. Es-tu sûr de ne pas être le seul ?

Le sourire de Ian déclencha un frisson sur sa peau.

— Non. La plupart des hommes peuvent identifier une femme satisfaite, qu'ils le verbalisent ou pas. Nous sommes bien plus pragmatiques que vous. Nous manquons parfois de finesse, mais pour les sujets cruciaux, nous sommes contraints d'apprendre très tôt à déchiffrer les traces sur la piste...

— La piste de la conquête sexuelle, tu veux dire, compléta-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Les desseins du mâle sont simples et flagrants lorsqu'il s'agit de sexe, même si les moyens de l'atteindre ne le sont pas. Les femmes, à présent, poursuivit-il en continuant à la caresser, ne sont pas toujours conscientes du but qu'elles visent. Elles sont un mystère pour elles-mêmes, si bien que les hommes ont peu d'espoir de les comprendre. Vous êtes introverties. Secrètes. Une véritable énigme.

Elle mordilla sa lèvre inférieure pour étouffer un gémissement tandis qu'il glissait une main entre ses cuisses et pressait doucement son intimité lubrifiée.

— Nous ressemblons à nos sexes, finalement, tu ne trouves pas ? demanda-t-il en étudiant son visage tout en frottant son clitoris. Vous êtes délicates et renfermées. Profondes et douces, chuchota-t-il en enfonçant un doigt en elle. Vous êtes une énigme et ne révélez vos secrets qu'aux plus méritants.

Elle trembla sous l'effet de son amusement et de son excitation renouvelée.

— Pas étonnant que je n'aie plus aucun secret pour toi alors.

Il pressa sa bouche contre la sienne, son membre plaqué contre sa cuisse. Malgré son orgasme explosif, sa verge durcissait de nouveau.

— Nous, les hommes, nous vivons davantage en surface.

Il tortilla des hanches contre elle, son désir étant à présent évident.

— *Aucune chance de cacher ça, alors pourquoi essayer ? Impossible de dissimuler notre objectif primitif et solitaire, dit-il avant de déposer un baiser au creux de son cou, faisant courir un frisson sur son dos.*

— *Hum... Difficile de déguiser la bête, quels que soient les atours, observa-t-elle dans un souffle alors que les lèvres de Ian glissaient sur ses joues, ses tempes avec une ardeur grandissante.*

*Elle s'agitait sous sa main et, comme toujours, il la maintint en place. Il introduisit un autre doigt en elle et elle gémit, tremblante, quand il captura sa bouche en un baiser possessif.*

— *Impossible de me déguiser avec toi, Francesca, souffla-t-il contre ses lèvres un moment plus tard.*

*Alors, il la fit rouler sur le dos et s'enfonça en elle d'un seul mouvement, à la fois sensuel et sauvage comme il l'avait suggéré.*

Lorsqu'elle s'arracha à ce souvenir poignant, son livre gisait sur le matelas, oublié, sa nuisette était remontée au-dessus de ses seins et ses doigts étaient glissés dans sa culotte. Elle grogna d'impatience et la fit rouler sur ses cuisses.

Ce n'était pas agréable. Elle se consumait, mais sa main ne lui suffisait pas. Elle jouirait, bien sûr, mais elle ne serait pas comblée.

Ce n'était jamais le cas.

Frustrée, elle sortit des draps froissés et se précipita dans le dressing, les joues roses et les tétons sensibles, son excitation attisée par le simple contact de la soie. Au fond de l'un des tiroirs que Ian lui avait attribués, elle trouva ce qu'elle cherchait : un petit vibromasseur particulièrement puissant. Elle l'avait caché au milieu de sa lingerie lorsqu'elle avait quitté le loft.

En quelques secondes, elle était de retour au lit, les cuisses écartées, l'appareil vibrant contre son clitoris.

Ian avait utilisé cet accessoire sur elle à plusieurs reprises. Parfois, il la taquinait avec alors qu'elle était étendue sur ses genoux et qu'il la fessait, associant la brûlure du châtiment au plaisir des vibrations pour un effet optimal. Oh, Seigneur ! Elle adorait qu'il lui attache les poignets et lui ordonne de s'allonger sur lui. Elle aimait être à sa merci tandis qu'il caressait son corps nu et claquait ses fesses jusqu'à ce qu'elles brûlent. Dans cette position, elle pouvait sentir les muscles puissants de ses cuisses se contracter et savourer en direct la montée de son désir – son sexe durcissant à chaque tape qu'il lui assenait, à chaque pincement sur sa peau.

Quant à ce qu'il lui faisait lorsque la punition était terminée et qu'elle était apathique après de multiples orgasmes... Il établissait clairement qu'elle avait reçu sa part de plaisir et que son moment à lui était désormais arrivé. Il la possédait complètement, lui faisait



l'amour jusqu'à ce qu'elle n'ait d'autre choix que de jouir encore sous ses assauts furieux et frénétiques.

Ce souvenir brutal et précis était insupportable, mais elle devait s'y abandonner, tout comme elle finissait toujours par se rendre à Ian. Elle augmenta la puissance du vibromasseur et sentit l'air lécher son sexe humide tandis qu'elle s'agitait avidement contre l'objet. Elle plongea son majeur en elle et grogna de frustration. Elle voulait plus, elle avait besoin d'un membre épais pour l'emplir, apaiser ses nerfs tendus, forcer son corps à une soumission totale...

Elle avait besoin de Ian.

*Qu'il aille au diable !*

Elle introduisit un autre doigt dans son vagin étroit. Il y avait trop longtemps. Il y avait trop longtemps qu'elle ne s'était pas sentie comblée et possédée. Elle était si proche... si proche de l'orgasme. Elle se retira complètement et plongea de nouveau dans l'écrin brûlant de son sexe, adoptant un rythme régulier, imaginant que quelqu'un d'autre lui donnait du plaisir.

*Tu vas jouir pour moi maintenant, mon amour.*

Il était si sûr de lui. Si ferme. Elle ne pouvait que lui obéir.

Un coup à la porte fit voler son fantasme en éclats.

Elle se figea, haletante. Son sexe brûlait et palpitait sous l'orgasme imminent. Quelqu'un frappait avec insistance. Elle se redressa brusquement et sortit du lit, les jambes vacillantes. Elle dissimula le vibromasseur dans les draps et se précipita à la porte.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle en s'efforçant de prendre une voix normale.

Elle pressa une main entre ses jambes et grimaça. Elle avait été sur le point de jouir. Elle brûlait d'être soulagée.

— C'est Gerard. Je suis désolé de vous embêter encore une fois. Puis-je entrer un moment ? Je promets que je n'en ai pas pour longtemps.

Elle baissa les yeux sur son corps, alarmée.

— Je suis désolée, Gerard, j'allais me mettre au lit. Je ne suis pas habillée.

— Je peux attendre que vous enfilez quelque chose, la pressa-t-il à travers le panneau de bois. S'il vous plaît, Francesca, c'est important.

Elle ouvrit la bouche, mais fut incapable de trouver une autre excuse. Il avait balayé le seul prétexte que son cerveau engourdi par le désir avait pu suggérer.

— Très bien, dit-elle, troublée. Donnez-moi une minute.

Un instant plus tard, elle ouvrit la porte et parvint à afficher un faible sourire.

— Entrez, murmura-t-elle en désignant le coin salon qui occupait une vaste partie de la suite.

— Merci, répondit Gerard avec un regard désolé avant de pénétrer dans la pièce.

Francesca referma la porte derrière lui et resserra les pans de sa robe de chambre. Elle s'était lavée avec de l'eau froide et du savon et avait attendu que son souffle s'apaise, mais sa peau était toujours brûlante et ses joues roses. Gerard allait-il faire de ces interruptions une habitude ?

*Ce n'est pas sa faute. C'est toi qui es stupide de céder à tes souvenirs... et à tes désirs aussi facilement.*

Elle s'éclaircit la voix, chassant cette pensée, et suivit Gerard. Elle s'installa sur une chaise devant le canapé où il était assis. Il était en pyjama lui aussi, mais portait cette fois un pantalon noir et une robe de chambre d'un rouge intense. Il se gratta la tête nerveusement et étudia son visage avec attention.

— Gerard ? Que se passe-t-il ? Quelque chose ne va pas ?

— Si, ça va. Et vous, comment allez-vous ?

— Très bien, merci, répondit-elle en riant de son ton formel et tendu.

Il sourit.

— Au vu des circonstances, je veux dire.

— Oui, oui, j'avais compris, concéda-t-elle.

Son regard poli indiquait qu'elle était prête à entendre ce qu'il avait à lui confier.

— Encore une fois, je vous prie de m'excuser de vous déranger. Simplement, c'est dur de vous parler quand les autres sont là. En privé, précisa-t-il.

Ses yeux observèrent son visage avant de descendre brièvement sur le petit triangle de peau exposée au niveau du décolleté de sa robe de chambre.

*Les hommes savent. La plupart d'entre eux en tout cas.*

Elle s'agita, mal à l'aise au souvenir des mots de Ian et consciente de ce qu'elle était en train de faire avant que Gerard ne l'interrompe.

— De quoi voulez-vous me parler en privé ?

— C'est au sujet de ce séjour à Belford Hall, la commande qu'Anne vous a passée... Avez-vous donné votre réponse définitive ?

— Pas encore, non, mais elle agit comme si...

— C'était une affaire conclue, compléta Gerard avec un sourire sans joie. C'est typique d'Anne de se comporter comme si ses souhaits étaient une réalité. Cette technique marche incroyablement bien pour elle. Habituellement.

Elle remarqua qu'une mèche de ses cheveux ondulés était tombée sur son front. Elle lui rendit son sourire avec peine.

— Qu'est-ce que ce séjour a à voir avec le fait que vous vouliez me parler ?

Il se pencha en avant, les jambes légèrement écartées, les coudes appuyés sur les genoux. Ses manches étaient remontées et révélaient de puissants avant-bras parsemés de poils sombres.

— C'est juste que... Pensez-vous que ce soit une bonne idée ? De séjourner dans la maison d'enfance de Ian, dans l'état actuel des choses ?

Le sourire de Francesca se dissipa. Elle cilla, passé le choc que ses paroles avaient provoqué en elle.

— Honnêtement, je n'y avais pas pensé. Je me disais que j'avais besoin de changer d'air... de paysage. Mais bien sûr, vous avez raison. Belford Hall était la maison de Ian. Elle le sera de nouveau, un jour.

— Francesca, commença Gerard d'un ton hésitant.

Son visage se crispa soudain de frustration et il marmonna des propos inintelligibles.

— Quel est exactement l'état actuel des choses ? demanda-t-il à toute vitesse.

— L'état actuel des choses ? répéta-t-elle bêtement.

— Entre vous et Ian, précisa-t-il.

Elle le fixa d'un regard vide.

— Avez-vous rompu votre engagement ?

— Comment aurais-je pu le faire quand je ne lui ai pas parlé depuis plus de six mois ?

Il s'appuya contre le dossier du canapé.

— Ce n'est donc pas terminé officiellement. Il n'a... rien dit à ce propos ?

— Avant de disparaître ?

Elle perçut la colère percer dans sa voix et inspira lentement pour se calmer. Elle se sentait à fleur de peau, exposée et vulnérable. Gerard ne méritait pas sa rancœur. Il se contentait de poser la question qu'Anne, James et lui brûlaient certainement de formuler depuis tout ce temps.

— Non, répliqua-t-elle. Un jour, Ian et moi étions heureux et préparions notre mariage. L'autre, sa mère mourait et tout basculait.

Gerard hocha la tête lentement.

— Il n'y a pas que la mort de Helen, cependant, n'est-ce pas ? C'est cette révélation que Lucien lui a faite, lorsqu'il lui a appris qu'il était son frère, ajouta Gerard, une expression concentrée sur le visage.

Elle se contenta d'opiner, gênée de ne pas savoir précisément ce qu'Anne et James avaient confié à leur neveu. Elle prit soudain conscience qu'ils tâtonnaient tous deux dans l'obscurité en quête de bribes d'informations.

— Lucien semble être un type intelligent et gentil, observa Gerard. Je ne comprends pas pourquoi Ian aurait été si bouleversé d'apprendre qu'il est son demi-frère. J'ai l'impression qu'il me manque un élément. Est-ce en rapport avec leur père ?

Francesca demeura impassible. Anne et James ne lui avaient donc pas révélé la toxique vérité au sujet de Trevor Gaines.

— En effet, l'histoire est plus compliquée, mais c'est à Ian de vous en parler. J'espère que vous comprendrez mon refus de vous en dire plus. Je suis désolée, Gerard.

— Ne vous excusez pas, je suis habitué à ce genre de réponse, avoua-t-il sur un ton étrange avant de noter la confusion de Francesca. Anne et James m'ont tenu à peu près le même discours. Je comprends, même si je n'approuve pas. Je n'apprécie pas d'être ainsi laissé dans le flou. Ian n'est pas seulement mon cousin. Ma maison est située à moins de quinze miles de Belford. Lorsque j'étais jeune homme, je passais la plupart de mon temps avec Ian. Nous avons été orphelins à peu près à la même époque. Je le considère comme mon petit frère.

Elle pouvait sentir l'intensité de ses réflexions dans sa manière de parler.

— Vous continuez donc à le protéger. À garder ses secrets, même dans ces circonstances ?

Elle se raidit, toute trace de compassion envolée.

— Je ferais la même chose pour n'importe qui, Gerard.

Il fit un geste conciliant de la main, mais son esprit était déjà concentré sur un autre sujet.

— Nous sommes tous inquiets de l'état dans lequel il doit être. Je suis sûr que vous aussi. Je me fais du souci pour Ian, bien sûr, mais également pour Anne et James. C'est comme s'ils revivaient le cauchemar de la disparition de Helen.

— Êtes-vous en train d'insinuer que Ian est comme Helen ? demanda Francesca, incrédule. Gerard, Helen était schizophrène. Ce n'est pas la même...

— Je le sais, mais s'il n'est pas... en possession de tous ses moyens, formula Gerard avec délicatesse, nous aimerions nous occuper de lui, lui offrir les soins dont il a besoin. Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il peut être ? Aucun indice ou suspicion ?

— Non ! Vous savez tout comme moi que Ian est à l'aise partout. Il pourrait être n'importe où, ajouta-t-elle vivement.

*Je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour moi.*

Son cœur se serra au souvenir de ce vers du poème de Kipling qu'elle avait toujours associé à Ian. Arriverait-il un jour à se débarrasser de cette armure de solitude qu'il portait ? Elle avait cru qu'il en était capable à une époque. À présent, elle doutait qu'il puisse se libérer de son passé.

— Nous n'avons pas beaucoup parlé lorsque je l'ai suivi à Londres pour quelques jours, continua-t-elle après un moment de silence. L'état de santé de sa mère occupait toute notre attention. Après son décès, Ian a simplement disparu de la surface de la terre. Au début, j'ai demandé à des voisins de vérifier les allées et venues dans les propriétés qu'il possède à travers le monde. Lin m'avait donné leurs numéros de téléphone. Aucun n'a admis l'avoir vu.

Une ombre passa sur le visage de Gerard.

— J'ai fait la même chose dans l'espoir de le trouver. À la demande de James, je me suis même rendu dans plusieurs de ses résidences et dans les hôtels qu'il fréquentait régulièrement... mais ça n'a rien donné.

Elle ne répondit pas. Bien sûr, ils avaient cherché Ian. Elle soupira, déçue qu'ils n'aient pas obtenu davantage d'informations qu'elle.

— En réponse à votre précédente question au sujet de notre engagement, la réponse est non, nous ne sommes plus fiancés, déclara-t-elle d'une voix plus assurée qu'elle ne l'était elle-même.

Elle croisa le regard ferme de Gerard.

— J'ai retiré ma bague quand j'ai quitté l'appartement, il y a plusieurs mois de cela. Je ne suis plus fiancée à lui. Ian n'a pas eu besoin de le dire. Son comportement est plus éloquent que des paroles.

L'expression tendue et inquiète de Gerard se dissipa. Il se leva, la surprenant en lui prenant les mains et en l'invitant à se redresser elle aussi.

— Je suis désolé. Plus que vous ne l'imaginez. Je ne voulais pas vous faire de la peine en mettant ce sujet sur la table.

— Ça va, je comprends. Vous et les autres marchez sur des œufs en permanence.

— Ian a eu tort de vous traiter de cette façon. Qui plus est, il est idiot de vous avoir abandonnée. Vous êtes non seulement brillante et talentueuse, mais aussi douce et originale... Vous êtes si...

Il marqua une pause, les lèvres pincées tandis qu'il baissait les yeux sur sa silhouette et s'attardait brièvement sur sa poitrine. Elle sentit ses tétons déjà sensibles durcir sous son regard brûlant. Ses mains étaient larges, chaudes et elles enveloppaient complètement les siennes. Leurs corps n'étaient pas en contact, mais à quelques centimètres l'un de l'autre, et elle prit brusquement conscience de sa puissance masculine. Elle se raidit lorsqu'il tendit le bras pour saisir une mèche de ses cheveux entre ses doigts.

— ... Belle, finit-il, la mâchoire crispée.

Elle sentit son odeur et fit un pas en arrière, lui arrachant ses mains, puis elle se dirigea vers la cheminée. Elle était troublée par le tour qu'avaient pris les événements. Elle n'était pas prête à envisager de sortir avec un autre homme, sans parler d'un proche de Ian. De manière rationnelle, cela ne lui semblait pas correct, mais il y avait autre chose de plus fondamental qui l'avait gênée.

Gerard dégageait une aura désagréable. Son *odeur* était désagréable.

Elle fixa le manteau en marbre blanc, ses pensées et ses sentiments mêlés en un chaos inextricable.

— Je suis épuisée, Gerard. Vous devriez partir, parvint-elle à articuler en lui tournant toujours le dos.

Elle se figea lorsqu'elle sentit ses mains sur ses épaules.

— Francesca.

Elle pivota et croisa son regard avec réticence.

— Il n'y a rien de mal à désirer quelqu'un, dit-il calmement, ses narines légèrement dilatées. Il n'y a rien de mal à éprouver du désir, tout court.

La chaleur ne s'était jamais totalement dissipée en elle, mais à ce stade, il était idiot de croire qu'elle pourrait se satisfaire de sa propre main... ou de la main de n'importe qui d'autre, à l'exception d'une seule.

— Je le sais, mais parfois, c'est le moment qui est mal choisi.

Une expression étrange passa sur le visage de Gerard, puis il hocha la tête et laissa retomber ses bras.

— Je vois, commenta-t-il en reculant.

Elle expira, soulagée.

— Je n'étais venu que pour exprimer mon inquiétude au sujet de ce séjour à Belford Hall. Je ne crois pas que vous soyez prête pour ça.

— Vraiment ? Pourtant, vous pensiez que j'étais prête pour autre chose, rétorqua-t-elle en fixant de manière éloquente l'espace entre eux.

— Non, mais j'espérais que vous accepteriez mon réconfort.

Elle sourit, à la fois amusée et déroutée.

— Est-ce ce que vous êtes venu m'offrir ce soir ?

Les traits de Gerard se durcirent. Soudain, elle discernait la facette de sa personnalité qui avait fait de lui un redoutable homme d'affaires.

— Oui, dans un premier temps, déclara-t-il.

Elle resta immobile près de la cheminée, son sourire incrédule s'évanouissant tandis qu'il quittait la pièce.

Le soir suivant, Gerard et Francesca empruntèrent l'ascenseur de Noble Enterprises avec James et Anne. Ils étaient tous de très bonne humeur après un après-midi de travail productif avec l'équipe des fusions et acquisitions. Les premières liquidations d'actifs et les pourparlers de négociation avaient conduit à des résultats qui dépassaient leurs attentes. Bien sûr, des obstacles pourraient toujours se présenter, mais il était plus que probable que Noble Enterprises deviendrait propriétaire de Tyake peu après le jour de l'An. Francesca était si impliquée dans la transaction qu'elle oubliait parfois qu'elle faisait tout cela pour Ian.

Lorsque plusieurs membres de l'équipe avaient timidement laissé entendre qu'ils aimeraient rejoindre les autres salariés pour la fête de fin d'année de la société, Anne avait brusquement interrompu la réunion et les avait pressés vers la sortie.

— Je n'étais pas au courant. Lucien aurait dû nous en parler, déclara la comtesse.

Lucien avait participé à leurs réflexions une bonne partie de la journée avant de s'absenter en début de soirée en indiquant qu'il avait une obligation. Visiblement, cette « obligation » consistait à préparer l'immense réception de Noble Enterprises dans son restaurant, *Fusion*. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le hall des tours Noble. Aussitôt, un flash de lumière éblouit les yeux de Francesca.

— Dégagez de là ! rugit Gerard.

L'homme qui venait de prendre la photo détala et s'engouffra dans les portes à tambour qui donnaient sur la rue. Gerard semblait furieux.

— Satanés paparazzis ! La nouvelle de l'acquisition de Tyake a dû se répandre.

— Ils ignorent que Ian n'est plus à la barre de l'entreprise, n'est-ce pas ? s'enquit Francesca nerveusement.

L'absence de Ian à la tête de sa firme constituait un secret bien gardé depuis son départ. Il était connu pour être le génie derrière la société, après tout. L'opinion publique au sujet des produits Noble risquait de chuter si sa disparition était révélée.

Gerard secoua la tête.

— Non, ce n'est pas ça. Cette photo leur permettra simplement de vendre plus de numéros. Tout le monde s'est toujours interrogé au sujet de la jolie fiancée de Ian, déclara-t-il avec un petit sourire à son attention, mais il n'a jamais voulu dévoiler votre identité. Je suppose qu'ils vont saisir l'occasion pour afficher votre visage à la une de tous les journaux.

— Charmant, marmonna Francesca en priant que pour cette conversation s'arrête.

Elle n'était pas la fiancée de Ian. Elle traversa le hall de la réception, suivie des trois autres.

— Pas étonnant... Le PC sécurité est vide. Le photographe a eu le champ libre. Je suppose que les vigiles participent à la fête. Je n'arrive pas à croire que nous soyons déjà le vingt décembre, murmura Anne d'un ton songeur en posant les yeux sur les portes vitrées de *Fusion*. Ian a toujours tenu une fête le vendredi qui précédait Noël. Et nous qui avons forcé ces pauvres gens à travailler si tard...

— Je suis sûre qu'ils ne nous en veulent pas, affirma Francesca tandis que ses talons claquaient sur le sol en marbre.

Le matin, elle s'était décidée à entrer dans le dressing d'un pas hésitant pour choisir une tenue parmi l'impressionnante garde-robe que Ian lui avait offerte lorsqu'ils étaient encore ensemble. Elle ne voulait pas apparaître à une réunion d'affaires vêtue de son uniforme d'artiste : un jean élimé et un tee-shirt couvert de peinture.

— Je parie qu'ils sont soulagés d'avoir réglé ce dossier avant les fêtes, ajouta-t-elle.

Elle lança un regard à travers les portes de *Fusion*. Le bar était bondé. Une idée lui traversa alors l'esprit et elle marqua une pause.

— Si ça ne vous dérange pas, je vous retrouverai à l'*Everest*, les informa-t-elle en faisant référence au restaurant où ils avaient réservé une table.

Les Noble avaient insisté pour l'inviter à dîner avant sa dernière nuit au loft. À présent que la plus grosse part du travail était derrière eux, Francesca avait en effet annoncé qu'elle rentrerait chez elle. Ses blessures n'avaient été que trop attisées par les quelques nuits passées dans le lit de Ian.

— J'ai demandé à Lin de m'envoyer quelques documents de référence dont nous pourrions avoir besoin avant son départ en congé, mais j'ai oublié de lui préciser qu'elle devait les adresser à Belford Hall.

Anne se figea, une expression extatique illuminant son visage.

— Alors tu acceptes de venir passer Noël avec nous à Belford ? De peindre notre tableau ?

Francesca ne put s'empêcher de rire devant le doute exprimé par la vieille femme. Elle avait pris sa décision le matin même. Davie se rendrait chez un cousin dans le



Michigan pour les fêtes et, bien qu'il ait essayé de la convaincre de l'accompagner, elle savait qu'elle s'y sentirait comme la cinquième roue du carrosse. Elle l'avait donc informé de son intention d'accepter la proposition d'Anne. À une époque, elle considérait uniquement le comte et la comtesse comme les grands-parents de Ian, mais ils étaient désormais des proches. Ses propres parents avaient prévu une croisière et elle n'avait donc pas d'obligation de ce côté-là. Et puis, ce changement d'air ne lui ferait pas de mal, sans parler du fait qu'elle se sentait cent fois plus à l'aise avec Anne et James qu'avec son père et sa mère. Même Gérard avait fait son possible pour lui donner l'impression qu'elle faisait partie de la famille. Malgré sa rupture avec Ian, ils avaient été adorables et elle appréciait d'autant plus leurs efforts. Certes, un doute la tenaillait au sujet de la présence de Gerard à Belford. Mais n'avait-il pas suggéré qu'elle ne séjourne pas dans la maison d'enfance de Ian ? Il ne pouvait secrètement espérer la séduire au cours de cette parenthèse anglaise s'il lui avait conseillé de ne pas s'y rendre. Se trompait-elle ? Quoi qu'il en soit, elle était sûre de pouvoir gérer l'intérêt certainement éphémère qu'il nourrissait à son égard. Ian avait clairement suggéré que Gerard n'était pas le genre d'homme à se laisser abattre par un refus et beaucoup d'autres femmes devaient rêver d'être prises dans ses filets.

— J'ai réservé mon vol pour le matin du réveillon. Pourquoi cet air surpris ? demanda Francesca à Anne pour la taquiner. Vous vous êtes comportée comme si j'avais déjà dit oui depuis que vous avez mentionné cette idée.

— Il est toujours agréable de s'entendre confirmer ses plans, aussi certains soient-ils, intervint Gerard.

Anne leur décocha un sourire espiègle et ils éclatèrent de rire.

— Eleanor sera ravie d'avoir une personne de plus à chouchouter, lança-t-elle à James.

— Mme Hanson sera là ? s'étonna Francesca.

— Oui, nous n'avons pas organisé une telle réception depuis des années. À l'époque où ces fêtes étaient fréquentes, la présence d'Eleanor était indispensable. Notre personnel est réduit à Belford et nous avons donc été contraints de recruter des extras pour tout préparer. Nous avons besoin des talents d'Eleanor pour superviser ce petit monde. Lucien et Elise seront là également. Ils arriveront tôt le lendemain de Noël et ont accepté de séjourner à Belford.

— J'ai hâte d'y être, déclara Francesca, contaminée par l'enthousiasme de la comtesse. Une chose, en revanche : si je dois élaborer des esquisses sur place, il faut que je dispose de tout mon matériel à mon arrivée.

— Ce n'est pas un problème, répondit James.

Francesca ne doutait pas de la capacité des Noble à réunir ce dont elle avait besoin pour ce projet. Ils étaient tous deux amateurs de musées et d'insatiables collectionneurs.

— Mais je veux que tu te détendes un peu avant de te mettre au travail, ajouta Anne avec un regard d'avertissement. Tu pourras commencer à travailler après le Nouvel An, ce sera suffisant.

— Et nous avons un événement à fêter, déclara Gerard en souriant.

Il posa une main sur l'épaule de Francesca avec nonchalance.

— Je vous accompagne voir Lin. Nous vous rejoindrons à l'Everest dans une dizaine de minutes, indiqua-t-il à James et Anne.

Francesca fut ravie de constater que son sourire ne faiblissait pas sous la proposition de Gerard. Il s'était montré si gentil avec elle aujourd'hui, si empressé tout en restant parfaitement convenable lors de leurs échanges. Il faisait partie de la famille de Ian, à laquelle elle avait longtemps rêvé d'appartenir. Elle avait presque oublié la gêne que sa tentative de séduction avait suscitée en elle la veille.

*Ou peut-être que je veux simplement oublier*, se dit-elle tandis qu'il la poussait vers la porte du restaurant, une main pressée sur son dos.

Un sentiment désagréable entama cependant sa bonne humeur lorsqu'elle pénétra dans l'établissement. C'était elle qui avait souhaité parler à Lin, mais elle hésitait. Elle n'avait pas remis les pieds dans le restaurant depuis le départ de Ian. Non seulement ils avaient souvent fréquenté *Fusion*, mais c'était l'endroit où ils s'étaient rencontrés. Francesca venait alors de remporter la commande de la pièce maîtresse d'une fresque murale destinée aux tours Noble fraîchement sorties de terre, et un cocktail avait été organisé en son honneur. Les souvenirs affluèrent brusquement – elle, si gauche dans sa robe d'occasion, si déterminée à dissimuler sa gêne ; Ian, si saisissant et ténébreux qui la dévisageait de son regard perçant tandis qu'il lui indiquait que lui, et lui seul, choisirait la vue qu'elle devrait peindre.

— *Je suggère que vous attendiez de voir la vue en question avant de vous offenser de façon injustifiée, mademoiselle Arno.*

— *Francesca, avait-elle rétorqué sur la défensive, mal à l'aise dans ce décor sophistiqué et formel d'une réception organisée pour elle, sans parler de l'arrogance de Ian.*

*Elle avait perçu cette lueur dans ses yeux bleus qui lui avait rappelé une tempête se préparant à l'horizon. L'espace d'une seconde, elle avait regretté le ton qu'elle venait d'employer.*

— *Francesca, dans ce cas, avait-il murmuré, à condition que vous m'appeliez Ian.*

Gerard lui toucha l'épaule, l'arrachant à ce poignant souvenir. Il tendit le doigt vers le bar. Elle repéra Lin, aussi élégante et glamour qu'à son habitude, en train de discuter avec une femme de très grande taille. Elle opina. Il lui prit la main et l'entraîna à travers la masse agitée et bruyante des salariés de Noble. Des serveurs stressés s'animaient autour du magnifique sapin de Noël et des groupes de convives. Un trio de jazz avait été engagé

pour la soirée, et plusieurs couples avaient investi la piste de danse. Francesca aperçut Elise dans la cuisine ouverte au loin, son joli visage concentré sur la préparation qu'elle mélangeait tout en y ajoutant quelques ingrédients. Bientôt, elle terminerait son stage au sein de *Fusion* et serait diplômée en tant que chef, prête à lancer son propre établissement. La vision de son amie réchauffa son corps glacé par les images de Ian.

Lin les salua avec ferveur et hocha la tête lorsque Francesca lui eut confié sa mission.

— Bien sûr, j'enverrai les documents à Belford Hall. Voulez-vous que je réserve votre billet d'avion ?

— Non, non, répondit Francesca, les joues en feu.

Lin était l'assistante de direction de Ian, pas sa secrétaire. Même si elle l'avait été, elle grimaça à l'idée que Lin se soit sentie obligée de formuler cette proposition à cause du lien qui avait uni Francesca et Ian. Cette époque était révolue.

— Je me suis occupée de tout, merci. J'atterrirai à Londres très tôt le jour du réveillon.

Lin acquiesça et baissa les yeux brièvement entre Gerard et elle. Francesca prit conscience qu'il lui tenait toujours la main. Elle se libéra discrètement de son étreinte en essayant de dissimuler sa gêne.

— Et vous, Gerard ? Où passerez-vous Noël ? demanda Lin.

— Avec Francesca, à Belford, rétorqua Gerard en souriant. Je ne manquerai l'anniversaire de mariage de James et Anne pour rien au monde.

Francesca s'efforça d'étouffer l'angoisse soudaine qui s'était emparée d'elle devant l'expression perplexe et inquiète de Lin, vite remplacée par son habituel sourire tandis qu'elle leur souhaitait de joyeuses fêtes.

Lorsqu'ils avaient commencé leur jogging, l'air frais de décembre était glacial. À présent, il était merveilleusement agréable sur sa peau brûlante.

— Tu avais raison, s'enthousiasma Davie qui courait à ses côtés le long de North Avenue.

L'artère, toujours très fréquentée, était particulièrement embouteillée en ce jour de départ en week-end prolongé.

— Ce temps est parfait pour un jogging.

— Et je suis toujours ravie d'être à pied quand je vois des bouchons pareils, lança Francesca en riant.

Davie l'observa distraitement avant de se tourner vers elle pour la regarder avec insistance. Il sourit devant l'air perplexe de Francesca.

— Je suis surpris, c'est tout. C'est bon de te voir rire de nouveau, déclara-t-il.

— Merci. J'ai hâte de découvrir les surprises que me réserve ce Noël. J'étais loin de penser que je dirais ça il y a encore deux semaines.

Davie hocha la tête en étudiant son profil.

— Tu crois que tu commences à oublier Ian ?

Le sourire de Francesca s'évanouit. Le gouffre dans sa poitrine était plus douloureux lorsqu'elle se concentrait dessus. Elle ne répondit pas immédiatement, en cherchant à échapper au regard de Davie.

— Je ne sais pas si je pourrai oublier Ian un jour, répondit-elle finalement alors qu'ils approchaient d'une intersection. Je doute d'être un jour en mesure de... ressentir la même chose pour quelqu'un d'autre, ajouta-t-elle en évitant délibérément de prononcer le mot.

*Aimer.*

— Eh bien, le temps guérit les blessures. On ne sait jamais ce que nous réserve l'avenir, observa Davie. Alors... comment était-ce de travailler avec Ge...

Un crissement de pneu interrompit son ami. Ils ralentirent et s'arrêtèrent à quelques mètres de la chaussée, se demandant pourquoi la voiture avait pilé ainsi alors que le feu était vert. Leur confusion augmenta lorsque la portière arrière s'ouvrit et qu'un individu aux cheveux blonds et au visage anguleux en surgit.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? marmonna Davie.

L'homme, massif, fixa Francesca du regard, son expression déclenchant une vague de panique en elle. Il fondit sur eux avec une rapidité et une détermination étonnantes, tel un raz-de-marée. Davie la poussa instinctivement.

— Va-t'en ! Cours ! s'exclama-t-il.

Mais l'inconnu était déjà sur eux. Il attrapa brutalement Francesca par le bras et essaya de l'entraîner vers le véhicule. Le choc de la douleur pénétra son esprit déjà troublé par le tour qu'avaient pris les événements. La colère et la peur déferlèrent en elle. Elle tenta d'échapper à l'homme, mais il avait une poigne d'acier.

— Lâchez-la ! hurlait Davie.

Il se jeta de tout son poids sur l'agresseur et essaya de s'interposer, mais le grand blond balaya l'air de sa main imposante comme s'il chassait une mouche, repoussant Davie. À présent, le type tenait Francesca par les deux bras. Il voulut la faire pivoter pour mieux la maintenir. Francesca profita de cette occasion pour lui envoyer un coup de genou incertain en direction de l'entrejambe. Par chance, elle atteignit sa cible et l'homme expira bruyamment, ses yeux verts exorbités.

La terreur s'empara d'elle devant la haine qui brillait dans son regard. Il leva une main aussi lourde qu'une masse et serra le poing. Elle se tortilla, cherchant à échapper à son coup qui serait sans aucun doute extrêmement douloureux. Mais Davie remonta sur le ring et décocha un crochet dans le ventre de l'inconnu. Ce dernier rugit. Profitant de cet

instant de faiblesse, Davie le repoussa pour l'éloigner de Francesca et la brute réagit en la propulsant violemment dans la direction opposée. Elle atterrit sur le trottoir, s'écorchant les mains sur le béton en se rattrapant, ce qu'elle remarqua à peine tant elle était concentrée sur la lutte entre les deux hommes.

— Non, Davie, arrête ! cria-t-elle, paniquée, en le voyant se lancer à la poursuite du malfrat qui retournait à sa voiture.

Davie était doté d'un corps athlétique, mais cet homme était un monstre comparé à lui. Son ami interrompit sa course lorsque le voyou eut sauté sur la banquette arrière et refermé la portière. Le conducteur enfonça la pédale d'accélération et le véhicule dérapa pour faire demi-tour. Davie bondit pour se mettre à l'abri et manqua tomber.

Plié en deux, il leva des yeux écarquillés sur Francesca. Son visage était livide.

— Qu'est-ce que c'était que ça ?

Francesca se contenta de secouer la tête, trop bouleversée par la violence inattendue de la scène pour parler.

Ian entra dans la chambre miteuse du manoir qu'il occupait et retira immédiatement son tee-shirt. Il avait profité de son footing quotidien pour explorer les nombreux sentiers du domaine, traversant des prairies et des étendues de forêt, mais le lieu de résidence de Kam Reardon continuait à lui échapper.

— Tu ne pourras pas te cacher éternellement, frerot, marmonna-t-il avec ironie en essuyant la sueur qui perlait sur ses abdominaux.

Tandis qu'il se dirigeait vers la salle de bains pour prendre une douche, il réfléchit aux endroits qu'il pourrait sonder après le déjeuner. Il se figea en chemin lorsqu'il repéra la lumière rouge qui clignotait sur le vieux répondeur. L'appareil devait avoir plus de vingt ans. Ian l'avait connecté à la ligne téléphonique de la maison et n'en avait confié le numéro qu'à une seule personne.

Il pressa le bouton, de nouveau en sueur à cause de la méfiance qui l'avait gagné d'un coup.

*Ian, c'est moi. Je sais que tu refuses de répondre aux appels et que tu m'as demandé de ne te contacter qu'en cas d'urgence, mais quelque chose est arrivé... J'ai pensé que tu voudrais être mis au courant...*

Il écouta attentivement, le corps raide. Après le bip indiquant la fin du message, il enfonça une touche pour l'entendre une nouvelle fois.

Puis il se dirigea dans la salle de bains et sortit une paire de ciseaux de sa trousse de toilette. Il approcha les lames de son cou et entreprit de couper sa barbe, une expression déterminée sur le visage.

Ils s'arrêtèrent devant le poste de sécurité, mais le gardien leur fit signe de poursuivre leur chemin. Francesca se pencha en avant, le regard fixé sur le pare-brise tandis que le véhicule s'engageait dans une longue allée qui serpentait à travers une forêt.

— Vous pourrez apercevoir Belford Hall lorsque nous passerons cette courbe, indiqua Peter, le chauffeur des Noble, en remarquant son intérêt dans le rétroviseur.

Elle avait déjà rencontré Peter lorsqu'elle avait séjourné dans la demeure des Noble à Londres.

— Je suis très excitée de découvrir la propriété. Nous l'avons étudiée brièvement lorsque j'étais en école d'architecture, précisa-t-elle, le souffle court.

Son visage s'illumina devant le paysage qui s'offrait à ses yeux lorsqu'ils eurent passé le virage. Sa réaction n'avait pas échappé à Peter.

— Sacrée vue, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec fierté.

— C'est incroyable, répliqua Francesca.

Un étrange sentiment s'empara d'elle lorsque la berline noire avança lentement en direction de l'imposant et majestueux manoir jacobéen qui trônait au milieu des jardins parfaitement entretenus et la forêt. Les couleurs devaient être merveilleuses au printemps et en été. Elle avait vu de somptueuses propriétés au cours de ses études, mais ça... Ça dépassait tout ce qu'elle avait imaginé.

Cette expérience était irréaliste. L'année qui s'était écoulée, après son échange avec Ian lors de cette soirée à *Fusion*, semblait réduite à quelques minutes. Soudain, elle était redevenue cette jeune fille gênée et légèrement sur la défensive dont les rondeurs suscitaient les brimades de ses petits camarades.

Que diable faisait-elle ici ?

Elle savait que les grands-parents de Ian étaient de richissimes notables, bien sûr. Elle n'ignorait pas que Ian avait évolué dans un décor faste une grande partie de sa jeunesse. Mais en cet instant, elle se rendait compte qu'elle n'avait jamais vraiment saisi ce que cela signifiait. En fait, elle ne pourrait jamais comprendre. Que pouvait entendre une Américaine à l'élégance et à la richesse de l'histoire et des traditions de la noblesse anglaise ? Pour la première fois, elle se rendait compte, troublée, qu'à peine six mois plus tôt cette maison sortie d'un conte de fées était destinée à lui appartenir un jour.

Elle baissa les yeux sur sa tenue avec nervosité tandis qu'ils approchaient de l'entrée où plusieurs personnes s'étaient réunies pour les accueillir. Heureusement, elle était repartie du loft avec quelques affaires. Elle n'avait jamais été aussi ravie que Ian lui ait acheté une garde-robe complète au début de leur relation, malgré ses protestations. Elle ressentait aujourd'hui une immense gratitude envers lui. C'était presque comme s'il avait été près d'elle pour la conseiller quand elle avait fait sa valise. Comme dans tous les domaines, les goûts vestimentaires de Ian étaient exceptionnels, mêlant le luxe à une

élégance inouïe. La jupe noire, le chemisier en soie, les bottes en cuir et le manteau en cachemire qu'elle portait n'avaient rien de tapageur, mais ils étaient d'excellente qualité. Au moins, elle n'avait pas à se sentir gênée dans ce domaine. Elle devrait en revanche compter sur ses prières et sur la chance pour ne pas se ridiculiser dans d'autres situations au cours du séjour.

James ouvrit la portière avant que Peter n'ait eu le temps de faire le tour du véhicule tant le vieux couple semblait impatient de l'accueillir. Leurs étreintes chaleureuses contribuèrent grandement à apaiser son angoisse. Les traits de James étaient creusés par l'inquiétude lorsqu'il l'examina attentivement après l'avoir serrée dans ses bras.

— Lin nous a appris ce qui s'est passé. Gerard n'en croyait pas ses oreilles lorsque je le lui ai raconté. Il était furieux. Il est déjà arrivé, mais il a dû se rendre à Chatham. C'est le nom de sa propriété, située à un jet de pierre d'ici. Il avait quelques affaires à régler, ajouta James en aparté. Il m'a demandé de t'informer qu'il serait présent pour le dîner ce soir.

— Ont-ils arrêté les coupables ? s'enquit Anne en faisant également référence à l'agression que Davie et elle avaient subie à Chicago quelques jours plus tôt.

— Non, pas à ma connaissance. Nous avons fourni une description à la police, bien sûr, mais aucun de nous n'a pu voir le chauffeur distinctement. Et vu la rapidité de la scène, je ne m'attends pas vraiment à ce qu'elle parvienne à les retrouver. Davie a essayé de relever la plaque d'immatriculation, mais elle était dissimulée. Intentionnellement, sans doute.

— As-tu parlé aux officiers de tes rapports avec Ian ? demanda James.

Francesca se figea. « Je n'ai aucun rapport avec Ian », avait-elle envie de hurler, mais elle se reprit devant l'expression soucieuse de James. Ses intentions étaient louables et elle comprenait où il voulait en venir. Le lien qu'elle partageait avec Ian était désormais rompu, mais il avait bien existé.

— Ça n'a pas été abordé dans la conversation, James. J'ai bien peur que cet incident soit banal pour la police de Chicago.

Elle croisa les bras sur sa poitrine lorsque le vent souffla dans ses cheveux.

— Viens, mettons-nous au chaud, la pressa Anne.

— Bienvenue à Belford, ajouta James en l'escortant jusqu'aux portes en chêne massif, Peter les suivant avec ses bagages.

De nouveau, Francesca perçut la fierté contenue dans ses paroles. Elle était encore plus palpable chez lui. Et à vrai dire, cette maison ancestrale la justifiait amplement, pensa Francesca en admirant, hébétée, le hall d'entrée, entre les panneaux de chêne finement sculptés qui ornaient les murs, le grand escalier décoré de guirlandes de verdure,

les portraits de maîtres de leurs ancêtres, l'immense sapin de Noël et le dôme en vitrail au-dessus de leurs têtes.

C'était donc ici que Ian avait grandi.

L'idée qu'elle se faisait d'un petit garçon de dix ans, turbulent et dynamique, ne s'accordait pas avec cette splendeur, songea-t-elle, perplexe, en faisant quelques pas sur le sol en marbre. Mais encore une fois, Ian n'avait pas été un enfant insouciant. Ce décor correspondait parfaitement à son caractère introverti et à l'assurance inébranlable dont il faisait preuve pour chacune de ses décisions.

Elle s'arrêta au milieu de l'entrée et tourna sur elle-même en essayant de s'imprégner du moindre détail. Elle croisa les yeux sombres et étincelants de James.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il en souriant.

— Je suis admirative, bien sûr. C'est magnifique. Je me sens comme une pauvre petite Américaine inculte, ajouta-t-elle dans un souffle.

— La seule chose que nous voulons, intervint Anne en lui prenant la main avec un regard éloquent, c'est que tu te sentes chez toi.

Anne la guida jusqu'à la chambre qui lui avait été attribuée, au deuxième étage. Pendant qu'elles discutaient du programme des prochains jours, une femme frappa à la porte et demanda poliment si elle pouvait commencer à défaire la valise de Francesca. Au début, cette dernière fut troublée par sa requête. La fille était jeune et ravissante, elle devait avoir son âge. Elle ne portait pas l'uniforme type d'une femme de chambre, mais une jolie robe bleu nuit resserrée à la taille, une élégante étole en soie et des mocassins à la mode. Elle ressemblait plus à une jeune cadre qu'à une domestique.

— Revenez plutôt lorsque Francesca prendra sa douche, Clarisse, suggéra Anne avec gentillesse. Elle voudra certainement se rafraîchir après ces longues heures d'avion.

— Bien sûr, Madame, dit la jeune fille en prenant congé.

Lorsque Francesca sortit de la salle de bains un peu plus tard, elle découvrit que Clarisse avait commencé à ranger ses affaires dans l'imposant dressing de l'entrée.

— Je vous ai apporté un verre d'eau pétillante au citron. Mme la Comtesse a indiqué que c'était votre boisson favorite. J'ai préparé cette toilette, afin que vous puissiez la mettre ce soir pour le repas du réveillon. J'ai pensé que vous aviez certainement celle-ci en tête, mais n'hésitez pas à me dire si vous préférez en porter une autre, déclara Clarisse d'une voix douce en désignant la robe sombre dégagée aux épaules qu'elle avait suspendue à un cintre accroché à la porte du placard.

Francesca déglutit péniblement. C'était la plus belle tenue qu'elle avait emportée et elle envisageait de la mettre pour le bal, pas pour le réveillon.



— Je... Oui, bien sûr. C'est gentil de votre part, bafouilla-t-elle, refusant de laisser paraître son ignorance de l'étiquette.

— Ce n'est rien, lui assura Clarisse d'un ton léger. Avez-vous prévu de vous faire livrer votre robe pour le bal ? Si c'est le cas, je pourrai la récupérer et la préparer pour le grand soir.

— Hum... Je n'ai pas encore choisi ma tenue. Je vous tiendrai au courant, dit-elle en rougissant.

Oh, non ! La soirée d'anniversaire serait bien plus formelle qu'elle ne s'y était attendue... Son manque d'expérience l'empêchait d'anticiper ce genre de détails. Quant au dîner de Noël en famille, il serait tout aussi compassé, songea Francesca de plus en plus embarrassée.

Elle était trop gênée pour exposer sa bévue à une inconnue. Elle n'aurait qu'à confesser sa naïveté et son manque de préparation à Anne. Peut-être y avait-il une boutique pas loin où elle pourrait acheter une tenue plus appropriée. À cette pensée, elle fut envahie par la désagréable certitude qu'elle allait se ridiculiser pendant le bal. Cette idée était suffisamment difficile à accepter pour elle-même, mais elle détestait imaginer qu'elle embarrasserait Anne et James lors de leur soirée.

Elle déclina la proposition de Clarisse de la coiffer pour le dîner et la gouvernante quitta la suite. Francesca pivota pour étudier la robe carmin, ses craintes de se donner en spectacle l'assaillant de nouveau. C'était drôle, elle pensait avoir dépassé ce manque d'assurance. Mais après tout, à l'époque, elle ne se sentait à l'aise lors des grands événements et dîners formels auxquels elle assistait que grâce à la présence de Ian, sa confiance sans faille se propageant en elle... C'est lui qui lui insufflait sa force.

Elle ne pouvait désormais plus s'appuyer sur lui. Elle s'était leurrée en pensant qu'elle pouvait évoluer la tête haute dans ce monde.

Au moins, la robe lui allait au teint, constata-t-elle plus tard en observant son reflet sous tous les angles dans le miroir en pied. La peau de ses épaules et son dos étincelaient. Ian lui achetait souvent des robes dos nu, affirmant qu'elles mettaient en valeur ce qu'elle avait de plus beau.

Arrête de penser à Ian, se réprimanda-t-elle en attrapant une paire de chaussures à talons en daim noires dotées d'une lanière à la cheville. Elle avait remonté sa longue chevelure en chignon et portait un collier composé de trois rangées de perles avec boucles d'oreilles assorties que Ian lui avait offert. C'était le mieux qu'elle pouvait faire, songea-t-elle sombrement en observant la montre posée sur une petite console près d'un canapé. Anne avait précisé qu'ils se rejoindraient dans le petit salon – où qu'il se trouve – à dix-neuf heures pour prendre un verre avant le dîner.

Francesca ne sut dire si Clarisse se trouvait par hasard dans le hall lorsqu'elle descendit le grand escalier ou si elle avait été envoyée pour la guider. Tout semblait naturel dans le foyer des Noble, comme si chaque geste avait été chorégraphié par le dieu de l'étiquette et de l'élégance.

— Merci, souffla Francesca lorsque la jeune femme l'eut conduite jusqu'à une porte en bois blanche et rouge.

La femme de chambre dut noter son anxiété, car elle lui adressa un sourire encourageant. Le premier visage qu'elle vit en entrant dans la pièce chaleureuse et intime fut celui de Gerard.

— Quelle sublime apparition ! commenta ce dernier en l'enveloppant d'un regard où brillait une lueur d'appréciation toute masculine.

Il était très séduisant et semblait parfaitement à l'aise dans son smoking. Le bras appuyé contre le manteau de la cheminée où un feu crépitait, il sirotait un verre de whisky. Anne et James se tenaient près de deux canapés couleur chocolat qui se faisaient face.

— Il m'arrive en quelques occasions de quitter mon uniforme couvert de peinture pour enfiler une tenue décente, souffla Francesca à Gerard lorsqu'elle les eut salués tous les trois.

Lorsqu'il se pencha pour l'embrasser, elle tourna le visage de façon à ce que ses lèvres ne fassent qu'effleurer sa joue. Elle parcourut la pièce des yeux, prenant conscience qu'elle était vaste et dotée de nombreux sièges.

— Quel endroit magnifique, Anne ! Et quel joli sapin ! s'exclama-t-elle en contournant Gerard pour admirer l'arbre et les décorations faites maison, certaines d'entre elles visiblement très anciennes.

Elle observa une petite moto peinte d'une main d'enfant. Le sapin du grand hall était fastueux, mais celui-ci était clairement plus intime.

— Est-ce ici que vous et... Est-ce ici que vous célébriez Noël en famille ? demanda-t-elle à Anne qui s'était approchée.

Elle était adorable avec sa robe immaculée et ses bijoux en diamant.

— Oui, presque chaque année, répondit la vieille femme en lui tendant une tasse en cristal fumante.

Francesca inhala avec ravissement le parfum de l'infusion.

— Est-ce le punch de Mme Hanson ? s'enquit-elle, agréablement surprise.

Anne hocha la tête. Le goût du cidre chaud, du rhum et des épices la réchauffait comme un sourire familial. Du moins, jusqu'à ce qu'elle se souvienne avoir partagé cette boisson avec Ian lors du précédent Noël, qu'ils avaient passé au loft.

Impossible... Était-ce il y a seulement un an ? À l'époque, elle croyait encore fermement à l'avenir de leur couple.

— C'était la pièce préférée de Helen, commenta James en s'installant sur le canapé près du feu.

Et celle de Ian, songea Francesca malgré elle tandis que son regard revenait sur la petite moto en bois avant de se poser sur la collection d'œuvres d'art et sur les livres alignées dans les étagères encastrées. Elle connaissait si bien ses goûts.

— Et celle de Ian, bien sûr, ajouta James, confirmant ses soupçons.

Il haussa les sourcils et avala une gorgée de sa boisson lorsque Anne le réprimanda discrètement. Gerard s'empressa de changer de sujet avec galanterie.

— C'est ici que James et Anne comptent accrocher votre tableau, lui apprit-il en désignant le manteau de la cheminée où trônait pour l'heure une superbe peinture à l'huile de John Singer Sargent représentant une femme de l'époque édouardienne vêtue d'une robe bleue. Penser qu'ils voulaient remplacer une toile de maître par l'une des siennes la laissa bouche bée.

— Comme nous passons le plus clair de notre temps ici, expliqua James, nous avons estimé que ce serait l'endroit idéal pour en profiter.

— Et pour penser à toi, ajouta Anne en lui prenant la main, apaisant presque aussitôt son anxiété.

Ses craintes de se ridiculiser étaient sans doute injustifiées, pensa Francesca. Ce n'était pas qu'elle se sentît soudain capable d'évoluer dans ce décor faste, loin de là. Simplement, elle était rassurée par la gentillesse et la spontanéité de James, Anne et Gerard – et même du personnel. Grâce à la présence de Mme Hanson à Chicago, elle s'était habituée à se faire servir le dîner. La gouvernante de Ian insistait de temps à autre sur l'importance des traditions et Ian était souvent trop épuisé – ou trop sage – pour tenter de la contredire.

À la fin du repas, alors que le valet apportait le fromage et les fruits, Francesca se détendit pour la première fois depuis qu'elle avait atterri à Londres. Malgré le décor guindé de la salle à manger et le festin raffiné qu'on leur avait servi, James et Anne avaient veillé à ce que l'ambiance reste décontractée et conviviale. Gerard avait fait son possible pour la charmer lui aussi, ses yeux sombres brillant de plaisir chaque fois qu'il parvenait à lui arracher un éclat de rire.

Francesca se surprit à espérer que les hommes se retireraient après le repas, ce qui lui offrirait l'occasion de discuter seule à seule avec Anne. N'était-ce pas ce qu'ils faisaient dans *Retour à Brideshead* ? Elle devait absolument lui parler de son problème de robe. À sa grande déception, cependant, ils se rendirent ensemble dans le petit salon pour prendre le café.

— Je suis choqué que l’agression ait eu lieu en plein jour, au beau milieu d’une rue animée de Chicago, disait Gerard en évoquant la tentative de vol que Francesca et Davie avaient subie, lorsqu’ils furent installés près du foyer. Chicago souffre-t-elle d’une vague de criminalité ?

— Pas plus que d’habitude, observa Francesca avec un sourire.

Gerard était à ses côtés, l’air tout à fait détendu dans son smoking, comme s’il portait un jean et un tee-shirt. Il était vraiment séduisant, songea-t-elle en son for intérieur.

— Cette expérience a dû être terrifiante, commenta Anne depuis le canapé où elle s’était assise. Cet homme devait être inconscient !

— Il devait surtout être stupide, commenta Francesca avec un petit rire. Les joggeurs transportent rarement des objets de valeur sur eux.

— À supposer qu’ils avaient l’intention de vous voler, ajouta Gerard, les lèvres pincées.

— Quelle horreur, Gerard ! le réprimanda Anne en frissonnant. Parlons d’autre chose. C’est Noël. Francesca, as-tu tout ce qu’il te faut pour le bal ? Nous pourrions aller au village le jour même si tu as besoin de quelque chose. Je dois m’y rendre pour vérifier que les boîtes de dons ont bien été installées à l’église, de toute façon.

Francesca regarda tour à tour James et Gerard, gênée. Elle n’avait pas vraiment d’autre choix que d’exposer son souci devant eux.

— Oui, j’aimerais vous accompagner. En fait, je crois que j’ai un problème. Clarisse m’a demandé ce que je comptais porter pour le bal. J’avais emporté cette robe, dit-elle en baissant les yeux sur le velours rouge et en sentant ses joues s’échauffer. Je suis désolée. Je n’ai jamais assisté à un événement si... spécial avant. Je crains de ne pas être préparée.

— Eh bien, nous te préparerons, dans ce cas, déclara Anne avec une assurance inébranlable. Il n’y a pas de quoi t’inquiéter. Ce n’est qu’une fête, et il ne s’agit que d’une robe.

— Tu n’as qu’à porter celle-ci de nouveau, approuva James en désignant sa robe en velours du menton. Elle est très jolie. Je l’aime beaucoup.

— Je suis tout à fait d’accord, confirma Gerard.

— Écoute, indiqua Anne simplement, les boutiques sont ouvertes le lendemain de Noël et il y a deux très beaux magasins à Stratham. Si nous n’y trouvons rien, Clarisse rafraîchira celle-ci pour toi.

— Je suis désolée de vous donner du travail.

— Je t’en prie, ne te fais pas de souci pour ça, ma chérie, insista Anne. Ta présence ici est bien plus importante qu’une maudite robe. Sois à l’aise. Nous ne vivons pas dans un tel luxe habituellement à Belford, mais comme je te l’ai dit, nous avons engagé du personnel supplémentaire en prévision des fêtes de fin d’année et de la réception. Ne va

pas croire que nous sommes guindés ou prétentieux, tu arrives simplement en pleins préparatifs. À présent, faisons un jeu ou quelque chose d'amusant !

Ils passèrent un réveillon agréable et relaxant tous ensemble. Cependant, Francesca ne pouvait ignorer une douleur lancinante dans sa poitrine. Il était plus difficile qu'elle ne l'avait pensé d'être assise dans la pièce préférée de Ian, entourée de ses proches en cette fête si particulière... sans lui.

Sa solitude se fit plus intense encore lorsque Gerard l'escorta dans les escaliers à la fin de la soirée. Il prit sa main et la soutint quand elle manqua tomber en trébuchant sur la dernière marche.

— Vous avez abusé du punch de Mme Hanson ? demanda-t-il en souriant.

— Non, j'ai simplement perdu l'habitude de porter des talons.

— Ce n'est pas la tenue standard pour une artiste, j'imagine.

— En effet, confirma-t-elle en remarquant qu'il avait gardé sa main dans la sienne.

Le couloir était plongé dans la pénombre. Son cœur se mit à battre la chamade lorsqu'ils approchèrent de sa chambre.

— C'est ici, souffla-t-elle en désignant la porte.

Il ne relâcha pas son étreinte. Au contraire, il fit un pas vers elle tandis qu'elle fixait son regard sur sa chemise immaculée.

— Francesca ?

— Oui ?

— Il est minuit passé. Joyeux Noël.

Elle leva la tête pour lui retourner ses vœux et il couvrit sa bouche de la sienne, encourageant ses lèvres à s'entrouvrir sous sa langue. Une seconde, elle le laissa faire. Peut-être était-elle curieuse. Peut-être était-elle une femme seule et triste qui avait désespérément besoin de retrouver la connexion unique qu'elle avait connue avec Ian.

Il enroula ses bras autour de sa taille et approfondit son baiser.

Un frisson courut sur le dos de Francesca lorsqu'elle prit conscience qu'elle pensait à lui comme à l'équivalent d'un sex-toy. Or Gerard était un homme, pas un objet pratique pour apaiser son désir insatiable.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Ses lèvres glissèrent vers son cou avec persuasion, ses doigts se refermant sur ses hanches.

— Gerard, arrêtez, je ne veux pas, protesta-t-elle calmement. C'est mal.

Il redressa la tête et plongea les yeux dans les siens sous la faible lueur qui filtrait par le dôme.

— Francesca, je sais que vous devez trouver cela étrange, étant donné que Ian est mon cousin... J'y ai pensé, moi aussi.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Ian est comme un frère pour moi. Craignez-vous qu'il soit furieux contre nous ? Qu'il se sente trahi ?

— Pourquoi se sentirait-il trahi ? demanda-t-elle avec irritation, les dents serrées. C'est lui qui est parti.

— Je suis d'accord.

Elle cilla en entendant sa réponse et fut de nouveau emprisonnée par son regard. Ses joues s'enflammèrent.

— C'est mal, c'est tout.

Il étudia son visage durant un long et désagréable moment, comme s'il lisait en elle comme dans un livre ouvert. Lentement, il la relâcha.

— Je ne suis pas d'accord, lâcha-t-il finalement d'un ton bourru. Je crois que ce serait merveilleux. Je ne vais pas prétendre que je n'ai pas envie de vous, ce que j'aurais peut-être fait en d'autres circonstances, avec d'autres femmes... si l'attirance n'était pas si intense. Mais je ne vous mentirai pas. L'autre nuit, vous avez dit que le moment n'était pas le bon. Je veux que vous sachiez que lorsque vous aurez changé d'avis, je serai là.

Elle inspira, le cœur serré de nouveau.

— Ça ne sera jamais le bon moment. J'ai honte de l'avouer, mais la seule raison pour laquelle je vous ai laissé m'embrasser, c'est parce que vous me faites un peu penser à lui. Vous êtes un membre de sa famille.

Elle haussa les épaules, impuissante.

— Peut-être voulais-je simplement avoir l'impression d'en faire partie moi aussi.

— Vous en faites partie. N'importe quel étranger aurait pu le voir s'il nous avait observés ce soir. Ian ne se tiendra pas toujours entre nous, insista Gerard alors qu'elle ne répondait rien. Il vous a abandonnée, Francesca.

Il effleura sa joue.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? rétorqua-t-elle sur un ton amer en détournant le visage.

— Je vois qu'il vous a passé ce collier, observa Gerard en laissant glisser ses doigts sur sa gorge où il caressa sa peau et les perles que Ian lui avait offertes. Je suis persévérant, je le briserai.

— Bonne nuit, Gerard, marmonna-t-elle d'une voix étranglée en pivotant pour pénétrer dans sa chambre.

Elle refusa de le regarder en refermant la porte, mais elle savait qu'il était encore là, les yeux braqués sur elle.

Il l'observa se mettre au lit complètement nue, son corps pâle étincelant sous la lueur dorée de la lampe, sa poitrine généreuse se soulevant de manière frénétique. Elle était visiblement bouleversée, mais retenait ses larmes, étouffant son angoisse. Elle était faite pour le plaisir. Elle luttait pour vivre sans sexe, comprit-il lorsqu'elle glissa une main entre ses jambes. Ses gestes, aussi furieux soient-ils, éveillèrent son excitation... peut-être à cause de sa colère, justement. Elle détestait cette obsession, ce besoin impérieux de ressentir quelque chose.

C'était tant mieux pour lui.

À la façon dont elle plongea presque aussitôt son doigt dans son vagin, il devina son désir d'être comblée. Elle en mourait d'envie, mais quand succomberait-elle à cette faim ? Il ouvrit son pantalon, les yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur.

Il se figea, les doigts serrés autour de son sexe palpitant lorsqu'elle se mit à aller et venir vigoureusement en elle tout en caressant son clitoris de son pouce. Au même moment, elle posa sa main libre sur son cou et fit mine de se plaquer contre l'oreiller en cambrant le dos. À la vue de ses seins gonflés, il sentit sa bouche s'assécher. Le visage de Francesca était déformé par la frustration.

Seigneur... Il respirait bruyamment tout en s'activant sur son membre avec plus d'ardeur. Elle imaginait qu'elle était ligotée. Il étudia la scène, son bras s'agitant comme un piston tandis qu'il se voyait grimper sur elle et s'enfoncer dans l'écrin brûlant de son corps.

Il jouit avant elle, d'un orgasme violent et délicieux. Elle se tortillait encore, visiblement sur le point de basculer, lorsqu'il coupa la connexion, n'y trouvant plus d'intérêt.

Les choses évoluaient dans le bon sens, songea-t-il en reposant son ordinateur avant d'essuyer le sperme sur son ventre. Il avait mis le train en marche. Il ne servait à rien de chasser une proie blessée si elle demeurait invisible. Il ne tarderait plus à sortir de sa tanière maintenant qu'il avait menacé... l'appât.

Gerard n'avait plus qu'à attendre et à laisser la terrible tragédie se dérouler.

Le jour de Noël fut très agréable. Anne lui fit visiter Belford Hall après un délicieux brunch. Ensuite, ils échangèrent leurs présents, et Francesca fut ravie de découvrir que ceux d'Anne et James se limitaient à de petits objets symboliques comparables à ceux qu'elle leur avait achetés. Ils devaient avoir pensé qu'elle serait gênée par des cadeaux trop somptueux. Gerard, en revanche, l'arrêta près de l'immense et scintillant sapin de Noël du grand hall avant qu'elle ne monte dans sa chambre pour se préparer.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, confuse, lorsqu'il lui tendit une boîte rouge rectangulaire.

— Mon cadeau, bien sûr. Joyeux Noël.

Francesca jeta un œil autour d'elle, gênée. Ils étaient seuls. Elle ouvrit l'écrin à bijoux, le souffle coupé lorsqu'elle découvrit le collier en platine orné de diamants niché dans le velours noir.

— Gerard, je ne peux pas accepter.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Bien sûr que si, il est magnifique, lui assura-t-elle en voyant son air inquiet.

— Alors, vous devez le porter, parce que vous correspondez à la définition du mot « magnifique », conclut-il en effleurant sa joue brièvement.

— Non, je ne peux pas, insista-t-elle en lui rendant le coffret, mais il refusa de le reprendre.

Il se contenta de lui lancer un regard ironique et s'éloigna. Elle resta debout, envahie par la frustration et les doutes tandis qu'elle l'observait monter l'escalier.

Le matin suivant, elle se préparait pour se rendre en ville avec Anne quand on frappa doucement à sa porte. Clarisse se glissa dans la pièce, une housse en tissu dans les mains, le visage radieux.

— Elle est arrivée, lança-t-elle d'une voix tremblante.

Son enthousiasme était tel que pour la première fois Francesca sentit à quel point elle était jeune.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda-t-elle, déroutée.

— Votre robe.

Clarisse secoua la tête en souriant largement.

— Elle est incroyable. Vous n'aviez pas dit... Vous n'avez pas donné le moindre indice... et ce couturier... il habille la famille royale ! bafouilla-t-elle.

Francesca rit, totalement perdue.

— De quoi parlez-vous...

Mais Clarisse était trop occupée à suspendre et à ouvrir la housse pour prêter attention à elle. Francesca resta bouche bée devant la robe la plus belle qu'elle avait jamais vue. Blanche et argentée, elle se nouait au cou et dégagait les épaules et le dos. Des motifs argentés formant de longues feuilles étaient cousus sur le bustier mais la robe restait sobre. Le tissu était très fin et la jupe droite tombait sur un jupon couleur cristalline qui donnait l'impression de flotter comme de l'eau derrière le voile blanc.

— Vous devez absolument me laisser m'occuper de vos cheveux ce soir, commenta Clarisse. Je sais exactement quelle coiffure ira avec cette tenue. Vous serez superbe. Oh...



et il y avait une note avec.

Francesca saisit la petite enveloppe de ses doigts engourdis, marquant une pause pour s'assurer que son nom était bien inscrit dessus. Le message était tapé sur une carte en lin.

*Francesca,*

*Pour me faire pardonner ma négligence et mon manque de délicatesse.*

Elle fixa les mots un long moment, le souffle coupé, une sensation étrange au creux du ventre. Non... c'était impossible.

Aussitôt, la déception déferla en elle. *Mon manque de délicatesse.* N'étaient-ce pas les paroles que Gerard avait prononcées récemment ? Et il savait qu'elle avait besoin d'une robe.

— Êtes-vous excitée pour ce soir ? La salle de bal sera fabuleuse. Mme la Comtesse vous a-t-elle avertie que la décoration était dans les tons blanc et argenté ? Vous aurez l'air d'une princesse dans cette robe, s'enthousiasmait Clarisse en faisant courir ses mains sur la jupe.

— Non. Une heureuse coïncidence, j'imagine, déclara Francesca, sceptique.

— Ma tenue n'est pas comparable, mais je suis impatiente malgré tout, ajouta la jeune femme.

— Vous assisterez à la réception ?

Clarisse hocha la tête, les yeux brillants.

— Madame et Monsieur ont invité le personnel permanent. C'est une sorte de clin d'œil à la tradition du bal des domestiques qui se tenait le jour de la Saint-Étienne à l'époque. Comme c'est aussi leur anniversaire, Mme Stratham a pensé qu'il serait bien de combiner les deux événements en une grande réception. Nous sommes tous très impatients, pas vous ?

— Oh, si, bien sûr, lui assura Francesca.

Elle glissa le billet dans sa poche, honteuse d'avoir cédé à l'espoir une fraction de seconde en lisant ces mots.

Il s'avéra qu'Anne et Francesca ne trouvèrent pas leur bonheur dans les boutiques du village. Bien sûr, son jugement était faussé. Aucune autre robe ne pouvait se comparer à la création raffinée qu'on lui avait livrée. Elle était un peu agacée, cependant, que Gerard ait si bien cerné ses goûts.

Plus tard dans l'après-midi, elle accrocha sa toilette rouge à côté de la nouvelle. Son cœur se serra. Bien sûr, elle porterait la blanche. Elle prit conscience que la rivière de diamants s'accorderait parfaitement avec. Était-ce pour cette raison que Gerard l'avait choisie ?

Non. Elle lui rendrait le collier. C'était trop. Bien trop. Ses perles conviendraient très bien, et elle pourrait utiliser les barrettes ornées de diamants que Ian lui avait offertes. Elle tenta de se convaincre que sa décision de rendre le bijou n'avait rien à voir avec le commentaire de Gerard, lorsqu'il avait affirmé le soir du réveillon que Ian lui avait passé un collier. Non, il n'avait pas voulu lui délivrer de message particulier en lui offrant ces diamants. Il ne désirait pas prendre la place de Ian. C'était ridicule. Et puis, Ian n'avait certainement pas laissé son empreinte sur elle, quelle qu'elle soit.

— *Exquis*<sup>1</sup> ! s'exclama Elise en écarquillant les yeux lorsque Francesca lui montra la robe, un peu plus tard.

Elle et Lucien étaient arrivés un peu avant le somptueux goûter organisé par la comtesse. Anne avait expliqué qu'ils ne serviraient pas de dîner traditionnel lors du bal, puisqu'il devait officiellement commencer à vingt et une heures, mais que des hors-d'œuvre seraient proposés ainsi qu'un souper plus tard dans la soirée. Après un copieux repas composé de sandwiches, de fruits et de pudding, Elise avait accompagné Francesca dans sa suite pour bavarder avant de se préparer pour la réception. Elise sembla noter sa confusion. Francesca n'était pas très douée en français.

— Cette robe est sublime, traduisit-elle aussitôt. Tu as dit que Gerard te l'avait offerte ?

Francesca opina, incapable de déguiser son inquiétude.

— Il est vraiment séduisant, concéda Elise d'un ton hésitant en se laissant tomber sur le canapé. Il a l'air gentil aussi. Bien sûr, il n'est pas Ian.

— C'est plutôt une qualité, tu ne crois pas ? répliqua sèchement Francesca en suspendant de nouveau la robe.

— J'imagine que cela dépend de toi, ajouta Elise alors que Francesca lui tournait encore le dos, s'occupant à lisser le jupon de sa tenue pour reprendre son sang-froid. Qu'est-ce que tu en penses ?

Francesca fut ravie que Clarisse frappe à la porte à ce moment pour lui demander si elle pouvait préparer son bain. C'était l'occasion parfaite pour changer de sujet.

Son cœur battait à tout rompre tandis qu'elle se tenait dans la file des invités, juste devant Lucien et Elise. Il était vingt heures quarante-cinq et le bal ne tarderait pas à s'ouvrir. Elle attendait patiemment de pouvoir présenter officiellement ses vœux au comte et à la comtesse pour leur anniversaire. Elise et Lucien étaient saisissants. Elise portait une robe d'un violet profond qui soulignait divinement la couleur singulière de ses yeux. Sa tenue était agrémentée d'un collier en platine orné de saphirs assorti à son alliance. Lucien était incroyablement séduisant avec son smoking et sa cravate blanche. Le grand

hall était à couper le souffle, décoré par de somptueux globes de cristal éclairés par des bougies et de magnifiques candélabres. Le sapin scintillait de mille feux.

Elle ne savait pas véritablement pourquoi elle était si anxieuse et excitée, mais pensait que sa fébrilité était certainement due aux invités raffinés qui se pressaient autour d'elle : des hommes et des femmes richissimes, des notables et des célébrités se mêlaient au personnel de maison et à plusieurs habitants du village. Ils circulaient un peu partout, dégustant du champagne en attendant que les portes de la salle de bal s'ouvrent. Un quartet à cordes jouait doucement, contribuant à l'humeur festive et à l'exaltation générale. La présence de Lucien et Elise lui apportait l'assurance dont elle avait besoin. Elle aperçut Clarisse au loin, resplendissante dans sa robe dorée. La jeune femme lui adressa un signe de la main et Francesca lui répondit en lui rendant son sourire enthousiaste.

Elle distingua les épaules larges d'un homme en costume devant elle. Elle devrait prendre le temps de remercier Gerard. Il méritait sa gratitude. Elle ne s'était jamais sentie si jolie ; la robe mettait en valeur ses courbes comme si elle avait été coupée pour elle. Clarisse avait coiffé ses cheveux avec méticulosité et s'était servie des barrettes en diamants pour former une couronne scintillante autour de sa tête, une coiffure que Francesca avait jugée modeste et élégante à la fois.

Son tour arrivait.

— Francesca, ma chérie, lança Anne d'une voix étrangement aiguë quand elle se pencha pour déposer un baiser sur sa joue et lui présenter ses félicitations.

Pourquoi Anne semblait-elle si confuse – radieuse et inquiète à la fois ? se demanda Francesca en se redressant.

— La robe te va à merveille. Je le savais.

Une décharge électrique la traversa, déclenchant une série de réactions en chaîne dans son corps. Elle se figea. Ce n'était pas Gerard qu'elle avait entraperçu dans la foule des invités.

— Je n'ai pas eu le temps de te prévenir, entendit-elle Anne marmonner sur un ton d'excuse.

— Il est arrivé avec les premiers convives, compléta James.

Le visage de Ian semblait taillé dans de l'albâtre, mais ses yeux lançaient des étincelles lorsqu'il les posa sur elle.

— Eh bien, déclara-t-il calmement de sa voix rauque teintée d'un léger accent britannique qui écorcha sa sensibilité déjà mise à l'épreuve. Tu ne comptes rien dire ?

Elle inspira profondément pour la première fois depuis qu'elle avait découvert l'expression anxieuse d'Anne.

— Veuillez m'excuser, souffla-t-elle.

Elle pivota et plongea dans la masse des invités, les robes étincelantes et les flammes dansantes des bougies formant un brouillard confus sous ses yeux tandis que les rires des convives assaillaient son cerveau. La seule chose dont elle était sûre, la seule chose qui semblait bien réelle, c'était ce lien invisible qui l'avait toujours unie à Ian. En cet instant, elle avait l'impression qu'il était ancré dans sa poitrine et qu'elle tirait dessus dans sa fuite, menaçant d'arracher son cœur à tout moment.

---

1. En français dans le texte original. (N.d.T.)

La main qui frappait à la porte de sa chambre était légère et prudente... féminine. Francesca observa une dernière fois son reflet dans le miroir et alla ouvrir. Son corps était encore engourdi par le choc.

*Ian était revenu.*

Cette phrase ne cessait de résonner dans son esprit tel un cruel mantra, comme si son cerveau refusait obstinément d'accepter la vérité et qu'elle devait se forcer à l'assimiler malgré elle.

Même si elle soupçonnait son visiteur d'être une femme, elle soupira de soulagement en constatant que c'était Elise qui se tenait sur le seuil de sa chambre. Elle recula pour lui permettre d'entrer et referma derrière elle.

— Assieds-toi, lui ordonna Elise. Tu es pâle comme un linge.

Son amie lui tendit un verre d'eau qu'elle avait rempli au robinet de la salle de bains.

— Je ne peux pas y croire, marmonna Francesca davantage pour elle-même que pour Elise.

— Personne n'en revient. Il a confié à Lucien qu'il était arrivé une demi-heure avant la réception. Il s'est glissé à l'étage pour rejoindre sa chambre et se préparer avant que quiconque n'ait pu se rendre compte de sa présence.

Francesca tenta de se concentrer sur le visage inquiet d'Elise.

— A-t-il expliqué pourquoi il était revenu ?

Elise secoua la tête, impuissante. Un millier de questions se pressaient dans ses yeux bleus, mais elle n'en formula aucune. Elle savait que Francesca n'avait pas les réponses non plus.

— Il faut que j'y retourne, déclara cette dernière en posant le verre sur la table basse. Je ne peux pas rester cachée ici comme une adolescente lunatique. Ce serait grossier envers Anne et James qui ont eu la gentillesse de m'inviter.

— Ils comprendraient, j'en suis sûr, étant donné les circonstances, affirma Elise. C'est la comtesse qui m'a demandé de venir voir si tu allais bien, après avoir essayé d'empêcher Ian de te suivre.

Francesca leva les yeux vers Elise.

— Essayé ?

Son amie hocha la tête avec hésitation.

— Il est dans le couloir. Personne n'a pu le dissuader. Il a à peine accepté de me laisser passer la première.

Une soudaine terreur s'empara d'elle, mêlée à l'appréhension.

— Fais-le entrer, déclara-t-elle d'un ton calme.

Visiblement, elle était trop abasourdie pour manifester ses émotions.

Elise se mordilla la lèvre inférieure.

— En es-tu sûre ?

Francesca hocha la tête et se leva pour se préparer à la scène qui suivrait.

— Il faudra bien que je l'affronte tôt ou tard. Autant le faire maintenant.

L'expression sceptique d'Elise demeura, mais elle finit par pivoter pour aller lui ouvrir.

Ian entra et referma la porte derrière lui sans détacher son regard d'elle. Francesca leva le menton et se raidit lorsqu'il approcha. Il s'arrêta brusquement, comprenant le langage de son corps. Son visage semblait plus creusé que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Ses traits anguleux et la lueur au fond de ses yeux lui donnaient une expression féroce, comme si un feu permanent brûlait en lui et le nourrissait... ou le consumait peut-être. Ses cheveux noirs et courts avaient toujours contrasté avec la couleur de sa peau, mais il semblait plus pâle encore, comme s'il était resté des mois à l'abri du soleil.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle sans préambule, incapable de retenir la question qui l'avait rongée depuis son départ.

Il ne répondit pas immédiatement. Comme toujours, elle se sentait prisonnière de son regard. Ils se tenaient à environ trois mètres l'un de l'autre, mais Francesca ne savait si elle se sentait trop proche de lui ou si cette distance lui donnait au contraire l'impression qu'un gouffre les séparait.

— En France, dit-il finalement de sa voix rocailleuse et elle se força à rester impassible face à ce son familier.

— Pourquoi ?

Ce simple mot flotta entre eux, planant dans l'air comme un nuage toxique. Pour la première fois, elle discerna l'incertitude sur son visage stoïque, mais cette faille disparut bien vite.

— Je devais m'occuper de certaines... choses.

Elle attendit, la tension enflant entre eux, mais il n'ajouta rien de plus.

— C'est tout ? demanda-t-elle avec un rire incrédule. C'est ainsi que tu comptes justifier ta disparition ?

Il pinça les lèvres.

— Mes explications changeraient-elles quelque chose ?

— Non, rétorqua-t-elle sans hésiter, elles ne changeraient rien.

Il cilla à peine, mais elle sentit la colère que suscitaient ses paroles en lui. Ou était-ce de la frustration ?

— Tu ne souhaites donc pas connaître mes raisons, s'enquit-il.

— Aucune raison ne peut justifier ton comportement, alors mieux vaut t'épargner cette peine.

Les narines de Ian se dilatèrent imperceptiblement.

— Je vois que tu ne portes plus ta bague, observa-t-il après un moment en baissant les yeux sur sa main gauche, posée sur sa hanche.

— Tu es surpris ?

Il plongea dans son regard de nouveau. Soudain, elle voulut qu'il disparaisse. Elle percevait sa douleur, et cela attisait la sienne. Insoutenable, elle la consumait, lui coupait à présent le souffle. Elle conserva avec peine son sang-froid.

— Non, pas vraiment, lâcha-t-il.

Eh bien, elle avait sa réponse. Il savait qu'il mettait un terme à leur relation en la quittant comme il l'avait fait, mais il était malgré tout parti. Elle hocha la tête et détourna les yeux.

— Je crois que nous n'avons plus rien à ajouter, conclut-elle sur un ton fataliste.

Elle sursauta quand on frappa de nouveau à la porte.

— Entrez, lança-t-elle, ravie d'être interrompue.

Elle peinait à préserver sa dignité et la dernière chose qu'elle souhaitait était de laisser Ian assister à sa débâcle.

Gerard pénétra dans la pièce. Son regard inquiet passa de l'un à l'autre plusieurs fois.

— Ian, quelle surprise !

— Gerard, le salua ce dernier solennellement.

Les deux hommes se serrèrent la main et s'étreignirent brièvement.

— Nous sommes tous extrêmement soulagés de te voir, reprit Gerard avant de se tourner vers Francesca.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il.

— Oui, je suis prête à y retourner.

Mais ni elle ni Ian ne bougèrent et Gerard eut un instant d'hésitation. Il devait sentir l'électricité qui flottait dans l'air.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire, lança-t-il à Ian. Nous étions morts d'inquiétude.

Les yeux de Ian lançaient des éclairs tandis qu'il observait son cousin et Francesca sans répondre.

— Je vous attends dans le couloir, Francesca, déclara finalement Gerard.

— Merci.

Un silence pesant s'installa entre eux après que Gerard eut quitté la chambre en laissant la porte ouverte derrière lui.

— Excuse-moi, marmonna Francesca, consciente de l'impasse dans laquelle ils se trouvaient.

Elle était idiote d'attendre autre chose. Il resta immobile lorsqu'elle passa devant lui pour sortir.

— Francesca...

Elle s'arrêta avant d'avoir atteint la sortie, le dos tourné. Chacune de ses inspirations était douloureuse.

— Tu ne portes peut-être pas ta bague, mais tu es chez mes grands-parents et tu portes la robe que je t'ai offerte.

Elle pivota.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je savais qui l'avait envoyée ? demanda-t-elle, les joues rougies par la colère ou la honte.

— Tu le savais. Du moins, avant de te remettre en question. Tu sais que je n'ai jamais aimé te laisser dans l'embarras avant un événement qui risquait de t'intimider.

Un frisson la parcourut. Il n'avait pas prononcé cette phrase de manière présomptueuse. Il avait simplement établi un fait acquis. Maudit soit-il ! Il avait toujours lu en elle comme dans un livre ouvert. Ce qu'il affirmait était vrai, bien sûr. Inconsciemment, elle avait reconnu son bon goût dans le choix de cette robe. Ses pensées s'étaient d'abord portées vers lui lorsqu'elle avait parcouru le billet. Une part d'elle avait compris que la perfection de ce cadeau suggérait une connaissance intime de son corps... et de sa personne. Mais il y avait autre chose. Pour la première fois, elle comprit qu'au cours des dernières semaines elle ne s'était pas comportée comme une femme qui avait renoncé à son fiancé. Elle séjournait chez ses grands-parents, dans sa maison d'enfance, et elle avait consacré beaucoup de temps et d'efforts à essayer de deviner ce qu'il aurait fait pour Noble Enterprises. Ne s'était-elle pas délectée de la visite de Belford Hall en imaginant le petit Ian, méfiant et réservé, sortir peu à peu de sa coquille ? N'avait-elle pas pensé à l'homme qu'il était à présent et qui emplissait la maison de son aura ?



Si le fait d'avoir accepté de dormir dans son lit au loft ne prouvait pas sa théorie, elle ne savait pas quel argument le ferait. Elle n'avait jamais complètement abandonné ses espoirs.

Seigneur, quelle idiote !

Incapable de supporter plus longtemps la vive douleur que trahissait le regard de Ian, elle se retourna et quitta la pièce.

Elle songea qu'elle n'avait jamais autant souri, et certainement pas de manière aussi forcée, lorsqu'elle se dirigea vers la salle de bal au bras de Gerard. C'était un peu comme une mission personnelle pour prouver qu'elle était capable de rester digne dans ces circonstances.

La fête battait son plein quand Gerard l'escorta à travers le grand hall où résonnait la musique de l'orchestre. Malgré son trouble, Francesca ne fut pas insensible à la beauté de la salle de bal transformée pour l'occasion. James et Anne savaient définitivement comment organiser une bringue, pour reprendre le terme utilisé par la comtesse. La pièce, déjà somptueuse avec ses murs lambrissés peints en blanc et son imposante cheminée, était devenue un véritable palais des glaces. Des tables rondes de huit convives définissaient un large cercle. Sur chacune, un chandelier brillait. Un bar en cristal éclairé aux bougies était installé au fond, et un buffet trônait de l'autre côté, où serait servi le dîner dans quelques heures. James et Anne exécutaient les derniers pas de la danse d'ouverture lorsque Francesca fit son entrée. Les couples commençaient à envahir la piste.

— Vous permettez ? demanda Gerard.

— J'adorerais, lança-t-elle d'un ton un peu trop joyeux.

Elle devina à son expression qu'il s'inquiétait de son agitation. Lorsqu'il essaya d'aborder le retour de Ian alors qu'ils dansaient, elle fit une brusque observation sur la beauté de la salle. Il sembla comprendre le message, parce que leur discussion resta ensuite légère jusqu'à la fin de la chanson.

À un moment, Francesca sentit le regard de Ian sur elle tandis que Gerard la faisait tourner en rythme, et elle le soupçonna de ne pas lui avoir envoyé cette robe dos nu sans arrière-pensées. Elle fit abstraction de cette sensation et poursuivit sa conversation avec une féroce détermination en total contraste avec leurs bavardages futiles.

Elle repéra Lucien et Elise à une table lorsque Gerard l'entraîna en dehors de la piste. Soulagée de constater que Ian n'était pas avec eux, elle les rejoignit pendant que son cavalier partait en quête d'un serveur. Elle aurait pu jurer qu'elle ne cherchait pas son ancien fiancé des yeux dans la salle bondée, mais son regard se posa immédiatement sur sa silhouette quand elle fut assise. Il dansait avec sa grand-mère.

— Personne ne peut faire sourire Anne comme Ian, observa Gerard en arrivant à la table, deux serveurs à sa suite, l'un portant un seau à glace, une bouteille de champagne et quatre flûtes, l'autre un plateau de hors-d'œuvre et des toasts au caviar.

Francesca fronça les sourcils. Était-ce de l'envie qu'elle avait perçue dans sa voix ? Cela ne la surprenait pas tant que ça. Seul Ian pouvait être suffisamment égoïste pour abandonner ses grands-parents à leur angoisse pendant six mois avant de les plonger dans la joie en daignant réapparaître. Et puis, ce n'était pas comme si les propos de Gerard n'étaient pas empreints de vérité, songea-t-elle en lançant un regard en direction du profil saisissant de Ian. La comtesse semblait minuscule dans ses bras tandis qu'ils se déplaçaient gracieusement sur la piste. Elle n'avait jamais vu Anne si heureuse, si soulagée. La vieille femme regardait son petit-fils tantôt avec un air grave tantôt en riant. Francesca comprenait sa joie. Elle avait perdu sa fille unique cette année. Il était normal qu'elle soit ivre de soulagement de retrouver son petit-fils vivant et en bonne santé.

*Tu es aussi soulagée qu'elle. En fait, une part de toi est euphorique de constater qu'il va bien.*

Ces sentiments formaient un chaos confus en elle. Elle était déchirée entre la joie et la colère.

Elle s'absorba dans la conversation. Lucien haussa les sourcils lorsqu'elle autorisa Gerard à lui servir une troisième coupe de champagne, mais elle était indifférente à son inquiétude. Elle n'était pas sûre de savoir elle-même ce qu'elle ressentait en cet instant, alors comment une tierce personne pourrait-elle interpréter son humeur ?

Quelqu'un lui effleura l'épaule et elle découvrit James lorsqu'elle pivota. Il était très élégant dans son smoking.

— Madame, m'accorderez-vous cette danse ? demanda-t-il en plaisantant.

— Avec plaisir, répondit Francesca avant de se lever.

— Tu tiens le coup ? murmura James tandis qu'ils évoluaient sur la piste depuis un moment.

— Tout compte fait, je crois que je m'en sors très bien.

Elle croisa ses yeux bienveillants et sourit.

— Je n'ai pas eu l'occasion de vous féliciter tout à l'heure. Le dévouement dont Anne et vous faites preuve l'un envers l'autre est merveilleux à voir.

— Je devine un sens caché à ces paroles.

Elle rit, mais évita son regard.

— Lequel ? Celui qui consiste à dire que, sans véritable dévotion, il ne peut pas y avoir de confiance ou d'avenir dans un couple ?

— C'est vrai, répondit James, mais chacun exprime son dévouement à sa façon. Notre mariage n'a pas toujours été aussi heureux qu'aujourd'hui. Je suis sûr qu'Anne a remis en

question mon amour lorsque j'étais jeune et que je voyageais tout le temps pour mes affaires. À une époque, elle a certainement eu du mal à considérer cela comme une marque de dévouement, et pourtant c'est ainsi que je l'ai toujours vu.

— C'est moi qui devine un message subliminal à présent, observa-t-elle avec ironie.

James sourit.

— As-tu écouté ce que Ian avait à dire ? T'a-t-il expliqué où il était ?

— Non. Et sans vouloir vous offenser, James, je sais que Ian est votre petit-fils et que votre point de vue différera forcément de celui de sa fiancée éconduite. Non, le coupa-t-elle lorsque James ouvrit la bouche pour protester. C'est ce que je suis. Inutile d'édulcorer la réalité.

La musique s'intensifia, rendant la conversation moins aisée, et elle s'interrompit.

— Je ne suis pas certaine de vouloir savoir ce qu'il faisait de si important pour ne pas décrocher un téléphone et apaiser vos inquiétudes, reprit-elle après un moment. Les inquiétudes d'Anne. Les miennes. C'était incroyablement égoïste de sa part.

— Je n'essaie pas de modifier votre regard sur la situation, Francesca, mais simplement...

— De l'élargir un peu ? finit-elle pour lui avec un faible sourire.

— Tu ne peux pas reprocher à un vieil homme d'essayer, dit-il au moment où la musique se terminait.

— Je ne vous reproche rien, vous aimez simplement votre petit-fils, répondit-elle honnêtement.

James se pencha pour déposer un baiser sur sa joue. Lorsqu'il la libéra, quelqu'un lui prit la main aussitôt. Elle jeta un œil par-dessus son épaule. Ian se tenait près d'elle, un bras toujours autour de la taille de sa grand-mère.

— Puis-je ? demanda-t-il d'une voix calme.

La fraction de seconde qu'il lui fallut pour se décider sembla durer une éternité. Sans accepter verbalement, elle se laissa entraîner dans ses bras, le dos raide. Elle entendait à peine la musique tant son cœur battait fort. Au début, aucun d'entre eux ne prononça le moindre mot. Francesca était trop occupée à ne pas penser à ce qu'elle ressentait.

— Combien de temps comptes-tu rester ? demanda-t-elle finalement sans le regarder, en s'efforçant de ne pas inspirer trop profondément de peur de sentir son odeur.

— Je n'ai pas encore décidé.

Elle osa lever la tête. Ses yeux bleus l'attiraient comme un aimant.

— As-tu l'intention de retourner à ce que tu faisais ?

Les mains de Ian glissèrent légèrement sur sa taille, effleurant la peau nue de son dos.

— Tu es incroyablement belle, déclara-t-il.

— Si tu n’as pas fini ce que tu avais à faire, poursuivit-elle d’un ton sec en ignorant son compliment – ou du moins, en tentant de l’ignorer –, je suis surprise que tu sois revenu.

— Une urgence m’y a contraint.

Sa gorge se serra tandis qu’elle se concentrait sur son buste. Venait-il de la presser un peu plus contre lui ? Ou était-ce elle qui s’était approchée ? Son corps frôlait le sien, et elle avait du mal à ne pas se laisser déstabiliser par cette sensation, en particulier quand les revers de sa veste taquinaient ses tétons. Comment s’y prenait-il pour éveiller aussi aisément chacune de ses terminaisons nerveuses ?

— Tu considères l’anniversaire de mariage de tes grands-parents comme une urgence ?

— Je ne suis pas ici pour le bal, même si je suis ravi d’y être présent. C’était toi, l’urgence.

Les lèvres de Francesca tremblèrent et elle leva le menton vers lui, trahissant son trouble. Elle lança un regard derrière elle et aperçu Gerard qui faisait tourner une Clarisse extatique à quelques mètres, mais elle était trop distraite par ses émotions pour vraiment enregistrer les images.

— Notre rupture a été une épreuve difficile pour moi, Ian, mais tu ne dois pas pour autant me considérer comme une urgence. Je vais bien.

— Je le sais, et nous n’avons pas rompu.

— Tu as disparu pendant six mois sans même m’envoyer un SMS, lança-t-elle avec sarcasme.

— J’ai pensé que c’était la meilleure chose à faire. Une coupure nette. Jusqu’à ce que j’aie réglé certains problèmes.

— Eh bien, ça a fonctionné, lui apprit-elle sur un ton faussement léger. La coupure nette, précisa-t-elle.

Sa colère était telle à présent qu’il lui semblait impossible de soutenir son regard, ce qui était une erreur. Il baissa ses yeux perçants sur elle, la forçant à y plonger. Son émotion était palpable mais en même temps totalement indéchiffrable. C’était comme tenter de lire dans un brasier.

— Je ne voulais pas te faire de mal. Ce n’était pas mon intention.

— Que tu l’aies voulu ou pas, le résultat est le même.

Ian pinça ses lèvres, les narines dilatées. Pourquoi ne présentait-il pas ses excuses ? Il lui devait bien ça, non ? Il était l’homme le plus exaspérant qu’elle connaissait. Sa main remonta dans son dos, si bien que sa paume entra en contact avec sa peau nue. Elle sentit sa chaleur se propager en elle. L’espace d’un instant, elle oublia leur discussion, troublée

par le contact de son bassin contre son ventre. Son cœur se serra sous la violence de son désir.

— Francesca, je pense que tu es en danger.

Elle cilla, totalement désorientée. C'était comme si son corps était mû par sa propre volonté et réagissait à la présence de Ian contre ses ordres.

— Quoi ? demanda-t-elle, certaine d'avoir mal compris.

— Quelqu'un a tenté de te kidnapper à Chicago.

Elle émit un son incrédule.

— Me kidnapper ? De quoi parles-tu ? Tu fais référence à ce type qui nous a agressés, Davie et moi ?

— J'ai lu le rapport de police, indiqua-t-il d'un ton froid, ce n'était pas une tentative de vol. Le fait que tout le monde semble l'ignorer me dépasse.

— Tu as lu...

Elle laissa sa phrase en suspens, blâmant sa naïveté. Ian lui avait prouvé en de nombreuses reprises son habileté à obtenir n'importe quelle information, y compris la plus confidentielle. Ce n'était qu'un exemple de plus de son pouvoir, sans parler de sa paranoïa.

— Est-ce que tu m'espionnes ?

— Non, mais disons que je garde un œil sur toi. Pour m'assurer que tu vas bien.

— Eh bien, tes inquiétudes sont infondées, répliqua-t-elle d'une voix tranchante, concernant l'agression comme le reste.

Elle fit un pas en arrière lorsque les dernières notes de musique retentirent. Ian laissa retomber ses bras le long de son corps.

— Je m'en sors très bien sans toi, Ian.

— Tu mens, l'entendit-elle affirmer avec assurance.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda-t-elle entre ses dents serrées tandis que les danseurs commençaient à quitter la piste en bavardant.

— Tu es ma moitié. J'ai l'impression que quelqu'un m'a arraché le cœur depuis que je suis parti. Je crois que tu ressens la même chose.

Elle resta hébétée devant tant d'audace, les yeux brûlants en entendant cet aveu.

— Et pourtant, c'est toi qui es parti, siffla-t-elle, consciente que ses émotions étaient mises à nu en cet instant.

Elle pivota et se dirigea vers la porte.

Il était seul dans le petit salon, assis sur le canapé en velours, le col de sa chemise ouvert, sa cravate pendant autour de son cou. Les flammes dans la cheminée étaient en train de mourir. Il devait être cinq heures du matin. L'immense demeure était plongée

dans un silence étonnant après la clameur de la réception, lui donnant l'impression d'être dans le ventre d'une bête endormie. Il savait qu'il ne trouverait pas le sommeil, alors il n'avait même pas pris la peine de se mettre au lit.

Francesca était en sûreté ici... dans la maison de ses grands-parents. Il connaissait l'importance que son grand-père accordait à la sécurité du lieu avec les trésors inestimables qu'il conservait à Belford. Il était heureux qu'elle soit ici plutôt qu'à Chicago, étant donné qu'elle refusait obstinément de vivre dans son loft, qui était lui aussi très bien protégé.

*Et pourtant, c'est toi qui es parti.*

Il ferma les paupières au souvenir de ses paroles. Elle était dévastée lorsqu'elle les avait prononcées. Il était responsable de sa douleur. Par sa faute, elle souffrait autant que lui. Que pouvait-il faire d'autre, cependant, que poursuivre ce chemin alternatif et prier pour qu'il croise de nouveau sa route ? Il n'aurait jamais pu demeurer à ses côtés et prétendre la mériter.

Il en était toujours incapable. Mais il ne pouvait pas rester éloigné non plus. Pas dans ces circonstances. Pas tant qu'il n'aurait pas compris d'où venait la menace.

Il repensa à l'instant où il l'avait revue, à sa beauté qui avait réchauffé son cœur et l'avait bouleversé comme si la foudre l'avait frappé. Le désir s'immisça en lui, sourd et violent, provoqué par la certitude que Francesca était étendue dans son lit non loin de lui, douce et malléable dans son sommeil. Il grimaça et posa une main sur sa braguette dans un geste instinctif pour apaiser sa fièvre. Lorsqu'il comprit qu'il n'obtiendrait aucun soulagement ainsi, il avala une grosse gorgée de son brandy.

Il avait toujours craint de la blesser, toujours pensé que cela arriverait un jour. Pas intentionnellement. Jamais. C'était simplement lié à celui qu'il était.

À celui qu'il n'était pas.

Inutile de s'appesantir sur des éléments qu'il ne pouvait maîtriser. Cet incident à Chicago l'inquiétait. Il n'arrivait pas à croire qu'il soit le seul à s'en alarmer. Apparemment, personne d'autre ne s'était donné la peine de lire entre les lignes ce qu'il s'était réellement passé dans cette rue fréquentée. Un sentiment désagréable s'insinua en lui. Et s'il avait fait d'elle une cible en lui confiant autant de pouvoirs dans sa société ? Il aurait dû se douter que cette position la rendrait vulnérable. Il avait lui-même reçu de nombreuses menaces au cours des dernières années, toutes à l'encontre de son entreprise ou de sa personne. La plupart du temps, elles étaient l'œuvre de cinglés qui déversaient gratuitement leur haine, mais certaines d'entre elles étaient sérieuses. Sans sa vigilance permanente, il aurait pu se retrouver en danger en plusieurs occasions. Il n'en avait jamais parlé à Francesca parce qu'il ne voulait pas lui causer du souci ; il n'était donc pas vraiment surpris qu'elle doute de la possibilité d'une réelle menace.

Il était si préoccupé qu'il avait presque envie de reprendre le contrôle de Noble Enterprises sur le champ. Mais cela suffirait-il à la mettre en sécurité ?

Son exploration du passé sordide de Trevor Gaines devrait être suspendue pour le moment. Francesca ne voulait pas de lui à ses côtés, mais il faudrait qu'il trouve un moyen de l'en convaincre jusqu'à ce que ses craintes soient apaisées.

De nouveau, son image s'imposa à son esprit. Il avait la sensation de la tenir encore contre lui tandis qu'ils dansaient, de toucher sa peau soyeuse, comme une torture qu'il recherchait avec avidité. Elle lui avait semblé plus belle que jamais, mais il ne cherchait pas à se voiler la face. Son chagrin était aussi évident. Ses muscles étaient tendus sous ses doigts. Son visage était tiré et des cernes roses teintaient le dessous de ses yeux. Elle souffrait d'insomnies. Il n'en était pas surpris, mais découvrir l'étendue de sa douleur avait rouvert une plaie béante.

Un son étouffé pénétra ses pensées et il ouvrit les paupières.

Francesca s'approchait de lui, sa longue chevelure blonde teintée d'une nuance de roux brillant sous la faible lueur des flammes et cascasant sur la robe de chambre ivoire qu'elle portait. Son désir était-il si violent qu'il l'avait fait venir à lui ? L'espace d'une minute hors du temps, il pensa qu'il rêvait. Était-il plus intoxiqué qu'il le craignait ? Elle s'arrêta devant lui, son visage adorable, son expression insondable. Il demeura immobile, redoutant de rompre la magie de l'instant s'il bougeait. Il perçut son odeur subtile, le parfum de ses cheveux, de son corps. *Non, elle n'est pas un fantasme.*

— Je vois que tu n'arrives pas à dormir toi non plus, dit-elle.

— Je n'ai même pas essayé.

Elle lui prit son verre des mains et il la laissa faire. Elle le posa sur la table.

— Je ne fais pas ça parce que je te pardonne, précisa-t-elle.

Les flammes dansaient dans ses yeux de biche. Sa voix sensuelle sonnait comme une caresse.

— Je n'ai jamais espéré que tu me pardonnes.

— C'est peut-être pour cette raison que tu ne t'es pas excusé.

Il l'observa, envoûté, tandis qu'elle faisait glisser la robe de chambre de ses épaules et la laissait tomber au sol. Elle était nue et le feu dessinait des reflets dorés sur sa peau pâle. Elle resta debout un moment, étudiant son visage pendant qu'il admirait sa beauté.

— As-tu été avec d'autres femmes, depuis que tu m'as quittée ?

Il leva la tête, croisant son regard sans hésitation.

— Non.

Elle l'étudia plus intensément, puis s'installa sur ses genoux, lui coupant le souffle. Il inspira difficilement, prenant conscience qu'il avait retenu sa respiration un moment, et

son odeur emplît d'un coup ses narines : celle de son parfum douloureusement familière, celle de sa peau... de son excitation.

Il ferma les yeux lorsqu'elle enroula ses bras autour de son cou et enfouit son visage contre son épaule, avant de poser ses lèvres sur sa gorge tout en se frottant contre son sexe avec détermination. Ian sentit son appétit s'éveiller brutalement, si violent qu'il était impossible d'imaginer le contrôler. Ses mains pressèrent sa chair délicate. Durant quelques secondes, il resta assis, rigide, un animal se débattant furieusement en lui. Puis son désir transperça son corps tout entier. Ses doigts fouillèrent ses cheveux, s'y accrochant, les tirant, la forçant à rejeter la tête en arrière pour lui exposer sa gorge et ses lèvres pulpeuses, entrouvertes.

Il l'embrassa. Ce fut comme passer d'un état de cruelle pauvreté à une richesse indécente en cinq secondes.

Il dévora sa bouche, incapable d'assouvir sa faim, savourant son goût singulier et ses petits gémissements, enfiévré par le feu qu'il sentait grandir sous la surface de sa peau et se propager dans son sexe. Il posa les mains sur ses hanches, ce geste familier et érotique attisant sa folie, puis il la plaqua contre son bassin tandis que leurs soupirs frénétiques se mêlaient dans leur baiser.

— Non, dit-elle brusquement lorsqu'il essaya de la faire basculer pour l'étendre sur le canapé.

L'idée de la posséder le consumait. Il voulait fusionner avec elle, peut-être par crainte que ce moment fugace s'évanouisse s'il attendait trop. Il perçut la lueur déterminée au fond de ses yeux humides.

— Je reste au-dessus.

Il demeura figé tandis qu'il digérait le sens de ses paroles. Ses narines se dilatèrent sous l'effet de la colère... Non, ce n'était pas précisément de la colère, mais de la frustration. Ils avaient fait l'amour un nombre incalculable de fois, mais Francesca n'avait jamais été en position de contrôle. Il comprenait qu'elle impose ses conditions...

Il avait perdu sa confiance. Elle lutterait pour ne pas s'abandonner à lui désormais. Il devait agir prudemment pour ne pas la faire fuir.

— Très bien, accepta-t-il calmement.

Il y avait une pointe de défiance dans son regard lorsqu'elle soutint le sien. Elle bascula légèrement en arrière et leurs doigts se mêlèrent avec frénésie sur la boucle de sa ceinture. Francesca finit par lui abandonner ces détails techniques et posa une main sur son membre à travers le tissu de son pantalon le caressant lentement tandis qu'il s'empressait d'ouvrir sa braguette.

Il émit un sifflement sous la sensation de ses doigts autour de son sexe, puis elle l'introduisit en elle. Sa fente humide et étroite enserrait divinement sa verge, lui donnant



l'impression de s'enfoncer dans un écrin chaud et doux. Une fois qu'elle fut complètement empalée sur lui, et alors qu'il s'émerveillait d'être de nouveau en elle, elle saisit son visage entre ses mains et caressa ses joues de ses pouces.

— Tu as toujours envie de moi.

Il cilla, le choc amplifiant son excitation.

— Crois-tu que j'ai arrêté de te désirer un jour ? demanda-t-il, incrédule. Crois-tu que je pourrais cesser de te désirer ?

Elle secoua la tête et il vit une larme couler sur sa joue.

— J'ignore ce que je pense, si ce n'est que je te déteste de me pousser à faire ça.

Il la sentit frissonner au plus profond de son être.

— Je te déteste d'avoir éveillé en moi un tel besoin que je doive m'abaisser à ça.

— Tu ne t'es jamais abaissée à quoi que ce soit, lui assura-t-il d'une voix éraillée en plantant ses doigts dans ses fesses fermes pour l'encourager à onduler des hanches.

Elle haleta et ferma les paupières.

— Regarde-moi, lui intima-t-il.

Elle ouvrit les paupières avec réticence.

— Tu as fait de moi un homme meilleur. Je sais que je ne te mérite pas, mais ça ne veut pas dire que je ne brûle pas de désir pour toi. Que je n'ai pas été consumé par cette faim pendant tout ce temps. Chaque minute de chaque jour.

Elle gémit et posa les mains sur ses épaules. Bien qu'elle ait accepté de croiser ses yeux un instant, elle se ferma de nouveau à lui et commença à aller et venir sur sa verge, le mouvement fluide de son bassin lui coupant le souffle. Elle s'activait sur lui, ses seins bondissants, visiblement aussi avide que lui d'unir leurs deux corps. Leur danse s'accéléra peu à peu. Ian étudiait son visage sous la lueur des flammes, sentant la puissance de son désespoir.

Il raffermit son étreinte et l'immobilisa contre lui. Elle rouvrit ses paupières lourdes. Il soutint son regard avant de glisser une main entre ses jambes.

— Non, murmura-t-elle en se plaquant contre lui malgré elle.

— Je n'aime pas te voir souffrir, souffla-t-il. Tu as besoin de jouir. Tu as besoin d'être soulagée.

Il plaça une main sur ses reins, l'autre toujours entre ses cuisses moites. Il taquina son clitoris du bout de l'index en appliquant une légère pression sur son dos pour augmenter son plaisir. Il observa ses muscles se contracter un par un et vit le rose de son décolleté et de ses joues s'intensifier, sentit les tremblements de la vague qui enflait en elle.

Lorsqu'elle succomba, son cri fut poignant. Triste. Si beau qu'il en était douloureux. Il l'accompagna vers l'orgasme, son membre palpitant sous les convulsions de son vagin. La

sensation était insoutenable, mais il se força à résister, refusant que ce moment se termine.

Il ne pourrait pas tenir ainsi longtemps, cependant. Aucun homme ne le pouvait. Il se pencha légèrement en avant de façon à cambrer le dos, prenant appui sur ses cuisses pour la soutenir. Il se mit à aller et venir en elle dans cette position, se servant de ses bras pour contrôler le rythme de ses assauts. Ses yeux se posèrent avec avidité sur les gouttes de sueur qui perlait sur ses seins. Sa poitrine tressautait à chaque coup de butoir.

Il fit remonter ses doigts le long de son dos jusqu'à sa nuque pour accélérer ses mouvements et s'enfoncer plus profondément en elle. Ses grognements se mêlaient à ses gémissements étouffés. La sensation était intense. Optimale. Ses biceps contractés brûlaient sous l'effort, mais il s'en moquait, le plaisir était bien plus puissant que son inconfort.

Le désir enflait en lui inexorablement, mais il grimaça en la voyant fermer les yeux de nouveau, lui bloquant l'accès à son âme. Il prit conscience trop tard que son instinct avait pris le dessus. Il contrôlait leur étreinte et la pilonnait sans pitié.

— Tu veux que j'arrête ? demanda-t-il d'une voix étranglée, la gorge nouée par la passion.

Si elle le lui demandait, il arrêterait. Il le ferait si elle prononçait le mot.

— Tu veux arrêter ? insista-t-il tout en continuant à la besogner férocement.

Elle ferma les yeux plus fort et secoua la tête. Un moment plus tard, il sentit la chaleur l'envahir. Elle était sur le point de jouir. Il accéléra le rythme et bascula son bassin pour la pénétrer jusqu'à la garde.

Puis il laissa l'extase le consumer. L'orgasme s'abattit sur eux comme une pluie d'épines ardentes.

Il l'attira contre lui alors qu'il éjaculait encore en elle, la serrant désespérément dans ses bras, inspirant le parfum de sa plénitude, balançant son corps féminin sur son sexe en une danse qu'il redoutait de voir se terminer.

Elle garda les yeux clos, haletante, le visage enfoui dans le cou de Ian, s'imprégnant de son odeur. Elle se demanda, troublée, si elle cherchait à éviter son regard ou si elle refusait d'affronter la trahison de son propre corps. Il caressa son dos et ses hanches, ses mains apaisant et attisant sa peine en même temps. Elle laissa échapper un grognement lorsque la confusion et la douleur lui nouèrent la gorge. Elle se dégagea de l'étreinte de Ian, grimaçant tandis qu'elle se retirait de son sexe ferme et chaud.

Elle ne savait pas si elle se sentait soulagée ou anxieuse devant son silence pendant qu'elle enfilait en hâte sa robe de chambre.

— J'ai promis de peindre Belford Hall pour Anne et James, dit-elle d'une voix sombre en attachant sa ceinture.

— Grand-mère m'en a parlé, oui.

Elle le dévisagea et défit nerveusement le nœud raté qu'elle venait de nouer pour recommencer. Il n'avait pas bougé depuis qu'elle s'était levée, observa-t-elle avec une gêne grandissante. Il demeurait assis là, incroyablement beau avec ses cheveux noirs ébouriffés, son pantalon de costume descendus sur ses cuisses et son sexe lubrifié dressé sous sa chemise blanche. Ses doigts tremblèrent tandis qu'elle essayait d'attacher la ceinture correctement.

— J'avais prévu de profiter de ce séjour pour faire quelques croquis, mais si tu comptes rester, je reviendrai plus tard, ajouta-t-elle en plantant un regard déterminé dans le sien.

Les prunelles bleues de Ian brillaient sous la faible lueur des flammes.

— Tu ne quitteras pas Belford, déclara-t-il simplement. Pas pour le moment.

— Eh bien, l'un d'entre nous doit partir, rétorqua-t-elle avec colère.

Elle n'était pas furieuse contre lui, pour une fois, mais contre elle-même. Elle ne parvenait pas à croire ce qu'elle venait de faire. Il l'avait transformée en une étrangère à ses propres yeux.

*Non, c'est toi seule qui as cédé à ton désir.*

— Je ne veux pas que tu changes tes plans à cause de moi. Je ne resterai pas longtemps, répondit-il.

Ses jambes vacillèrent.

— Tu as autre chose à me dire ? l'encouragea-t-il.

— Oui.

Elle leva le menton.

— Ceci, commença-t-elle en désignant son membre apaisé avant de détourner rapidement les yeux, n'est jamais arrivé.

Pour la première fois depuis qu'il était revenu, elle vit un faible sourire étirer les lèvres de Ian. Elle eut un mouvement de recul. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il recoure à cette arme puissante.

— C'est pourtant bien arrivé, souligna-t-il. Sous-entends-tu par là que tu préfères ne pas le faire savoir aux autres ?

Elle acquiesça, refusant de croiser son regard parce qu'elle ne savait pas vraiment ce qu'elle avait en tête.

— Très bien, déclara-t-il en remontant son caleçon et son pantalon.

Il s'installa de nouveau sur le canapé, mais ne ferma pas sa ceinture.

— J'accepte. Ça nous laissera le temps de comprendre où nous en sommes, je suppose.

— Il n'y a pas de « nous », Ian. Je vais me coucher.

— J'imagine que tu es passée dans ma chambre avant de me trouver ici ? demanda-t-il alors qu'elle avait le dos tourné.

Elle marqua une pause et regarda prudemment par-dessus son épaule.

— Oui, admit-elle, ne voyant pas l'intérêt de nier. Ta grand-mère m'a montré ta chambre lorsqu'elle m'a fait visiter les lieux. Comme tu n'y étais pas, je suis venu ici. Anne affirme que c'est ta pièce favorite.

— Va te reposer, maintenant. Je crois que tu en as besoin. Mais ce soir, je t'attendrai dans ma chambre quand les autres seront endormis.

Elle ouvrit la bouche pour protester. Seigneur, comme elle détestait cette suffisance ! Il poursuivit cependant avant qu'elle n'ait pu trouver une répartie cinglante.

— Je ne dis pas ça pour moi... pas uniquement en tout cas. Tu brûles de l'intérieur, mon cœur. Je sais que c'est ma faute, mais je peux voir à quel point tu es épuisée. Je ne te laisserai pas souffrir tant que je suis ici. Je ne veux pas que tu te rendes malade. Tu viendras ce soir. Tu viendras, parce que nous n'avons pas le choix. Pas tant que nous serons tous les deux sous le même toit. Peut-être que tu dormiras mieux... et moi aussi pour quelques précieuses nuits.

La chaleur envahit les joues de Francesca. Elle pensa à le contredire, mais ne voulait pas ajouter le mensonge à la liste des péchés qu'elle cumulait depuis le retour de Ian. Alors, elle resta silencieuse et quitta la pièce sans un mot, priant pour trouver la force de lui prouver que son arrogance était infondée.

Ian l'observa s'éloigner, forçant son corps à demeurer immobile quand ses muscles réclamaient d'entrer en action pour la faire sienne de nouveau. Lorsque la porte se fut refermée derrière elle, il resta plongé dans l'obscurité grandissante de la pièce. Le feu était presque éteint. La pénombre était toujours plus intense juste avant l'aube.

Il baissa la tête et perçut son parfum qui flottait encore dans l'air. Il inspira profondément, puisant un peu de force dans cette sensation, et se leva.

Sur le chemin vers ses appartements, il entendit un léger tintement et un bruissement sur le parquet en chêne du couloir. Il se retourna et aperçut la femme de chambre, Clarisse, devant la porte fermée de la suite de Gerard. Elle avait le regard baissé et achevait de refermer la fermeture Éclair de sa robe. Elle redressa la tête et prit conscience de sa présence. Elle sursauta. Les ténèbres étaient si profondes qu'il sentit plus qu'il ne vit son embarras.

Aucun d'entre eux ne prononça le moindre mot. Clarisse pivota et partit en hâte dans la direction opposée.

Francesca n'avait pas aussi bien dormi depuis une éternité. Elle n'émergea qu'à midi et demi et resta un moment étendue dans son lit, assaillie par les événements tumultueux de la nuit.

Après avoir planté Ian sur la piste de danse, elle avait parcouru le dédale de couloirs de Belford en quête des cuisines. Vingt minutes après, grâce aux indications de deux serveurs légèrement perplexes, elle avait trouvé qui elle cherchait : Mme Hanson, qui s'activait dans l'immense salle au sous-sol, apportant la touche finale au somptueux buffet de minuit.

— Francesca ! s'était exclamée la vieille dame, agréablement surprise de la voir.

Ensuite, l'adorable gouvernante s'était comportée comme s'il était tout à fait naturel que Francesca erre dans les cuisines dans ses plus beaux atours.

Elle lui avait apporté une tasse de thé et l'avait invitée à s'asseoir à l'îlot central, comme Francesca avait pris l'habitude de le faire au loft. Francesca ne lui avait pas expliqué les raisons pour lesquelles elle la cherchait alors que la fête battait son plein, mais Mme Hanson avait semblé la comprendre sans qu'elle ait eu besoin de parler. Elle devait avoir entendu la rumeur du retour de Ian. Elle avait répondu aux questions futiles de Francesca, interrompant occasionnellement leur conversation pour lancer des ordres aux employés.

Francesca avait fini par remonter et s'était forcée à rester jusqu'à plus d'une heure du matin, décidée à passer un bon moment et à se comporter comme si Ian n'était pas dans la même pièce. L'ignorer avait exigé toute son énergie.

Ou plutôt, essayer de l'ignorer, car cela n'avait pas du tout fonctionné.

Une fois couchée, cependant, elle avait été surprise de découvrir qu'elle était incapable de fermer l'œil, malgré sa fatigue. Elle avait pensé pouvoir se duper elle-même mais elle devait bien admettre que le retour de Ian avait fait voler en éclats cette illusion. Elle ne parvenait pas à trouver le sommeil.

Si bien qu'elle avait fini par se lever, consternée, et par partir à sa recherche.

*Il avait raison.*

Elle trouvait étrange de se sentir si vivante en cette journée de décembre ensoleillée, son corps plus éveillé que jamais... C'était si bon et en même temps si terrible. Apaiser son désir était ce dont elle avait besoin pour trouver le repos, et Ian le savait. Une part d'elle-même en avait conscience également.

Elle ferma les yeux devant le miroir de la salle de bains, submergée par la honte et l'excitation en pensant à ce qui s'était passé entre eux dans le petit salon. Jamais elle n'aurait imaginé pouvoir se montrer si audacieuse... si désespérée. Le souvenir de ce

qu'elle avait fait semblait appartenir à une autre femme, comme si les images avaient été injectées dans son esprit, précises et étrangères en même temps.

Il l'avait abandonnée. Elle ne lui avait pas vraiment offert l'opportunité de se justifier, mais il ne lui avait fourni aucune explication de lui-même, et alors qu'il venait à peine d'arriver, elle était partie à sa recherche et avait laissé son corps prendre le contrôle.

*Non, c'était Ian qui avait pris le contrôle.*

Encore une raison de ne pas vouloir affronter son regard dans le miroir tandis qu'elle se préparait. La honte, la colère et le désir qu'elle y lisait formaient une association insupportable.

Elle se doucha et enfila un jean, des bottes, ainsi qu'un pull chaud avant d'attacher ses cheveux en queue de cheval. Elle quitta sa chambre un moment plus tard avec son carnet à croquis, ses crayons, son manteau, son bonnet et ses gants.

Ils étaient tous dans le petit salon lorsqu'elle arriva – Lucien, Elise, Anne, James, Gerard... et Ian.

L'ambiance était détendue et agréable, chacun étant un peu languide après avoir veillé si tard. Francesca interrompit Elise au beau milieu d'une imitation hilarante d'une scène de comédie à la mode. Son amie était blottie dans un coin du canapé, ses jambes posées sur les genoux de Lucien. Francesca lui enviait son aise dans un décor si splendide, une conséquence naturelle de son éducation, une assurance innée qu'elle-même ne pouvait espérer atteindre un jour.

— Bonjour, lança-t-elle au petit groupe. Désolée de descendre si tard.

— Ne t'en fais pas, nous avons tous fait la grasse matinée, lui assura Anne. Et tu as bonne mine ce matin, tu dois avoir bien dormi. Je suis ravie.

Francesca prit soin de ne pas croiser le regard de Ian lorsque sa grand-mère prononça ces paroles mais elle sentit ses yeux se poser sur ses joues enflammées. Elle ne put s'empêcher de noter qu'il portait le même genre de tenue qu'elle. Elle avait toujours adoré le voir en jean, parce que cette rare concession à son habituelle élégance signifiait généralement qu'il voulait l'emmener faire de la moto. Il devenait un autre homme sur la route. Elle aimait admirer ses cheveux battus par le vent, son sourire franc, sa relaxation palpable qui tranchait avec le contrôle qu'il exerçait d'ordinaire sur ses émotions... le voir rire sans retenue. Malgré sa détermination à ne pas lui prêter attention, elle ne put s'empêcher de jeter un œil sur ses jambes puissantes moulées par le jean lorsque James lui avança une chaise tandis qu'Anne lui servait du café.

— Tu ne comptes quand même pas commencer à travailler aujourd'hui ? demanda cette dernière en remarquant le carnet à croquis et le manteau qu'elle avait posé sur le sol près d'elle. J'espérais que tu te détendrais avant de t'y mettre, que tu prendrais un peu de vacances. Pourquoi ne pas attendre le Nouvel An ? La toile et tes fournitures ne seront

livrées que le 30. Nous sommes tous déterminés à ne rien faire aujourd'hui, après la soirée d'hier. Nous avons pensé à aller au cinéma, ajouta-t-elle en lui tendant une tasse en porcelaine remplie de café au lait.

Francesca but une gorgée de la boisson chaude.

Sans qu'elle se l'explique, elle sentit son irritation grandir devant leur comportement. Ils se montraient tous si stoïques et détendus en dépit du retour inattendu de Ian...

... Ou plutôt de son absence prolongée et injustifiée.

Il pouvait commettre un meurtre, ses amis et sa famille continueraient à veiller à son confort.

*Tu semblais pourtant déterminée à veiller toi-même à son confort hier, petite hypocrite.*

— Des vacances ? demanda-t-elle, son ton léger masquant non seulement ses pensées chaotiques, mais aussi sa colère. Est-ce que cela signifie que nous sommes déchargés de nos responsabilités ?

— Nos responsabilités ? s'étonna Anne, incertaine, en retournant s'asseoir près de James.

— Ian nous a-t-il déchargés de nos responsabilités ? précisa-t-elle, sa rage lui permettant de planter ses yeux sur lui tout en avalant une gorgée de café. Envisages-tu de reprendre la tête de Noble Enterprises, maintenant que tu es de retour ?

Elle devina au silence stupéfait qu'aucun d'entre eux n'avait osé lui poser la question. Ian soutint son regard avec calme avant de répondre.

— Je n'ai pas encore pris de décision. Lin m'a tenu informé de la situation, et Lucien et Gerard m'ont fourni les détails de l'acquisition de Tyake hier soir.

— J'espère que nos efforts ont été à la hauteur de tes attentes, déclara Francesca.

Il ne cilla pas sous son sarcasme.

— En effet. Vous avez agi presque aussi précisément que je l'aurais fait. Tout est en place pour que le plan aboutisse après le Nouvel An. J'attendais l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance plus formellement, mais Francesca a raison. Vous méritez tous ma gratitude... ainsi que mes excuses pour vous avoir délaissés dans une situation aussi embarrassante. Je ne pourrai jamais assez vous remercier pour tout ce que vous avez fait, ajouta-t-il en les dévisageant tour à tour.

Sa sincérité ne fit qu'agacer Francesca davantage.

— C'est à ça que sert la famille, répliqua James pour tout le monde.

Elle se leva pour déposer sa tasse sur le plateau. Elle s'en voulait d'avoir prononcé ces paroles. Il fallait qu'elle se contienne. Personne ne méritait son amertume ici, sauf Ian.

Sauf elle-même.

— Je vous souhaite une bonne séance de cinéma, lança-t-elle avec un sourire en saisissant son manteau, son chapeau et les mitaines qu'elle portait lorsqu'elle dessinait à

l'extérieur en hiver. Je crois que je vais faire quelques croquis avant que la toile n'arrive. Travailler me fera du bien.

— Vous avez raison, approuva Gerard.

Il se leva pour ramasser son carnet et ses crayons pendant qu'elle enfilait ses gants.

— Le travail permet de prendre du recul, c'est mon mantra. Je ne viendrai pas au cinéma non plus, donc je vais conduire Francesca jusqu'au cottage du jardinier. C'est de là-bas que vous vouliez qu'elle peigne le tableau, n'est-ce pas ? demanda-t-il à James et Anne.

— Le cottage du jardinier ? répéta Francesca qui entendait cette expression pour la première fois.

— Ce n'est plus vraiment le cottage du jardinier, expliqua James. En fait, il n'a pas été habité depuis vingt ans, si ce n'est par des invités occasionnels. Mais ce sera un excellent poste d'observation pour toi. Il se situe juste à l'orée du bois et sa baie vitrée offre une merveilleuse vue sur Belford. Ça ne suffira pas pour les détails, bien sûr, mais nous avons songé que tu éviterais ainsi de travailler dans le froid pendant quelques jours, le temps que tu dessines les croquis panoramiques. J'ai demandé à Mme Sayers d'allumer la chaudière hier, il devrait y faire bon maintenant. Si tu crois que ça peut t'être utile ?

— Très utile, lui assura Francesca. Merci d'y avoir pensé. Je n'aurai pas à entrer et à sortir sans cesse pour me dégourdir les doigts, au moins durant quelques jours.

— Je vais l'y conduire, déclara Ian en se levant.

Gerard eut la même expression perplexe que Francesca.

— Je viens de dire que je m'en occupais. Tu devrais aller te détendre avec les autres, répondit Gerard.

— Nous irons tous les trois dans ce cas, insista Ian calmement, malgré la lueur dangereuse qui brillait dans ses yeux lorsqu'il les posa sur son cousin.

— Il n'est pas nécessaire que tu viennes, argumenta ce dernier tandis que Ian déposait sa tasse sur le plateau.

— En fait, si, conclut Ian.

Une lueur de défi brillait dans son regard. James remua sur son fauteuil, gêné par le ton sévère de son petit-fils. Francesca était inquiète et furieuse à la fois. Le calme légendaire de Ian n'avait jamais été aussi éprouvé qu'en cet instant.

— Je suis le seul à avoir les clés du cottage.

Gerard rougit. Visiblement, Ian avait anticipé et demandé les clés à son grand-père avant lui. Il y avait une pointe de possessivité subtile, mais bien perceptible dans la déclaration de Ian, comme s'il rappelait à Gerard qui était le futur maître de Belford. Ou qui était le maître de Francesca. Le ressentiment enfla dans sa poitrine. Elle saisit le coup d'œil gêné qu'Elise lança à Lucien dans le silence tendu qui suivit, tandis qu'Anne et James



étaient tout aussi empruntés. Ian se comportait comme un homme des cavernes. C'était embarrassant. Elle lui décocha un regard noir, qu'il ne remarqua pas tant il était concentré sur son cousin.

— Venez, Gerard, lâcha-t-elle sur un ton faussement léger. Je serai contente que vous m'accompagniez.

Gerard semblait légèrement en colère, ce qui ne faisait qu'empirer la rage qu'elle ressentait envers Ian. Au début, elle crut qu'il allait renoncer, mais il lui adressa un sourire et désigna la porte du menton. Au centre de l'attention et dans un silence terriblement gênant, elle devina qu'elle n'avait d'autre choix que de suivre Ian à l'extérieur tandis que Gerard lui emboîtait le pas.

Francesca, Ian et Gerard marchèrent jusqu'au cottage situé à l'orée du bois, leurs bottes faisant craquer la glace qui recouvrait le chemin traversant les jardins. L'air glacial ne semblait d'aucun pouvoir pour apaiser son irritation à l'encontre de Ian ou l'ambiance tendue qui régnait entre eux.

Le cottage était beau, cela dit, il y faisait encore froid malgré la chaudière allumée. L'intérieur était modeste en comparaison avec le luxe de Belford. En fait, la décoration de la petite maison semblait dater de plusieurs décennies. Elle trouvait chaleureuse son élégance désuète.

— Restez ici, dit Ian lorsqu'il eut refermé la porte.

Elle lança un regard interrogateur à Gerard, mais il avait l'air tout aussi confus qu'elle.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? marmonna-t-il.

Francesca se contenta de hausser les épaules, trop furieuse pour répondre.

Ils restèrent près de l'âtre froid de la cheminée tandis que Ian pénétrait dans la cuisine, puis dans le couloir, sa tête à quelques centimètres du plafond. Au début, elle crut qu'il inspectait les lieux comme un propriétaire qui se serait absenté pendant longtemps, en quête d'éventuels dégâts ou d'une fuite. Lorsqu'il revint dans le petit salon où ils se trouvaient, cependant, elle suspecta autre chose.

— Ian, tu n'es pas en train de vérifier que... qu'il n'y a pas de méchants, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Gerard, à la fois amusé et troublé.

— Je m'assure simplement que tout est en ordre pour que tu puisses travailler ici aujourd'hui, répondit Ian en approchant, ses yeux bleus braqués sur elle.

Soudain, il semblait plus grand, plus troublant. Il était beaucoup trop imposant pour une maison aussi étriquée. Elle fit instinctivement un pas en arrière et se sentit ridicule lorsqu'il s'agenouilla simplement près du foyer pour allumer un feu.

— As-tu noté d'autres incidents avant que cet homme n'essaie de te kidnapper à Chicago ? demanda Ian d'un ton désinvolte en déposant des bûches et du petit bois dans l'âtre.

— Personne n'a essayé de me kidnapper, répliqua-t-elle.

Elle remarqua l'expression perplexe de Gerard. Le souvenir de la poigne brutale de son agresseur lui revint à l'esprit et elle se frotta les bras comme pour effacer cette sensation désagréable. Était-il possible que Ian ait raison ?

— Et pour répondre à ta question, non, rien d'inhabituel n'est survenu à part ça.

— Gerard ? As-tu relevé le moindre détail anormal quand tu étais à Chicago ?

— À part le fait que les serveurs ont tendance à te retirer ton plat avant que tu aies fini de manger, non, indiqua Gerard d'un ton sec. Tout était effroyablement banal.

Ian continua à préparer le feu en silence. Elle secoua la tête, excédée, sachant parfaitement que, même si Ian n'exprimait pas d'objection, sa position n'avait pas changé le moins du monde. Elle laissa Gerard avec lui et entreprit de faire le tour du petit cottage, découvrant l'emplacement de la salle de bains dans le couloir, entre le salon et la chambre. Cette dernière comportait un lit double, un fauteuil et un bureau. Elle serait très bien pour travailler ici. Elle trouva des sachets de thé dans l'un des placards de la cuisine et mit de l'eau à chauffer dans la bouilloire.

Lorsqu'elle retourna dans le salon avec une tasse fumante à la main, Ian avait réussi à faire partir le feu et la température était douce.

— Il reste de l'eau chaude pour le thé si vous voulez, dit-elle poliment en suspendant son manteau.

Elle espérait cependant que les deux hommes évacueraient les lieux le plus vite possible. Elle ne parviendrait jamais à se concentrer avec la présence de Ian dans le salon confiné et les émotions chaotiques qu'il lui inspirait.

— Avec plaisir, déclara Gerard en se dirigeant vers la cuisine.

— Je vais inspecter les alentours et peut-être jeter un coup d'œil aux écuries, indiqua Ian à Gerard avant qu'il ne quitte la pièce. Tu pourrais venir avec moi, nous devons discuter de certaines choses.

Francesca se figea alors qu'elle portait sa tasse à ses lèvres, son regard passant frénétiquement de l'un à l'autre pour finalement se poser sur Ian. Il n'avait quand même pas l'intention de confronter Gerard à l'extérieur ? Il n'envisageait quand même pas de discuter d'elle avec lui ? Cette pensée la rendit furieuse. Quel droit avait-il de lui dicter quoi faire à son égard ? En même temps, elle devait admettre son soulagement. Elle avait décidé qu'elle n'était pas intéressée par Gérard, et ses avances en présence de Ian ne faisaient que remuer des eaux déjà boueuses alors qu'elle avait besoin d'y voir clair.

— Francesca n'aime pas être entourée quand elle travaille, expliqua Ian calmement alors que Gerard ouvrait la bouche – pour protester, imagina-t-elle. Ça l'empêche de se concentrer.

Elle avala une gorgée de son thé pour dissimuler la douleur qui l'avait traversée en entendant Ian exprimer tout haut quelque chose qu'elle lui avait confié dans l'intimité. Elle se sentait à la fois si proche de lui et tellement éloignée après son absence prolongée... Ce paradoxe la troublait. Soudain, la sensation fut insupportable. Suffocante. Elle ne voulait qu'une chose en cet instant : être seule.

— C'est vrai, confirma-t-elle à Gerard sur un ton désolé. Je reste pétrifiée en présence des autres.

— Nous irons marcher, dans ce cas, accepta-t-il en haussant les épaules. J'ai moi aussi beaucoup de questions à te poser, Ian.

— Grand-père m'a dit qu'il avait acheté un vieux moteur de la Seconde Guerre mondiale lors d'une vente aux enchères de Higsby le mois dernier. Tu veux qu'on y jette un coup d'œil ? entendit-elle encore tandis qu'ils se dirigeaient vers la sortie.

— Il fonctionne ? s'enquit Gerard avec une note d'intérêt que Francesca jugea rassurante.

Ian faisait un effort. Il devait s'en vouloir de s'être comporté aussi mal envers son cousin. Il lui avait toujours affirmé que lui et Gerard étaient très proches. S'ils ne s'entendaient plus depuis son retour, c'était sans doute à cause de la jalousie déplacée de Ian.

— Il a besoin de quelques réparations.

Ian ouvrit la porte d'entrée et une brise glaciale pénétra dans la pièce.

— Je garderai un œil sur le cottage depuis les écuries, mais ferme quand même derrière nous, lança-t-il à Francesca.

Elle leva les yeux au ciel.

— Francesca ? insista-t-il de sa voix rauque et autoritaire.

Elle croisa son regard avec réticence.

— Ferme à double tour, s'il te plaît.

— Très bien, marmonna-t-elle, prête à tout accepter pour qu'ils s'en aillent.

Elle avait l'impression de manquer d'air depuis qu'elle était entrée dans le petit salon. Elle inspira profondément une fois qu'elle eut tourné la clé dans la serrure derrière les deux hommes.

Elle ne pourrait pas endurer cela longtemps. Si Ian ne quittait pas Belford bientôt, elle devrait s'en aller. C'était une simple question de survie.

Mais en serait-elle capable ? Pouvait-elle partir ainsi après avoir passé des mois à s'inquiéter, des nuits à endurer la douleur de son absence ?

*S'il en avait été capable, elle l'était également.*

Étrangement, cette pensée ne lui fut d'aucun secours.

Ian et Gerard approchaient du cottage après leur inspection des alentours. Heureusement, elle était absorbée par son travail, ce qui lui procurait une certaine sensation de sécurité.

Ou du moins le pensait-elle.

On frappa légèrement à la porte avant d'utiliser la clé pour ouvrir. Ian. Il savait qu'elle serait dans son monde. Elle parcourut la pièce des yeux distraitement, assise sur une chaise devant la baie vitrée, et le vit avancer vers la cheminée, l'air sauvage, très attirant avec ses cheveux ébouriffés par le vent et un tas de bûches dans les bras. Il croisa son regard, mais ne prononça pas un mot tandis qu'il déposait son chargement et ravivait le feu. Elle reprit le mouvement de sa main sur le carnet posé sur ses genoux, vaguement consciente que Gerard l'observait depuis le seuil du cottage avant de s'en aller, refermant doucement derrière lui.

La pensée qu'elle était seule avec Ian pénétra sa conscience. Elle déglutit péniblement, son attention se détournant de la vue qui s'étendait devant elle pour se concentrer sur les sons qu'elle percevait. De quoi avait-il parlé avec Gerard ? Allait-il lui dire quelque chose maintenant qu'ils étaient seuls ?

Elle entendit ses pas furtifs sur le sol en marbre. Il replaça le tisonnier sur son crochet dans un son métallique. Elle tenta de le localiser dans la pièce à partir des faibles bruits qui percèrent le silence qui suivit.

Sa main se figea sur le papier une seconde plus tard lorsqu'il posa ses doigts sur sa nuque. Ils étaient froids... légèrement corrosifs. Des frissons coururent le long de son dos.

*Je t'attendrai dans ma chambre ce soir.*

Elle sentit sa gorge se serrer. Il n'avait pas répété les paroles prononcées dans le petit salon tôt ce matin, mais elle les avait parfaitement entendues dans sa tête. Elle demeura immobile devant la baie vitrée, glacée, la moindre parcelle de son être dirigée vers lui. Il la caressa lentement, déclenchant le frémissement de sa peau... et de ses seins.

— Rentre à Belford avant que la nuit tombe. Sinon, je viendrai te chercher.

Sans doute voulait-il dire par là qu'elle perdait souvent la notion du temps lorsqu'elle travaillait, et qu'elle serait attendue pour le dîner. Ou bien évoquait-il l'irritabilité qui la gagnait en sa présence, et la prévenait-il subtilement qu'elle aurait à le supporter même si elle s'absentait longtemps ?

Quel que soit le sens de ses propos, il établissait clairement le fait qu'elle devait lui obéir.

La colère enfla en elle à cette pensée, mais elle était insignifiante en comparaison de la sensation qu'il avait déclenchée dans son corps par son simple contact.

Les parties les plus intimes de son être crépitaient encore bien après qu'il fut parti.

Ce soir-là, après avoir pris un bain chaud et relaxant, elle découvrit Clarisse occupée à suspendre une robe vert foncé en prévision du dîner.

— Je vous ai servi un verre d'eau gazeuse, lui indiqua la femme de chambre en désignant un plateau posé sur la table basse. Mme la Comtesse m'a demandé de vous prévenir qu'elle recevait des amis qui séjournent actuellement en ville pour les vacances et qu'ils dîneraient à Belford ce soir... M. et Mme Gravish. Mme la Comtesse est amie avec la mère de M. Gravish et son épouse était à l'école avec M. Noble.

— Vous voulez dire Ian ? demanda Francesca.

Clarisse hocha la tête.

— Oui, elle a connu M. Noble quand il était encore un jeune garçon, à l'école primaire du village. À l'époque où il est venu vivre à Belford, j'imagine. L'une des femmes de chambre les plus âgées m'a raconté qu'il n'avait pas été scolarisé avant d'arriver en Angleterre. La comtesse a donc dû l'inscrire à l'école publique pour un an et engager des tuteurs pour lui faire rattraper son retard. Il paraît que M. Noble avait l'esprit particulièrement vif. Il ne lui a fallu qu'un an pour atteindre le niveau et intégrer un établissement privé. Bref, c'est à cette période qu'il a rencontré Mme Gravish. Enfin, elle ne s'appelait pas Mme Gravish à l'époque, bien sûr...

Clarisse prit conscience qu'elle tournait en rond et lança un regard anxieux à Francesca.

— Tout ça pour vous avertir que vous devez les rejoindre avant le dîner à dix-neuf heures dans le petit salon, conclut-elle en tendant une paire d'escarpins en daim marron à Francesca. Porterez-vous celles-ci avec la robe, Madame ?

— Oui, bien sûr, répondit distraitement Francesca en repensant à ce que Clarisse venait de lui raconter au sujet de Ian pendant que la jeune femme s'activait dans la chambre. Avez-vous apprécié le bal, Clarisse ?

— Oh, oui. C'était merveilleux, s'exclama-t-elle, avant qu'une idée ne semble la traverser et la faire hésiter.

— Que se passe-t-il ?

— C'est seulement...

Clarisse se mordilla la lèvre inférieure en extrayant des dessous en soie d'un tiroir.

— Le retour de M. Noble... a dû vous bouleverser.

Elle hésita en la regardant avec inquiétude.

— J'ai entendu que vous avez été fiancés... avant, finit-elle lamentablement.

— Nous l'étions. À une époque. Mais c'est terminé à présent, précisa Francesca en s'emparant de son peigne sur la commode.

— Mais vous devez sans doute continuer à éprouver des sentiments pour lui, lâcha la jeune fille.

*Des sentiments pour lui.* Contre sa volonté, Francesca sentit les doigts de Ian effleurer sa nuque. Elle frémit et son sexe se contracta à ce simple souvenir.

— Je veux dire... M. Noble est l'homme le plus séduisant que j'aie jamais vu, ajouta encore Clarisse.

— Les apparences sont parfois trompeuses, déclara Francesca avec un petit sourire. À présent, je vais me sécher les cheveux. Oh... Clarisse ?

— Oui, Madame ? lança cette dernière par-dessus son épaule tandis qu'elle s'emparait d'une paire de bas couleur chair.

— Ne le prenez pas mal, mais je choisirai moi-même mes sous-vêtements. Appelez ça une lubie américaine.

Clarisse écarquilla ses yeux bleus avant de distinguer le sourire de Francesca. En riant, elle remit les dessous qu'elle avait sélectionnés dans le tiroir et le referma.

Francesca utilisa un fer à boucler pour onduler ses cheveux, puis elle observa en sortant de la salle de bains la classique robe en laine que Clarisse lui avait préparée. Elle repensa à l'arrogance de Ian lorsqu'il avait affirmé qu'elle le rejoindrait dans sa chambre.

Peut-être serait-ce le cas. Peut-être pas.

Quoi qu'elle choisisse, elle en serait malheureuse. Seul le moment de son mal-être serait repoussé. Il était l'unique responsable de ses sentiments contradictoires qui menaient une lutte acharnée en elle. Son agitation raviva pourtant une flamme qu'elle s'appliquait d'habitude à enfouir au plus profond de son cœur.

Elle rangea la toilette verte dans la penderie et en sortit une robe fourreau ruchée à longues manches bleu cobalt. Cinq minutes plus tard, elle étudiait son reflet dans le miroir. Ses cheveux cascadaient sur ses épaules, leur teinte dorée contrastant avec la couleur de la tenue. Elle portait des perles à ses oreilles, mais pas de collier. Son profond décolleté carré laissait sa gorge et les courbes de sa poitrine dénudée. La robe lui moulait le corps, mais le tissu ruché ajoutait une pointe de modestie à l'ensemble. De manière générale, la tenue lui donnait l'air d'une femme sophistiquée à la sensualité assumée.

Elle voulait à tout prix éviter de trahir ce qu'elle éprouvait devant les autres. Cette robe lui permettrait de déguiser ses émotions.

C'était son plan en tout cas. Elle était convaincue qu'il marcherait jusqu'à ce qu'elle pénètre quelques minutes plus tard dans le salon subtilement éclairé et découvre qu'il était vide. Déçue, elle observa une horloge sur l'une des étagères. Non... il était dix-neuf heures pile. Clarisse s'était-elle trompée d'heure ?

Un soudain pressentiment s'empara d'elle elle pivota vers la droite. Ian se tenait à l'extrémité de la pièce, terriblement séduisant dans son smoking noir, un livre à la main, les yeux brillants dans la pénombre tandis qu'il l'observait.

Elle vacilla un instant sur ses talons avant de se souvenir du rôle détaché et assuré qu'elle était censée jouer pour la soirée. Mince, pensa-t-elle tandis que Ian reposait tranquillement sur l'étagère le livre qu'il était en train de survoler et se dirigeait vers elle. Elle n'avait jamais été une bonne actrice.

— Où sont les autres ? demanda-t-elle.

— J'allais te poser la même question.

Il l'étudia longuement, s'attardant sur la peau exposée de son décolleté. Ses seins se durcirent aussitôt et elle serra les dents.

— C'est une jolie robe.

— Tu me l'as achetée, lui rappela-t-elle comme si cette information était sans importance.

Elle parcourut la pièce des yeux avant de se concentrer sur son visage lorsqu'elle y discerna son léger sourire.

— Et tu la portes pour moi ? demanda-t-il, sa voix grave faisant naître des frissons sur sa nuque.

— J'ai apporté exactement quatre robes à Belford. Tu risques donc de me voir dans chacune d'elles. Te connaissant, tu croiras certainement que je les mets toutes pour toi. Je ne peux pas contrôler tes pensées, ajouta-t-elle, glaciale.

— Non, confirma-t-il en l'enveloppant d'un regard brûlant et possessif. Il est déjà assez difficile de contrôler ses propres pensées, n'est-ce pas ?

Elle prit conscience qu'elle fixait son torse et ses épaules. Il était d'une beauté indécente dans son costume.

Elle inspira profondément.

— Nous devrions peut-être aller chercher les autres.

— Non, le feu est allumé et j'ai vu un domestique réapprovisionner le bar quand je suis arrivé. C'est ici que nous sommes censés nous retrouver. Tu veux boire quelque chose ? proposa-t-il.

— Un verre de vin blanc, s'il te plaît, acquiesça-t-elle, prête à accepter n'importe quelle excuse pour qu'il s'éloigne.

Elle resta au même endroit, apaisée par l'obscurité qui régnait dans ce coin de la pièce. Il revint bien trop tôt, cependant, un verre de chardonnay dans une main, un de bourbon agrémenté d'une goutte d'eau dans l'autre. Elle attrapa rapidement sa boisson lorsqu'il la lui tendit.



— Qui t'a dit que nous devons nous réunir à cette heure-ci ? demanda-t-elle pour essayer de comprendre pourquoi ils se retrouvaient seuls au lieu d'être entourés par la présence rassurante de leurs amis et famille.

— Gerard l'a mentionné, je crois. Il a dû se tromper.

— Peut-être qu'il a voulu se venger, observa-t-elle en prenant une gorgée du vin glacé.

— Se venger ? répéta-t-il, confus.

Elle leva les yeux au ciel. Il était si *british* parfois dans sa façon de ne remarquer que les détails qui l'intéressaient.

— Plus tôt aujourd'hui. Ici même. Les clés du cottage ? le pressa-t-elle alors qu'il demeurait impassible. Qu'est-ce que c'était que cette scène, d'ailleurs ? demanda-t-elle, sautant sur l'occasion pour poser les questions qu'elle avait gardées pour elle.

— Ce n'était rien, répondit-il en haussant les épaules.

Elle lui lança un regard sarcastique. Il fronça les sourcils et sirota son bourbon, semblant réfléchir.

— Gerard et moi sommes comme des frères. Comme tu l'as probablement constaté en travaillant avec lui à l'acquisition de Tyake, il ferait n'importe quoi pour moi et j'agis de la même manière pour lui. Mais l'autre facette de notre relation s'apparente un peu à...

— De la rivalité fraternelle ? intervint-elle sèchement. Tu ne m'as jamais parlé de cet aspect de vos rapports.

— Je n'y accorde pas d'importance, répliqua Ian en sous-entendant vaguement que, s'il y avait un problème, il venait de Gerard. C'est sans doute inévitable. Sa mère et mon grand-père étaient exceptionnellement proches, même si tante Simone était presque de la génération suivante. Gerard a donc toujours été attaché à mon grand-père et ce lien s'est encore renforcé quand ses parents sont morts dans un accident de voiture. Gerard n'avait que dix-huit ans à l'époque. Il est resté à Chatham après, seul avec lui-même, mais il continuait à rechercher la compagnie de grand-père. Il avait besoin de lui, je crois. Il lui fallait un pilier malgré l'indépendance qu'il affichait. Mes grands-parents sont devenus des figures parentales pour lui comme pour moi. Il est naturel qu'il y ait quelques frictions de temps en temps.

— Et puis, il y a l'histoire du titre de noblesse de ton grand-père et de ses propriétés que vous devrez vous partager, observa Francesca. Comment Gerard réagit-il à cela ? s'enquit-elle, sachant pertinemment que Ian se moquait de voir le titre de James revenir à son neveu plutôt qu'à lui-même, bien qu'il soit son descendant direct.

Il la dévisagea, la lueur des flammes se reflétant dans ses pupilles.

— Tu sembles étrangement intéressée par Gerard.

— Il a été très gentil avec moi depuis que cette affaire avec Tyake a commencé, répliqua-t-elle d'un ton sec.

— Je n'en suis pas étonné, marmonna-t-il avant de prendre une gorgée de bourbon.

*Il a été bien plus présent que toi.*

Il l'observa avec plus d'intensité. Elle se sentait jugée. Elle n'avait pas prononcé ces paroles furieuses à haute voix, si ? Peut-être que cela ne changeait rien, après tout. Ian lisait dans ses pensées. Elle se força à détourner les yeux et baissa la tête. Son anxiété augmenta lorsqu'elle scruta de nouveau la pièce vide... sous la lueur tamisée.

Sa présence et sa proximité éveillaient chaque parcelle de son être. Si seulement elle pouvait faire disparaître cette attirance qu'elle ressentait pour lui... cette indéniable connexion. Ian avait trouvé la force de trancher ce lien en l'abandonnant. Pourquoi était-il si difficile pour son corps et pour son esprit d'assimiler cette vérité ?

Elle hésita, priant pour parvenir à ravalier la question familière qui lui montait aux lèvres tout en se sentant incapable de résister plus longtemps aux mots qui lui brûlaient la gorge et la langue.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, visiblement conscient de la lutte qui se livrait en elle.

— Est-ce que tu vas bien ? bafouilla-t-elle.

Elle ferma les paupières brièvement, mortifiée par ce que cette simple question révélait de ses sentiments.

— En bonne santé, je veux dire, se hâta-t-elle de préciser.

Comme il ne répondait pas, elle soutint son regard. Elle peinait à s'expliquer. Comment lui avouer dans ces circonstances qu'elle avait vécu l'enfer à imaginer qu'il souffrait ou était malade pendant tous ces mois... seul.

— C'est juste que... Tu as perdu du poids, ajouta-t-elle maladroitement.

— Je suis en bonne santé. Le chagrin ne peut pas être qualifié de maladie.

— Je suis sûre que beaucoup de psychologues affirmeraient le contraire.

— Crois-tu que j'aie besoin d'un traitement ? l'interrogea-t-il sérieusement, ses yeux bleus la transperçant.

— Et si c'était le cas ? N'importe qui aurait besoin de soutien après avoir traversé une telle épreuve.

— Ne t'inquiète pas, Francesca, s'il te plaît.

Son ton suppliant et la façon dont il avait prononcé son nom comme une caresse déclenchèrent une vague d'émotions inattendues en elle.

— Étais-tu malheureux avec moi ? Ai-je voulu occulter certains signes ? demanda-t-elle avant d'avoir pu se retenir.

Elle était horrifiée par son audace. Ou était-ce sa faiblesse qui l'avait poussée à formuler la question ? Céderait-elle à la curiosité honteuse qui l'assaillait maintenant qu'elle avait commencé ?

Elle ne s'était jamais méprisée plus qu'en cet instant, et pourtant elle continuait à attendre, à appréhender sa réponse. Ses paroles semblèrent flotter entre eux dans le silence pesant. Elle déglutit lorsqu'il fit un pas vers elle, si proche qu'elle pouvait voir les minuscules points bleus au fond de ses iris. Il fit glisser son index sous son menton et caressa doucement sa gorge. Elle frémit.

— Je n'ai jamais été plus heureux que lorsque j'étais avec toi. Je ne savais pas ce qu'était le bonheur avant que tu entres dans ma vie, souffla-t-il.

— Alors, pourquoi ? Pourquoi es-tu parti ? demanda-t-elle, incapable de déguiser son désespoir.

Les mots semblèrent lui trancher les lèvres, comme aiguisés par des mois d'attente. Elle crut que son cœur allait cesser de battre lorsqu'il effleura sa joue de la main. C'était si bon... mais elle détourna la tête, blessée et confuse à la fois. Il déposa son verre sur une étagère d'un geste impatient et captura son visage. Il baissa la tête jusqu'à ce que sa bouche ne soit plus qu'à quelques centimètres de la sienne.

— Parce qu'après le décès de ma mère, après cette révélation au sujet de Trevor Gaines, je me sentais trop sombre à côté de toi, si lumineuse, beaucoup trop vide en ta présence, ajouta-t-il d'une voix tendue. Mon départ n'a rien à voir avec toi, Francesca. Rien. C'est moi. Je voulais tenter de comprendre qui j'étais. Ce que j'étais. Je l'ignore encore... et je ne te mériterai pas tant que je ne l'aurai pas découvert.

— Tu es Ian Noble, le même que tu étais avant de connaître l'existence de cet homme ignoble, dit-elle d'une voix éraillée.

Ses yeux la brûlaient mais elle s'empêchait de cligner les paupières de peur de laisser échapper ses larmes.

— Et ta réponse n'en est pas une, conclut-elle.

Au loin, elle entendit des bruits de pas dans le grand hall et une voix de femme qui donnait des instructions.

— Je suis désolé, commenta-t-il. C'est la seule que je puisse t'offrir.

Il laissa retomber ses bras et reprit son verre avant de s'éloigner. Il le déposa sur le manteau de la cheminée et fit face à la porte au moment où Anne pénétrait dans la pièce avec une domestique.

— Ian, s'exclama-t-elle, surprise. Tu es en avance.

— Nous nous sommes trompés d'heure, expliqua Ian en déposant un baiser sur la joue de sa grand-mère.

— Nous ? s'interrogea Anne en parcourant la pièce du regard.

Francesca sortit de l'ombre au fond du salon. Les yeux d'Anne s'écarquillèrent de surprise et de joie lorsque Francesca la salua. Elle maudit mentalement la gouvernante qui choisit ce moment pour allumer la lumière. L'expression animée d'Anne disparut quand elle remarqua les traits tirés de Francesca et ses joues humides.

Lisle Gravish était un homme d'environ trente-cinq ans, séduisant mais acariâtre, dont l'accent affecté et les plaisanteries snobs irritèrent Francesca qui avait déjà les nerfs à vif. Son épouse, Amy, défiait tous les stéréotypes anglais avec son sourire parfait, ses cheveux bouclés d'un noir de jais et ses courbes dignes d'une déesse italienne. Il semblait qu'une vitrine Cartier lui avait explosé au visage tant elle scintillait sous le poids de ses diamants. En plus d'être belle et glamour, elle était apparemment une chanteuse d'opéra de grand talent. Tandis qu'elle l'observait flirter outrageusement avec Ian, Francesca se demanda si elle avait déjà une poitrine aussi impressionnante lorsqu'ils étaient ensemble à l'école primaire. Ian ne semblait pas répondre à ses provocations, mais il lui accorda quelques sourires, des sourires qui étaient si rares et dévastateurs pour Francesca qu'ils équivalaient dans son esprit à des propositions indécentes dans la bouche d'un autre homme.

Cette pointe de jalousie, mêlée à ses émotions chaotiques, contribua sans doute à l'imprudence dont elle fit preuve lors de ses échanges avec Gerard, qui était assis près d'elle. Elle ne prit conscience de sa distraction que lorsqu'il se pencha vers elle et lui parla à l'oreille tandis qu'ils attendaient le plat principal.

— Vous n'avez pas encore porté le collier de diamants.

— J'ai l'intention de vous le rendre. Je vous ai dit que je ne pouvais pas l'accepter, murmura-t-elle doucement sans tourner la tête vers lui parce que les lèvres de Gerard n'étaient qu'à quelques centimètres de sa joue.

— Attendez encore un peu. Vous pourriez changer d'avis, susurra-t-il d'une voix soyeuse qui la fit frémir. Non pas que je me plaigne de ne pas vous voir porter de bijoux ce soir. Une femme intelligente sait que la perfection n'a pas besoin d'accessoire.

Elle considéra Elise qui les observait les yeux écarquillés, l'air moqueur. À son expression amusée, Francesca devina que Gerard reluquait ses seins. Elle saisit son verre d'eau, son coude forçant Gerard à s'éloigner un peu. Elise réprima un rire et s'étouffa avec son vin. Ses suspicions au sujet de Gerard furent confirmées par le regard de glace que Ian lui adressa.

Gerard lui prit la main lorsqu'ils quittèrent la salle à manger.

— Puis-je vous parler seul à seule ? demanda-t-il. Je n'en aurai pas pour longtemps.

Peut-être nota-t-il son hésitation, car il ajouta :

— C'est au sujet de Ian.

Elle lança un œil anxieux par-dessus son épaule, mais personne ne les avait suivis. Anne, James et Lisle les avaient devancés tandis que le reste du groupe s'était attardé à table. Ils étaient seuls dans le grand hall. Elle opina et Gerard l'entraîna vers une alcôve située sous l'escalier.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à voix basse, gênée par son comportement mystérieux après qu'il eut flirté avec elle tout le dîner.

En particulier lorsqu'il la pressait ainsi et se penchait vers elle. Elle prit conscience qu'il luttait pour garder son calme et dut faire un effort pour ne pas reculer.

— Avez-vous parlé à Ian ? Vous a-t-il dit où il était ? Ce qu'il faisait ? J'ai discuté avec Anne et James, et ils aimeraient comprendre, murmura Gerard.

— Non, répondit-elle en supposant que savoir qu'il était en France ne constituait pas une réponse. Mais il m'a donné l'impression qu'il envisageait d'y retourner. Il a prétendu qu'il n'avait pas terminé ce qu'il avait à faire...

Elle s'interrompit en entendant une porte s'ouvrir et des pas résonner. Elle reconnut les voix de Ian, Elise et Lucien, puis le rire d'Amy Gravish.

— Au petit salon, n'est-ce pas, Ian ? demanda Lucien.

— Oui, répondit Ian de sa voix grave.

— Quand partira-t-il ? insista Gerard lorsque la porte se fut refermée et que le hall fut replongé dans le silence.

— Je ne sais pas, chuchota-t-elle. Il ne vous a rien confié, à vous ou à ses grands-parents ?

Gerard secoua la tête.

— Francesca, commença-t-il, gêné. Existe-t-il une possibilité que Ian ait été... malade ? Peut-être hospitalisé ?

Le sang déserta son cerveau.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-elle, alarmée.

Gerard haussa les épaules.

— Cela expliquerait pourquoi il a disparu de la surface de la terre pendant si longtemps.

— Non, il affirme qu'il n'est pas malade, et je le crois. Je pensais qu'il vous avait confié quelque chose pendant que vous vous promeniez...

— Non, ce n'était pas de cela qu'il voulait me parler, répondit Gerard avec amertume, l'air songeur. J'ai l'impression qu'il s'en est ouvert à Lucien, en revanche. Ils se sont tus brusquement lorsque je suis tombé sur eux dans la salle de billard aujourd'hui.

Un sentiment désagréable s'empara d'elle. Elle connaissait le secret intime que Ian partageait avec Lucien. Ils devaient être en train de parler de leur père biologique. Qu'est-ce que Ian avait pu bien faire pendant tout ce temps qui ait un rapport avec Gaines ? Et en

quoi pensait-il que cela l'aiderait à découvrir qui il était ? Elle n'avait jamais détesté quelqu'un autant que ce criminel. Il était mort, mais il continuait à faire de la vie de Ian un cauchemar.

De sa propre vie, aussi.

Elle cilla lorsque Gerard enroula ses doigts sur son bras et l'attira à lui.

— Lui avez-vous demandé pourquoi il était parti ? insista-t-il.

— Non, souffla-t-elle en commençant à se sentir oppressée par l'intensité de ses questions.

— Ne croyez-vous pas que ce serait la solution la plus simple ?

— Excusez-moi !

Francesca sursauta au son inattendu de cette voix sévère. Ian se tenait derrière eux, les mains dans le dos, le regard froid. Francesca se dégagea en hâte de l'étreinte de Gerard, prenant conscience trop tard que ce geste lui donnait l'air coupable. Elle leva le menton et le dévisagea avec irritation, sentant son pouls battre dans sa gorge. Gerard laissa ses bras retomber le long de son corps et se tourna vivement vers Ian, comme s'il s'attendait à recevoir un coup.

— Oui ?

— Grand-père te cherche, déclara Ian, en le foudroyant des yeux.

Ce dernier sembla hésiter un moment, puis hocha brièvement la tête.

— Francesca ? dit-il en tendant la paume dans sa direction.

Elle marqua une pause, réticente, mais leva le bras dans un ultime effort pour échapper à la tempête qui faisait rage au fond des pupilles de Ian. Ce dernier lui attrapa soudainement la main avant qu'elle ne touche celle de Gerard.

— J'ai besoin de parler à Francesca, précisa-t-il avec une note fataliste.

Gerard serra les dents.

— Très bien, conclut-il froidement quand Francesca ne protesta pas.

Il pivota et s'éloigna. Ian ne lui prêtait pas attention, se contentant d'observer son cousin traverser le grand hall. Il lui fallut un moment pour comprendre qu'il attendait que celui-ci disparaisse pour entamer la conversation. Elle fut incapable de déterminer quand les pas de Gerard s'évanouirent tant son cœur battait fort à ses oreilles.

Elle savait ce qui se passait d'habitude quand le regard de Ian était de feu et de glace en même temps. Il raffermi son étreinte autour de ses doigts et l'entraîna derrière lui. Elle aurait pu refuser de le suivre.

Elle aurait pu, mais elle n'en fit rien.

Francesca le suivit en trotinant pour rester à sa hauteur. Il pénétra dans la salle de réception, comme Anne l'avait appelée lorsqu'elle lui avait fait visiter le manoir. La pièce était somptueuse, avec ses dorures, et la comtesse avait précisé qu'elle ne l'utilisait désormais que très rarement. Elle pensa que Ian allait s'arrêter, mais il la traversa avec détermination.

— Ian, l'appela-t-elle, le souffle erratique.

Mais il ne se retourna pas. Il se contenta de presser le pas tout en l'entraînant toujours à sa suite. Ils étaient à présent dans un couloir étroit plongé dans l'obscurité. Il ouvrit une porte et alluma la lumière avant de l'inviter à passer devant lui. Cette pièce ne faisait pas partie de celles qu'Anne lui avait montrées. C'était une sorte de vestibule avec des porte-fusils et des douzaines de manteaux suspendus à des crochets. Un énorme vase en porcelaine rempli de parapluies se tenait dans un coin, tout près de plusieurs paires de bottes en caoutchouc alignées. Une machine à laver et un sèche-linge surdimensionnés occupaient la majeure partie du mur opposé. Deux vieux fauteuils, qui avaient probablement décoré une pièce luxueuse à une époque, se faisaient face, certainement déposés dans la pièce par commodité, pour permettre aux promeneurs ou aux chasseurs de s'asseoir le temps d'enfiler leurs bottes avant de sortir.

Elle pivota lorsqu'elle entendit Ian fermer la porte dans un bruit sourd. Les battements de son cœur résonnèrent dans ses oreilles quand il tourna le verrou.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-elle lorsqu'il approcha d'elle.

— Tu m'as demandé ce matin si j'avais couché avec quelqu'un d'autre depuis que nous sommes séparés et je t'ai répondu que ce n'était pas le cas. Peux-tu en dire autant ? s'enquit-il froidement.

— Je n'ai aucun compte à te rendre sur ce qui s'est passé au cours des six derniers mois, Ian, rétorqua-t-elle, enragée par son comportement, mais inexplicablement excitée.

— Est-ce que tu couches avec mon cousin ? explosa-t-il en faisant un pas de plus vers elle.

Elle recula jusqu'à ce que ses fesses heurtent la machine à laver.

— Non. Mais si c'était le cas, ça ne te regarderait pas.

— Est-ce que tu veux baiser avec lui ? ajouta-t-il crûment. Parce que, lui, il en crève d'envie. D'après la rumeur, c'est un bon amant. Tu crois qu'il pourrait te satisfaire ?

Elle le gifla. violemment. Elle n'avait jamais frappé personne auparavant. La sensation était fantastique... et pourtant, elle ne s'était jamais autant détestée de manquer à ce point de sang-froid. Son agressivité traversa à peine la conscience de Ian.

Il saisit son menton entre ses doigts et la força à lever la tête.

— Francesca ?

Sa voix était plus calme, mais il exigeait toujours une réponse. Il se pressa un peu plus contre elle, jusqu'à ce que leurs corps soient plaqués l'un contre l'autre, ses seins écrasés contre son torse. Elle pouvait sentir son sexe gonfler contre son ventre, son excitation de plus en plus évidente. C'était si bon, si parfait que l'espace d'un instant elle ne put se concentrer sur ce qu'il lui demandait.

— Réponds-moi.

— Non, je n'ai pas envie de baiser avec Gerard ! cracha-t-elle, furieuse que ce soit la vérité et qu'elle ne puisse trouver un moyen de rompre ce lien vibrant qui l'unissait à Ian.

Il fit courir ses yeux sur son visage avec avidité. Elle se sentait tendue et serrait les dents de rage. Ses émotions étaient si confuses qu'en cet instant fugace elle ignorait si elle voulait l'embrasser ou le mordre comme un animal sauvage. Il plissa les paupières. Il l'effrayait un peu. Elle n'était pas la seule à être sur le point de perdre le contrôle.

— Vas-y, dit-il.

Elle cilla sous sa provocation, troublée par son érection de plus en plus flagrante.

— Mords-moi, Francesca.

Il eut à peine le temps de prononcer son nom qu'elle posa une main sur sa nuque et l'attira à elle, sa bouche se moulant à la sienne avec brutalité, ses dents se plantant dans sa lèvre inférieure tandis qu'elle l'aspirait, sa langue cherchant la sienne avec frénésie. Elle le dévorait plus qu'elle ne l'embrassait, et Ian ne la laissa pas longtemps garder les rênes. Il se pencha sur elle, la forçant à se cambrer ; la barrière de leur vêtement entre leurs peaux brûlantes leur semblait négligeable et insupportable à la fois. Seigneur, elle avait besoin de sentir son corps nu contre le sien, de le sentir en elle... Elle voulait qu'il lui prouve qu'il était là, avec elle, de la manière la plus primitive possible.

Elle perdit tout sens du temps ou de l'espace lorsqu'il lui rendit son baiser avec une passion équivalente. Il prit son visage entre ses doigts, reculant de quelques centimètres quand elle se redressa. Elle croisa son regard étincelant.



— Est-ce que je dois te demander la permission de te prendre sauvagement par derrière, ou est-ce que tu veux simplement que je le fasse ? souffla-t-il d'une voix rauque.

Elle gémit en prenant conscience qu'il avait plongé une main dans son décolleté. Il cala le tissu de sa robe sous l'un de ses seins. Elle sentit son sexe durcir un peu plus lorsqu'il contempla sa chair exposée. Avant qu'elle n'ait pu prendre une inspiration, il se pencha et aspira son téton vulnérable et tendre. Elle cria sous la sensation abrupte et délicieuse en ondulant instinctivement des hanches contre son érection. Quand ses lèvres brûlantes relâchèrent son étreinte, il était dur et rouge.

— Je t'ai posé une question, insista-t-il en révélant ses dents blanches avant de mordiller sa lèvre inférieure, faisant exploser une vague de désir en elle.

Elle lutta pour se la remémorer.

— Est-ce que j'ai besoin de ta permission ? répéta-t-il contre sa bouche comme s'il devinait qu'elle avait besoin d'un rappel.

Elle ferma les yeux, mortifiée bien qu'elle continue à mouler son bassin contre le sien. Il ne lui avait jamais posé la question avant. S'il était prêt à la posséder, il agissait, sachant parfaitement qu'elle serait disposée à répondre à son désir. C'était ce qu'elle aimait... ce dont elle avait besoin.

— Ne m'oblige pas à te répondre, souffla-t-elle avec rage, les paupières toujours fermées.

— Très bien. Alors, je ne te poserai pas la question.

Il fit courir ses paumes sur ses jambes et remonta sa robe. Ses doigts s'immiscèrent aussitôt dans sa culotte.

— Ah, c'est bon... Tu es si douce, si mouillée, si excitée, siffla-t-il tout près de ses lèvres gonflées.

Elle frémit lorsqu'il frota son index contre son clitoris humide d'un geste ni tendre ni brutal, qui lui était propre, tout simplement. Parfait. Elle serra les dents et plaqua son ventre contre lui. Il grogna et, en une fraction de seconde, la fit pivoter pour relever complètement sa robe, dévoilant son derrière et ses hanches. Elle sentit son membre ferme contre son dos et répondit aussitôt à sa demande muette en se penchant en avant, les mains appuyées sur la machine à laver. Il fit rouler sa culotte sur ses cuisses tout en maintenant sa verge dure contre ses fesses. Il recula imperceptiblement pour laisser passer le sous-vêtement entre leurs corps. Elle ouvrit les yeux dans les secondes qui suivirent tandis qu'il palpait ses hanches. Elle émit un son impuissant, en proie à un désir si ardent qu'elle se sentit mouiller de plus belle.

Puis elle ferma de nouveau les paupières en entendant le zip de sa braguette. Il posa la paume sur l'intérieur de sa cuisse et elle écarta un peu plus les jambes tandis que chacune de ses inspirations devenait de plus en plus douloureuse. Elle se mordilla la lèvre,

soumise à une torture délicieuse lorsqu'il glissa les doigts dans les replis de sa féminité. Elle se le représentait derrière elle, une main enroulée autour de son pénis, une expression déterminée sur le visage tandis qu'il l'observait. Il pressa son gland contre sa fente, lui arrachant le peu d'air qu'elle était parvenue à conserver.

— Ne bouge pas, ordonna-t-il d'une voix tendue.

Il raffermi son emprise sur ses hanches et commença à aller et venir. Elle réprima un cri. Il s'enfonçait profondément en elle, son sexe pulsant au creux de son être. La brûlure était merveilleuse.

— Essaie de ne pas faire de bruit. Je t'ai emmenée aussi loin que j'ai pu, mais le personnel pourrait nous entendre, murmura-t-il à travers le ronronnement qui emplissait ses oreilles.

Il accéléra ensuite ses mouvements, s'empalant en elle avec force à un rythme régulier. Elle fixait d'un regard vide le panneau de commande de la machine à laver, la bouche entrouverte, envahie – non, submergée – par la sensation. Ses hanches allaient à sa rencontre malgré elle, les muscles de ses bras se contractaient pour parer la puissance de ses assauts. Elle savait qu'elle aurait dû refuser, mais il était inutile de se raisonner face à un ouragan ou à un tremblement de terre. Ce que Ian lui faisait – ce qu'il était – la laissait impuissante. Il était une force de la nature et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était serrer les dents et accepter ce qu'il lui offrait.

Il grogna derrière elle, sans jamais ralentir ses coups de reins, au contraire... Ils étaient plus vigoureux... plus rapides. Elle ne protesta pas lorsqu'il enroula un bras autour de sa taille pour la soutenir et l'invita à poser un genou sur la machine pour s'ouvrir un peu plus à lui. Il la pilonnait, leurs corps claquant l'un contre l'autre, et cette fois, elle ne put contenir un gémissement. Il marqua une pause. La sueur perlait sur la lèvre supérieure de Francesca tant elle était excitée par sa vulnérabilité.

— Tu veux quelque chose pour étouffer tes cris ?

Elle hocha la tête, haletante. Elle avait déjà entamé son ascension vers l'orgasme. Le sentir aller et venir en elle, ses testicules fermement pressés contre son sexe humide, lui suffisait à approcher de l'extase. Une serviette tomba devant son visage et elle prit conscience qu'il l'avait attrapée sur une étagère au-dessus d'elle. Il ne l'avait jamais pénétrée aussi profondément et il continuait à la posséder, impitoyable. La machine à laver se mit à bouger sous leurs mouvements, cognant contre le mur tandis que Ian plongeait en elle. Il jura en réponse, mais ne ralentit pas. Elle pouvait à peine maintenir sa position sous la violence de ses assauts. Il planta ses doigts dans ses fesses en la besognant, les écartant pour mieux l'exposer à son sexe et à son regard insatiable.

Elle plaqua la serviette contre sa bouche, étouffant un cri quand l'orgasme déferla en elle.

— C'est bon, Seigneur, comme c'est bon ! l'entendit-elle s'écrier brutalement comme s'il se trouvait au bout d'un long tunnel.

Il continua à s'enfoncer en elle tandis qu'elle tremblait sous les vagues du plaisir. Au moment où les spasmes refluèrent, elle le sentit se retirer. Il laissa échapper un cri sourd, et elle sut que la sensation avait été aussi désagréable pour lui que pour elle. Elle tourna la tête.

— Ian ? l'appela-t-elle, désorientée.

— Donne-moi la serviette.

Elle cilla sous la brusquerie de ses paroles. Elle retira son genou de la machine, alanguie et enivrée, et pivota. Le brouillard de l'extase se dissipa aussitôt. Le spectacle qu'il lui offrait était saisissant. Son pantalon et son caleçon roulés sur ses cuisses musclées, il s'activait sur son effroyable érection avec férocité.

— La serviette, la pressa-t-il entre ses dents serrées.

Son visage fut agité de convulsions, son corps se raidit. Elle se précipita pour la lui tendre, mais il était trop tard. Il éjacula, les épaisses gouttes de sperme giclant sur le carrelage. Il était si beau en cet instant, si fort et pourtant si impuissant sous les griffes du désir qu'elle sentit son cœur se serrer de manière insoutenable. Elle fondit sur lui, recueillant sa semence dans la serviette avant de l'enrouler sur son sexe. Elle continua à le masturber lentement dans le tissu, se servant des doigts de sa main libre pour caresser le dessous de sa verge brûlante. Il grogna et la prit par l'épaule, lui prouvant qu'il trouvait ses caresses merveilleuses. En cet instant volé, hors du temps, c'était tout ce qu'elle voulait savoir.

Il relâcha bientôt son étreinte et ses tremblements s'apaisèrent. Lentement, elle leva les yeux sur son visage. La couleur de ses joues intensifiait le bleu de ses iris.

— Nous devons rejoindre les autres, expliqua-t-il d'un ton bourru, le souffle encore court. Je ne voulais pas que ça puisse te gêner, ajouta-t-il en regardant la serviette couverte de sperme.

Une vague de chaleur s'empara d'elle à l'idée d'être emplie de son essence tandis qu'elle bavardait avec les autres, sa semence coulant dans sa culotte, mouillant ses cuisses... Elle trouvait la notion excitante en théorie, mais il avait raison. La sensation aurait été inconfortable, sans parler de l'embarras potentiel qu'elle aurait pu impliquer.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle déposa la serviette sur la machine et se pencha pour remonter sa culotte. Les gestes mécaniques qui suivaient la passion lui firent reprendre pied avec la réalité. Elle descendit sa robe et, cédant à une pulsion, elle récupéra la serviette et la jeta dans le tambour avant de lancer un cycle de lavage à la température la plus haute. C'était stupide,

immature, elle le savait – comme si elle croyait vraiment pouvoir évacuer de cette manière ce qui venait de se passer.

Elle gardait la tête baissée pour éviter le regard de Ian.

— Faut-il vraiment y retourner ? demanda-t-elle finalement.

Combien de temps s'étaient-ils absentes ? Ils ne devaient pas avoir pris plus de quinze minutes étant donné l'intensité du désir qui les avait emportés. Il s'interrompit alors qu'il remontait son pantalon.

— Francesca !

Elle leva lentement les yeux vers lui.

— Si c'est ce que tu souhaites, je t'emmène immédiatement dans mon lit. J'ai dit aux autres que nous les rejoindrions pour toi, pas pour moi.

Brutalement, elle émergea de sa torpeur. Peu importait la tendresse qu'elle avait ressentie en le voyant trembler sous les vagues de l'orgasme. Peu importait qu'elle veuille se donner à lui encore et encore. Il l'avait abandonnée. Il ne pouvait lui promettre un avenir.

Il ne le ferait pas.

*Où as-tu pu aller pour me quitter sans un mot ?*

La question lui brûlait la gorge, mais elle ne la posa pas. Il ne voulait visiblement pas lui apporter les réponses qu'elle attendait... ou lui présenter ses excuses. Sa fierté lui dictait de se taire.

— Je veux les rejoindre. Anne risque de s'inquiéter si nous n'y allons pas, annonça-t-elle d'une voix creuse.

Il haussa les sourcils en attachant en hâte sa ceinture.

— Elle s'inquiétera quoi qu'il en soit, mais c'est ta décision.

Elle se lissa les cheveux et tira sur sa robe.

— J'irai le premier. Je leur dirai que tu es partie te rafraîchir, proposa Ian.

Il laissa ses bras retomber le long de son corps. Il était aussi impeccable et séduisant que jamais, peut-être même plus avec la teinte légèrement rosée de ses joues.

— Très bien, répondit-elle d'une voix grave.

Il était difficile de décrire ce qu'elle ressentait, étant donné son impulsivité. Son appétit enragé.

— Francesca ?

Elle croisa son regard avec réticence.

— Tu me rejoindras malgré tout dans ma chambre ce soir. Je sais ce qu'il te faut et ce n'est pas ça. Pas entièrement. Ça, c'était pour moi. J'avais besoin de m'assurer que tu m'appartiens toujours.

— Je n'appartiens à personne, Ian, opposa-t-elle d'un ton cinglant avant de se diriger vers la porte et de la déverrouiller.

En quoi cette pensée était-elle réconfortante ? Elle ne pouvait se fier à elle-même. Et les paroles de Ian ne contenaient-elles pas une part de vérité ? Qui savait mieux que lui ce qu'elle voulait ?

Elle brûlait de désir. Elle se consumait de désir. Elle avait besoin de Ian, mais aussi de cette intimité pure, parfois choquante, qu'ils chérissaient autrefois. Celle qu'ils venaient juste de partager.

Comment pouvait-elle à la fois se délecter de cette connexion et la mépriser ?

Son pouls s'accéléra lorsqu'elle sentit sa présence derrière elle tandis qu'il la suivait silencieusement dans l'obscurité.

Lucien et Ian se tenaient près du bar, au fond de la pièce, à distance du groupe qui discutait avec animation. Anne avait lancé une sélection de morceaux de jazz qui étouffait leur conversation. Francesca n'était pas encore revenue.

— Ne me dis pas que tu n'as pas envie d'en apprendre plus sur Gaines, déclara Ian en parcourant le salon des yeux.

— Tu sais bien que si, mais je suis davantage intéressé par nos frères et sœurs. Ceux qui connaissent déjà l'identité de leur père biologique en tout cas. Comme cet homme, Kam Reardon, dont tu m'as parlé.

— Ils méritent tous de savoir. Chacun d'entre eux. Si personne ne les a mis au courant, nous devrions le faire.

Il sentit le regard de Lucien sur son visage.

— Excuse-moi de te le signaler, Ian, mais cette révélation n'a pas été très positive pour toi. Si je me fie à ton exemple, je pense qu'il serait terrible de diffuser cette vérité auprès d'autres innocents.

Ian fit face à son demi-frère, furieux, mais Lucien ne cilla pas.

— Crois-en mon expérience, il n'y a rien d'agréable à annoncer à quelqu'un que la folie de Trevor Gaines est la raison de son existence. Ta réaction me pousse à penser que nous devrions enterrer son nom avec son cadavre et ne plus jamais le mentionner.

— Tu ne le penses pas vraiment, affirma Ian d'une voix cassée. Tu es curieux. Tu m'as écouté avec beaucoup d'intérêt quand je t'ai fait part de mes découvertes. Il y a d'autres secrets à explorer. Reardon possède les réponses, j'en suis sûr. Je n'ai simplement pas été capable de localiser ce salaud et j'ai dû partir avant d'y arriver, ajouta-t-il en portant son verre à ses lèvres.

Francesca pénétra dans la pièce à ce moment. Il regretta l'éclat éloquent de ses joues et son sourire hésitant lorsqu'elle se mêla au groupe, mais il n'aurait rien changé s'il avait

dû recommencer. En un sens, il était ravi que ses pommettes roses et sa légère gêne après leur absence soient évidentes aux yeux des autres.

Et pourtant, il n'avait aucun droit de la marquer de son empreinte, aussi sauvage soit-il, pensa-t-il en serrant les dents de frustration.

— Comptes-tu expliquer à Francesca ce que tu faisais en France ? entendit-il Lucien murmurer, devinant qu'il observait lui aussi la jeune femme.

— Non. Et je t'en prie, ne lui en parle pas, répondit Ian sur un ton plus dur qu'il ne l'avait voulu.

Il plongeait son regard dans celui de Lucien.

— Elle essaierait de me convaincre d'abandonner.

— C'est ce que ferait Elise si je m'étais lancé dans cette mission, confirma Lucien. Sais-tu pourquoi tu n'as pas confié à Francesca ce que tu viens de me dire ?

Ian haussa les épaules.

— Parce que, toi, tu peux comprendre.

— Je comprends, en effet... J'admets que je suis intrigué par Gaines. Comment ne pas l'être ? Et je veux t'aider à localiser nos frères et sœurs qui voudraient entrer en contact avec nous. Peut-être existe-t-il une chance d'extraire du positif de cette folie. J'en doute, mais qui sait ?

— Nous sommes bien devenus amis, observa Ian en reportant son attention sur Francesca.

— C'est vrai. Mais pour en revenir à Francesca, tu sais parfaitement qu'elle comprendrait la situation. En fait, tu ne lui dis rien car elle essaierait malgré tout de te dissuader ; tu sais qu'elle est la seule à pouvoir te faire changer d'avis. Tu t'obstines à lui cacher la vérité pour pouvoir continuer avec ton obsession.

— Mon obsession ? cracha Ian.

Il vacilla devant la gêne de Lucien. Ou son inquiétude ? Il se tourna vers les autres et vit Anne, Elise et James qui leur lançaient des regards soucieux tandis que Francesca semblait confuse. Il avait haussé le ton sans le vouloir. Qu'est-ce qui lui prenait, bon sang ? Il inspira profondément pour tenter de recouvrer son sang-froid. Il pinça les lèvres, attendant que les autres se détournent.

— As-tu parlé à Elise de ce que je t'ai confié ? demanda-t-il à Lucien d'une voix contenue après un silence. Lui as-tu expliqué que tu envisageais de visiter la propriété de Gaines avec moi le moment venu ?

— Non, admit Lucien, et si je ne l'ai pas fait, c'est parce que je sais qu'elle racontera sans doute tout à Francesca tant que nous sommes à Belford. Je me doutais que tu étais résolu à lui cacher cette affaire. J'en parlerai à Elise lorsque nous serons dans l'avion pour Chicago.

Ian prit un air renfrogné.

— C'est pour cette raison que je n'ai rien dit à mes grands-parents. Ils adorent Francesca. Ils lui rapporteraient tout... et la supplieraient de me sauver ou ce genre de conneries.

Ils restèrent silencieux un moment à observer les autres parler près du feu. Ian se raidit en voyant Gerard approcher de Francesca, mais cette dernière leva aussitôt ses yeux sombres et brillants vers lui, le frappant au plus profond de son être, comme toujours. Elle détourna la tête lorsque Elise s'adressa à elle.

— Es-tu sûr de savoir ce que tu fais ? s'enquit Lucien d'une voix tranquille.

Il se demanda si son demi-frère faisait référence au regard intense de Francesca ou s'il s'interrogeait sur sa santé mentale. Ian choisit de croire en la première théorie, la dernière étant bien trop troublante.

— Non, répondit-il en plongeant ses lèvres dans son verre, mais je suis incapable de garder mes distances avec elle.

— Tu devrais déterminer qui tu as le plus dans le sang. J'espère que c'est Francesca, et pas Gaines, commenta Lucien avant de prendre son whisky pour rejoindre son épouse.

Ian grimaça sous la sévérité de cette déclaration. Comme si le problème se résumait à choisir entre la femme de sa vie et un ignoble pervers. Il pensait que Lucien le comprendrait – et pour être juste, c'était peut-être le cas. Mieux que quiconque en tout cas. Lucien était lui aussi souillé par Trevor Gaines, mais leur géniteur n'empoisonnait pas son système... Pour Ian, il était devenu un mal dont il devait se purger à tout prix. Il devait se libérer de cette impureté s'il voulait retrouver la paix.

Avant d'espérer reconquérir Francesca.

Ces derniers jours, il lui fallait fournir bien plus d'efforts que d'ordinaire pour concentrer son esprit sur son objectif. En particulier ce soir.

Viendrait-elle ?

Il s'installa à son bureau dans sa suite, toujours vêtu de son pantalon de costume et de sa chemise, sa cravate dénouée, pour étudier les divers documents que Lin lui avait envoyés pour information. Son intérêt pour Noble Enterprises avait grandi depuis qu'il était de retour en Angleterre, même s'il n'était que l'ombre du dirigeant qu'il avait été. Peut-être était-ce lié aux nombreux détails fournis par Lin lorsqu'il l'avait interrogée sur les activités de Francesca à Chicago, ce qui avait conduit son assistante à lui exposer avec minutie le déroulé de l'acquisition de Tyake.

Il s'interrompit en ouvrant la pièce jointe attachée à un mail de Lin dont le sujet était : *La nouvelle du rachat de Tyake par Noble Enterprises se répand*. Il ne l'avait pas consulté plus tôt, car il savait déjà que la rumeur s'était propagée, mais en cet instant il

avait du temps à tuer. Immédiatement, une photo en noir et blanc de Francesca sortant de l'ascenseur des tours Noble apparut à l'écran, son grand-père en arrière-plan. Le titre mentionnait que la famille s'était réunie en vue de l'acquisition de Tyake, bien que le premier paragraphe souligne son absence notable. Il consulta la date de parution du journal avant de taper une brève réponse à Lin.

Si Francesca ne venait pas, devrait-il se rabattre sur la vidéo une fois de plus ? Lucien l'avait accusé plus tôt d'être obnubilé par Trevor Gaines et son histoire sordide, mais Ian considérait que son obsession portait davantage sur l'image de Francesca s'abandonnant à l'extase... s'offrant à lui en toute confiance. Il mourait d'envie de l'admirer, en particulier depuis qu'elle se fermait désormais à lui, même si elle brûlait d'apaiser cette flamme qui la consumait de l'intérieur. Il connaissait ce feu si particulier. Il l'endurait quotidiennement depuis qu'il l'avait quittée. Il refusait de la voir souffrir quand il pouvait la soulager, ne serait-ce qu'en partie.

C'était lui qui avait remplacé sa confiance et sa tendresse par la colère et les doutes. Ce constat ne rendait que plus insupportables son regard et son abandon à l'écran. L'image n'en était que plus attirante... et triste.

Il leva brusquement la tête en entendant le coup furtif frappé à la porte. Il referma vivement son ordinateur. Lorsqu'il lui ouvrit, elle se contenta d'entrer sans prononcer un mot. Elle s'était changée, mais elle n'était pas en pyjama. Elle portait un jean et un tee-shirt moulant, ses longs cheveux dorés ondulant dans son dos. C'était la tenue qu'il associait le plus à Francesca – celle d'une artiste à l'esprit libre. Cette vision intensifia la douleur au creux de sa poitrine. Son visage était pâle lorsqu'elle se retourna pour lui faire face, son expression intense. Il reconnut la défiance d'une femme blessée, mais insoumise.

Il referma derrière elle et tourna le verrou. Elle se taisait toujours tandis qu'ils s'observaient dans un silence assourdissant.

— Eh bien, je suis là, dit-elle d'un ton sec. Je crois que je préférerais que tu te montres triomphant au lieu d'agir comme si ma venue était inévitable.

Il haussa les sourcils.

— Mon arrogance te reconforterait ?

— Elle me permettrait de te détester.

— Tu ne me détestes pas ? demanda-t-il en marchant sur elle.

Les grands yeux de Francesca s'éclairèrent d'une lueur méfiante. Ses lèvres tremblaient.

— Tu m'as quittée, répondit-elle d'une voix rauque, quelle femme ne détesterait pas son fiancé pour ça ? Surtout lorsqu'elle s'abaisse à venir frapper à sa porte après, en suppliant.



— Tu ne me supplies pas, affirma-t-il fermement. J'ai proposé de te donner ce dont tu avais besoin.

— Et rien d'autre, finit-elle avec amertume. De quoi ai-je besoin, selon toi ? D'une punition pour être venue jusqu'ici ? Je dois t'avouer que je suis en partie d'accord.

— Non.

Il détestait la voir dans cet état. Francesca n'était pas née pour être cynique. Il posa une main sur sa joue et fit y glisser son pouce comme pour effacer son chagrin... son désespoir.

— Tu luttas contre toi-même, ton âme saigne sous tes efforts. Tu crois vouloir échapper aux liens qui te maintiennent en sécurité, mais en réalité, tu as besoin qu'ils soient renforcés.

Il sentit son visage se contracter sous ses doigts. Elle leva la tête vers lui, un désir furieux au fond des yeux.

— Pourquoi te laisserais-je renforcer ces liens, alors que tu repartiras bientôt et que je serai seule à me débattre de nouveau contre eux... à saigner encore une fois ?

— Parce que je ferai mon possible pour revenir.

— Promets-le-moi.

Il cilla sous la sincérité de sa requête.

— Je ne peux pas.

Elle émit un son étouffé qui l'anéantit. Il pressa son front contre le sien.

— Je veux être avec toi plus que tout au monde, Francesca, mais je ne pourrai pas tant que je ne me sentirai pas... entier. Je t'en prie, comprends-moi.

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui, fermement, se délectant du parfum de ses cheveux.

— Il n'y a pas d'autres femmes à mes yeux. Si je ne parviens pas à me sentir à la hauteur pour toi, je n'en voudrais pour autant aucune autre. Si je ne trouve pas ma place à tes côtés, je poursuivrai mon chemin seul. Il faut que tu le comprennes. Je ne t'abandonne pas. C'est moi qui reste ancré au rivage quand le reste du monde prend le large.

Il la sentit frémir. Elle secoua la tête, la joue pressée contre son torse. Elle enroula les bras autour de sa taille.

— Mais je suis là. Je suis juste là.

— Je le sais, dit-il en la forçant à lever le menton.

Ses yeux brillèrent de larmes. Il effleura ses lèvres des siennes, absorbant les légers frémissements qui la parcouraient... les chérissant.

— Tu souffres. Laisse-moi te soulager.

Elle se blottit contre lui, le tissu fin de son tee-shirt ne masquant rien de ses courbes fermes et voluptueuses, de sa tension... de sa fièvre. Elle ferma les paupières.

— Oui, confirma-t-elle. J'ai besoin d'aide. Je n'arrive pas à...

Sa voix se brisa et il couvrit sa bouche de la sienne pour fuir cette preuve de son chagrin. Cette vision était une torture pour son âme quand il se savait responsable de sa souffrance. Il l'avait habituée à son toucher, lui avait appris à répondre à ses désirs et même à les surpasser. Il lui avait affirmé un jour que seule une poignée d'hommes sur la planète étaient capables de la dominer sexuellement, et il le pensait. Elle possédait un esprit si fort, si intense qu'elle ne se soumettait – ne pouvait se soumettre – qu'au bon partenaire. Il était déjà conscient avant de la quitter d'être incroyablement chanceux de faire partie de ces quelques élus, mais en cet instant, il se considérait comme béni... et damné en même temps.

Il l'embrassa avec passion tout en commençant à la déshabiller, l'apaisant lorsqu'elle se plaquait contre lui avec frénésie, la domptant lorsque son désir devenait tel qu'elle le mordait. Elle grogna de protestation quand il interrompit leur baiser pour passer son tee-shirt par-dessus sa tête, mais leurs bouches se retrouvèrent aussitôt. Il s'abreuvait de sa douceur tout en détachant son soutien-gorge pour masser sa poitrine avec délectation, titillant ses tétons jusqu'à ce qu'ils soient si durs qu'il en saliva.

Il leva la tête et fit glisser sa cravate le long de son col.

— Retire le reste de tes vêtements et viens ici, ordonna-t-il en s'installant au bord du lit.

Il l'observa, son regard s'attardant sur ses joues et ses lèvres roses, puis sur ses seins pâles qui se soulevaient au rythme de sa respiration saccadée. L'espace d'un instant, il se demanda si elle se rebellerait contre cet ordre abrupt, mais elle obéit presque immédiatement. Elle souffrait tellement. Ils se débattaient tous deux dans un océan de désir.

Sa bouche s'assécha lorsqu'elle retira ses chaussures, puis fit glisser son jean et sa culotte sur ses hanches. Il avait oublié à quel point elle était magnifique. Il se souvint de la première fois qu'il l'avait vue nue – sa taille fine et ses courbes voluptueuses, sa peau pâle et douce, les poils dorés entre ses cuisses fermes. Il désirait plus que tout presser son visage contre son ventre en cet instant, absorber sa douceur et sa chaleur, inhaler le parfum subtil de son sexe. Elle lui avait demandé une fois s'il voulait qu'elle s'épile comme il le faisait, mais il avait catégoriquement refusé. Il était bien trop conscient de sa perfection pour l'altérer.

— Viens ici et retourne-toi, murmura-t-il.

Elle suivit ses instructions et avança vers lui, entièrement dévêtue. Ses cheveux balayèrent l'air lorsqu'elle pivota. Ses fesses étaient musclées, mais ultra-féminines, délicieusement bombées. Sa paume brûlait de les toucher, de claquer sur sa peau,

malicieusement d'abord... puis autrement. Il caressa sa taille et ses hanches, ébloui par ce contact soyeux. Il pinça doucement son derrière.

— Regarde-moi, ordonna-t-il lorsqu'il prit conscience de s'être attardé sur cette sensation.

Elle obéit et il brandit sa cravate. Son sexe palpitant gonfla dans son pantalon lorsqu'elle joignit docilement les poignets devant elle.

Oh, Seigneur ! Elle était si merveilleuse. Si unique. Bien plus qu'il ne le méritait.

Il l'attacha puis étudia intensément son visage, sondant son état d'esprit, cherchant un indice de ce dont elle avait besoin. Elle avait la tête haute, mais il décelait sa fragilité au fond de ses yeux, telle une douce créature doublée d'un animal sauvage...

Il se leva et pénétra dans le dressing. Lorsqu'il en sortit, il tenait une ceinture en cuir à la main.

Francesca veilla à demeurer impassible lorsqu'elle l'aperçut l'enrouler dans sa main droite. Il approcha, la foudroyant de son regard perçant, et remonta lentement les manches de sa chemise. Le sexe de Francesca se contracta et ses tétons durcirent devant le spectacle de ses puissants avant-bras parsemés de poils bruns. Il remontait toujours ses manches avant de la punir. Son corps avait été conditionné pour s'éveiller à cette simple vision, mais ce soir, l'anxiété se mêlait au désir.

— Je sais que je n'ai jamais utilisé de ceinture avant, confirma-t-il.

— Tu disais que c'était trop douloureux.

— Je n'ai pas beaucoup d'accessoires ici, expliqua-t-il, faisant référence à la pièce emplies de jouets coquins de son loft.

Il posa la paume de sa main libre sur son cou et caressa lentement sa gorge de son pouce en un geste apaisant, comme s'il devinait qu'elle respirait difficilement sous l'effet conjoint de la passion et de la crainte qui croissaient dans sa poitrine.

— Je vais y aller doucement, Francesca, tu peux me faire confiance. Tu sais que je ne te ferai jamais de mal.

Elle sentit son cœur se serrer. Il ferma brièvement les yeux et elle devina ses regrets.

— Pas de cette façon, en tout cas, précisa-t-il. Jamais. Tu me crois ?

— Oui, souffla-t-elle en soutenant son regard.

Sur ce point, elle lui faisait confiance.

Il hocha lentement la tête, étudiant toujours son visage avec gravité. Elle se demanda ce qu'il y lisait. Il avait dit une fois que les femmes étaient un mystère pour elles-mêmes. Elle n'aurait pu être davantage d'accord qu'en cet instant. Elle savait aussi qu'il avait le don de décoder ses sentiments... et c'était pour cette raison qu'elle se tenait ici, nue et ligotée devant cet homme qui l'avait pourtant repoussée.

— Viens par là, indiqua-t-il d'une voix calme en désignant l'un des grands piliers du lit à baldaquin.

— Lève les bras au-dessus de ta tête et pose les mains sur le pilier. Non, ne te tortille pas ainsi, la reprit-il en la positionnant comme il le voulait.

Lorsqu'il eut terminé, elle se tenait presque droite, légèrement penchée en avant, suspendue au lit par ses mains nouées. Il fit glisser la ceinture entre ses cuisses avant de les fouetter doucement. Elle écarta aussitôt les jambes en réponse à cet ordre silencieux tandis qu'une vague de chaleur liquide déferlait en elle.

— C'est très bien, commenta-t-il d'un ton rauque.

Il fit passer ses longs cheveux sur l'une de ses épaules, exposant complètement son dos à sa vue. Son clitoris se contracta douloureusement lorsqu'il effleura ses hanches avant de pincer ses hanches. Puis ses doigts furent remplacés par le cuir de la ceinture qui courait sur ses reins et l'arrière de ses cuisses. Elle gémit doucement.

— Je vais te préparer avec la main, l'entendit-elle expliquer.

Elle se mordit la lèvre inférieure lorsqu'il assena une claque sur son derrière, ce geste vif et expert déclenchant aussitôt une douleur familière. Il la fessa de nouveau. Sa peau brûlait, mais sa fièvre était presque insoutenable. Les sensations la submergèrent tandis qu'il éveillait son corps, intensifiées par les sons érotiques de sa chair contre la sienne et par le fait de savoir qu'elle autorisait cela... qu'elle en avait envie. Il continua à la provoquer, attisant son désir. Elle tourna la tête pour le regarder avec avidité, s'extasiant de la lueur ardente et possessive au fond de ses pupilles pendant qu'il faisait claquer sa main avec des gestes parfaitement mesurés. Il leva les yeux et émit un son rauque.

Francesca se détourna aussitôt et ferma les paupières, submergée par la honte et l'excitation.

Ian laissa retomber sa main. La peau de ses fesses fourmillait et la brûlait agréablement. Son sexe était chaud et humide. Elle garda les yeux clos, tendant l'oreille pour décrypter les sons qui déchiraient le silence. Soudain, le cuir effleura ses reins. Ian faisait courir la ceinture sur sa chair irritée. Son clitoris se gonfla par anticipation. Elle serra les dents.

La douleur serait vive. Elle se consumait à cette idée. Elle en avait besoin.

— Ne bouge pas, ordonna Ian.

Il la fouetta doucement à plusieurs reprises. Elle savait par expérience que ces coups n'étaient que des tests pour lui permettre de maîtriser l'instrument. Il leva le bras. Ses muscles se contractèrent. Puis la ceinture s'abattit sur elle. Une brûlure vive et fulgurante, plus intense que tout ce qu'elle avait connu jusque-là la gagna. Elle gémit en tortillant des hanches. Elle ne cherchait pas à échapper au prochain coup, non, elle était simplement trop exaltée pour rester en place.

— Chut, murmura-t-il en pressant sa paume contre sa peau sensible. Ça va ? demanda-t-il après un moment.

— Oui, parvint-elle à articuler.

Elle attendit, soumise à une excitation si violente qu'elle la torturait. L'air siffla et la ceinture s'écrasa de nouveau sur son derrière. Elle haleta. Aussitôt, il atténua la sensation, chassant la douleur de sa main, attisant son désir jusqu'à ce qu'elle se languisse de sentir le contact du cuir à nouveau. C'était insupportable. Délicieux... exactement ce dont elle avait besoin.

Après qu'il eut recommencé cinq fois, elle criait sans pouvoir se contrôler, en proie à un appétit enragé. Il assena une dernière tape sur le creux de ses fesses et s'interrompit pour la caresser fermement, lui arrachant une autre plainte.

— Redresse-toi, dit-il d'une voix tendue.

Elle s'écarta du pilier.

— Tourne-toi.

Elle obéit, le souffle court. Le spectacle qu'il lui offrit la bouleversa. Elle ferma les paupières pour s'en protéger. Il était d'une beauté insoutenable dans son pantalon de costume, avec sa chemise ouverte au col et ses avant-bras exposés, sa main virile serrée sur la ceinture. Il fit un pas vers elle et effleura sa taille, ses côtes puis ses seins de la lanière.

— Ouvre les yeux, Francesca, demanda-t-il calmement.

— Non, répondit-elle d'une voix tremblante, déterminée à préserver une minuscule part d'elle-même inviolée.

En sécurité. Elle s'était autrefois offerte à lui sans réserve et elle en ressentait les conséquences chaque seconde de sa vie. Le cuir aguicheur resta immobile sur sa poitrine, puis retomba. Elle sentit qu'il la contournait. Il posa une main sur son épaule, à présent derrière elle.

— Penche-toi et écarte les jambes. Cambre-toi. Garde les bras au-dessus de la tête, lui intima-t-il d'un ton dur lorsqu'elle commença à obéir. Je vais te soutenir.

La ceinture mordit son fessier. Elle hurla. Ses cuisses tremblaient. Elle se sentait cruellement exposée et vulnérable dans cette position.

— C'est parfait. Encore quelques coups et tu seras soulagée.

Il glissa une main entre ses jambes. Elle gémit sous la violence du plaisir lorsqu'il enfonça un doigt en elle tout en stimulant son clitoris. La sensation ne fut pas progressive, mais explosive à ce contact. Elle arqua le dos, surprise par la force de ses émotions, mais il la retint par l'épaule.

— C'est bien, répéta-t-il en taquinant le bouton enflé de son désir, mêlant dureté et douceur dans sa voix. Tu vas jouir pour moi et t'abandonner à l'orgasme. Tu vas me laisser le contrôle.

Elle gémit sans pouvoir se retenir, la brûlure de ses fesses amplifiant celle de son clitoris. C'était délicieux. Intenable. Puis son bras s'éloigna et la ceinture mordit de nouveau sa chair. Elle cria de douleur et d'extase. Il fit glisser ses doigts le long de son dos avant d'écartier ses fesses irritées pour exposer son sexe humide à sa vue. Elle trembla lorsqu'il l'effleura avec la lanière et remonta entre ses jambes pour taquiner son anus. Elle se consumait.

Il posa de nouveau la paume sur son épaule. Elle entendit le cuir fouetter l'air avant de s'abattre sur sa peau, claquant à ses oreilles comme un coup de feu. Elle frémissait de manière incontrôlable, aux portes de la jouissance. Elle sentit la ceinture frôler sa cuisse en tombant au sol et Ian l'attira contre lui, pressant sa braguette contre ses reins, enfonçant ses doigts dans ses hanches pour la maintenir contre sa puissante érection, une main plongeant entre ses jambes.

— Jouis... et ne t'arrête pas.

Elle s'enflamma à son toucher et l'orgasme explosa. Ses paroles sévères résonnaient dans son esprit, étouffées par les vagues de plaisir qui déferlaient en elle. *Jouis et ne t'arrête pas*. Il la caressait de plus en plus vite, et ses muscles ne cessaient de se contracter sous les ondes délicieuses de l'extase. Pourquoi ne s'apaisait-elle pas ? Oh, Seigneur, ça n'avait jamais été aussi bon. Aussi terrible. Aussi divin.

Lorsque les sensations commencèrent à refluer, il dut la soutenir fermement contre lui pour l'empêcher de s'écrouler au sol. Ses jambes vacillaient. Ses muscles semblaient ramollis. Elle haleta tandis qu'il l'encourageait à pivoter, puis il la prit dans ses bras. Sa poitrine était plaquée contre son torse, son ventre contre ses abdominaux, son sexe pulsait contre son érection.

— Je suis désolé. C'était nécessaire, mais je suis quand même désolé.

Elle cilla pour distinguer plus nettement son séduisant visage. Il semblait tendu par le désir.

— Je ne le suis pas. C'est pour ça que je suis venue, dit-elle d'une voix éraillée.

Il serra les dents et une lueur sauvage s'attisa au fond de ses yeux.

— Approche, murmura-t-il bien qu'il soit en train de la porter et qu'elle n'ait d'autre choix que de faire ce qu'il voulait.

Il la déposa devant un fauteuil rembourré et tira aussitôt la chaise installée à son bureau pour la placer derrière elle. Francesca resta immobile entre les deux sièges, le souffle coupé, encore stupéfaite par la violence de son orgasme. Lorsqu'elle reprit ses esprits, Ian était assis sur le fauteuil devant elle, ses longues cuisses écartées, et il lui tendait la main. Il la fit pivoter avant de l'installer à califourchon sur lui.

— Mets tes genoux sur le fauteuil près de mes hanches et tes paumes sur la chaise devant toi, indiqua-t-il d'un ton abrupt. Je ne peux plus résister, il faut que je te goûte.

Sa voix tendue s'infiltra dans son esprit. Elle s'installa dans la position qu'il lui avait indiquée en se laissant guider. Il saisit ses fesses, situées à quelques centimètres de son visage. Elle devina son impatience lorsqu'il les écarta aussitôt, exposant sa fente humide à sa vue.

— Cambre-toi, ordonna-t-il en lui assenant une claque sur la hanche.

Elle gémit, transpercée par un nouveau pic de désir, et creusa les reins pour lui faciliter l'accès à son sexe, puis cria lorsqu'il glissa la langue entre ses plis moites pour taquiner son clitoris. Il la léchait de haut en bas avec application. Frémissante, elle le sentit insinuer sa langue en elle, et il la pénétra ainsi durant quelques secondes électriques tout en massant ses fesses de ses mains pendant qu'il s'abreuvait à la source de son plaisir et grognait d'appréciation.

Une fois rassasié, il traça des cercles brûlants autour de son sexe avant de se concentrer sur son bouton gorgé de sang jusqu'à ce qu'elle halète. La sensation était sublime. Si intense, si intolérable. Elle s'agita, le corps tremblant. Les doigts de Ian étaient plantés dans sa chair sensible et la maintenaient en place contre sa bouche affamée. Il se pencha, enfonçant son visage entre ses jambes. Son étreinte était puissante... intransigeante. Elle devait endurer le plaisir qu'il lui infligeait sans réserve tandis qu'il la dévorait. Il aspira son clitoris entre ses lèvres brûlantes avant de le taquiner du bout de sa langue et elle bascula dans le gouffre. L'orgasme était si profond que ses bras cessèrent de la soutenir. Il la rattrapa par la taille et s'enfonça dans le fauteuil, l'entraînant avec lui. Ses seins étaient à présent appuyés contre ses genoux. Il n'interrompit pas une seule fois ses caresses, pressant sa bouche fermement contre son sexe contracté, pinçant ses fesses et faisant claquer sa main sur sa chair pour prolonger son plaisir.

Sa langue exigeante ralentit lorsque les vagues reflurent, mais il continua à lécher et à aspirer son fluide intime bien après qu'elle se fut affaissée contre lui, rassasiée et presque inconsciente.

— Aucune autre femme n'a ton goût. Aucune autre femme ne jouit comme toi.

Elle rouvrit les yeux au son rauque de sa voix. Il déposa un ultime baiser sur son sexe avant de lever la tête.

— Peux-tu te relever ? demanda-t-il en frottant ses hanches endolories.

— Oui, dit-elle d'un ton grave.

Lorsqu'elle se redressa, il la prit dans ses bras. Elle gémit doucement en voyant son visage luire sous la lueur tamisée. Elle pouvait sentir son goût sur ses lèvres. Elle ferma les yeux pour savourer leurs essences mêlées.

Il la porta et la déposa sur le lit comme il l'aurait fait avec un bébé. Cela la soulagea, elle n'était pas certaine que ses jambes puissent supporter son poids. Il s'assit au bord du matelas, se contentant de l'observer un moment tandis qu'elle reprenait son souffle. Il fit ensuite courir ses doigts sur son dos, ses hanches, ses cuisses, apaisant sa peau. Lorsqu'elle recouvra ses esprits, ses caresses se firent plus pressantes.

Il prit ses seins entre ses mains, et elle battit les paupières en croisant son regard.

— Tu te sens mieux ? susurra-t-il en continuant à masser sa poitrine.

Elle hocha la tête.

— Alors, lève-toi.

Il l'aida, puisque ses mains étaient toujours nouées, et l'attira à lui, emprisonnant ses hanches de ses cuisses puissantes. Il commença aussitôt à jouer avec ses tétons, ses yeux perçants éveillant en elle une faim incontrôlable. Elle était entravée et ne pouvait lui échapper, soumise à son appétit insatiable. Le désir de Ian avait toujours été d'une



précision troublante, mais il semblait plus intense depuis qu'ils avaient été séparés. Il pressa délicatement ses seins, titillant leur extrémité entre son pouce et son index.

— Tu n'imagines pas à quel point ta superbe poitrine m'a manqué, déclara-t-il en les pinçant.

Il la soupesa et la laissa retomber, avant de gifler doucement la courbe soyeuse de ses globes, semblant se délecter des tremblements que provoquaient ses gestes. Son clitoris se gorgea de désir, bien que son corps soit encore engourdi par les orgasmes qu'il lui avait infligés. Elle ressentit le besoin urgent de glisser les doigts entre ses cuisses pour apaiser la brûlure. Elle sentait la soif de Ian grandir et distingua une lueur avide au fond de ses yeux bleus. Il pressa ses seins l'un contre l'autre.

Elle laissa échapper un cri impuissant lorsqu'il se pencha en avant et lécha ses tétons. Elle savourait cette vision, s'imprégnant de l'image de sa langue rose qui courait sur ses pointes dressées, stimulant son corps déjà sensible. Le plaisir la transperça lorsqu'il prit une pointe entre ses lèvres et la suçà avidement, si fort que ses joues se creusèrent.

— Oh... Ian, souffla-t-elle après quelques secondes, les muscles tendus par son excitation renouvelée.

Il tira sur son sein, et la sensation se propagea à son ventre. Il continua à palper sa poitrine de ses larges mains, maintenant sa chair captive tandis qu'il la dévorait, aspirant l'un, puis l'autre jusqu'à ce que la sensation devienne insoutenable. Francesca ne pouvait plus retenir ses cris.

Il leva la tête et regarda son visage, les narines dilatées. Ses joues s'étaient colorées. Il posa une paume sur l'intérieur de sa cuisse. Elle frémit et ferma les paupières. Elle mouillait tant que ses jambes étaient humides. La subtile preuve de son désir lancinant la gênait et l'excitait en même temps, le mélange d'émotions déclenchant une lutte intense en elle.

— Ouvre les yeux, exigea-t-il en continuant à agiter ses doigts sur sa peau, amplifiant la brûlure sur son clitoris.

— Non, chuchota-t-elle.

— Tu n'as pas à avoir honte, mon cœur.

Elle tourna la tête, maintenant les paupières baissées. Elle n'était pas d'accord avec lui.

Il s'interrompit et elle réprima une plainte.

— Très bien, l'entendit-elle dire, sa voix chargée de désir et de frustration. Je vois que tu veux en finir. Viens sur le lit. Je prendrai mon plaisir et je nous libérerai tous les deux de cette torture.

L'excitation enfla en elle à ces paroles, mais fut aussitôt suivie d'une vague de honte. Maudit soit-il ! Aucun autre homme ne pouvait formuler une phrase aussi égoïste et

pourtant éveiller sa ferveur. Il savait qu'elle adorait lorsqu'il perdait le contrôle et recherchait l'extase dans sa chair avec détermination. Il était conscient que ces mots la rendraient folle.

Il se leva, la libérant de l'étau de ses cuisses. Elle ouvrit les yeux prudemment.

— Couche-toi à plat ventre, les mains au-dessus de ta tête. Dans cette position, tu n'auras pas à me regarder, précisa-t-il, les lèvres pincées.

— Très bien, répliqua-t-elle, tendue par la colère et la passion.

Pourquoi protester ? C'était vrai. Elle ne tenait pas à rester bouche bée devant sa beauté sauvage quand il se donnait ainsi. C'était une illusion de toute façon, n'est-ce pas ? Il ne se donnait pas vraiment.

Il l'aida à monter sur le lit. Elle s'étendit comme il le lui avait demandé, ses mains nouées positionnées au-dessus de la tête. Il prit un oreiller et le plaça sous ses hanches pour surélever ses fesses, lui arrachant un gémissement étouffé. Il écarta ses jambes. Elle sentit l'air lécher son sexe moite et ses cuisses.

Il ne la rejoignit pas immédiatement et elle se tortilla pour regarder dans sa direction. Elle le regretta aussitôt. Il était en train de se déshabiller. Complètement. Au-delà du fait qu'ils avaient été séparés plus de six mois, le voir nu l'avait toujours déstabilisée. Ce spectacle était addictif. Ian ne retirait ses vêtements que lors de leurs étreintes les plus intimes. Elle se demandait souvent s'il le faisait pour attiser sa volonté de l'admirer dans toute sa gloire masculine.

Si c'était le cas, sa stratégie fonctionnait. À merveille.

Immobile sur le lit, elle ne parvenait à détourner les yeux tandis qu'il déboutonnait sa chemise blanche et la faisait glisser sur ses épaules d'un geste vif. Il avait perdu du poids au cours des derniers mois, mais il n'avait jamais eu l'air plus puissant. Il devait continuer ses exercices rigoureux. Sa minceur ne faisait que mettre en valeur la perfection de son corps. Ses abdominaux semblaient aussi durs qu'un mur de briques sous ses pectoraux dessinés. Son pantalon de costume tombait sur sa taille fine. Il défit sa ceinture avec nervosité tout en retirant ses chaussures. Il se pencha pour enlever ses chaussettes et remarqua à ce moment qu'elle l'observait à travers ses cheveux éparpillés sur son visage. Il se figea.

S'il lui était resté une once de fierté, comme elle l'avait prétendu plus tôt, elle aurait détourné la tête. Mais en cet instant, elle ne pouvait même pas cligner les paupières.

Il soutint son regard tandis qu'il baissait son pantalon et son caleçon sur ses cuisses puissantes. Elle accorda un coup d'œil avide à son sexe, lourd de désir, tendu devant lui, gonflé de sang... tentateur. Puis il grimpa sur le lit, en dehors de son champ de vision. Elle pressa son visage contre le matelas pour étouffer un cri.

Il ne prononça pas un mot. Il n'y eut pas de préliminaire. Il écarta simplement ses fesses d'un geste ferme et s'y enfonça.

Elle expira bruyamment. Il se mit à aller et venir avec force. Elle haletait, mais elle ne parvenait pas à reprendre son souffle... Sa verge la pilonnait sous ses assauts intransigeants. Durant quelques instants, elle voulut qu'il arrête. Elle avait mal. Non, elle n'avait pas mal, la sensation était délicieuse.

Elle ne savait pas comment la définir, mais elle était sûre de vouloir qu'il continue. Il faisait exactement ce qu'il avait annoncé, il prenait son plaisir. Son bassin claquait contre ses fesses à chaque mouvement tandis qu'il la martelait sans répit. Il la possédait avec détermination, mais il y avait autre chose. Il l'adoucissait à chacun de ses coups de reins, affaiblissant ses défenses, la forçant à se rendre, insistant pour qu'elle l'accepte. Elle se contractait autour de lui, ses muscles résistant à cette invasion bien que ses hanches aillent à sa rencontre malgré elle, comme deux tempêtes se faisant face.

Il se pencha sur elle, les poings serrés sur le matelas près de sa tête, sans interrompre ses va-et-vient. Elle souffrirait le lendemain, mais en cet instant, c'était tellement bon... et tellement mal.

— Francesca, ouvre les yeux, lui ordonna-t-il.

Comme elle ne répondait pas, le visage enfoui dans les draps, le corps tendu, il balaya ses longs cheveux d'un côté, la privant de la seule couverture dont elle disposait. Elle soupira lorsqu'il posa la main sous son menton pour la forcer à tourner la tête. Au même moment, il s'enfonça plus profondément en elle. Un cri s'échappa de sa gorge et elle obéit.

— Laisse-moi, dit-elle d'une voix rendue plus grave que jamais par l'excitation, désespérée, consciente qu'il était en train d'abattre ses défenses.

— Impossible, lâcha-t-il avec un grognement sans qu'elle puisse déterminer s'il était dû au plaisir ou à la frustration.

Elle pressa le front de nouveau contre le matelas. Elle sentit son corps se raidir contre elle. Il saisit ses fesses à pleines mains, les serrant l'une contre l'autre pour amplifier la pression sur son membre. Ses gestes étaient primitifs, il était concentré sur son propre plaisir. Sa chair était sensible après la correction qu'il lui avait infligée, mais sa poigne brutale ne faisait qu'intensifier la brûlure entre ses jambes, l'excitant plus encore. Puis il la força à se mettre à quatre pattes. Elle tremblait sans pouvoir se contrôler tandis qu'il s'empalait en elle, le son frénétique de leurs corps claquant l'un contre l'autre emplissant ses oreilles.

Elle écarquilla les yeux. C'était trop. Elle allait jouir...

Elle cria de protestation lorsqu'il s'arrêta brusquement, enfoncé en elle jusqu'à la garde, et l'invita à s'étendre de nouveau. Il la fit basculer sur le côté et tomba lourdement derrière elle. Elle eut à peine le temps de comprendre ce qui se passait qu'il était blotti

contre elle, son torse ferme plaqué contre son dos, ses bras fermement enroulés autour de sa taille, le visage enfoui dans ses cheveux. Ces derniers formaient une masse confuse, mais Ian ne semblait pas s'en soucier. Il remonta les jambes pour que leurs corps s'emboîtent parfaitement et reprit ses assauts dans un rôle de plaisir, son souffle chaud caressant sa nuque.

Elle était désorientée d'être passée d'une position aussi impersonnelle à cette étreinte intime. Il l'enveloppait. Elle n'avait pas eu le temps de se préparer à sa puissance. Il glissa une main entre ses cuisses pour l'inviter à les écarter davantage, lui permettant ainsi d'accéder à la source de son plaisir. Il resserra son bras autour de sa taille, si fort qu'elle peinait à respirer. Il était un mur de muscles dont la chaleur se propageait en elle. Elle se contractait instinctivement autour de sa verge et baissa les mains pour rejoindre les siennes sur son ventre... comme pour le retenir.

— Seigneur, souffla-t-il à son oreille.

Leurs doigts se mêlèrent tandis qu'il se servait de cet appui pour intensifier ses coups de reins, la pilonnant sans répit. Elle rugit sous la fièvre du désir. Elle avait tant besoin de lui.

Mais il l'abandonnerait de nouveau.

— Dis-le, ordonna-t-il d'une voix dure.

Son gémissement ne tarda pas, ponctué par le son de ses assauts réguliers. Son sexe gonflait en elle. Il était au bord du gouffre. Elle aussi. Il prit l'un de ses seins dans une main, sa paume pressée tout près de son cœur. Elle se sentit emportée par la vague. Il bougea la tête, ses dents se plantant dans la peau tendre de sa nuque. Elle sut qu'elle ne pouvait plus lui échapper.

Et l'avait-elle jamais souhaité ?

— Je t'aime, lâcha-t-elle brusquement.

À quoi bon avouer la vérité si c'était pour la murmurer ?

Il grogna et se laissa basculer. Leurs corps étaient si intimement enlacés qu'elle sentit son membre convulser en elle, la chaleur de sa semence la pénétrer, les muscles de son visage se contracter contre son cou. Il glissa la main entre ses cuisses et elle frémit, son cri se mêlant à ses rugissements rauques.

Elle le rejoignit dans sa chute et en cet instant, cela ne lui sembla ni bien ni mal, simplement inévitable.

Quelques minutes plus tard, il la fit rouler sur le dos. Elle l'observa tandis qu'il dégageait les mèches de cheveux de son visage et de sa poitrine. Elle était incroyablement belle. La sueur perlait à son front, ses joues étaient couvertes de larmes séchées. La colère avait disparu de ses yeux, la tension de ses traits s'était dissipée. Le calme après la

tempête, songea-t-il... avant la prochaine. Cette pensée ne le contraria pas. Rien ne le pouvait en cet instant. Elle avait prononcé les mots qu'il brûlait d'entendre, lui offrant ainsi le baume dont il avait besoin pour apaiser son esprit blessé. Elle souleva le bassin lorsqu'il voulut récupérer l'oreiller sous ses hanches. Il sentit son regard posé sur lui tandis qu'il détachait ses mains et reposait sa cravate sur le côté.

Il saisit ses poignets et ouvrit ses bras, les laissant reposer sur le matelas, s'abreuvant de cette vision de la beauté à l'état pure.

— Ces bras, murmura-t-il en déposant une pluie de baisers de son coude à son aisselle.

Comment de simples bras pouvaient-ils lui sembler si beaux ? C'était pourtant le cas. Il chérissait chaque parcelle de son corps. Il ne pourrait jamais lui faire comprendre à quel point. Les globes pâles de ses seins s'agitèrent lorsqu'il pressa la joue contre son ventre. Il l'embrassa, glissant la langue dans son nombril avant de lever la tête vers elle.

— Je t'adore, souffla-t-il.

Il reprit ses baisers, les yeux brûlants lorsqu'il la sentit frissonner contre ses lèvres.

Francesca enfouit ses doigts dans les cheveux épais de Ian tandis qu'il embrassait toujours son ventre, savourant la perfection de ce moment. Il redressa la tête et elle lui tendit les bras. Son cœur se serra en le voyant remonter sur son corps. Il accepta son étreinte et la pressa contre lui. Leurs peaux fusionnaient. Comme si elle avait attendu cette sensation, une irrépressible vague de chaleur s'abattit sur elle. Elle tomba presque aussitôt dans un profond sommeil.

Elle se réveilla en sursaut en entendant un léger coup à la porte. Elle ouvrit les paupières et fut aveuglée par les rayons du soleil qui perçaient les fins rideaux pour se refléter sur les draps immaculés.

— Pas maintenant !

La voix grave de Ian pénétra sa confusion. Elle tourna la tête, écarquillant les yeux devant le spectacle qui s'offrait à elle. Ian était étendu derrière elle, légèrement redressé sur un coude. Ses cheveux noirs étaient ébouriffés. Une légère barbe ombrait ses joues. Elle savait qu'il était nu, non seulement parce que son corps était à peine dissimulé par le drap remonté jusqu'à sa taille, mais aussi parce que son sexe était pressé contre ses fesses. Elle se demanda quelle expression elle arborait pour qu'il réagisse en affichant un tel sourire, si singulier et tellement sexy.

— Que se passe-t-il ? la devança-t-il d'une voix endormie, aguicheuse. C'était une gouvernante qui apportait le café. Je l'ai renvoyée.

Elle se frotta les yeux en tentant de recouvrer ses esprits.

— Ça ne m'aurait pas fait de mal. J'ai l'impression d'avoir dormi une semaine.

Il écarta une mèche de cheveux de son visage et caressa sa joue. Son corps se raidit contre elle et elle se figea aussitôt.

— Je sais. Tu ne t'es même pas réveillée quand j'ai glissé l'oreiller sous ta tête. Je suis content que tu te sois reposée, murmura-t-il. Tu en avais besoin. Je me faisais du souci pour toi.

Les images et les sensations de la nuit précédente lui revinrent en mémoire, des réminiscences de sa soumission à la punition, de ses multiples orgasmes lorsqu'il lui avait fait l'amour avec une précision impitoyable et douce à la fois, la possédant sans réserve... avec sa permission. Le sommeil avait repoussé ses doutes, mais à présent ils s'immisçaient de nouveau en elle.

Tournée vers Ian, elle plongea son regard dans le sien avec prudence. La lueur du petit jour semblait en intensifier l'éclat. Cette vision la bouleversait. Elle cilla.

— Je ne sais pas comment tu as pu supporter de vivre avec tous ces domestiques. Tu ne trouvais pas ça intrusif, parfois ? demanda-t-elle pour détourner la conversation de la nuit torride qu'ils avaient partagée et de la façon dont il avait abattu ses défenses.

— Si, terriblement, quand je suis arrivé ici. Le personnel était encore plus nombreux à l'époque. La plupart de ceux que tu vois en ce moment sont des extras, ils ont été engagés en raison de la fête, précisa-t-il en posant la main sur sa hanche.

Il ne l'attira pas contre lui, mais son geste possessif lui rappela brusquement que son sexe était pressé contre ses reins. Plus probablement, ce fut son érection qui éveilla ses sens. Il était incroyablement excitant d'être étendue sous des draps froissés réchauffés par le soleil, enveloppée par son corps brûlant. Avec un effort surhumain, elle roula sur le dos pour lui faire face, son visage à quelques centimètres du sien. Elle remonta le drap pour couvrir sa poitrine.

— J'imagine, dit-elle en ignorant son air renfrogné. Tu étais tellement indépendant quand tu étais enfant et que tu prenais soin de ta mère. Tu as dû trouver étrange tous ces gens prêts à se plier en quatre pour satisfaire tes moindres caprices. Maintenant que je suis à Belford, je commence à comprendre à quel point ce changement a dû être brutal pour toi.

L'expression de Ian s'adoucit lorsqu'elle plaça l'oreiller sur son bras pour y reposer sa joue. Il avait sans doute craint qu'elle ne se lève et ne prenne la fuite. Une seconde, elle y avait pensé, mais comme toujours, elle avait été bien trop attirée par le spectacle qu'il lui offrait. Elle avait toujours adoré ces moments passés au lit avec lui, lorsqu'il s'ouvrait à elle et lui révélait ses secrets les plus intimes.

— J'ai envisagé de fuguer, lui apprit-il.

— Où serais-tu allé ? murmura-t-elle.

— J’imaginai que je partais à la recherche de la tombe de ma mère. Je ne pensais qu’à ça à l’époque.

Francesca sentit son cœur se serrer. Anne et James lui avaient raconté que sa mère était morte, espérant ainsi le protéger après qu’il eut enduré la descente aux enfers de Helen. Quand Ian avait finalement découvert la vérité, alors qu’il était jeune homme, il n’avait pas adressé la parole à ses grands-parents pendant un an.

— Je peux comprendre pourquoi tu as fini par aimer Belford, ajouta-t-elle. Malgré sa splendeur, c’est une maison chaleureuse. Anne et James lui ont donné une âme.

— Gerard y a contribué aussi, affirma Ian.

Il désigna la table de chevet derrière elle. Plusieurs cadres en argent trônaient près d’une lampe. Elle aperçut sur l’une d’elles un garçon aux cheveux bruns et à l’air grave aux côtés d’un jeune homme séduisant et souriant. Ian et Gerard. Ils semblaient être dans un garage et se tenaient devant un roadster de collection. Sur une autre, ils posaient près d’une moto – la première qu’ils avaient retapée ensemble, sans doute – et Ian souriait presque avec la même assurance que Gerard.

Elle sentit ses yeux posés sur elle et se tourna de nouveau vers lui.

— Est-ce que Gerard a essayé de te séduire ? demanda-t-il.

Elle cilla, étonnée par la soudaineté de sa question. En une fraction de seconde, une douzaine de réponses différentes envahirent son esprit. Elle était bien consciente qu’en lui avouant la vérité elle pourrait altérer à jamais une relation qui avait été très positive pour lui. La dernière chose dont il avait besoin à ce stade, c’était d’une raison supplémentaire de se sentir malheureux.

— Comme je te l’ai dit, Gerard a été très gentil avec moi. Prévenant. En fait, entre lui, Anne et James, j’ai eu le sentiment d’être traitée comme si je venais de me remettre d’une terrible maladie, ajouta-t-elle avec un petit sourire.

Elle soutint son regard tandis qu’il la sondait. Ian se renfroigna et elle eut la certitude qu’il avait conscience qu’elle essayait d’éviter sa question.

— Ce ne serait pas la première fois que nous nous intéressons à la même femme, déclara-t-il.

— Vraiment ?

Il haussa les épaules avec nonchalance.

— À part toi, les femmes n’ont jamais vraiment compté pour moi, ça ne m’a donc jamais gêné jusqu’à présent.

Contre sa volonté, ses paroles lui réchauffèrent le cœur. Il admettait être jaloux uniquement parce que c’était elle.

— Gerard était orphelin lui aussi, continua-t-il après un moment.

Elle réprima un soupir de soulagement en constatant qu'il n'insistait pas au sujet de l'intérêt que son cousin lui portait.

— Il a perdu ses parents alors qu'il était à peine un homme. Officiellement, il a choisi d'être indépendant et de prendre les rênes du domaine familial. Mais lorsqu'il n'était pas à l'école, il passait son temps à Belford, pas à Chatham. Je crois qu'on peut dire que nous avons appris ensemble la signification du mot « orphelin ».

— Et grâce au soutien et à l'amour de tes grands-parents, vous avez tous deux surmonté ce traumatisme, conclut-elle.

Il acquiesça d'un hochement de tête, mais il semblait distrait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? le pressa Francesca.

— Rien. C'est juste que... D'autres paparazzis ont-ils essayé de te photographier ?

Elle le dévisagea, le regard vide.

— À Chicago. Lin m'a envoyé un article de la rubrique finances du *Chicago Tribune* et il comporte un cliché de toi devant l'ascenseur des tours Noble.

— Oh, commenta-t-elle en comprenant soudain sa question. Non, c'était la seule fois. La sécurité s'était un peu relâchée...

— À cause de la fête de fin d'année, termina Ian.

— En effet. Pourquoi cette question ?

Il plissa les yeux.

— Je me demande simplement si cette photo a quelque chose à voir avec ton agression.

Elle haussa les sourcils.

— Peut-être qu'un psychopathe t'a vu dans le journal et en a fait une obsession. Ou peut-être que cet article a révélé que tu jouissais d'un certain pouvoir à Noble et a conduit quelqu'un à échafauder cette tentative d'enlèvement. Je crois que la dernière théorie est la plus crédible, étant donné qu'ils étaient deux : l'agresseur et le conducteur. Il est rare que deux tarés s'associent pour assouvir leur obsession, alors que la cupidité rassemble beaucoup plus facilement.

Elle se redressa lentement.

— Tu as vraiment beaucoup pensé à cette histoire, n'est-ce pas ?

— Pratiquement tout le temps, admit-il.

— Et c'est vraiment pour cette raison que tu es revenu ? La seule raison ? Tu croyais que j'étais en danger ?

Il saisit le ton de sa voix et adopta une expression grave.

— Je suis revenu parce que je m'inquiétais pour toi, oui.

Elle se contenta de le dévisager tandis que son cœur s'emballait.



— L'idée que je puisse être blessée était la seule à pouvoir percer ton désespoir, déclara-t-elle sans vraiment lui poser la question.

Il ne répondit pas, mais elle vit l'éclat dans ses yeux, celui qui annonçait une tempête à l'horizon.

— Qu'est-ce que tu as fait exactement depuis ton départ, Ian ?

Voilà. Elle le lui avait demandé. Elle ne pouvait plus retirer sa question à présent, ni le sous-entendu qu'elle contenait. *Qu'est-ce qui est plus important que moi ? Que nous ?*

— Ian ? Que faisais-tu en France ? le pressa-t-elle quand il se contenta de lever sur elle ses magnifiques yeux bleus.

— Je te l'ai dit, j'avais des affaires à régler.

Une sensation glacée envahit sa poitrine sans pour autant endormir la douleur qu'elle ressentait.

— Je vois, commenta-t-elle calmement. Tu ne me fais pas assez confiance – ou je ne suis pas assez importante – pour connaître la vérité, en d'autres termes.

— Francesca, ce n'est pas ça... protesta-t-il aussitôt, mais elle l'interrompit en rejetant brusquement les draps.

— Excuse-moi, murmura-t-elle avant de sortir du lit et de se précipiter vers la salle de bains en enjambant ses vêtements éparpillés au sol.

Si elle avait eu une serviette à portée de main, elle aurait été ravie de pouvoir couvrir sa nudité. La dernière chose qu'elle voulait en cet instant, c'était exposer son corps à Ian plus qu'elle ne l'avait déjà fait.

C'était une belle matinée ensoleillée. L'air était frais et vivifiant. Francesca partit se promener dans le domaine avec Elise et Anne après un petit déjeuner léger. Elle lutta pour rester concentrée et participer à la conversation tandis qu'elles traversaient les champs, les jardins et les bois, mais les regards inquiets que lui lançaient les deux femmes prouvaient que son humeur distraite ne passait pas inaperçue. À la demande d'Elise, elles s'arrêtèrent aux écuries ultra-modernes sur le chemin du retour.

— Tu es bien silencieuse, ce matin, observa Anne, pendant qu'Elise s'était éloignée pour caresser une jument à la robe baie.

Francesca cilla, abandonnant ses ruminations.

— J'ai beaucoup pensé au tableau.

— Tu as beaucoup pensé à Ian.

Elle sursauta. Anne lui adressa un sourire triste et complice.

— Commence-t-il à reprendre ses esprits ? demanda-t-elle sur un ton plein d'espoir.

Francesca serra les dents.

— Non. Il ne change pas d'avis. Il est déterminé à rester malheureux.

Anne soupira.

— D'après mon expérience, les gens ont rarement envie d'être seuls et déprimés. C'est plutôt qu'ils ont le sentiment de ne pas pouvoir faire autrement.

Les remords s'insinuèrent en Francesca.

— Je sais, assura-t-elle sans pouvoir cacher sa frustration. Mais pourquoi est-il persuadé que Trevor Gaines a de l'importance ? Ian ne l'a jamais connu. Il est mort, Dieu merci, marmonna-t-elle avec amertume.

Anne posa une main sur son bras.

— J'ai conscience que cela doit être difficile à entendre pour toi, étant donné votre relation.

— Vous avez raison, confirma Francesca dans un accès d'honnêteté. Je suis furieuse qu'il se montre si têtu. Vous n'allez quand même pas me dire que, vous, vous le comprenez ?

— Si. Je n'approuve pas son comportement, et je suis profondément inquiète pour sa santé, mais je le comprends, affirma Anne en secouant la tête. Ian a eu une enfance instable. Il s'occupait de Helen comme un adulte. Il redoutait sans cesse que les habitants du village découvrent la folie de sa mère et ne l'envoient dans un orphelinat. Il avait peur qu'elle en arrive à le craindre au point de le fuir. Je crois que le moment où Lucien lui a montré la photographie de Gaines et que Ian a vu à quel point il lui ressemblait a été le pire de sa vie, mais aussi l'un des meilleurs.

— L'un des meilleurs ? répéta Francesca, stupéfaite.

— Eh bien, peut-être pas l'un des meilleurs, mais... l'un des plus importants. Il n'a jamais pu trouver un sens à son passé. Il a toujours essayé, mais c'était comme si la folie de Helen l'en empêchait. Lorsqu'il est venu vivre avec nous, il ne cessait de nous interroger : « Pourquoi une personne perd-elle la tête ? Deviendrai-je comme ma mère ? Si mon père n'est pas schizophrène, existe-t-il une chance que je ne le sois pas ? Qui est mon père ? Pourquoi n'a-t-il pas pris soin de ma mère ? »

Anne grimaça à ces souvenirs.

— Le concept qu'un adulte prenne soin de lui lui était tellement étranger qu'il n'a jamais demandé pourquoi son père ne s'était pas occupé de lui.

Francesca ferma les yeux pour dissimuler sa souffrance.

— Il a toujours pensé que son père avait profité de la vulnérabilité de sa mère, déclara-t-elle au bout d'un moment. Il soupçonnait qu'elle ait été violée. Je ne comprends pas en quoi le fait de découvrir qu'il avait certainement raison – et que la réalité était même pire – pourrait représenter une bonne chose pour lui.

— Tu sais à quel point il tient à la transparence, déclara Anne. Ian est la personne la plus méthodique que je connaisse. Il chérit la clarté plus que tout le reste, en partie, je pense, parce qu'il a été confronté dès le plus jeune âge au comportement irrationnel de sa mère. Imagines-tu à quel point il doit être difficile de comprendre qui tu es quand ton seul guide est une femme gouvernée par sa folie ? Il a résisté en faisant de leur quotidien un univers aussi ordonné, contrôlé et prévisible que possible. Toutefois, certaines questions demeuraient. Sa naissance – son identité – a toujours été confuse pour lui.

— Alors, cette exploration du passé de Trevor Gaines est positive pour lui, parce qu'elle lui permet de trouver un sens à son existence. Ça l'aide à...

— Dissiper le brouillard, oui, confirma Anne.

Francesca observa Elise au loin tandis qu'elle pénétrait dans le box d'un étalon brun et commençait à lui murmurer à l'oreille.

— Vous êtes en train de dire qu'il préfère affronter la réalité, aussi douloureuse et atroce soit-elle, conclut Francesca.

Sa colère semblait se cristalliser dans sa poitrine et transformer son cœur en une pierre froide.

— Oui, c'est ce que j'affirme.

— Ça ne l'aidera pas, objecta Francesca d'un ton tranchant. Il n'y a aucun sens à trouver dans le passé d'un homme comme Trevor Gaines.

Anne soupira et pivota pour regarder Elise elle aussi.

— Ce n'est pas Trevor Gaines qu'il essaie de comprendre, pas uniquement en tout cas, ajouta-t-elle. Il essaie désespérément de se comprendre lui-même.

Après cette conversation, Francesca était agitée, à fleur de peau. Elle prétextait vouloir admirer la façade en pierre du manoir pour devancer Anne et Elise. Malgré son regard inquiet, Anne ne fit aucun commentaire. Quelques minutes plus tard, lorsque Francesca saisit le code de la porte d'entrée qu'Anne lui avait confié, son état ne s'était pas amélioré. Et sa nervosité ne fit que croître quand elle aperçut Ian dans le grand hall, occupé à parler avec Gerard. Elle avait le sentiment qu'il l'attendait. Son pantalon noir impeccable, sa chemise blanche et sa veste gris clair formaient un contraste saisissant avec le côté négligé que lui donnait sa barbe de trois jours. Ses joues ombrées intensifiaient la couleur de ses yeux et leur conféraient un éclat féroce, constata-t-elle lorsqu'il les posa sur elle.

Il chuchota quelque chose à Gerard et marcha à sa rencontre. La dernière chose qu'elle souhaitait en cet instant était de lui parler. Après la nuit qu'ils avaient partagée et son échange avec Anne, elle ne savait plus ce qu'elle ressentait. Ses nerfs étaient à vif.

Elle hâta le pas pour lui échapper, le regard braqué sur l'escalier.

— Francesca, attends.

Elle marqua une pause et se retourna avec méfiance.

— Puis-je te parler ? lui demanda-t-il en désignant le petit salon.

— Pas maintenant, lâcha-t-elle.

Toute son attention était portée vers Ian et elle perçut à peine le bruit de la porte ainsi que les voix d'Anne et Elise au loin.

Il se crispa et elle devina ses émotions à peine contenues. Il fit un pas vers elle.

— Je n'en ai que pour un instant.

— Non, répéta-t-elle, se sentant bouleversée... et instable.

Elle n'éprouvait plus de colère lorsqu'elle le voyait, et elle ne savait pas quoi penser de ce constat. Sa rage avait été sa force. Elle pivota pour partir mais Ian la rattrapa par le bras. En une fraction de seconde, son fragile équilibre vola en éclats. Elle se libéra de son étreinte d'un geste sec.

— Lâche-moi ! s'exclama-t-elle, désespérée, avant de s'éloigner en hâte.

— Francesca ! l'appela Ian d'une voix teintée de frustration.

Elle s'inquiéta de l'émotion qu'elle percevait dans ce ton, alors que Ian était réputé pour son sang-froid.

Ce constat était douloureux.

Elle se dirigea vers la porte la plus proche, chancelant sous le poids des sentiments qui s'abattait sur elle, cherchant une échappatoire à tout prix. Elle tendit la main pour enclencher la poignée, mais celle-ci fut actionnée avant qu'elle n'ait pu l'atteindre. Clarisse sortit de la pièce tandis que son sourire s'effaçait devant l'expression défaite de Francesca. Cette dernière s'engouffra sans un mot dans la salle à manger avant de refermer brusquement derrière elle.

Ian se lança à sa poursuite mais ralentit en entendant sa grand-mère.

— Non, Ian, laisse-lui un moment, l'avertit-elle.

Il émit un grognement de frustration. Clarisse leva la tête et sursauta en poussant un petit cri effrayé. Il nota distraitement la pâleur de la femme de chambre et ses grands yeux écarquillés. Il avait effrayé Clarisse. Que voyait-elle en lui en cet instant ?

Gerard approcha et Ian serra les dents malgré lui. Il devait vraiment contrôler cette rage qu'il ressentait envers son cousin. Elle n'était attisée que par la jalousie... Ou peut-être pas uniquement.

— Rappelle-moi de ne jamais me mettre Francesca à dos, commenta ce dernier dans une tentative pour détendre l'atmosphère.

— La ferme, rétorqua Ian sur un ton agressif.

Il perçut la lueur de colère dans les yeux de son cousin, mais il était trop irrité pour lui présenter des excuses. Il traversa le hall et pénétra dans le petit salon. La manière dont il referma la porte derrière lui ne laissait aucun doute sur sa volonté d'être seul.

— Combien de temps as-tu ? murmura Gerard plus tard en poussant Clarisse dans sa suite.

— Seulement une heure. Mina est malade, je dois aider à la préparation du déjeuner.

— Ce sera largement suffisant, déclara Gerard en posant une main sur sa gorge et en se penchant pour l'embrasser.

Il entreprit aussitôt de la déshabiller, n'étant pas d'humeur à lui faire la cour. Non pas que cela soit nécessaire. Clarisse était jeune, docile et plus qu'enchantée de réchauffer le lit du futur comte de Stratham. Elle se pressa contre lui tandis qu'il ouvrait sa robe et plaqua ses seins contre lui, ses mains courant sur son torse avec ferveur pour le satisfaire.

Elle était ardente.

Il lui retira son uniforme et le déposa au creux de son bras. Elle se blottit de nouveau contre lui, ses yeux bleus grands ouverts tandis qu'elle posait les doigts sur son érection. Il était dur comme un roc. Il ne parvenait pas à se débarrasser de cette preuve flagrante de son excitation depuis la veille, même après s'être masturbé plusieurs fois. Pour cette raison, il avait fait un signe discret à Clarisse dans le hall pour lui indiquer de le rejoindre dans sa chambre. Il était si enfiévré que sa propre main ne suffirait pas à l'apaiser.

Il avait besoin de se concentrer pour identifier le code de Ian sur les images et devait donc évacuer cette tension sexuelle. Si la caméra placée dans la chambre de son cousin ne lui avait pas révélé tout ce qu'il espérait, elle lui avait néanmoins offert de savoureuses découvertes.

— Je suppose qu'avec ça, dit Clarisse en baissant un regard éloquent sur son sexe, vous ne voulez pas entendre tout de suite mon rapport sur Francesca ? J'ai des informations intéressantes, vous savez !

— Comme le fait qu'elle n'a pas dormi dans sa chambre cette nuit ?

Elle eut l'air surpris. Gerard lui sourit froidement.

— J'ai mes sources, mon petit. Je suis inquiet. La relation de Ian et Francesca devient instable. Tu as assisté à leur scène dans le grand hall ce matin !

— Oui. M. Noble était... effrayant. Mais croyez-vous vraiment qu'il soit dangereux ?

— Il est lunatique. Je crains qu'il n'ait davantage de points communs avec sa mère qu'aucun de nous ne souhaite l'admettre. Je devine qu'Anne et James partagent mes soupçons, mais ils n'en diront rien. Ce sujet est difficile pour eux après ce qu'ils ont traversé en voyant Helen sombrer dans la folie. Je t'ai demandé d'espionner Francesca à cause de la fragilité de Ian. Malheureusement, on dirait que ses sentiments envers lui ne sont pas altérés par son inconstance. Leur histoire risque de mal terminer, déclara-t-il, l'air sombre.

Il ignora l'expression inquiète de Clarisse et la poussa vers son lit sans prendre la peine de lui retirer ses sous-vêtements et ses chaussures. Il l'avait déjà pressée jusqu'à sa suite, l'obligeant à trotter derrière lui, ses seins bondissant dans son soutien-gorge push-up.

— Penche-toi en avant, ordonna-t-il. Tu as raison. Je ne suis pas d'humeur à attendre.

— Oui, Monsieur.

Elle obéit et il sourit en plongeant la main dans la poche de sa robe toujours drapée sur son bras. Ses doigts se refermèrent sur le passe-partout de Belford. Clarisse avait eu l'imprudence de lui révéler qu'elle avait récemment été rappelée à l'ordre par sa responsable pour l'avoir égaré. Malheureusement pour elle, il avait appris que Clarisse avait la fâcheuse tendance à s'attirer des ennuis, une situation dont il avait bien l'intention

de tirer parti. Il ouvrit le tiroir de sa table de chevet et laissa tomber la carte à l'intérieur avant d'en extraire un flacon de lubrifiant.

Il ne lui avait jamais demandé de l'appeler Monsieur, cela lui échappait simplement de temps en temps, par habitude. Il ne s'en plaignait pas. Au contraire. Si le destin n'avait pas été si cruel, Clarisse aurait été sa propriété ainsi que tout ce qui se trouvait à Belford.

Il défit sa ceinture et baissa son pantalon avec son caleçon avant d'ouvrir la bouteille de lubrifiant. Il approcha d'elle et enduisit sa puissante érection du liquide soyeux. Elle ne serait pas préparée à cette intrusion brutale, mais lui l'était, et c'était ce qui comptait.

Il fit glisser la culotte de ses fesses et la laissa tomber sur ses chevilles. Il pinça sa peau, grognant d'excitation. Elle était ferme et fraîche, bien qu'elle manque de rondeurs pour ce qu'il envisageait. Elle ferait néanmoins l'affaire. Il la pénétra d'un coup sec, lui arrachant un cri.

Oui, elle serait parfaite.

Il s'enfonça en elle, les mains posées sur ses hanches étroites, et commença à la pilonner avec un impitoyable appétit. Au début, ses plaintes suggéraient son inconfort, mais elles furent vite remplacées par des soupirs appréciateurs. Sa chatte était serrée et musclée. Si elle n'avait pas accepté d'espionner Francesca, il l'aurait quand même choisie comme maîtresse au cours de son séjour à Belford. Clarisse était prête à combler presque toutes ses exigences.

Ce qui lui faisait penser...

Elle était de plus en plus brûlante et mouillée, gémissant sous chacun de ses assauts. Il lui assena une claque sur les fesses tout en observant sa verge aller et venir en elle. Elle geignit sous la douleur, ce qu'il prit pour une invitation à poursuivre. Son membre palpitait entre ses cuisses sous le bruit sec de ses coups et le spectacle de sa peau qui se colorait.

Il serra les dents pour se contenir et se retira lentement, son sexe dressé devant lui. Seigneur, il était tellement excité. Si seulement il pouvait parvenir à oublier les images de la veille. Les scènes qu'il avait vues le rongeaient... ou plutôt celles qu'il n'avait fait qu'entendre. Maudit soit Ian de ne pas se contenter du lit pour faire ses cochonneries avec Francesca. L'objectif de la caméra n'avait pas pu tout saisir. Son but premier était bien sûr de récolter des informations, et il était proche – tout proche – de décoder les mouvements des doigts de Ian sur le clavier de son ordinateur lorsqu'il avait tapé son mot de passe. Mais cela ne voulait pas dire qu'il n'avait pas apprécié le spectacle qui s'était tenu dans la chambre de son cousin la veille. Gerard n'était pas sûr que le terme « apprécier » soit adapté. Ces images l'avaient également fait enrager. Il était hanté par les cris de Francesca et ses gémissements de plaisir. Voir Ian dominer et posséder ce que lui ne pourrait jamais soumettre ou s'approprier le rendait fou.

Il aurait été préférable pour Francesca d'accepter ses avances. Elle était idiote de chercher le réconfort et la protection d'un homme destiné à disparaître sous peu.

Ces images obsédaient également son corps, songea Gerard en caressant son pénis avec une grimace. Il était gêné par cette faim insatiable, mais également ravi. Il appréciait toujours de découvrir une expérience qui le rendait aussi dur et viril.

Il se débarrassa de son pantalon et de son caleçon, marquant une pause pour récupérer sa ceinture qu'il enroula dans l'une de ses mains. Clarisse était toujours penchée en avant sur le lit, mais elle le regardait anxieusement par-dessus son épaule. Elle formait un spectacle excitant, avec ses joues roses de désir et ses jambes écartées qui exposait son sexe humide et luisant. Soudain, elle aperçut la ceinture. Sa verge durcit un peu plus devant l'éclat inquiet de ses yeux. Leur liaison avait commencé la veille de l'arrivée de Francesca à Belford, quand il avait entendu que Clarisse serait certainement sa femme de chambre. Il ne s'était jamais aventuré sur ce terrain avec elle auparavant. Il rit doucement et fit courir le cuir sur ses fesses.

— À présent, je propose que nous rendions les choses un peu plus intéressantes, susurra-t-il. J'ai récemment découvert à quel point la ceinture pouvait être stimulante.

Il n'attendit pas sa permission avant d'abattre le fouet sur sa chair. Elle hurla de douleur en s'effondrant sur le lit, en pressant sa peau meurtrie.

Francesca se remémora le chemin tortueux qu'elle avait emprunté le soir du bal pour tenter de trouver Mme Hanson. Elle avait dû se perdre et tourner en rond. En fait, il suffisait de sortir par une porte donnant sur la salle à manger pour se retrouver dans une petite pièce de dressage d'où un escalier menait aux cuisines. Une fois qu'elle fut sûre que Ian ne l'avait pas suivie, elle marqua une pause en haut des marches pour retrouver une apparence décente et sécher les quelques larmes qui avaient coulé sur ses joues. Elle percevait le bruit métallique des casseroles et les conversations sporadiques plus bas.

Mme Hanson l'accueillit avec chaleur et accepta joyeusement de lui préparer un déjeuner à emporter au cottage, où elle comptait faire quelques croquis. Le travail l'aiderait à se concentrer... et à retrouver un certain équilibre.

La vieille dame surpassa ses attentes et lui donna un sac chargé d'un énorme sandwich poulet crudités, d'un fruit, de deux scones, d'une briquette de lait, de cookies aux flocons d'avoine faits maison et d'un thermos de café au lait. De peur de croiser Ian alors qu'elle était si tendue, Francesca demanda à Mme Hanson de prévenir la comtesse qu'elle prévoyait de travailler pendant le déjeuner.

Plus tard, alors qu'elle dessinait, installée devant la baie vitrée du cottage, la conversation qu'elle avait eue avec Anne continuait à la hanter. Elle prit conscience qu'elle



résistait obstinément aux paroles de la vieille femme. Si elle admettait cette logique, elle ne pourrait plus en vouloir à Ian d'être parti. Elle devrait reconnaître sa propre impuissance à le soutenir dans cette épreuve.

Elle devrait accepter de ne rien pouvoir faire pour apaiser la souffrance de Ian, et de le laisser poursuivre son chemin.

C'était très difficile à accepter.

Son angoisse expliquait peut-être son insatisfaction devant ce premier croquis. L'image qu'elle avait reproduite ne ressemblait en rien à la demeure qu'elle commençait à bien connaître. Ce dessin avait quelque chose de froid et d'austère, comme une coquille vide, bien loin de l'aspect traditionnel et chaleureux de Belford qu'elle se surprenait à respecter et même à apprécier.

Elle arracha la page et la roula en boule, frustrée. Cédant à une pulsion, elle attrapa son manteau et son carnet puis se dirigea vers la porte du cottage.

Ian se tenait sur le pas de la porte, les traits tendus par l'inquiétude alors qu'il ne recevait aucune réponse à ses appels. Il parcourut le salon du regard, notant les braises agonisantes dans l'âtre et la boule de papier qui gisait au sol près de la chaise où Francesca s'était assise, devant la fenêtre.

— Francesca ? appela-t-il de nouveau, de plus en plus alarmé.

Il devinait que le cottage était vide, mais il essaya de se rassurer en se disant qu'elle l'évitait peut-être, étant donné la colère qu'elle semblait nourrir à son égard. Il pénétra dans la cuisine, puis s'engouffra dans le couloir et jeta un coup d'œil dans la salle de bains. Personne. Il aurait préféré qu'elle soit là, cachée. Au moins, elle serait en sécurité.

Elle n'était pas non plus dans la chambre.

— Francesca ? cria-t-il tandis que de terribles hypothèses envahissaient son esprit, toutes plus glaçantes les unes que les autres.

Il sursauta en entendant la porte d'entrée claquer.

— Ian ?

Il écarquilla les yeux, submergé par le soulagement au son de la voix essoufflée de Francesca. Il sortit pour la rejoindre, mais il se figea sur le seuil de la chambre lorsqu'il la vit approcher.

— Où étais-tu ? demanda-t-il en reculant pour la laisser entrer.

Le couloir était plongé dans l'obscurité alors que la pièce était ensoleillée. Il sonda son visage avec anxiété, cherchant un signe de détresse. Elle tenait son carnet dans une main et un crayon dans l'autre. Son nez et ses pommettes étaient roses à cause du froid, mais elle semblait en pleine forme.

— Je suis allée dans les bois pour peindre Belford à travers les arbres. Je n'étais pas loin. Je t'ai entendu crier...

— Tu n'aurais pas dû sortir sans me prévenir. Je ne savais pas où tu étais.

— J'avais compris, vu tes hurlements, observa-t-elle.

Il était si soulagé qu'elle n'ait pas été enlevée, blessée, ou pire, qu'il ne saisit pas immédiatement qu'elle lui souriait. Il cilla, certain de se tromper. Il n'avait pas vu cette expression familière et sincère depuis très, très longtemps.

Il expira lentement.

— Grand-mère m'a prévenu que tu étais ici. J'aimerais être mis au courant lorsque tu sors. En fait, je préférerais que tu ne te promènes pas seule dans le domaine, ajouta-t-il en étudiant son expression, les yeux plissés, se méfiant de son humeur.

Elle haussa les épaules et se dirigea vers le bureau pour déposer son carnet et son crayon. Puis elle pivota et revint vers lui en retirant ses mitaines et en déboutonnant son manteau. Il aperçut le tee-shirt rouge foncé qui moulait sa taille fine et sa poitrine généreuse.

— Eh bien, je ne suis plus seule à présent, commenta-t-elle en fronçant les sourcils avec une expression qu'il trouva défiante.

— Non, mais je faisais référence à l'avenir, précisa-t-il d'un ton bourru.

Il l'observa un moment, en quête d'indices, mais elle se contentait de lui rendre son regard, calmement.

— Ce matin, je voulais te parler de quelque chose en particulier, poursuivit-il, mal à l'aise.

— Je suis désolée de m'être comportée ainsi.

Il tressaillit devant la simplicité de ses excuses.

— Je n'avais pas l'intention de revenir sur notre...

Il hésita, refusant de verbaliser le trouble de Francesca au sujet des raisons qui le poussaient à retourner en France. Il s'éclaircit la voix.

— ... Sur ce qui s'est passé entre nous ce matin, finit-il. J'ai discuté avec mes grands-parents, Lucien et Gerard. Nous pensons qu'il serait pertinent que je tienne une petite conférence de presse demain après-midi à Belford, uniquement pour communiquer sur notre proposition à Tyake et établir clairement que j'ai été impliqué depuis le début. J'ai contacté Lin et elle s'occupera de tout. Je crois qu'il serait préférable que tu restes à l'écart. Je ne veux pas que tu ne sois pas sous le feu des projecteurs. Grand-père partage mon avis.

Elle fit un pas vers lui.

— Tu comptes te remettre au travail ?

— Oui, davantage qu'au cours des derniers mois, en tout cas.

Il croisa son regard.

— Je reprends le contrôle, Francesca.

— Et cette autre mission importante... cette quête pour te trouver ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

Il devina qu'elle faisait un effort pour ne pas se montrer sarcastique et il appréciait cette marque de respect. Néanmoins, il savait qu'il devait rester prudent avec elle.

— Je ne l'abandonne pas, je suis désolé, souffla-t-il lorsqu'il perçut la déception au fond de ses yeux. Il faudra simplement que je partage mon temps de manière plus équitable entre les deux. Tout le monde est très inquiet au sujet de ce qui t'est arrivé à Chicago et ils sont d'accord avec moi : il est probable que cette agression ait un rapport avec le pouvoir que je t'ai laissé à la tête du conseil.

— Je ne vois pas ce qui te faire dire ça, Ian.

— Les menaces que j'ai déjà reçues.

— Quoi ?

— Ce n'est pas si grave...

— Comment ça, ce n'est pas si grave ? C'est grave quand ça me concerne, mais pas quand ça te concerne, toi ?

— Ce sont les inconvénients de la fonction. La plupart du temps, ce sont des cinglés qui profèrent des menaces infondées, précisa-t-il.

— Et le reste du temps ?

— C'est pour cette raison que je suis intransigeant sur la sécurité, indiqua-t-il.

Il commençait à faire chaud ici. Il déboutonna son manteau. Il observa avec une pointe de culpabilité le visage pâle et tendu de Francesca alors qu'elle ne répondait pas.

— Ce n'est pas arrivé assez souvent pour que je t'inquiète avec ces histoires. À présent, je me sens idiot de ne pas y avoir songé quand je t'ai installée à cette position. Pour ça, murmura-t-il en plongeant son regard dans le sien, je suis désolé.

Une seconde, elle sembla déroutée. Puis elle cilla et secoua la tête. Il retint son souffle lorsqu'elle se mit à rire doucement.

— Crois-le ou pas, j'ai été heureuse de contribuer au dossier Tyake. Ça m'a donné quelque chose sur quoi me concentrer. J'ai aimé ça bien plus que je ne l'aurais imaginé.

— J'ai toujours su que tu avais l'esprit d'une femme d'affaires.

Il saisit soudain.

— Oh, je vois, ce n'était pas le genre d'excuses que tu voulais.

— Ou attendais, précisa-t-elle calmement.

Le silence s'étira entre eux, semblant s'épaissir.

— J'ai été ravie de t'aider, Ian. De te soutenir. Je n'en avais pas conscience à l'époque, mais c'est le cas à présent. C'est la seule occasion que tu m'as offerte de faire

quelque chose pour toi. Tu ne m'as pas laissé t'aider à porter d'autres fardeaux.

Il perçut la frustration dans sa voix. Il la comprenait.

— J'allais très bien, Francesca...

— Tu étais effondré, le coupa-t-elle d'un ton tranchant.

Il se tut. Il sentait la souffrance enfler dans sa poitrine. Il la chassa avec détermination et la colère la remplaça aussitôt. Voilà pourquoi il n'aimait pas les confrontations. Elles ravivaient les vieilles blessures, le poussaient à ressentir quelque chose, alors qu'il cherchait à éviter ses sentiments à tout prix.

— Qu'éprouverais-tu, continua-t-elle d'une voix tremblante, si j'étais en proie à une souffrance comparable et que je prenais la fuite, te privant de la possibilité de me reconforter ? Comment te sentirais-tu, Ian ? le pressa-t-elle en faisant un pas de plus vers lui comme il ne répondait pas.

Ses narines se dilatèrent tandis qu'il s'efforçait d'inspirer, les lèvres pincées pour éviter de... de quoi ? Il était incapable de le dire. Il aurait voulu partir, mais les yeux de Francesca l'en empêchaient.

Elle haussa les sourcils, attendant une réponse.

— Furieux, admit-il finalement. Désespéré.

— C'est ça.

Elle approcha encore et prit son visage entre ses mains. Ses yeux la brûlaient. Ian sentait la douleur s'amplifier malgré ses efforts pour la contenir. Avec une grimace, il attrapa ses poignets et tenta de la repousser. Elle s'y était préparée. Elle se libéra de son étreinte et se jeta contre lui, l'obligeant à la soutenir pour éviter qu'elle perde l'équilibre, et elle posa de nouveau les mains sur ses joues pour le forcer à la regarder.

Seigneur ! Il ne s'attendait pas à ça. Il n'avait pas déchiffré correctement son humeur étrange. Il ne l'avait pas anticipé.

Elle pressa son front contre le sien et se haussa sur la pointe de pieds. Elle l'embrassa. Son baiser était doux. Addictif. Insistant. Aussitôt le désir l'envahit, coulant dans ses veines, balayant ses doutes... sa colère... sa fierté. Il aurait dû partir quand il le pouvait, se replier sur lui-même pour souffrir en silence.

Lorsqu'il eut goûté ses lèvres, il sut qu'il resterait.

Accepter ce qu'elle lui offrait revenait à se tenir debout au beau milieu d'un brasier... Il était conscient qu'elle percevait sa souffrance... et sans même s'en rendre compte, il la laissa panser ses blessures. Il était simplement incapable de bouger. Il était paralysé par la douleur et la honte d'un côté, par un besoin irrésistible de l'autre.

Elle gémit doucement contre sa bouche, son goût l'envahissant. L'excitation abattit ses dernières défenses. Il resserra son emprise, posant ses mains sur ses reins avant de les

faire glisser sur ses hanches et ses fesses. Il se pencha vers elle, la forçant à se cambrer légèrement, la pressant contre lui.

Elle interrompit leur étreinte et le repoussa doucement pour se redresser. Il s'accrocha à elle tandis qu'elle déposait une pluie de baisers sur ses joues et son cou. Ses lèvres, d'abord froides, étaient désormais brûlantes, enfiévrées par sa détermination à se donner à lui.

Il avait toujours eu du mal à accepter ce présent.

Il sentit ses mains sur sa taille et elle commença à défaire sa ceinture.

— Francesca, grogna-t-il d'une voix rauque.

— Chut, murmura-t-elle en déboutonnant sa chemise en hâte.

Il était lui aussi si impatient qu'il l'aida. Elle détacha le dernier bouton, écarta les pans du vêtement puis pressa sa joue contre son torse. Il la maintint contre lui, observant avec délice sa bouche glissant sur sa peau nue sous les rayons du soleil. Elle l'embrassait, le léchait, le mordillait. Un frisson de plaisir le parcourut. Il essaya de la prendre dans ses bras pour l'emporter vers le lit, mais elle aspira l'un de ses tétons et le suçait avidement. Elle lui résistait, murmurant contre son ventre moite. Il baissa les yeux sur elle, impuissant, tandis qu'elle dessinait des cercles ardents du bout de sa langue. Il plongea les doigts dans ses cheveux et susurra son nom.

En guise de réponse, elle se mit à embrasser ses côtes, ses mains s'enfonçant dans son dos, ses ongles se plantant dans sa peau jusqu'à ce qu'il frémit. Il soupira, soumis à une délicieuse agonie, lorsqu'elle s'agenouilla devant lui. Bon sang, il y avait si longtemps que ce n'était pas arrivé qu'il n'était pas certain de pouvoir endurer la sensation. En cet instant, il ne comprenait pas comment il avait pu vivre sans elle.

Elle libéra son sexe de son pantalon, calant l'élastique de son caleçon sous ses testicules. Ses doigts frais s'enroulèrent autour de son membre palpitant. Elle se mit à le caresser lentement, sans timidité, sans hésitation. Ses caresses étaient assurées et fermes, peut-être même un peu brutales... comme n'importe quel homme les aimait.

Comme il les aimait. Comme il lui avait appris à le faire.

Elle lécha son gland avec délicatesse tout en allant et venant vigoureusement sur son sexe. Elle leva la tête et croisa son regard lorsqu'elle le prit entre ses lèvres. Sa respiration se fit saccadée tandis qu'elle le suçait sur toute la longueur. Ian avait envie de hurler. De pleurer. De la punir d'éveiller tant d'émotions en lui. De jouir dans sa bouche sans s'arrêter. Il plongea de nouveau les doigts dans sa chevelure, optant pour la dernière option.

C'était avec le sexe qu'il était le plus doué pour exprimer ses sentiments. Il n'était qu'un homme, après tout. Toutefois, une question subsistait malgré l'excitation. D'où

venait cet amour qu'il décelait dans ses yeux ? Cette générosité ? Il ne parvenait pas à comprendre. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se laisser submerger.

Il refusait de baisser les paupières, continuant à s'abreuver de ce spectacle tandis qu'elle le consumait. Elle écarta les lèvres pour le prendre plus profondément en elle. Ses joues se creusèrent lorsqu'elle aspira longuement sa verge comme elle savait si bien le faire. Cette image l'avait si souvent empêché de dormir... Son sexe sortit de sa bouche et elle joua avec son gland tout en le caressant de ses mains avant de le réintroduire dans l'écrin chaud de sa gorge. Elle le taquina de ses dents, enroula sa langue autour de lui et le suçait avidement.

Il grognait, les doigts crispés sur son crâne, et ferma finalement les yeux. Cette vision était trop excitante. Il ondula doucement des hanches, se calant sur ses mouvements. Il prenait garde à ne pas se montrer trop exigeant malgré tout. Elle n'avait pas fait cela depuis un moment. Lui non plus, et il tenait à faire durer l'instant...

Il avait toujours su que Francesca donnait son amour librement, avec altruisme, mais aujourd'hui, cette vérité lui transperçait le cœur. Le plaisir s'immisça un peu plus en lui. Quel droit avait-il de prendre ce qu'elle lui offrait si innocemment, si pleinement ?

Il se figea pour ne pas aller trop vite, mais elle planta ses doigts dans ses fesses. Elle l'attira à elle et il l'observa de nouveau. Elle engloutissait sa verge, convulsant légèrement lorsqu'il touchait le fond de sa gorge. Ses narines se dilatèrent. Elle l'aspira avec une telle vigueur qu'il dut serrer les dents pour se contenir.

Elle le suppliait du regard.

Ses plaintes devenaient gutturales. Il avait les mains posées sur sa tête et guidait ses mouvements, acceptant enfin ce qu'elle lui donnait avec tant de douceur. Si elle s'abandonnait ainsi à lui, cela signifiait-il qu'il le méritait ? Il l'ignorait. Il s'en moquait. Il était mis à nu par ses caresses, par son amour. Le temps sembla s'étirer tandis qu'il baissait les yeux sur elle, captivé. Elle le suçait avec une précision parfaite.

C'était beaucoup trop bon.

Il s'enfonça profondément en elle et éjacula, reculant presque aussitôt pour se déverser sur sa langue. Il resta en elle, allant et venant dans l'écrin doux et soyeux de sa bouche, lui offrant sa semence et les émotions qu'elle avait libérées dans son esprit.

Son corps se raidit sous une ultime vague de plaisir.

Il se plia en deux, titubant légèrement, et elle plaqua ses mains sur ses hanches pour l'empêcher de tomber. Un rire rauque lui échappa.

— Quoi ? demanda-t-elle, confuse, tandis qu'un petit sourire éclairait ses lèvres gonflées.

Sa beauté était telle qu'elle aveuglait son cerveau déjà désorienté.

— Tu croyais vraiment pouvoir me soutenir ? lança-t-il, incrédule, en se référant à son geste.

Elle déposa un baiser sur son sexe mouillé et il rugit sous cette vision érotique.

— Je peux te soutenir, Ian, dit-elle en plongeant son regard dans le sien.

Il sentit son sourire s'évanouir. Elle se redressa et lui prit la main pour l'entraîner vers le lit.

— Nous n'avons même pas retiré nos manteaux, observa Ian avec humour en l'aidant à ôter le sien.

Il était stupéfait par ce qu'elle venait d'accomplir. Elle lui avait offert l'expérience la plus intime, la plus bouleversante et la plus jouissive de sa vie alors qu'ils étaient encore engoncés dans leurs vêtements d'hiver. Ils étaient à présent installés au bord du lit. Sa chemise était toujours ouverte, son pantalon aussi. Il remonta le tee-shirt de Francesca pour le faire passer par-dessus sa tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en remarquant son air renfrogné.

— Pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ?

Elle écarta les pans de sa chemise et glissa ses doigts sur son torse, traçant le contour de ses muscles jusqu'à ce qu'il ferme les yeux de plaisir. C'était l'une des nombreuses qualités qu'il appréciait chez elle. Elle était dotée d'une sensualité innée, toujours avide de faire de nouvelles expériences, de toucher... de goûter. Heureusement, ils aimaient tous deux qu'elle soit attachée pendant l'amour, car les caresses de Francesca avaient tendance à lui faire perdre le contrôle.

— Pourquoi n'es-tu plus en colère ? demanda-t-il d'un ton grave en prenant sa main dans la sienne pour déposer un baiser sur sa paume.

Elle le dévora des yeux tandis qu'il retirait sa chemise.

— Je ne sais pas, répondit-elle finalement en prenant appui sur le lit.

Elle se leva et récupéra son manteau sur le sol pour couvrir sa nudité. Il n'aimait pas cela. Son corps lui apparaissait comme une bénédiction – voluptueux, ferme, délicieusement féminin. Ses courbes étaient idéales. Il avait hâte de l'étendre sur le matelas pour lui rendre le plaisir qu'elle venait de lui offrir. Il prit ses doigts, les sourcils froncés. Elle n'avait pas intérêt à essayer de fuir une nouvelle fois...

— Ce n'est pas une réponse, Francesca.



Elle soupira comme si elle peinait à s'expliquer.

— C'est la vérité, j'ignore pourquoi je me sens différente. Je pense que je serai bientôt de nouveau furieuse contre toi, mais quelque chose... est arrivé.

— Qu'est-il arrivé ? insista-t-il.

— J'ai parlé avec ta grand-mère et elle...

— Quoi ?

Il l'invita à s'asseoir sur ses genoux, ne supportant pas d'être loin d'elle. Il ouvrit impatiemment son manteau pour exposer sa poitrine, son ventre et ses cuisses à son regard, un geste digne d'un homme des cavernes pour démontrer qu'elle était à sa disposition... un rappel inutile, mais poignant, de leur intimité. Son amour pour elle enfla devant son léger sourire. Elle le comprenait étonnamment bien. Il posa une main sur sa joue et approcha son visage du sien pour l'encourager silencieusement à poursuivre.

— Elle semble te connaître mieux que moi, lâcha-t-elle avec une pointe de regret, son souffle chaud lui caressant la peau.

— Ce n'est pas la même chose, nous le savons tous les deux. Elle est ma grand-mère, pas la femme que j'aime.

— Tu m'aimes toujours ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Toujours, dit-il en effleurant ses lèvres des siennes, que tu sois dans mes bras ou pas.

Il la vit déglutir avec peine et la soupçonna de retenir des larmes. Son ton était ferme, pourtant, lorsqu'elle reprit.

— Anne m'a rappelé à quel point tu apprécies la transparence... Il te faut une vision claire... une compréhension précise des situations. Je ne suis pas d'accord avec toi. Je ne crois pas que Trevor Gaines ait la moindre importance, Ian. Je pense que tu lui en accordes bien trop.

— Je sais ce que tu penses, répliqua-t-il calmement en frottant sa joue de son pouce.

— Mais je peux concevoir qu'il soit si crucial pour toi de connaître ton passé.

Ils restèrent un moment silencieux, les yeux dans les yeux. Ceux de Francesca brillèrent lorsqu'elle poursuivit.

— Je sais que tu as souffert et je déteste penser que tu étais seul pour traverser cette épreuve. Je t'en veux toujours de t'être fermé à moi.

— Mais ?

— Mais je suis fatiguée de prétendre que tes actions sont incompréhensibles, lâcha-t-elle brusquement. Le fait que je t'aime ne me donne pas le droit d'exiger que tu sois un homme différent... Le fait que je ne partage pas ton avis, et ma conviction que tu te trompes dans ta façon de surmonter ta douleur, ne change pas mon amour. Je t'aime et je t'aimerais toujours.

Un silence s'étira après cette déclaration. Ian n'était même plus certain de pouvoir respirer.

— Pour être honnête avec moi-même, continua-t-elle d'un ton plus mesuré, je dois admettre que ta disparition ne me surprend pas tant que ça. Je n'approuve peut-être pas ta façon de gérer ton chagrin, mais je la comprends. Je te comprends. Je ne peux plus jouer le rôle de la femme meurtrie quand ton plus grand péché a été de ne pas faire ton deuil comme j'aurais aimé que tu le fasses, d'une manière qui aurait été acceptable à mes yeux.

Il étudia ses joues roses et baissa la tête pour éviter son regard. Il voulait la remercier, mais il en était incapable. Ses cordes vocales refusaient de fonctionner. Il caressa son visage et peut-être qu'elle comprit, parce qu'elle déposa un baiser dans le creux de sa main.

— Ça ne veut pas dire que tu dois repartir t'enfermer dans cette obsession au sujet de Trevor Gaines, ajouta-t-elle avec une expression sévère.

— Je ne suis pas obsédé par lui, expliqua-t-il, je cherche simplement à comprendre mes origines, Francesca.

— D'accord, répliqua-t-elle, mais je ne peux pas te rejoindre sur le fait que c'est positif, Ian. Je crois que c'est une quête futile et insensée qui t'enferme dans ton passé et compromet ton avenir. Je n'ai qu'à te regarder pour savoir qu'elle te fait du mal, et qu'elle ne t'aide en rien.

— Je ne partage pas ta vision, commenta-t-il, désolé de devoir la contredire alors qu'elle se montrait bien plus généreuse qu'il ne le méritait.

Elle sonda son visage. Il croisa son regard, déterminé à ne pas ciller, mais le soutenir lui demanda un effort plus important qu'il ne l'aurait voulu.

— Tu refuses toujours de me révéler ce que tu faisais précisément en France, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Je ne peux rien te confier. Surtout à toi, ajouta-t-il, incapable de contenir le chagrin qui perçait dans sa voix.

Lucien avait raison. S'il se confiait à Francesca au sujet des recherches ignobles qu'il menait dans ce manoir hanté, s'il lui parlait de ce qu'il avait découvert jusque-là, elle serait furieuse... et écoeurée. Elle pensait le comprendre, mais elle n'entendrait pas ça. Il avait conscience qu'elle le supplierait de ne pas retourner à Aurore seul. Il savait qu'il l'écouterait plus que quiconque... et qu'il pourrait même accéder à ses souhaits.

Elle ferma les yeux, et il devina sa douleur. Il altérait son esprit lumineux. Seigneur ! Il détestait devoir faire ça. Il la pressa contre lui, son front contre le sien, et inhala le parfum de ses cheveux. Il était sur le point de lui avouer qu'il repartirait. Il s'assurerait de sa sécurité à distance, peut-être en engageant un garde du corps pour la protéger. Il ne

voulait pas la faire souffrir, mais il ne pouvait pas lui confier ce qu'elle voulait entendre. Pas encore. Avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, elle se leva.

— Je ne veux pas en parler pour le moment, déclara-t-elle d'un ton léger qui ne le laissa pas dupe.

Avait-elle deviné ce qu'il était sur le point d'annoncer ?

— Qu'est-ce que tu veux faire, alors ? demanda-t-il en lui prenant de nouveau la main.

— Déjeuner ?

Il cilla. Un sourire amusé étira les lèvres pulpeuses de Francesca.

— Le pique-nique que m'a préparé Mme Hanson pourrait nourrir un régiment. Il est au réfrigérateur. Ensuite, nous pourrions faire une sieste ?

Il ne put résister à sa bonne humeur... Elle était si pleine d'espoir, si belle sans en avoir conscience. Il ne pouvait lui résister tout court, c'était bien là le cœur du problème. S'il en avait été capable, il serait resté en contact avec elle lorsqu'il était dans le nord de la France.

— C'est une idée fantastique, acquiesça-t-il en se levant pour la prendre dans ses bras, le plaisir s'insinuant en lui au contact de ses seins nus contre son torse.

Il se pencha pour effleurer ses lèvres et il espéra qu'elle ressentait toute sa gratitude et son désir dans ce baiser.

— Mais si tu penses faire la sieste ensuite, tu risques d'être surprise, ajouta-t-il avec malice contre sa bouche, en plaquant son corps contre le sien pour qu'elle sente son érection.

Elle leva les yeux vers lui. Son rire était comme un rayon de soleil au beau milieu d'une tempête. Il n'y avait aucun doute. Il était le dernier des égoïstes. Bien sûr, il essaierait de profiter de ces instants volés avec elle, avide de savourer ces précieuses minutes de bonheur.

À la grande déception de Francesca, Ian referma son pantalon pour l'aider à déballer le déjeuner dans la cuisine. Lorsqu'ils retournèrent s'installer sur le lit, il insista pour qu'elle retire le manteau dont elle se servait comme robe de chambre et qu'elle mange nue.

— Ton corps est bien plus nourrissant que n'importe quel festin, déclara-t-il d'une voix rauque en l'empêchant de remonter le drap sur sa poitrine.

Il accepta finalement de la laisser couvrir ses jambes, mais insista pour que son sexe reste exposé. Elle avait trouvé des assiettes, des couverts et des serviettes dans la cuisine, et elle entreprit de couper en deux l'énorme sandwich. Lorsqu'elle s'enfonça dans l'oreiller rembourré, cependant, et qu'elle commença à grignoter sa part, elle découvrit qu'elle

avait perdu l'appétit. Ian observait son entrejambe avec une intensité troublante, même s'il continuait à manger distraitement. Finalement, il abandonna son repas, prit une gorgée de lait frais et repoussa son assiette. Son souffle resta bloqué dans sa gorge lorsqu'il écarta fermement ses jambes.

Elle poussa un petit cri quand il glissa les doigts entre les plis de sa féminité. Il se pencha sur elle et attrapa son plat pour le déposer sur la table de chevet.

— T'ai-je déjà dit que tu as le plus beau corps du monde ? grogna-t-il, les yeux braqués sur sa peau rosée.

— Des milliers de fois, parvint-elle à articuler, répétant leurs répliques familières. Sous cet examen attentif, elle se sentait en fusion.

Il pressa le bout de son index sur son clitoris sous leurs regards captivés. Le spectacle de son doigt épais enfoui dans sa chair délicate était hypnotique. Elle haleta de plaisir sous sa caresse brève et précise. Il plongea sans peine dans sa vallée lubrifiée. Lorsqu'il retira sa main, elle se mordit la lèvre, déçue. Il fit courir ses paumes sur ses hanches et son ventre, déposant son essence sur sa peau. Elle sonda son visage. Son sourire lui disait à quel point il aimait la sentir mouillée ainsi. Il observa son plat sur la table de chevet.

— Tu n'as pas beaucoup mangé. Je t'ai distraite...

— En effet, confirma-t-elle en rougissant, mais ça ne signifie pas que la distraction n'était pas la bienvenue.

— Peut-être.

Il tendit le bras pour prendre un grain de raisin.

— Mais tu dois manger plus.

— Je n'ai plus faim, affirma-t-elle en caressant son biceps bombé.

Il l'interrompit gentiment, la forçant à poser la main sur le matelas.

— Tu dois manger plus. Je ne suis pas le seul à avoir perdu du poids.

— À condition que tu manges aussi, opposa-t-elle avec obstination.

Il s'étendit près d'elle et l'attira dans l'étau rassurant de ses bras. Elle sourit lorsqu'il pressa le grain de raisin contre ses lèvres. Comme elle refusait de les ouvrir, il prit un air amusé devant ce défi silencieux. Il persista dans sa mission, faisant courir le fruit humide contre sa bouche, la tentant...

Il grogna d'approbation lorsqu'elle finit par céder et pressa le raisin entre ses lèvres, son doigt s'attardant sur sa langue. Elle referma les dents en un geste érotique tandis qu'il le retirait. Elle sentit son sexe gonfler contre sa hanche.

— Gentille fille, susurra-t-il en attrapant un autre grain de raisin pendant qu'elle mâchait doucement.

Un appétit féroce s'empara soudain d'elle.

— Si tu avais la moindre idée de ce que je pense faire avec cette jolie bouche – de ce à quoi je pensais tout à l’heure –, tu ne me provoquerais pas autant, gronda-t-il.

— J’ai une assez bonne idée de ce que tu as envie de faire, répondit-elle honnêtement en savourant le fruit sucré sur sa langue. Et j’en ai envie aussi. Tu le sais très bien.

Il se figea alors qu’il s’apprêtait à lui offrir un autre grain de raisin et plissa les yeux.

— Qu’est-ce que j’ai envie de faire exactement ?

Les joues de Francesca s’enflammèrent.

— Tu sais bien, murmura-t-elle.

Il haussa les sourcils. Il cherchait à la mettre mal à l’aise.

— Perdre le contrôle alors que tu es dans ma bouche. Ne pas... te retenir comme tu le fais habituellement.

— La plupart des femmes ne diraient pas que je me retiens, Francesca. Au contraire.

— Oh, je vois, dit-elle en se sentant rougir davantage.

Était-elle dépravée parce qu’elle aimait qu’il s’abandonne et se concentre sur le plaisir que lui procurait sa chair ?

Il laissa échapper un rire grave.

— Heureusement que l’un d’entre nous se contrôle un minimum, observa-t-il en déposant un raisin entre ses lèvres.

Malgré ses propos, son sexe se dressa un peu plus contre la cuisse de Francesca. Elle aussi était excitée par la conversation.

— C’est juste que...

Elle hésita et croisa son regard.

— Je sais que tu te retiens souvent à la fin.

— J’ai de bonnes raisons de le faire, expliqua-t-il. Je ne veux pas te faire du mal.

— Je ne veux pas que tu me fasses du mal non plus, lui assura-t-elle avant d’ajouter d’un ton hésitant : mais tu pourrais te sentir plus libre avec moi. De temps en temps. Tu ne pourrais pas me faire bien mal si... je...

— Quoi, Francesca ? la pressa-t-il, oubliant le raisin.

— J’aime que tu m’utilises pour assouvir ton plaisir. Ça m’excite.

L’espace d’un instant, il se contenta de la dévisager. Puis il poussa un juron. Il écarta brusquement le drap, exposant sa nudité à sa vue.

— Je sais que tu essaies de me provoquer pour que je jouisse de nouveau dans ta jolie bouche, mais ça ne marchera pas, ma belle. Pas tant que je ne l’aurai pas décidé, ajouta-t-il en descendant dans le lit pour venir se placer à plat ventre entre ses cuisses.

— Je n’essayais pas du tout de te provoquer, dit-elle en riant.

Il lui lança un regard mi-amusé, mi-impatient et lui coupa le souffle en enfouissant son visage entre ses jambes.

— Lève les genoux et écarte les cuisses, ordonna-t-il.

Elle fit glisser ses pieds pour les positionner près des épaules de Ian.

— Ian ? demanda-t-elle d'une voix tremblante lorsqu'il décrocha un autre grain de raisin.

Ses yeux s'écarquillèrent quand il pressa la petite boule foncée contre son clitoris et l'agita de bas en haut. Il intensifia ses gestes et la peau du fruit céda. Le jus frais se répandit sur sa chair ardente.

— Tu l'as dit toi-même. J'ai besoin de manger moi aussi, expliqua-t-il avant de pencher la tête et de la dévorer avec un appétit insatiable.

— Oh, Seigneur ! murmura-t-elle, les yeux révulsés.

Ses doigts étaient crispés dans les cheveux épais de Ian, maintenant son visage contre la source de son plaisir pendant qu'il déployait sa magie. Il exerça une pression sur l'arrière de ses jambes et ses pieds perdirent contact avec le matelas. Elle s'abandonna à la sensation exaltante qui l'envahissait. La bouche et la langue de Ian étaient humides, fermes et délicieuses contre son sexe. Sa fine barbe irritait la chair tendre de ses cuisses, la légère brûlure amplifiant son désir. Bien qu'enivrée par l'extase, elle se délectait de la détermination de Ian à la faire jouir. Le coup à la porte pénétra sa conscience avant celle de Ian.

— Ian, arrête, haleta-t-elle.

Elle planta ses ongles dans son crâne pour attirer son attention. Il lécha son clitoris du bout de sa langue et elle gémit, le pressant un peu plus contre elle malgré ce qu'elle venait de dire. On frappa de nouveau. Elle entendit quelqu'un appeler Ian.

— Ian, c'est ton grand-père. Ian !

Il ouvrit les yeux et leva la tête. Son clitoris se tendit de frustration et d'excitation devant le spectacle magnifique qu'il lui offrait. Son visage luisait, ses paupières étaient lourdes, ses iris bleus brillaient d'un désir à peine contenu. Il cilla et sembla reprendre pied avec la réalité. Il dilata les narines et inspira profondément, sans doute pour s'imprégner de son odeur. Il posa un regard brûlant sur son sexe et jura avant de rouler sur le lit pour se lever.

— Je vais voir ce qu'il veut, s'exclama-t-il en attrapant sa chemise et en l'enfilant en hâte.

Il essuya sa bouche avec une serviette qui gisait près de son assiette.

— Toi, tu restes ici. Et ne t'avise pas de te rhabiller ! la menaça-t-il d'un ton sévère avant de sortir de la pièce en refermant la porte derrière lui.

En dépit de son avertissement, elle se leva et s'empressa de remettre ses vêtements. La voix de James résonnait dans le salon, augmentant encore sa gêne. Et puis, elle pouvait entendre ses paroles.

La porte d'entrée claqua. Un moment plus tard, Ian pénétra dans la chambre. Elle était assise au bord du lit et enfilait ses bottes. Il l'enveloppa du regard et fronça les sourcils.

— Tu as entendu ? demanda-t-il.

Elle opina.

— Je suis désolé, ajouta-t-il en récupérant ses chaussettes et ses chaussures avant de s'installer sur une chaise pour finir de se rhabiller. J'ai laissé mon téléphone à la maison parce que je ne voulais pas être dérangé. Mais tu sais comment est Lin lorsqu'elle a une mission. Il y a eu quelques pépins avec la conférence de presse et je dois m'en occuper. Elle n'arrivait pas à me joindre, alors elle a appelé sur le téléphone fixe et a eu grand-père. Une fois que j'aurais réglé ces détails, il faudra que je prépare mon discours pour demain.

— Ça ne fait rien, je comprends, affirma-t-elle avec sincérité en lançant ses bottes.

Elle imaginait le travail que Lin avait dû abattre pour organiser une conférence de presse du jour au lendemain depuis l'autre côté de l'Atlantique.

— Tu rentres avec moi ? proposa-t-il en se levant.

Elle lui lança un regard ironique. Ce n'était pas vraiment une question. Il ne voulait pas qu'elle reste seule ici. Elle soupira, ne se sentant pas d'humeur à se disputer avec lui après les moments intimes qu'ils venaient de partager.

— OK, je pourrai peaufiner mes croquis là-bas, accepta-t-elle en enfilant son manteau et en réunissant ses affaires.

Il partit l'attendre devant la porte et resta immobile lorsqu'elle approcha. Elle leva les yeux vers lui, une expression grave sur le visage.

Il caressa sa joue.

— Je déteste les séparations.

Elle cilla, consciente qu'il faisait référence à leur étreinte interrompue, mais à bien d'autres choses également.

— Nous ne sommes pas obligés de nous séparer, observa-t-elle doucement, touchée au plus profond de son être par la lueur qui brillait dans son regard. Pas de façon permanente en tout cas. À moins que tu ne le choisisses.

— Je n'ai rien choisi, Francesca, le destin l'a fait pour moi. J'essaie simplement de gérer les conséquences.

— Tu te trompes, rétorqua-t-elle. Tu peux choisir, Ian. Ton passé. Ou ton avenir.



Il laissa retomber ses bras le long de son corps. Elle devina sa frustration liée à leur désaccord. Toutefois, elle ne s'excuserait pas. Elle passa devant lui pour rejoindre le couloir, mais il la retint par le poignet.

Il la pressa contre lui et l'embrassa... Son baiser était possessif, affamé. Elle comprenait qu'il réaffirmait son droit de la toucher de cette façon et elle le lui concédait sans hésitation. Son sexe encore sensible palpita entre ses jambes. Le temps où elle pouvait prétendre qu'elle ne brûlait pas de désir – d'amour – pour lui était révolu. Elle comprit que ce constat l'avait frappée lorsqu'elle était en train de dessiner dans les bois, un peu plus tôt, en proie à ses émotions, et qu'elle l'avait entendu l'appeler avec cette note de désespoir dans la voix.

Elise vint lui rendre visite dans sa chambre en début d'après-midi. Elle lui annonça que Lucien et elle comptaient rentrer à Chicago le surlendemain.

— Lucien a vaguement évoqué un voyage qu'il devait faire avec Ian dans les prochains jours, lui apprit Elise en observant son dessin par-dessus son épaule. Sais-tu où ils doivent se rendre ?

Francesca se tourna vers son amie, gênée.

— Non. Je ne sais pas exactement ce qu'ils envisagent de faire ni où ils vont, mais je peux t'assurer que c'est une mauvaise idée.

Elles s'accordèrent pour dire que le projet des deux frères avait quelque chose à voir avec Trevor Gaines, et Elise ne sembla pas enchantée à l'idée que son mari rejoigne Ian.

Après qu'Elise fut partie se promener à cheval, Francesca s'absorba dans ses dessins pendant une bonne heure, n'émergeant de sa transe qu'en milieu d'après-midi. Elle se sentait agitée. Elle se souvint que Mme Hanson prenait son thé à ce moment de la journée. Lorsqu'elle passait son temps au loft, Francesca avait l'habitude de s'asseoir avec elle dans la cuisine de Ian. Cette petite tradition lui manquait.

Elle descendait l'escalier avec l'intention de rejoindre les cuisines lorsqu'elle aperçut Ian qui traversait le hall en direction de la porte d'un pas déterminé. Son cœur bondit dans sa poitrine comme chaque fois qu'elle le voyait sans s'y être préparée. Il s'était rasé et avait changé de chemise depuis leur étreinte dans le cottage. Elle se demandait toujours comment il parvenait à être distingué et sophistiqué tout en restant aussi viril.

Il pivota vers elle lorsqu'elle l'appela.

— Où vas-tu ? s'enquit-elle en approchant.

Ses yeux bleus parcoururent son corps, s'attardant sur sa poitrine. Elle avait pris une douche et s'était changée elle aussi. Le petit sourire de Ian était comme une caresse brûlante et sensuelle sur sa peau. Le fait qu'ils viennent de milieux différents et que leurs

styles soient si éloignés avait été à l'origine d'une certaine gêne chez Francesca au début de leur relation. Ian, en revanche, était totalement indifférent à sa manière de s'habiller et exigeait de chacun qu'il la traite comme une reine, quelle que soit sa tenue.

*Je veux que tu saches que ton apparence est loin de me déplaire. Que tu sois couverte de diamants ou uniquement vêtue de ton tee-shirt des Cubs<sup>1</sup>, je te trouve toujours aussi attirante. Peut-être l'as-tu déjà remarqué ?*

Elle lui rendit son sourire au souvenir de ces mots prononcés sur le ton sec et sardonique qui était propre à Ian.

— Je n'ai pas de costume pour la conférence, lui apprit-il. J'ai voyagé léger. Un tailleur en ville doit prendre mes mesures pour m'en livrer un demain matin. En parlant de vêtements, dit-il en posant les yeux sur le C dessiné sur sa poitrine avant de les remonter sur son visage, je vois que tu portes l'une de mes tenues préférées...

Elle gloussa et le visage de Ian s'éclaira. Il était si bon de plaisanter avec lui de nouveau.

— Je peux venir ? demanda-t-elle impulsivement.

Il hésita et posa les yeux sur les grandes portes sculptées. Elle eut l'impression qu'il aurait préféré la maintenir derrière elles.

— Je fais l'aller-retour et ça risque d'être ennuyeux, l'avertit-il.

— Aucun risque, puisque je serai avec toi.

Une lueur brûlante apparut au fond de ses pupilles. Il envisageait toujours de refuser, cependant. Elle pouvait le sentir. Elle se hissa sur la pointe des pieds, pressant son corps contre lui, et effleura ses lèvres des siennes dans une tentative éhontée de le convaincre. Il ne lui en fallut pas plus. Ses bras s'enroulèrent aussitôt autour de sa taille et il prit le contrôle en l'embrassant avec fièvre.

— Tu ne devrais pas être fière de te montrer si persuasive, lâcha-t-il un moment plus tard en sondant son visage.

Elle détendit ses muscles qui s'étaient contractés sous la passion de leur étreinte.

Un sentiment de triomphe déferla en elle lorsqu'il soupira et lui prit la main pour l'entraîner vers la sortie.

La porte d'entrée se referma. Gerard émergea de l'alcôve située derrière le grand escalier et traversa le hall. Il ouvrit un panneau coulissant et se glissa dans le cabinet de James. Il était vide. Il approcha de l'imposant bureau – une antiquité que les comtes de Stratham se transmettaient de père en fils depuis plus de cinq générations. Selon la tradition, il aurait dû revenir à Gerard à la disparition de James. Ce dernier en avait décidé autrement. Gerard hériterait du titre, certes, mais ce meuble précieux et tous les trésors que renfermait Belford appartiendraient à Ian.

Les ancêtres des Noble devaient se retourner dans leur tombe.

Maudit soit James ! songea Gerard en ouvrant le tiroir de droite et en soulevant le couvercle d'une boîte en cuir rouge.

Un sourire se dessina sur ses lèvres lorsqu'il vit ce qu'elle renfermait.

Il récupéra son téléphone dans sa poche et composa le numéro de Brodsik.

— C'est le moment. Ils vont en ville. Francesca est avec lui, indiqua-t-il simplement lorsque l'homme décrocha.

Il écouta, l'air renfrogné.

— Espèce d'idiot ! Je t'avais demandé de rester dans le coin pour sauter sur la moindre occasion... Eh bien, ce n'est pas ma faute si tu t'es associé avec un crétin... Comment veux-tu que je sache où est Stern ? C'est ton ami... Non, non, l'interrompit Gerard brutalement, je ne discuterai pas avec toi de ton petit chantage.

Il était offensé qu'un criminel aussi infâme et débile ose essayer de le manipuler, mais Brodsik ne s'en sortirait pas impuni. En fait, Stern avait déjà payé le prix cher, et Brodsik serait le suivant.

Il marqua une pause. Brodsik tentait de lui expliquer pourquoi il demandait une rallonge, alors que ses honoraires étaient déjà exorbitants.

— Eh bien, j'appelle ça du chantage, étant donné que tu me menaces de tout révéler si je n'accède pas à ta demande, rétorqua Gerard. Je t'ai dit que j'aurais l'argent demain. Quelques heures ne suffisent pas à rassembler une somme aussi importante en liquide. En attendant, travailles-tu toujours pour moi ?

Il se tut, un sourire maléfique étirant ses lèvres.

— Bien. Tu sais ce que tu as à faire. Ils sont chez le couturier. Ça te laisse le temps de revenir à Stratham. Mais dépêche-toi ! Ian ne devrait pas y rester plus d'une heure. Tu y seras à temps si tu te bouges maintenant. Souviens-toi, Francesca doit te voir... Quoi ? Oui, nous nous retrouvons toujours ce soir comme d'habitude. As-tu réussi à l'acheter ?

Il écouta un moment.

— Parfait, parce que tu auras besoin de ce pistolet demain, n'est-ce pas ?

Il raccrocha et consulta sa montre. Il disposait d'au moins une heure, probablement deux. La paranoïa de Ian était telle qu'il verrouillait la porte de sa suite même dans sa maison d'enfance. Quoi qu'il conserve dans cet ordinateur, cela devait avoir de la valeur. Sur les images, Gerard n'avait rien vu d'autre dans la pièce qui pourrait justifier une telle prudence. Il passerait donc l'heure suivante à mettre en œuvre ses maigres connaissances en matière de crochetage. Après tout, les serrures de Belford n'étaient pas très sophistiquées. Elles étaient davantage destinées à assurer une certaine intimité par rapport aux domestiques qu'une réelle sécurité. Il y parviendrait, s'encouragea-t-il en montant les escaliers avec détermination.

Elle apprécia leur bref passage chez le tailleur, ne partageant pas du tout l'avis de Ian selon lequel elle s'ennuierait. Qu'y avait-il d'ennuyeux à regarder un homme séduisant et sexy se faire prendre les mesures pour un costume ?

M. Rappaport, le propriétaire de la mercerie, veillait à offrir le meilleur service à l'illustre petit-fils du comte de Stratham. Francesca finit par comprendre qu'il avait occasionnellement habillé Ian lorsqu'il était un garçon, puis un jeune homme. M. Rappaport apporta une chaise pour Francesca et l'installa dans la zone d'essayage luxueuse près des cabines. Il lui proposa un magazine et une tasse de thé, ce qui l'occupa jusqu'à ce que Ian vienne se positionner devant le miroir triple. Elle oublia bien vite l'article qu'elle était en train de lire tandis qu'elle observait le couturier aux cheveux gris s'activer autour de Ian. Ce dernier avait l'air d'un géant par rapport au petit homme en train de piquer le tissu. Ian leva sa chemise blanche pour que M. Rappaport puisse mesurer sa taille et l'attention de Francesca redoubla. Son pantalon soulignait les muscles de ses abdominaux et la ligne de poils sombres qui partait de son nombril.

Ian avait souvent assisté à ses essayages lorsqu'il faisait venir des couturiers pour elle et elle trouvait son observation silencieuse et concentrée excitante. Jusqu'à présent, elle n'avait cependant jamais eu le privilège d'en faire de même.

Elle sentit qu'il l'observait dans le miroir lorsque M. Rappaport entreprit de mesurer son entrejambe.

— Et vous portez à gauche, si je me souviens bien ? se renseigna le tailleur.

— Exactement, confirma Ian en soutenant le regard de Francesca.

Elle fronça légèrement les sourcils, troublée par la question du vieil homme. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'il venait de demander de quel côté Ian plaçait son sexe dans son pantalon, afin d'ajuster ses mesures en conséquence. Ian avait dû remarquer son illumination, car il sourit, l'air amusé.

Lorsqu'il eut terminé, M. Rappaport se précipita vers la boutique pour répondre aux appels insistants d'un assistant. Francesca cilla de surprise en voyant Ian fondre sur elle, ne portant que son pantalon et sa chemise à moitié déboutonnée.

Elle en eut le souffle coupé. Elle connaissait cette lueur au fond de ses yeux bleus.

Il se pencha vers elle, les mains posées sur les accoudoirs de sa chaise pour l'emprisonner de ses bras. Il captura sa bouche en un baiser torride qui lui fit vite oublier ce qui l'entourait pour ne plus se concentrer que sur ses lèvres possessives et son goût addictif.

— Tu paieras de m'avoir fait bander dans une position aussi vulnérable, marmonna-t-il un moment plus tard.

— Je n'ai fait que t'observer, se défendit-elle.

Il se redressa.

— C'était suffisant. Amplement suffisant, ajouta-t-il avec un air dur avant de s'engouffrer dans une cabine pour se changer.

M. Rappaport revint quelques secondes plus tard, indifférent à ses joues roses et à sa respiration saccadée.

Lorsque Ian en eut terminé chez le tailleur, ils achetèrent des cafés à emporter dans un petit bar à thés pittoresque et retournèrent à leur voiture. Elle se délectait de l'humeur légère de Ian. Il n'était pas du genre à sourire fréquemment, et elle se sentait donc encouragée par l'expression amusée qu'il arborait de plus en plus ces derniers temps. Peut-être était-il en train de se sortir de cette dépression dans laquelle il semblait avoir plongé depuis la mort de sa mère ? Elle prit soudain conscience qu'ils avaient allègrement évoqué le sujet de Trevor Gaines, mais toujours évité celui du décès inattendu de Helen l'été précédent.

Elle étudia son profil tandis qu'il conduisait. Ils venaient de quitter Stratham et s'engageaient sur la route de campagne étroite qui menait à Belford. Les rayons du soleil couchant enveloppaient le visage de Ian d'un halo rouge or.

— Ian, où conserves-tu les cendres de ta mère ? s'enquit-elle en se souvenant qu'au cours de l'un de ses rares moments de lucidité Helen avait demandé à être incinérée.

Il lui lança un bref regard, ses yeux bleus contrastant avec sa peau illuminée par le soleil.

— C'est grand-mère qui les a. Elle les garde pour moi. Je ne voulais pas les emporter où j'étais.

Elle digéra sa réponse, observant distraitement la route gelée devant eux.

— Ce n'était pas ta faute, tu sais.

Le silence enfla. Elle se tourna vers lui avec réticence. Il était concentré sur le pare-brise. Sa gorge se noua. Elle devinait la culpabilité qu'il ressentait après avoir autorisé les médecins à prescrire à sa mère le traitement qui était peut-être à l'origine de l'insuffisance hépatique ayant conduit à sa mort.

— Tu as donné ce genre d'autorisation des dizaines de fois au cours des années passées. Elle était malade ! Elle refusait de se nourrir. Le traitement était censé soigner sa dépression et sa psychose, mais aussi augmenter son appétit. C'était la recommandation du médecin, Ian, ajouta-t-elle lorsqu'elle vit sa pomme d'Adam monter et descendre dans sa gorge. Elle serait morte si elle avait continué à manger si peu.

— Ils auraient pu la maintenir en vie avec une sonde, répondit-il.

— Oui. Ils auraient pu, j'imagine, mais le médecin préconisait le traitement, et j'étais d'accord avec lui. Je sais que toi aussi. Tu n'aurais pas voulu la garder en vie à l'aide d'une sonde. Tu as souhaité prendre une décision respectueuse de ses droits en tant qu'être

humain, dans la mesure du possible. Tu ne pouvais pas savoir quelle serait sa réaction au traitement. En fait, il n'existe même pas de preuve que son déclin soit lié à ce médicament. Tu es conscient qu'elle était malade... faible.

— C'est le traitement qui l'a tuée, affirma-t-il sans détourner les yeux du pare-brise.

— Tu as pris soin d'elle toute ta vie. Tu as fait mille fois plus que la plupart des enfants. N'importe qui aurait pris la même décision, Ian. C'était son heure. Elle avait suffisamment souffert.

Ses narines se dilatèrent, mais elle était incapable de dire s'il était furieux qu'elle ait abordé le sujet ou ému par ses paroles. Il crispa les doigts sur le volant. Il lui fallut un moment pour comprendre qu'il n'était plus concentré sur leur conversation. Il fixait le rétroviseur intérieur, les sourcils froncés. Elle tourna la tête et vit que le véhicule qui les suivait était bien trop proche. Ian accéléra légèrement, mais la voiture continuait à les coller. Soudain, elle bondit et heurta leur pare-chocs arrière, les propulsant en avant malgré leurs ceintures fermement attachées.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Francesca avec colère et incrédulité lorsque le véhicule fit un écart pour se positionner sur la voie de gauche.

Elle cria, certaine qu'il avait manqué leur aile de peu.

— Francesca, baisse-toi, ordonna Ian.

La berline vert foncé arriva à leur hauteur. La peur explosa en elle lorsqu'elle regarda à l'intérieur et reconnut les traits anguleux du conducteur et son regard hargneux.

— Ian, c'est...

Ian appuya la main droite à l'arrière de son crâne avant de la reposer sur le volant. Elle se pencha en avant, obéissant finalement à ses instructions, la tête entre les jambes. Elle hurla de peur et s'accrocha à la poignée de la portière lorsque l'homme jeta son véhicule contre le leur. Ils dérapèrent sur le bas-côté, leurs roues projetant quantité des graviers sur la carrosserie. La terreur s'insinua dans ses veines. Ian allait perdre le contrôle et ils finiraient contre un arbre.

Miraculeusement, il parvint à éviter le pire et arrêta la voiture. Elle se redressa et jeta un coup d'œil par le pare-brise avec prudence. La berline les avait dépassés. Le cœur battant à tout rompre, elle se demanda si elle allait faire demi-tour. Mais elle poursuivit le chemin sinueux et disparut dans un virage.

Francesca frissonnait. Elle se tourna pour croiser le regard de Ian. Son visage était tendu.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

— C'était lui.

Il plissa les yeux.

— Comment ça, lui ?

— Je l'ai vu, articula-t-elle, la langue engourdie. C'était l'homme qui m'a agressée à Chicago.

— Tu en es sûre ?

— Certaine. Ce n'est pas un visage que je suis près d'oublier.

Les deux officiers de police interrogèrent Ian et Francesca dans le petit salon en présence d'Anne, James, Gerard, Lucien et Elise.

— J'aimerais que vous passiez au commissariat demain matin pour aider la responsable des portraits-robots à dresser celui de cet homme, Mme Arno, dit l'inspecteur Markov à Francesca quand ils se levèrent pour partir.

— Non, opposa Ian brusquement. Votre dessinateur peut venir ici. Je ne tiens pas à ce que Francesca sorte du domaine tant que la situation ne sera pas sous contrôle. D'ailleurs, Francesca est peintre. Tu pourrais dessiner le visage de cet homme, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, confirma-t-elle.

L'inspecteur Markov échangea un regard avec son coéquipier, pris de court par la véhémence de Ian. Puis il haussa les épaules comme s'il le comprenait.

— Je suppose que vous avez raison. Mais nous ne faisons pas appel à un dessinateur. Nous avons acquis un logiciel qui nous permet de tout faire sur ordinateur. Ainsi, il est plus facile d'envoyer les images aux institutions policières internationales. Quelques-uns d'entre nous seront présents à Belford demain pour assurer la sécurité pendant la conférence, comme vous l'avez demandé, monsieur le Comte, indiqua Markov en s'inclinant respectueusement devant James, alors nous dirons à l'informaticienne qui s'occupe des portraits de venir au même moment. Cela vous convient-il ? demanda-t-il à Ian.

Ian hocha la tête.

— Oui, Francesca n'assistera pas à la conférence. Je veux qu'elle se tienne à l'écart des caméras. Elle pourra travailler avec votre agent pendant qu'elle aura lieu. Me confirmez-vous que vous contacterez les autorités de Chicago au sujet de cet homme ?

— S'ils ont la moindre idée de son identité, je vous en ferai part.

— Ce n'est pas le cas pour le moment, affirma Ian, la bouche pincée.

Comment pouvait-il en être si sûr ? songea Francesca. Elle comprit qu'il avait été en contact permanent avec la police de Chicago.

— Ils n'ont même pas pris la peine de dresser un portrait-robot ou de montrer des photographies à Francesca après la première agression. Ils ont traité l'affaire comme une banale tentative de vol avec violence. Le mieux serait que vous leur envoyiez directement le portrait pour voir s'ils peuvent établir la moindre connexion. Je connais l'un des agents

du service qui pourra nous aider. Je vous donnerai son contact. Je lui aurais demandé de s'occuper de l'affaire dès le premier incident si je n'avais pas été mis au courant alors que Francesca était déjà en chemin pour Belford. Je pensais qu'elle serait en sécurité ici, précisa-t-il, le front plissé par l'inquiétude. Je ne comprends toujours pas pourquoi cet homme n'est pas resté pour terminer son travail quand il en avait l'occasion. Il a fait exactement la même chose à Chicago. Ça n'a aucun sens.

L'inspecteur haussa les épaules.

— Par expérience, j'ai appris à ne pas accorder à ces criminels plus d'intelligence ou de courage qu'ils n'en ont. Lorsque les choses se compliquent, ils ont tendance à prendre la fuite.

Ian semblait loin d'être convaincu. La culpabilité noua le ventre de Francesca quand elle observa son visage tendu et anxieux. Elle ne lui avait pas connu cette expression depuis les mois difficiles qui avaient précédé la disparition de sa mère, lorsqu'il était rongé par l'inquiétude. Il ne voulait pas qu'elle l'accompagne en ville, mais elle avait insisté. Il était inquiet pour elle depuis son arrivée, et elle avait désormais la preuve qu'il ne se montrait pas seulement paranoïaque.

Anne se leva pour raccompagner les officiers. Elise frotta le dos de Francesca.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-elle à voix basse.

— Ça va. Je suis plus choquée qu'autre chose, assura Francesca à l'attention des autres, y compris celle de Ian, qui l'observaient.

— Crois-tu que ce soit une bonne idée de maintenir la conférence de presse avec ce criminel dans la nature ? demanda Gerard.

— J'ai augmenté la sécurité autour de Belford jusqu'à ce que nous trouvions cet homme. J'espère qu'il sera appréhendé rapidement, déclara James.

— Lin a vérifié toutes les invitations. Seuls les visiteurs autorisés pourront accéder au domaine, ajouta Ian en se rasseyant. Si nous annulons maintenant, ça ne fera qu'alimenter les rumeurs au sujet de Noble Enterprises.

— Je suis d'accord, approuva Lucien. La presse doit constater le retour de Ian à la barre.

James hocha la tête et leva les yeux vers Anne lorsqu'elle revint dans le salon.

— J'ai demandé au personnel de servir le dîner. Nous mangerons comme nous sommes, précisa-t-elle en faisant référence à leurs tenues décontractées.

Ils s'étaient tous réunis pour écouter les nouvelles alarmantes rapportées par Ian et Francesca, et ils n'avaient pas quitté le salon depuis que la police était arrivée pour prendre leurs dépositions.

Francesca trouvait étrange, mais aussi rassurant, d'être assise dans la salle à manger formelle vêtue d'un jean et de son tee-shirt des Cubs, entourée de tous ces visages



inquiets. Plus tard, tandis qu'elle savourait une part de la délicieuse tarte aux pommes de Mme Hanson, elle prit conscience qu'elle était en famille. Une douleur habituelle s'éveilla dans sa poitrine lorsqu'elle observa Ian discuter avec James et Lucien, l'air sombre. Il existait toujours un risque qu'elle ne fasse jamais partie de cette tribu.

Si Ian ne parvenait pas à laisser ses démons derrière lui...

Après le dîner, elle souhaita une bonne nuit à Anne et déposa un baiser sur sa joue. Ian l'interpella alors qu'elle traversait le grand hall en direction des escaliers. Elle pivota vers lui.

— Comptais-tu monter sans me dire bonne nuit ? demanda-t-il en approchant.

— Bien sûr que non. Je comptais te rejoindre dans ta suite un peu plus tard.

L'expression de Ian s'illumina imperceptiblement, lui prouvant qu'il appréciait sa réponse.

— Je t'accompagne, si tu veux récupérer quelque chose dans ta chambre. Ensuite, tu viendras avec moi. Je ne suis pas d'humeur à te perdre de vue une seule seconde ce soir, l'informa-t-il en lui prenant la main et en l'entraînant vers les marches.

— Il va bien le falloir, pourtant, répondit-elle, exaspérée par sa diligence, mais également touchée. Tu ne veux pas que j'assiste à la conférence de presse demain et je dois aider l'agent de police à dresser le portrait de cet homme, par exemple.

— Je me suis déjà occupé de tout ça.

— Bien sûr, souffla Francesca en lui lançant un regard tranchant.

Il semblait indifférent à son ironie lorsqu'il s'engagea dans l'escalier.

— Lucien a accepté de rester avec toi tant que je serai occupé ailleurs. Ensuite, j'ai eu une discussion avec Lin. Elle a commencé à chercher quelqu'un pour toi.

— Quelqu'un pour moi ? répéta Francesca avec circonspection, ralentissant le pas en approchant de sa chambre. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Un garde du corps personnel à plein temps, précisa Ian vivement en la tirant en avant.

Elle résista. Il abandonna sa main, l'air las.

— Ian, je refuse que quelqu'un me suive vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! s'exclama-t-elle en contenant à peine sa voix.

Il planta son regard dans le sien.

— Le temps que cette situation soit sous contrôle, Francesca. Ensuite, si tu acceptes de vivre au loft, mes inquiétudes s'envoleront. Enfin... elles diminueront fortement en tout cas.

Elle laissa échapper un rire incrédule.

— Je refuse que tu m'enfermes comme un animal de compagnie, Ian. Surtout... dans les circonstances actuelles, ajouta-t-elle en restant volontairement vague.

Elle ne voulait plus penser à l'obsession de Ian pour son passé et à ce qu'elle impliquait pour son présent et son avenir. Pour aujourd'hui, elle avait eu sa dose.

Il se figea brusquement. Elle lui fit face.

— Tu donnes l'impression que je t'insulte... que je te rabaisse, lâcha-t-il.

— Tu me rabaises en prenant ces décisions à mon sujet sans même avoir le respect de m'en parler. C'est ma vie. Arrête d'essayer de la contrôler. J'ai droit à mon intimité, entre autres.

— J'en suis tout à fait conscient, répliqua-t-il d'un ton menaçant. J'essaie simplement de m'assurer qu'il ne t'arrivera rien.

— Un conseil, s'emporta-t-elle en s'efforçant, en vain, de ne pas hausser le ton, la prochaine fois, demande-moi ce que j'en pense au lieu d'organiser ma vie à ma place. Ce n'est quand même pas si difficile, Ian !

Un bruit de pas attira son attention à cet instant. Ses joues s'enflammèrent lorsqu'elle aperçut James, Gerard et Elise dans les escaliers. Ils avaient l'air un peu gênés d'avoir entendu leur dispute sans le vouloir et ils évitaient leurs regards. Ils s'engouffrèrent dans un couloir qui donnait sur la droite.

Elle entra dans sa chambre d'un geste furieux et se rua à l'intérieur sans prendre la peine de refermer la porte derrière elle, abandonnant Ian dans l'obscurité. Il la suivrait de toute façon. Elle n'essayait même pas de le renvoyer, malgré le ton cinglant de ses paroles et l'arrogance dont il avait fait preuve. Francesca voulait rester avec lui ce soir. Elle avait été affectée par cette pénible expérience autant que lui. Son autoritarisme, son obstination à contrôler sa vie l'agaçaient simplement. Non pas qu'elle n'y soit pas habituée. Ils se disputaient souvent à ce sujet quand ils vivaient ensemble.

Lorsqu'elle ressortit de la salle de bains après avoir pris sa douche, vêtue d'une nuisette ivoire, d'une robe de chambre et de chaussons, son irritation s'était largement dissipée. Ian était assis sur le canapé du coin salon, occupé à parcourir son carnet de croquis.

— J'aime les dessins que tu as faits aujourd'hui, commenta-t-il calmement.

Elle savait qu'il tentait d'orienter la conversation sur un sujet neutre et elle lui en était reconnaissante.

— Merci, répondit-elle.

Elle fit un pas vers lui et baissa les yeux sur son œuvre.

— Ce sont des arbres fruitiers à l'orée du bois, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Des pommiers et des cerisiers.

— Ils doivent être magnifiques au printemps.

— En effet, confirma-t-il sans détourner le regard du carnet.

— Je n'étais pas satisfaite de mes premiers croquis. Je préférerais peindre Belford depuis la forêt, adopter le point de vue de quelqu'un qui rentrerait d'une promenade et ne découvrirait pas seulement une demeure, un monument ou un chef-d'œuvre architectural, mais un foyer avec tout ce que cela implique, expliqua-t-elle, l'air songeur. Mais il va falloir que j'en parle à Anne et James, car pour cela, je dois rapprocher la forêt de Belford Hall pour reproduire les détails du bâti. Le tableau ne sera donc pas totalement réaliste.

— En fait, si, observa-t-il, la déroutant.

Il referma le carnet et l'abandonna sur le canapé pour se lever.

— Les jardins et la cour n'ont été étendus qu'au cours des dernières décennies. Lorsque je suis arrivé ici, la forêt était bien plus près de la maison. Je crois que ma grand-mère était inquiète que les bois soient si proches avec un petit garçon curieux en résidence. J'ai aussi appris que mes ancêtres ont presque toujours laissé la nature à l'état sauvage dans le domaine. Ce que tu décris correspond donc à ce que des générations de Noble auraient vu en rentrant à la maison par l'un des sentiers de la forêt.

Il croisa son regard et elle sut qu'il ne pensait plus à son tableau.

— Nous discuterons de ta sécurité demain, après la conférence de presse. Je ne veux pas me disputer avec toi ce soir, reprit-il doucement.

— Je ne veux pas me disputer avec toi non plus. Pas ce soir, confirma-t-elle.

Il lui tendit la main et elle la prit, le suivant dans le couloir obscur avant de refermer doucement la porte de sa chambre derrière eux. Ils regagnèrent sa suite ensemble, le silence semblant se charger d'une électricité palpable.

Ian verrouilla la porte de sa chambre derrière eux. Il retira sa veste et la déposa sur un valet. Aussitôt, il attira Francesca dans ses bras et la serra contre lui avec force. Sa bouche était fiévreuse contre son cou, son intensité troublante. Son corps était brûlant... et dur, découvrit-elle avec excitation. Oui, elle avait senti les étincelles crépiter dans l'air, mais ça...

Il était tendu comme un ressort. Elle avait deviné son anxiété depuis l'incident survenu sur la route, mais elle ne s'était pas attendue à ce qu'elle se transforme si vite en désir lorsqu'il poserait les mains sur elle.

Elle gémit quand il enroula ses cheveux autour de ses doigts et tira pour exposer sa gorge à ses baisers. Sa bouche traça une ligne ardente sur son décolleté avant de se presser sur la sienne. Cette étreinte passionnée et désespérée l'excitait et lui faisait monter les larmes aux yeux en même temps.

— Ian, je vais bien, murmura-t-elle contre ses lèvres, le souffle court.

— Ce n'est pas grâce à moi. Je n'aurais jamais dû t'emmener, déclara-t-il d'un ton dur en s'écartant légèrement, sans toutefois décoller son érection de son bassin, comme pour

lui rappeler ce qui suivrait.

Elle en avait envie elle aussi. Elle en avait besoin. Ils avaient tous deux échappé à un terrible accident.

— C'est moi qui ai insisté pour t'accompagner. Aucun d'entre nous ne pouvait deviner que cet homme viendrait en Angleterre depuis Chicago.

— Je l'avais deviné, rétorqua Ian.

Il détacha sa robe de chambre avec des gestes brusques et fit glisser le vêtement sur ses épaules. En dessous, elle portait une simple nuisette ivoire qui lui arrivait à mi-cuisses. Elle haleta quand Ian prit un sein dans sa paume. Il marmonna des paroles qu'elle ne put comprendre, puis pressa une main dans son dos. Lorsqu'il se pencha sur elle, elle se cambra instinctivement dans son étreinte. Il suçà son téton à travers la soie, sa langue brûlante s'agitant érotiquement contre le tissu humide, exigeant que sa chair s'éveille sous ses caresses. Son sexe se contracta en réponse. Elle devinait l'immensité de son besoin. Il leva la tête un moment plus tard lorsqu'elle gémit d'extase. Une lueur féroce passa sur ses yeux.

— Je t'aime tant.

— Je sais, répondit-elle.

Et c'était le cas. Comment pouvait-elle le nier quand elle voyait la sincérité de ses paroles ferventes se refléter dans son regard ?

— Je vais te fesser et te prendre encore et encore, jusqu'à ce que nous soyons trop épuisés pour bouger.

Il posa une main ouverte sur sa joue.

— Je vais me déverser en toi. Je vais te dévorer jusqu'à assouvir ma faim de toi, Francesca. Même si ça ne marchera pas. Ça ne marche jamais. J'en veux toujours plus, conclut-il d'une voix ferme avant de capturer de nouveau sa bouche en un baiser torride.

---

1. Équipe de base-ball de Chicago. (N.d.T.)

Une vague de chaleur déferla en elle lorsqu'il prononça ces paroles incendiaires. Ses mots résonnaient encore dans son esprit quand il scella finalement leur baiser.

— Est-ce que tu vas me fesser parce que je t'ai forcé à m'emmener en ville ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Peut-être un peu. Mais surtout parce que j'adore ça. Et toi aussi.

Elle sentit son sexe durcir contre son ventre. La sensation était délicieuse.

— C'est vrai, concéda-t-elle tandis que son excitation grandissait.

Peut-être était-ce l'idée qu'un danger planait sur eux, peut-être était-ce la notion – aussi lointaine soit-elle – qu'ils pouvaient être séparés à tout moment. Ian repartirait et puis, ils n'étaient que des êtres humains... La vie pouvait être cruelle, parfois, et injuste... tout comme la mort. Mais ils étaient ensemble en cet instant, tous deux bouillonnant de vie, de désir et d'amour. Elle saisirait ce moment avec lui et en tirerait le maximum.

— Approche, dit Ian en lui prenant la main.

Elle leva les yeux sur lui, confuse, lorsqu'il l'attira vers un pan de mur entre un coffre antique et une peinture à l'huile représentant un homme à cheval en tenue du xvi<sup>e</sup> siècle.

— Je reviens tout de suite, ajouta-t-il.

Elle l'observa pénétrer dans le dressing, tout comme il l'avait fait la veille avant d'en ressortir avec la ceinture. La peau de son derrière fourmillait par anticipation. Son clitoris aussi. Lorsqu'il la rejoignit, cependant, il tenait une petite palette en bois à la main. Elle écarquilla les yeux quand il approcha.

— Je croyais que tu n'avais aucun accessoire ici, fit-elle remarquer en observant l'objet.

À première vue, il ressemblait à ceux qu'il avait déjà utilisés sur elle, mais il était un peu différent. Plat d'un côté et légèrement convexe de l'autre, ce qui créait une fine arête sur toute la longueur. La lame faisait environ trente centimètres et six centimètres de large, sans inclure la poignée d'où pendait une sangle en cuir.

— Je cherchais un moyen d'improviser, lui apprit Ian avec un petit sourire.

Sa respiration resta bloquée lorsqu'elle le vit détacher le bouton de manchette en argent de son poignet gauche et commencer à rouler la manche sur son avant-bras. Il fit tourner la palette et la lui présenta.

— C'est une batte de cricket miniature. En fait, c'est la première que grand-père m'a achetée lorsque je suis arrivé à Belford. Je l'ai trouvée dans un placard de la salle de billard dans l'après-midi. Pour tout t'avouer, je la cherchais.

— Pas pour jouer au cricket, j'imagine, dit-elle, l'amusement se mêlant à l'excitation.

— Je pratiquais régulièrement ce sport à l'école, lui apprit Ian avec un regard trouble tandis qu'il transférait la batte dans sa main droite et défaisait son deuxième bouton de manchette avec empressement.

Elle humecta ses lèvres distraitement en observant ses puissants avant-bras. Elle pouvait discerner son sexe à travers le fin tissu de son pantalon. Il était emprisonné dans son caleçon et pointait vers sa poche gauche. Son gland épais se dessinait clairement. Elle saliva, prise d'un violent désir de le sentir dans sa bouche.

— Je suis plutôt doué pour manier la batte, tu sais, ajouta Ian en faisant un pas vers elle, tout en maintenant fermement la poignée.

— Je n'en doute pas, répondit-elle en le regardant avec un désir renouvelé à peine teinté d'une pointe de méfiance.

Elle baissa les yeux sur la palette et il la brandit devant lui.

— Ça ne pèse rien ! Elle est faite en bois de saule, expliqua-t-il d'une voix rauque. Touche-la.

Elle déglutit péniblement et fit courir ses doigts sur l'accessoire avec lequel il prévoyait de la corriger. L'objet était en effet très léger.

— Ça va piquer, commenta-t-elle en exprimant ses pensées tout haut.

— Je pense que oui. Je ne l'ai jamais utilisée dans ce contexte. N'hésite pas à me dire ce que tu ressens.

Un sourire malicieux sur les lèvres, il alla se placer derrière elle. Elle haleta d'excitation lorsqu'il pressa la lame en bois contre son derrière avant de la glisser sous sa robe. Durant cet instant érotique, elle se contenta de rester immobile pendant que Ian effleurait sa peau sensible de la batte.

— Retire ta nuisette, ordonna-t-il d'une voix épaisse quelques secondes plus tard en passant la palette entre la raie de ses fesses et en l'y frottant doucement.

Elle écarta les bretelles et laissa la nuisette tomber jusqu'à sa taille. Ian continuait ses caresses sensuelles, mais il l'aida en glissant ses doigts sous la soie dans son dos pour faire passer la robe sur ses hanches. Elle tomba à ses chevilles. Il alla se placer devant le mur.

— Viens ici, exigea-t-il calmement.

Elle se dégagea de la nuisette et abandonna ses chaussons pour le rejoindre, uniquement vêtue de sa culotte en dentelle. Le regard de Ian se posa sur ses seins, son ventre et son entrejambe. Ses tétons durcirent sous cet examen et son clitoris se gonfla de désir.

— Mets les mains au-dessus de la tête et appuie-toi contre le mur, ordonna-t-il en faisant un pas de côté pour lui céder la place.

Il tenait la batte sur son épaule, certainement une pose qui remontait à ses années de cricket. Les nombreuses références aux Anglais et à leur penchant pour la fessée envahirent son esprit, la poussant à réprimer un petit sourire. Elle était excitée à l'idée de l'être avec cet objet, et... surtout par l'Anglais le plus sexy de la planète.

Cette situation l'enflammait, admit-elle, lorsqu'elle prit position. Elle tourna la tête, les yeux braqués sur Ian. Il posa une main sur ses côtes et elle se demanda s'il pouvait sentir combien son cœur battait vite.

— Non, ma belle, ne te cambre pas tout de suite. Contente-toi de t'appuyer contre le mur. Reste droite. Voilà. Parfait, grogna-t-il doucement près de son oreille.

Lorsqu'elle fut en place, ses orteils étaient à une trentaine de centimètres de la plinthe, ses mains au-dessus de sa tête, ses avant-bras soutenant son poids, ses seins tout proches du mur. Son corps était droit, simplement basculé en avant.

Ian la contourna. Elle ne pouvait plus le voir sans tendre le cou. Elle savait par expérience qu'il n'aimait pas qu'elle cède à la curiosité. Il lui affirmait toujours que son regard le déconcentrait. À la place, elle observa donc le mur blanc devant elle et se força à inspirer calmement.

Il glissa un doigt sous l'élastique de sa culotte et la fit descendre à mi-cuisses. Elle commença à onduler des hanches pour l'aider, mais il l'en empêcha.

— Non. Écarte un peu plus les jambes.

Elle obéit, s'immobilisant lorsqu'il le lui indiqua. La culotte en dentelle était maintenant tendue entre ses cuisses. Elle entendit Ian grogner doucement de satisfaction et pensa qu'il devait apprécier l'image de ses dessous à moitié baissés sur ses hanches. Pervers, songea-t-elle en souriant pour elle-même. En fait, elle trouvait excitant qu'un détail aussi simple puisse autant lui plaire.

Elle le sentit se placer juste derrière elle et haleta lorsqu'il appuya la batte contre ses fesses. Il promenait son autre main sur son corps, parcourant ses hanches, sa taille, ses côtes et sa poitrine. Elle frissonna, le pouvoir de ses doigts amplifié par la menace de la palette contre son derrière. L'attente qui précédait le premier coup était toujours insoutenable.

— Nous pourrions discuter davantage de ta sécurité au cours des prochains jours, mais en attendant, déclara-t-il sans cesser de la caresser, promets-moi que tu seras prudente.

— Tu étais dans la voiture toi aussi. Promets-moi d'être prudent.

Il enfonça la lame entre ses fesses.

— Oui, je le promets, céda-t-elle d'une voix tremblante.

— Alors, je le promets moi aussi, souffla-t-il.

Il leva la batte. *Smack*. Elle gémit sous la pointe de douleur suivie par la brûlure familière et les fourmillements érotiques.

— C'est trop ? demanda-t-il en massant sa peau de sa main gauche.

— Non.

— Ce petit accessoire est très utile, déclara Ian.

Elle se mordit la lèvre inférieure pour contenir un gémissement tandis qu'il continuait à froter ses fesses. Elle comprenait ce qu'il voulait dire. La batte était légère et efficace, idéale pour attiser la couche superficielle de la peau sans causer de véritables blessures.

Il la frappa de nouveau. Elle cria sous la sensation. *Smack. Smack*. Il marqua une pause pour la soulager.

— Oui, ça chauffe merveilleusement, commenta-t-il en palpant ses fesses et en faisant courir un doigt le long de sa raie.

Une vague de chaleur se déversa en elle. Elle émit un son étouffé lorsqu'il inséra brusquement la lame entre ses jambes pour la presser contre son sexe. Elle écarquilla les yeux.

— Oh ! s'exclama-t-elle, prise de court.

— C'est bon ? susurra-t-il en agitant subtilement la batte pour stimuler son clitoris.

— Oui, siffla-t-elle, les poings fermés contre le mur.

Elle serrait les dents et ondulait des hanches, frottant son entrejambe contre la palette.

— Hum... grogna Ian près d'elle.

Elle sentait sa concentration... et son excitation grandissante.

— Je crois qu'il va falloir que j'emporte ça avec moi quand je partirai. L'arête à l'arrière de la lame s'emboîte parfaitement entre tes lèvres, n'est-ce pas ?

Elle répondit par un soupir d'extase. Puis la sensation s'évanouit et la batte s'abattit de nouveau sur ses fesses, mordant sa chair avec un bruit sec qui sembla résonner dans son esprit. Il attendit que la brûlure se dissipe. Cette fois, au lieu de la masser de sa main, il caressa son ventre, y éveillant ses terminaisons nerveuses. Elle ferma les yeux, le vagin contracté par le désir, lorsqu'il moula l'un de ses seins à pleine main. Il approcha et emprisonna sa jambe droite de ses cuisses, sa verge pressée contre elle. Il plaça la lame à plat sur sa hanche opposée et l'attira à lui, la prenant en sandwich entre la batte et son érection. Elle rugit, envahie par une fièvre délicieuse lorsqu'il pinça doucement son téton jusqu'à ce qu'il soit dur et sensible.



Il leva la palette et la frappa à plusieurs reprises. Elle sentait son membre palpiter contre elle à chaque coup.

— Te souviens-tu de la première fois que je t'ai fessée ? demanda-t-il d'une voix rauque en glissant la lame dans sa raie.

Son derrière commençait à la lancer furieusement. Son clitoris pulsait, déclenchant en elle une chaleur qui se propageait à tout son corps. Elle brûlait d'apaiser la sensation de sa main.

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde.

Comment aurait-elle pu oublier ? Elle avait été bouleversée par ce qu'il avait dit vouloir lui infliger... et choquée de l'y avoir autorisé...

Incroyablement excitée de se soumettre à lui sexuellement...

Il taquina ses tétons du bout des doigts, la poussant à serrer les dents pour résister au désir.

— J'avais tellement envie de te prendre sans préservatif. J'ai failli le faire, d'ailleurs, tellement tu étais belle. Je n'avais jamais eu de rapports non protégés et j'ai pratiquement cédé. Tu te soumettais si parfaitement. Je n'arrivais pas à concevoir que tu aies tant confiance en moi. Je ne le conçois toujours pas.

Elle ferma les yeux, émue par sa sincérité.

— Une part de moi te comprenait déjà à l'époque, souffla-t-elle, la voix tremblante. Tu me rendais si nerveuse et pourtant... tu me mettais à l'aise. Je savais que je t'appartenais. Je savais que nous étions faits l'un pour l'autre. Être avec toi, c'était comme... trouver mon refuge, ajouta-t-elle faiblement.

— Je n'ai jamais compris comment je pouvais le mériter.

— Tu n'as pas à comprendre, Ian, seulement à croire.

Il grogna doucement et recula d'un pas. Elle gémit de ne plus sentir sa chaleur, mais demeura immobile, luttant contre un maelström d'émotions. Elle était aussi curieuse de savoir ce qu'il faisait. Elle se mordilla la lèvre en entendant le bruit de sa braguette et étouffa un cri. Un moment plus tard, elle sentit ses cuisses contre les siennes.

— Appuie-toi contre le mur et penche-toi en avant. Je ne t'ai pas baisée à l'époque, mais je vais le faire maintenant. Parce que je le peux... et parce que tu m'appartiens, quoi qu'il arrive.

Elle déglutit pour avaler la boule qui s'était formée dans sa gorge en entendant ses paroles à la fois empreintes de sa domination et teintées d'une pointe de résignation face à son destin. Il semblait ridicule de nier ce qu'il affirmait. Même s'il partait pour de bon, une part d'elle-même résiderait toujours en Ian et serait à jamais dans son cœur. Son sang. Son esprit.

Elle pressa les mains contre le mur et se cambra comme il le lui avait demandé, sa culotte tendue entre ses jambes. Son gland épais se glissa entre ses fesses et trouva sa fente. Il raffermi sa poigne sur ses hanches.

Elle cria lorsqu'il la pénétra jusqu'à la garde. Il portait toujours ses vêtements, s'étant contenté d'ouvrir son pantalon pour libérer sa verge. Elle pouvait sentir ses testicules et le tissu de son caleçon contre son intimité. Il marqua une pause, profondément enfoncé en elle, son sexe pulsant au creux de son être.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle répondit par un soupir. Il glissa une main sur son clitoris pour la caresser fermement du bout de son index. Elle baissa les yeux entre ses jambes et aperçut la batte de cricket qui se balançait dans l'air. Il avait enroulé la lanière autour de son poignet. Pour une raison étrange, cette vision déclencha une nouvelle vague d'excitation en elle. Elle geignit de plaisir et balança les hanches pour aller à sa rencontre.

— Tu es encore irritée de la nuit dernière, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Un peu, admit-elle, bien qu'elle apprécie ce qu'elle subissait.

Elle oublia rapidement la gêne qu'avait provoquée l'invasion brutale de son sexe épais en elle. Il resta parfaitement immobile quelques instants. Ce fut elle qui commença à aller et venir sur lui, soumise à la brûlure de son doigt contre son clitoris. Elle s'empalait sur lui lentement, adoptant le rythme parfait pour attiser son plaisir. Il ne dit rien, mais elle sentit la tension enfler tandis qu'il pressait ses fesses d'une main et continuait ses caresses de l'autre. Le silence n'était troublé que par ses gémissements et le son de leurs corps emboîtés. Lorsqu'il fut clair qu'elle n'avait plus mal, et qu'elle était en fusion, il attrapa ses hanches pour interrompre ses mouvements. La batte heurta doucement ses cuisses dans son élan. Il glissa une main entre eux pour ajuster son caleçon sous ses testicules.

Elle se mordit la lèvre et geignit lorsqu'il commença ses assauts, longs et profonds. À chaque pénétration, il exerçait une délicieuse pression contre son clitoris. Seigneur, cet homme était doué, pensa-t-elle distraitement en replaçant ses mains bien à plat sur le mur pour résister à la puissance de sa possession. Il la fessa à l'aide de la batte tout en continuant à la pilonner. Elle était si excitée... son corps était en feu – ses fesses, son clitoris, son sexe, ses tétons, la plante de ses pieds...

Elle poussa une plainte lorsqu'il se retira.

— Chut, l'apaisa-t-il en frottant ses hanches.

Elle sentit son gland frôler sa jambe, déposant son essence sur sa peau, et elle gémit.

— Je ne veux pas être cruel, mais j'essaie de faire durer les choses, c'est tout. Redresse-toi, ma belle. Plaque-toi un peu plus contre le mur.

Haletante, elle tenta d'obéir, son cerveau obsédé par le fait qu'il n'était plus en elle. Il l'emplissait si bien, enflammait les zones secrètes de son corps avec une telle perfection

que son absence était douloureuse. Lorsqu'elle eut ajusté sa position, il appuya la lame de la batte sur ses fesses.

— Un peu plus. Rapproche les pieds de la plinthe et soutiens-toi avec les bras. Pose la joue contre le mur, ordonna-t-il d'une voix rendue sourde par le désir. À présent, colles-y aussi tes jolis tétons.

Elle soupira sous l'érotisme de ces paroles avant de lui obéir. Son corps frémit sous le contact frais du plâtre contre sa chair brûlante. Elle posa la joue droite sur le mur et dirigea les yeux vers Ian. Il avait déboutonné sa chemise. Il portait toujours ses vêtements, mais son sexe se dressait à présent sous le tissu blanc. Elle ferma les paupières pour résister à la pointe de désir qui la transperçait. Il était superbe lorsqu'il était excité, son membre délicieusement épais, dur et lubrifié par sa propre essence.

— Plus de ça, murmura-t-il en effleurant ses hanches et son derrière. Ouvre les yeux.

Elle obéit et croisa son regard perçant. Il se mit à la fesser, les claques résonnant dans la pièce à chaque explosion de douleur et de plaisir mêlés. En un instant, ses pensées furent balayées, son esprit totalement centré sur Ian. Il ne la frappait pas trop fort et les coups ne faisaient qu'intensifier son excitation. L'expérience était encore plus torride parce qu'il la fixait droit dans les yeux, alors qu'habituellement il préférait qu'elle reste le dos tourné lorsqu'il la punissait.

À présent, elle comprenait pourquoi. Ses traits tendus, son regard brûlant trahissaient la fragilité du contrôle qu'il exerçait sur lui... Il luttait désespérément pour le conserver.

Il grogna et elle cilla, reportant son attention sur son visage. Elle prit conscience qu'elle observait son érection en se léchant les lèvres. Il lui assena une tape un peu plus vigoureuse et elle sursauta.

— Désolée, souffla-t-elle, incapable de masquer son amusement.

— Non, tu ne l'es pas, marmonna-t-il avec un petit sourire. Pour la peine, hisse-toi sur la pointe des pieds et plaque ton front contre le mur. Tu peux baisser les mains pour prendre un meilleur appui.

— Quoi ? demanda-t-elle, troublée.

— Tu m'as très bien entendu, murmura-t-il. Mets-toi sur la pointe des pieds. Tes muscles vont se contracter et tu sentiras encore plus la batte.

Elle s'exécuta. Il abattit la lame sur sa chair. Elle se sentit fondre. Elle comprenait ce qu'il voulait dire. La position l'obligeait à tendre ses muscles, mais surtout, elle était inconfortable et augmentait sa sensation de vulnérabilité. Il la frappa plusieurs fois, puis s'interrompit pour frotter sa peau brûlante.

— Tu prends une jolie couleur rose, observa-t-il.

— Ian, le supplia-t-elle d'une voix étranglée lorsqu'il écarta ses fesses et qu'elle sentit son regard sur son anus.

Elle retint sa respiration lorsqu'il la toucha – sans la pénétrer, simplement pour taquiner la zone sensible. Brusquement, les souvenirs l'assaillirent. Elle était étendue sur leur lit au loft, les jambes et les bras entravés, entièrement à sa merci... totalement ouverte à lui. Elle s'était brièvement demandé s'il était mal de se donner ainsi à un autre être humain, puis l'amour avait balayé ses doutes.

Il l'avait quittée plus tard ce soir-là.

Elle gémit de chagrin et d'excitation.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il, comme s'il comprenait ses incertitudes.

Elle déglutit pour parler, mais ne trouva pas les mots. Ses mollets étaient tendus, la douleur l'empêchait de se concentrer.

— Redescends, lâcha-t-il en frottant ses fesses et ses cuisses en un geste rassurant. Francesca ? insista-t-il alors qu'elle gardait son front pressé contre ses mains en respirant bruyamment. Tu ne veux pas que je m'aventure ici ce soir ?

Elle ferma les yeux, consciente qu'il faisait référence à son anus. Elle pouvait refuser, il ne lui poserait pas de question. Mais le problème n'était pas lié à une gêne physique. En fait, ses caresses l'avaient électrisée. Simplement, elles avaient également éveillé le souvenir traumatisant de s'être offerte à lui... puis d'avoir été abandonnée.

N'avait-elle pas décidé l'après-midi même qu'il était puéril de se refuser à lui pour se venger du chagrin qu'il lui avait infligé ? De le priver comme si le fait d'être lui-même constituait un crime ?

— Si, lâcha-t-elle d'une voix étouffée contre ses mains, je te veux ici.

Elle sentit les doigts de Ian dans ses cheveux. Il les écarta de ses épaules, de son front, de ses joues.

— Regarde-moi, lui ordonna-t-il.

Elle tourna la tête avec réticence.

— Tu as peur de trop donner, n'est-ce pas ? demanda-t-il en parcourant son visage de ses yeux bleus comme s'il lisait en elle.

— Je ne veux plus être seule.

— Je ne veux pas que tu sois seule non plus, et je ne veux pas être seul, répondit-il avec une note de désespoir dans la voix. J'essaie, Francesca. Il faut que tu me croies. J'essaie de toutes mes forces.

Elle ferma les yeux.

— Je le sais.

— Je ne ferai rien que tu ne veuilles pas, tu le sais, mais je ne veux pas renoncer à notre intimité par peur. J'essaie d'avoir la foi, mon amour, ajouta-t-il d'un ton chargé d'émotions.

Elle ouvrit lentement les paupières.

— Ma foi suffit pour nous deux, chuchota-t-elle.

Et en prononçant ces paroles, elle sut qu'elles étaient vraies. Elle croyait qu'il pourrait trouver le chemin qui le ramènerait à elle. Elle était certaine qu'il possédait la force de sortir des ténèbres.

Il hocha la tête en soutenant son regard.

— Attends une seconde, dit-il avant de disparaître.

Il revint un instant après. Un petit flacon de lubrifiant avait remplacé la batte dans sa main. Son vagin se contracta. Elle enfouit son visage dans ses paumes. Devait-elle avoir honte de lui autoriser ça... pour assouvir son propre désir ?

Elle n'en était pas certaine. Soudain, Ian effleura tendrement ses fesses douloureuses puis les écarta. Il la pénétra d'un doigt et elle soupira, ses doutes se dissipant telle une brume légère. Ils restèrent silencieux durant quelques minutes tendues pendant qu'il s'enfonçait en elle en une caresse intense, sacrée de par son aspect interdit... et parce que c'était Ian. Il la préparait à accepter son sexe – pas seulement en taquinant son anus, mais en utilisant son autre main sur son clitoris pour attiser son excitation.

— Ian, je vais jouir, dit-elle à bout de souffle une minute plus tard tandis qu'il avait la paume pressée contre ses lèvres humides et plongeait deux doigts dans son anus.

— Jouis, l'invita-t-il d'une voix rauque. Laisse-moi sentir ta chaleur.

Son visage se tendit sous l'impact du plaisir et elle céda à l'orgasme en criant.

— C'est bien, l'entendit-elle l'approuver.

Il plongea son index dans son sexe tout en continuant à pénétrer son anus.

— Oh, oui, je te sens jouir parfaitement, murmura-t-il.

Il glissa un autre doigt dans ses fesses et elle geignit, une pointe de douleur perçant son extase.

— Chut, l'apaisa-t-il. C'est parfait. Tu es prête. Tu es si douce, dit-il en l'accompagnant à travers l'orgasme.

Lorsqu'elle s'affaissa finalement contre le mur, rassasiée, il retira ses mains. Elle le laissa la guider pour trouver la bonne position, pliée en deux, les fesses en l'air. Elle cligna les yeux, concentrée sur les bruissements des vêtements de Ian. Il retirait son pantalon. Son anus se resserra sous une vague d'excitation renouvelée, éveillant aussitôt son clitoris. La tête baissée, elle pouvait le voir bouger derrière elle. Elle expira lorsqu'elle le sentit contre ses hanches, rassurant et chaud.

— Je vais y aller doucement, puisque je n'ai rien pour te préparer, la prévint-il en se référant au fait qu'il ne la sodomisait jamais sans utiliser d'abord un plug pour l'habituer à la sensation.

Elle hocha la tête, ses longs cheveux formant comme un rideau devant ses yeux. Elle fixa son regard sur la plinthe, chaque parcelle de son corps concentrée sur le sexe de Ian

contre son anus.

— Tu sais quoi faire, déclara-t-il d'une voix tendue. Empale-toi doucement dessus.

Elle obéit, et la douleur familière la gagna lorsque son gland glissa en elle. Comme toujours, cependant, la brûlure disparut presque aussitôt. Il demeura immobile, le temps qu'elle se remette. Puis elle intensifia la pression, haletante, pour s'enfoncer un peu plus sur son membre puissant. Elle s'interrompit de nouveau et attendit que la douleur s'évanouisse. Alors, il posa les mains sur ses hanches et commença à aller et venir lentement. Le lubrifiant facilitait les choses, mais elle pouvait deviner à ses grognements excités et inquiets que ses muscles étaient fermement resserrés autour de lui, emprisonnant sa verge et lui résistant.

Ou était-ce elle qui résistait ?

Malgré sa décision de s'offrir à lui quoi qu'il arrive, une part d'elle restait peut-être méfiante. Ses doutes persistaient peut-être secrètement dans sa chair et son esprit. Elle avait toujours trouvé la sodomie extrêmement excitante avec Ian, la vulnérabilité engendrée par cette pratique étant amplifiée par l'érotisme de partager cette intimité avec un homme en qui elle avait confiance. Elle ne voulait pas que la peur lui vole ce moment précieux.

Elle soupira, intimant à ses muscles de se détendre.

Ian fléchit les hanches et glissa plus profondément en elle avec un râle.

— Seigneur, c'est bon, Francesca, marmonna-t-il.

Il ne la pénétrait pas encore totalement, mais il commençait à la posséder. Une vague d'excitation s'abattit sur elle. Elle se mit à accélérer les mouvements de ses fesses sur son membre, mais il planta ses doigts dans sa chair pour l'immobiliser.

— Ne bouge pas, je m'en occupe.

Elle regarda fixement la plinthe, s'efforçant de rester immobile, haletante, tandis qu'elle observait son sexe s'enfoncer en elle, attisant un feu irrésistible. Il devait plier légèrement les jambes parce qu'il était plus grand qu'elle, et elle se demanda si cette position était confortable. Lorsqu'il la pénétra enfin jusqu'à la garde, attirant ses fesses contre son bassin, ses testicules gonflés pressés contre sa peau, elle était sur le point de s'enflammer. L'espace d'une minute, il se contenta de la soutenir.

— Je te sens parfaitement. Tu es si chaude, souffla-t-il.

Elle ferma les yeux en entendant la passion à peine contenue dans sa voix.

— Je te sens aussi... profondément, répondit-elle, concentrée sur sa verge qui explorait cette zone si intime de son corps.

— Je vais bouger.

— Oui, approuva-t-elle.

Sans lâcher ses hanches, il décala son pied droit vers l'avant, laissant sa jambe gauche entre ses cuisses. Cette position suffit à modifier divinement l'angle de son corps. Il se mit alors à la posséder par des mouvements longs et fermes. Un gémissement incontrôlable monta de sa gorge.

— Ça va ? demanda-t-il sans arrêter ses assauts.

— Oui, murmura-t-elle.

Comme toujours, elle adorait s'offrir à lui de cette façon. Cette position avait quelque chose de brutal et de sublime, aux frontières de l'érotisme. Il accéléra ses coups de reins, s'appuyant un peu plus sur sa jambe droite, faisant claquer ses fesses contre son bassin en un son incroyablement excitant. Ils trouvèrent leur rythme, ce balancement puissant dont il était le maître. Ses yeux se révoltaient sous la violence du plaisir. Elle se mit à crier, l'extase enflant en elle, ses grognements se mêlant à ses plaintes.

— C'est bon, rugit-il. Tu t'abandonnes, je peux le sentir.

Et il avait raison. Elle ne retenait plus rien, s'ouvrant à lui, luttant pour lui donner du plaisir, courant après le sien.

Que Dieu lui vienne en aide !

— Hisse-toi sur la pointe des pieds, ordonna-t-il d'une voix dure en continuant à plonger en elle de plus en plus vite. Je vais te soutenir. Vas-y, Francesca, la pressa-t-il lorsqu'elle ne réagit pas aussitôt, perdue dans un brouillard sensuel.

Elle obéit, contractant ses mollets pour se soulever de quelques centimètres et haleta. Comment parvenait-il à déchiffrer aussi bien la mécanique du sexe ? La position surélevait ses fesses, lui offrant un nouvel angle de pénétration, parfait. Ses muscles étaient tendus autour de lui et elle sentait sa verge en elle encore plus précisément. Ses râles lui indiquèrent qu'il avait perçu la pression lui aussi et qu'il aimait ça. Qu'il adorait ça. Il joignit les cuisses derrière elle et s'empala en elle avec force, lui arrachant quelques hurlements malgré elle. C'était un peu douloureux tant ses assauts étaient brutaux, mais l'excitation était bien plus forte.

— Encore quelques secondes, lâcha-t-il, reste sur la pointe des pieds. C'est tellement bon. Je vais jouir en toi.

Elle ouvrit brusquement les yeux lorsqu'il s'enfonça au plus profond de son corps. Il se gonfla en elle et elle poussa un autre cri. Elle sentit sa semence se déverser lentement et devina le hurlement qu'il contenait au son étouffé qu'il laissa échapper en éjaculant. Il était difficile de comprendre pourquoi elle aimait tant lui donner du plaisir, même lorsqu'il impliquait un léger inconfort pour elle. Il la conduisait si souvent à l'extase, avec une telle précision ! Elle se délectait sans doute de la moindre occasion de lui rendre la pareille.

Après la première vague de l'orgasme, il continua à la maintenir fermement contre lui, le souffle court.

— Pose les pieds à plat, lui indiqua-t-il finalement, d'un ton dur et tendre à la fois.

Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle était encore sur la pointe des pieds.

Elle obéit, soupirant de soulagement lorsque ses muscles se détendirent. Pourquoi trouvait-elle si excitant de se sacrifier un peu pour lui offrir du plaisir ? Quand il posa une main entre ses cuisses, elle balaya cette question. C'était la réalité, tout simplement. Son corps savait ce dont il avait besoin. Elle était excitée au plus haut point et mouillait abondamment. Elle pouvait entendre le bruit que faisaient ses doigts contre son sexe lubrifié et ses grognements satisfaits devant cette preuve de son désir. Son clitoris se gonfla sous ses caresses expertes. En quelques secondes, elle jouit contre sa main tandis que son pénis était toujours enfoui en elle.

L'expérience avait non seulement été incroyablement intime et érotique pour Francesca, mais aussi puissante d'un point de vue émotionnel. Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait pleuré, mais ses larmes avaient dû couler à un moment ou à un autre. Quelques minutes plus tard, alors qu'ils prenaient une douche ensemble, Ian essuya tendrement leurs traces sur ses joues. Il plongea son regard dans le sien tandis que l'eau brûlante courait sur leurs corps.

— Je sais, affirma-t-il calmement, je sais à quel point c'est dur pour toi. J'en suis désolé.

Elle déglutit péniblement. Voilà, il s'était excusé. Était-ce mesquin de s'en réjouir ? Elle ne le pensait pas. N'était-il pas préférable qu'il se sente en mesure de présenter ses excuses pour ce qu'il avait fait ? Auparavant, c'était comme s'il refusait de lui demander pardon parce qu'il était impuissant face à cette tornade, ce destin, cette force imprévisible...

Ses excuses ne signifiaient-elles pas qu'il devenait conscient d'avoir le choix de réagir comme il l'entendait face à son sort ?

— Je veux simplement être certain de mériter ma place à tes côtés, ajouta-t-il, sa voix grave emplie de chagrin.

Elle ferma les yeux devant la douleur qu'il dissimulait d'ordinaire si bien. Un terrible sentiment d'impuissance la frappa de plein fouet. Il n'y avait rien qu'elle puisse dire. Il savait ce qu'elle ressentait.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, ignorant les muscles tendus de ses mollets, et le prit dans ses bras, blottissant son corps chaud et mouillé contre lui, se servant de la seule arme en sa possession pour le protéger de son désespoir.



Il avait affirmé qu'il se déverserait en elle et la dévorerait jusqu'à assouvir sa faim, et il tint promesse lorsqu'ils retournèrent au lit. Il lui fit l'amour avec un désespoir sauvage jusqu'à ce qu'ils soient tous deux vidés de leur énergie et qu'ils sombrent dans un profond sommeil. Francesca songea qu'il se comportait comme un homme célébrant la vie avant un long emprisonnement, mais elle écarta vite cette pensée insoutenable.

Lorsqu'ils descendirent pour prendre leur petit déjeuner le lendemain matin, elle lui prit la main quand ils traversèrent le hall. Il se tourna vers elle, troublé par son geste, les yeux empreints de surprise. Elle se contenta de lui adresser un léger sourire sans relâcher son étreinte, même quand ils passèrent devant quelques domestiques et entrèrent dans la salle à manger, où James et Gerard étaient déjà installés, occupés à lire leurs journaux.

Le personnel de maison, un technicien que Lin avait engagé et Anne s'activaient en préparation de la conférence de presse. Elle devait se tenir dans la salle de réception, cette dernière étant suffisamment vaste pour accueillir la trentaine de journalistes invités, mais pas assez pour nuire à l'acoustique.

Lucien et Elise n'étaient pas encore arrivés. Gerard, James, Ian et Francesca sirotaient leur café lorsque Mme Hanson pénétra dans la pièce en compagnie d'une femme aux cheveux gris et à l'air sévère. Francesca cilla et reposa sa fourchette en apercevant Clarisse qui se cachait derrière leurs deux silhouettes, l'air embarrassé.

— Je suis désolée de vous déranger pendant votre petit déjeuner, Monsieur le Comte, s'excusa Mme Hanson.

— Ne dites pas de bêtises ! Quelque chose ne va pas, Mme Hanson ? rétorqua James avec une curiosité polie.

— En tant que responsable des femmes de chambre, Mme Everherd m'a fait part d'une inquiétude ce matin et j'ai pensé qu'il était préférable... Eh bien... Avec tout ce qui se passe en ce moment, bafouilla Mme Hanson, j'ai jugé bon qu'elle vous en parle directement.

— Que se passe-t-il, Mme Everherd ? s'enquit James.

— Il a été demandé au personnel de renforcer la sécurité de Belford Hall, Monsieur le Comte, et nous nous sommes tous efforcés de nous montrer très vigilants. La plupart d'entre nous, en tout cas, précisa Mme Everherd en lançant un regard noir à Clarisse, la bouche pincée.

Cette dernière avait blêmi et semblait encore plus jeune que d'habitude.

— Monsieur le Comte, je vous présente mes excuses, dit-elle finalement, ses yeux bleus brillant d'anxiété. Je l'ai signalé à Mme Everherd dès que je me suis aperçue de sa disparition. Il semble que j'ai égaré mon passe.

— Encore une fois, ajouta Mme Everherd d'une voix dure.

Clarisse rougit, les yeux baissés sur le tapis. Francesca se sentit terriblement gênée pour la sympathique jeune femme. Elle aurait préféré pouvoir quitter la pièce, certaine que Clarisse n'appréciait pas d'être réprimandée comme une enfant devant des spectateurs.

Gerard posa sa serviette sur la table.

— Vraiment, Clarisse ? Alors que nous avons insisté sur l'importance de la sécurité, en particulier à l'occasion de la conférence de presse de ce matin.

— Savez-vous quand vous avez égaré le passe ? demanda Ian.

— Non, Monsieur, répondit Clarisse sur un ton misérable. C'est forcément entre hier après-midi et ce matin.

Ses joues s'enflammèrent de plus belle.

— Je pensais l'avoir utilisé ce matin, mais Catherine, l'aide-cuisinière, affirme que je suis entrée avec elle par l'entrée du personnel.

— Elle est très tête en l'air, commenta Mme Everherd. Ce n'est pas la première fois qu'elle perd son passe.

— Nous allons arranger cela, affirma Ian tranquillement. Après mon déjeuner, je supprimerai ses anciens codes et je lui fournirai une nouvelle carte.

— Clarisse, vous devriez vous montrer plus prudente, la réprimanda Gerard en versant du lait dans son café. Comme si Ian n'avait pas d'autres préoccupations en tête avec cette conférence ! À présent, notre système de sécurité présente une faille.

— Ce n'est pas si grave, atténua Ian. Un passe perdu n'est pas une catastrophe. Ce faux pas peut aisément être rectifié.

Francesca tourna les yeux vers lui, reconnaissante qu'il n'enfonçait pas davantage la jeune femme. Elle semblait désespérée.

— Nous nous en occupons. Il n'y a rien de dramatique. Merci d'avoir soumis ce problème à notre attention afin que nous trouvions une solution, les congédia James.

Francesca fut gagnée par une étrange sensation lorsque les trois femmes quittèrent la salle. Elle considérait Clarisse comme une amie et n'avait pas apprécié de se tenir à la table de ses juges.

Ils continuèrent à manger en silence. Tous, sauf Ian, nota Francesca. Elle mastiqua distraitemment en le regardant étudier Gerard d'un œil suspicieux.

Quelques heures plus tard, Gerard patientait dans le bureau de James. Il savait que ce dernier resterait aux côtés de Ian chaque seconde de la conférence, prêt à montrer son soutien infailible à la prunelle de ses yeux, son tragique et parfait petit-fils. Gerard leva les yeux au ciel à cette pensée. Il avait déjà travaillé dans le bureau de James et la pièce lui était familière. Lorsqu'il avait prétexté une affaire importante pour échapper à la conférence, James avait insisté pour qu'il s'y installe, exactement comme Gerard l'avait anticipé.

Et il avait effectivement une affaire cruciale à régler aujourd'hui.

Brodsik était en retard. L'homme était presque aussi dispersé que Clarisse, sauf qu'il faisait deux fois sa taille. Si l'on ajoutait à cela une bonne dose de cupidité, on obtenait la recette de l'inconstance. Il détestait devoir placer le moindre soupçon de confiance dans des hommes comme Brodsik ou Stern. Il s'était déjà débarrassé du deuxième peu après que les acolytes soient arrivés en Angleterre. Mais il avait encore besoin de Brodsik. C'était lui que Francesca avait vu à Chicago, après tout. C'était le visage que Ian et elle associaient à la menace. Stern, lui, était un bon à rien à la langue trop pendue qui ne présentait aucun intérêt pour Gerard. Il l'avait donc rayé de l'équation.

Gerard n'avait pas eu le choix. Il avait été contraint d'engager les deux hommes après que Francesca eut mis à mal son plan de prendre le contrôle de Noble Enterprises par une offre de rachat hostile. Il avait alors compris qu'il devait trouver un moyen de faire sortir Ian de son terrier. Et qu'est-ce qui pouvait davantage galvaniser son *noble* cousin qu'une potentielle menace à l'encontre de sa maîtresse abandonnée ? Certes, Gerard avait pris un risque. Après tout, Ian avait quitté sa fiancée. Il aurait très bien pu se moquer qu'elle soit en danger. Mais Gerard ne s'était pas trompé. Ian avait volé à son secours, prêt à jouer le rôle du chevalier servant dans son armure flamboyante.

Les réactions de son cousin étaient aussi prévisibles qu'un roman de gare.

Son plan avait fonctionné à la perfection. Il était à présent temps de frapper. Ian était vulnérable ; personne ne serait surpris qu'il se jette du haut d'une falaise en emmenant Francesca avec lui.

Il consulta sa montre et jura. Au loin, il pouvait entendre la voix étouffée de son cousin qui parlait dans le micro. La conférence avait commencé. Ian était occupé à rallier les troupes, offrant au monde l'apparence d'un leader brillant et sûr de lui.

Mais Gerard connaissait la vérité. Il avait fini par déchiffrer le mot de passe de Ian sur la vidéo et avait copié ses fichiers la veille. Chacun d'entre eux. Il avait commencé à les parcourir aussitôt – ou plutôt aussitôt après avoir écouté Ian et Francesca faire l'amour passionnément. Ce satané Ian persistait cependant à prendre son pied à des endroits que Gerard ne parvenait pas à anticiper. Puisqu'il n'avait plus besoin de filmer l'ordinateur, il avait repositionné les deux caméras, orientant l'objectif vers le coin de la chambre où il pensait que Ian avait baisé Francesca la veille. Mais Ian s'était dérobé à ses plans. Gerard avait donc été contraint de se contenter des sons de la batte de cricket qui fouettait Francesca. Ensuite, il s'était masturbé en entendant ses cris tandis que Ian la sodomisait. Son éjaculation avait été explosive et après ça, il avait renoncé à espionner davantage les activités sexuelles du couple. À la place, il s'était plongé dans les fichiers de l'ordinateur de Ian.

C'était ainsi qu'il avait appris que Ian Noble ne ressemblait en rien au milliardaire brillant et froid qu'il prétendait être en ce moment devant les journalistes. En fait, il était aux portes de la folie, vacillant au bord du gouffre après la mort de sa mère et la découverte de l'identité de son père biologique.

Ian Noble, le fils d'un violeur reconnu.

Après avoir parcouru quelques documents au hasard, il avait tranquillement décidé de changer ses plans.

Son génie, après tout, ne résidait-il pas en sa capacité à trouver la faiblesse d'une personne et à l'utiliser habilement pour que la catastrophe qui en découle apparaisse inévitable aux yeux du monde entier ?

Il s'était découvert ce don avec ses parents. Un jour, il avait appris par hasard que le système de freinage de leur modèle de voiture présentait une faille. Un camarade de classe d'Oxford appartenant à une influente famille avait confié le secret à un autre, et Gerard l'avait entendu ; l'affaire n'était pas encore publique. Il n'avait donc eu qu'à donner un petit coup de pouce mécanique au destin – facile pour lui qui adorait bricoler les moteurs. Et ces parents étaient morts. Non seulement leur fortune et leur propriété lui revenaient, mais il avait en plus récolté une somme exorbitante après avoir remporté le procès contre la marque de la voiture. Cela avait été d'une simplicité enfantine, mais Gerard savait la patience dont il avait dû faire preuve pour attendre le moment opportun.

Et la patience était son point fort.

Appliquer la bonne pression au bon endroit, c'était son mantra. Ne jamais en faire trop. Dans ce scénario, Ian et Francesca constituaient la faille par laquelle il parviendrait à ses fins. Cependant, Francesca s'était avérée trop indépendante et fouineuse, et avait contrarié ses plans de séduction et sa stratégie de rachat de Tyake. Aidée par ce crétin de

Lucien, elle l'avait empêché de prendre enfin le contrôle de Noble Enterprises, ce que Gerard n'avait pas été en mesure d'anticiper.

Mais encore une fois, Gerard était flexible. Il fallait se laisser porter par la marée au lieu de lutter contre elle. Il avait le sentiment qu'il venait d'être récompensé en découvrant la vulnérabilité de Ian. Bien sûr, il savait que son cousin était fragile depuis sa disparition. Gerard avait aussitôt œuvré pour profiter de sa faiblesse et de son absence. Lorsque cette occasion inespérée s'était présentée avec Tyake, il avait été prêt à la saisir pour prendre le contrôle de l'entreprise de Ian. Néanmoins, il avait besoin de l'accord de Francesca pour cela et il avait vite compris que sous les conseils de Lucien, elle ne serait pas aussi malléable qu'il l'avait pensé.

À présent, il détenait tous les éléments dont il avait besoin pour les détruire, et s'il était suffisamment chanceux, il pourrait inclure cet idiot de Lucien dans son projet. Le manoir Aurore, où Ian s'était terré et avait certainement sombré dans la folie, serait l'endroit parfait pour les faire disparaître. Lorsque le jour serait levé sur ce que Ian fabriquait en France, il apparaîtrait évident qu'il était devenu une bombe ambulante. Personne ne serait surpris de son autodestruction.

Avec ce plan alternatif, Gerard voulait que Ian quitte Belford le plus vite possible. Il était donc désormais nécessaire d'éliminer la menace que représentait Brodsik.

Il leva vivement la tête en entendant la porte du fond s'ouvrir. Il avait indiqué à l'homme comment entrer, lui demandant d'arriver tôt pour rester caché dans la salle de billard jusqu'à ce que Gerard puisse le retrouver à l'heure convenue.

— Tu es en retard, observa-t-il en restant assis derrière le large bureau de James.

— J'ai dû faire attention, l'endroit est truffé de flics, déclara Brodsik en marchant sur lui.

Gerard haussa les épaules.

— C'est à cause de la conférence de presse. Ian est le dieu du monde des affaires occidentales, après tout, ajouta-t-il d'un ton sardonique. Alors ? Tu es prêt à te mettre au travail ? Je vais t'expliquer comment rejoindre sa suite depuis ici. Tu y resteras caché jusqu'à ce qu'il arrive, puis tu le prendras par surprise. Je t'ai déjà expliqué comment ressortir discrètement une fois ta mission accomplie.

— Où est l'argent ? demanda Brodsik d'une voix bourrue.

Gerard lança un regard dédaigneux à la brute. Il désigna un sac à dos posé devant lui.

— Tout est là. Tes honoraires pour la mission, une somme largement suffisante pour disparaître et...

— Le prix de mon silence, ajouta Brodsik.

Il sourit en posant un regard cupide sur le sac. Gerard ne l'avait jamais vu sourire. Ce n'était pas un spectacle agréable. Quelque chose sembla soudain traverser son esprit et

son expression se fit menaçante.

— Si jamais je découvre qu'il est arrivé quelque chose à Shell, aboya-t-il en faisant référence à son associé, je vous tiendrai pour responsable. Ça voudra dire plus d'argent.

Gerard ricana, la haine et la colère enflant en lui.

— Comment oses-tu me menacer ?

Brodsik sembla pris de court par sa fureur aussi soudaine qu'intense.

— Quelque chose lui est arrivé. Shell n'est pas du genre à rester silencieux plus de deux minutes, et encore moins à disparaître pendant plusieurs jours. Je ne dis pas que vous êtes responsable, mais...

— J'ai pourtant eu cette impression, gronda Gerard.

Brodsik semblait regretter d'avoir abordé ce sujet et continuait à lorgner sa récompense.

— Mettons-nous au travail, marmonna-t-il en faisant un pas vers le bureau, la main tendue vers le sac.

Gerard leva le bras pour l'interrompre.

— Je vais l'ouvrir dans un moment. D'abord, laisse-moi voir l'arme. J'ai le droit de m'assurer que tu es préparé.

Brodsik eut l'air de vouloir protester, mais il finit par hausser ses larges épaules. Il plongea une main dans la poche de sa parka et en ressortit un pistolet automatique.

— Ça s'est passé exactement comme vous l'aviez prévu. Le type à Londres n'a posé aucune question, expliqua Brodsik.

— Tu n'as donc pas eu à mentir, répliqua Gerard en observant l'arme familière avec satisfaction.

Il l'avait utilisée pour tuer Shell Stern moins d'une semaine plus tôt.

— Jago Teague est l'incarnation de la discrétion. Il n'a pas le choix, dans son secteur d'activité. Bon, débarrassons-nous de cette affaire. Plus vite Ian sortira de ma vie, mieux je me porterai. Il y est resté vingt ans de trop.

Il ouvrit le sac à dos. Aucune liasse de billets ne s'y trouvait – jamais il ne laisserait quelqu'un le faire chanter, et encore moins un idiot de cet acabit –, mais il contenait plusieurs dossiers de travail et... autre chose.

Il sortit l'arme de poing de James et pointa le canon sur Brodsik. Ce dernier n'eut même pas le temps d'être surpris. Gerard pressa la détente et lui planta une balle entre les deux yeux sans ciller.

Le corps massif du malfrat s'écroula au sol dans un bruit sourd. Gerard ouvrit calmement le tiroir de droite du bureau pour exposer la boîte en cuir dans laquelle James conservait son arme à feu personnelle.

Il serra la poignée du pistolet dans sa main et arbora une expression choquée.

Anne leur avait conseillé de s'installer dans la bibliothèque pour établir le portrait-robot sans être dérangées. Francesca était installée près de l'informaticienne, une femme du nom de Violet, et toutes deux étaient concentrées sur l'écran de l'ordinateur portable où le visage de l'homme prenait forme. Soudain, une détonation retentit. Ce ne fut pas le bruit en lui-même qui alarma le plus Francesca, mais la réaction de Lucien. Ce dernier était installé dans un fauteuil et parcourait la section finance d'un journal français. À présent, le quotidien gisait sur le tapis oriental, délaissé.

— Lucien ? demanda-t-elle, troublée, lorsqu'elle perçut son expression tendue.

Un frisson désagréable courut sur sa peau lorsqu'il se rua sur les portes massives et plaqua son oreille contre le bois.

— Venez avec moi, dit-il en pivotant vers elles. Toutes les deux, précisa-t-il en lançant un regard éloquent à Violet.

Lorsque Francesca se leva, mais que l'informaticienne se contenta de l'observer le regard vide, Lucien ajouta :

— Maintenant !

Il désigna une porte au fond de la pièce et fit signe à Francesca de marcher devant lui.

— Lucien, tu ne crois quand même pas que c'était un coup de feu, si ? s'enquit-elle.

— Je suis presque certain que c'en était un.

Son cœur se serra.

— Mais... Ian...

— ... Sera furieux si nous ne nous mettons pas à l'abri alors qu'un tireur est en liberté dans le manoir. Je t'en prie, Francesca, reprit-il d'une voix plus douce. Fais ce que je te demande. Il y a des policiers stationnés devant l'entrée du personnel qui donne sur les cuisines. Avec leurs talkies-walkies, ils sauront ce qui s'est passé plus rapidement que nous. Les agents de sécurité et les officiers devront sécuriser la zone, de toute façon. Ils auront assez à faire sans que nous en rajoutions.

Avancer dans la direction opposée de celle où se trouvait Ian alors qu'un coup de feu venait d'être tiré était contre nature pour Francesca, mais elle se força à obéir. La porte arrière donnait sur un couloir obscur. Elle commençait à comprendre que les pièces fastueuses disposaient toutes d'une entrée de service qui donnait accès au sous-sol où se trouvaient les cuisines et la salle à manger des domestiques. Lucien avait raison. Ils croisèrent un officier.

— Descendez. L'officier Inez est en bas avec le personnel, leur indiqua-t-il.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Lucien.

— Quelqu'un a été abattu. Un intrus, selon nos informations. La situation semble sous contrôle, mais nous n'en sommes pas encore certains. Descendez avec Inez, s'il vous plaît.

L'agent se rua à l'étage. Ses explications laconiques et confuses ne soulevaient que davantage de questions, augmentant l'anxiété de Francesca. Néanmoins, elle suivit mécaniquement Violet vers la cuisine, poussée par Lucien. Son calme apparent dissimulait une peur insoutenable.

L'officier Inez invita Francesca, Violet, Lucien et les domestiques à se réunir dans la salle à manger du personnel en attendant d'avoir des nouvelles. Cette pièce n'était dotée que d'une entrée et était donc plus facile à surveiller, supposait-elle. Francesca se sentit à la fois terrifiée et soulagée de voir l'officier Inez sortir dans le couloir pour monter la garde, l'arme au poing.

Elle n'avait pas pris la peine d'emporter son téléphone dans la bibliothèque et n'avait jamais autant regretté une décision. Elle était installée à la table en chêne, aux côtés de Mme Hanson qui lui serrait les mains. Elle vivait l'un des pires moments de sa vie, soumise à l'incertitude de ce qui venait de se passer. Où était Ian ? Que faisait-il ? Était-il arrivé quelque chose à Elise, Anne, James ou Gerard ? C'était insupportable. Elle croisa le regard de Lucien et nota son anxiété. Il baissa les yeux sur son téléphone et soupira de soulagement.

— Elise ? demanda-t-elle en interprétant son expression.

— Oui, confirma-t-il en tapant un message sur son portable. Elle va bien.

Une vague de compassion déferla en elle. Lui aussi avait subi une véritable torture en attendant des nouvelles d'Elise. Pour la première fois, elle prit conscience qu'il ne serait jamais resté là s'il n'avait pas promis à Ian de veiller sur elle pendant la conférence. Sans cet engagement, Lucien serait certainement parti en quête de son épouse en dépit des consignes des policiers.

Les questions l'assaillaient, toutes plus douloureuses les unes que les autres. En fait, ils n'attendaient qu'une ou deux minutes avant d'obtenir des informations, mais Francesca eut l'impression que ce moment avait duré une éternité. Elle pressa les mains de Mme Hanson et cette dernière lui rendit son geste lorsque le téléphone de l'officier Inez se mit à sonner dans le couloir.

— Oui ? entendit-elle, la voix grave de l'agent résonnant à quelques pas de la pièce. Francesca retint sa respiration.

— Oui, Mme Arno est ici avec nous, ainsi que M. Lenault. Ils vont bien. Ils attendent dans la salle à manger du personnel. Rien à signaler.

Une autre pause.

— Oui, je vais leur dire.

Il passa sa tête chauve par la porte.



— C'était Markov. M. Noble voulait savoir où vous étiez, commenta Inez en regardant Francesca et Lucien. Et il voulait rassurer tout le monde. La famille n'a pas été touchée. Personne n'a été blessé. C'est l'intrus qui a été abattu. Il est mort, apparemment.

— Qui lui a tiré dessus ? s'enquit Lucien dont la nervosité était palpable malgré ses efforts pour rester tranquille.

— Visiblement, il est tombé sur un membre de la famille lorsqu'il s'est introduit dans le manoir et a été pris par surprise. Ils ne m'ont pas donné davantage de détails, mais Markov a demandé que vous montiez dans quelques instants, ajouta Inez en posant les yeux sur Francesca. Quand ils auront terminé d'évacuer les journalistes et les cameramen.

— Ils veulent que je monte ?

— Oui, ils aimeraient que vous identifiez le corps pour s'assurer qu'il s'agit bien de l'homme qui a essayé de vous faire sortir de la route hier.

Un frisson glacé s'empara d'elle. Mme Hanson enroula un bras autour de ses épaules et la serra contre elle.

Francesca bondit de sa chaise quelques minutes plus tard en entendant la voix grave de Ian dans le couloir quand il s'identifia auprès de l'officier Inez. Il pénétra dans la pièce dix secondes après, le visage tendu, les yeux brillant lorsqu'il vit Francesca courir à sa rencontre. Elle sentait ses jambes vaciller tant elle était soulagée de le voir indemne, si grand, robuste et beau dans son costume sombre avec sa cravate bleu électrique. Elle jeta ses bras autour de son cou. Il la serra fermement contre lui, faisant courir ses mains sur son dos, frottant ses vêtements avec frénésie comme pour s'assurer qu'elle était bien réelle. Elle aussi, elle avait besoin de se rassurer. Elle s'accrocha à ses épaules et inhala son parfum épicé comme si elle avait voulu s'en imprégner pour s'en souvenir à jamais.

— Dieu merci, tu n'as rien, murmura-t-il, le souffle saccadé.

— Dieu merci, toi non plus, répondit-elle avec émotion.

Elle recula pour observer son visage. Ses sourcils étaient froncés au-dessus de ses yeux bleus qui la sondaient. Il semblait avoir autant besoin qu'elle d'absorber le moindre détail de cette scène.

— Quand j'ai entendu ce coup de feu, je n'ai plus pensé à rien d'autre qu'à toi devant cette foule de journalistes. Je n'arrêtais pas de me dire...

— Chut, tout va bien. Tout ira bien, la rassura Ian en l'enlaçant.

— Ian, l'interpella Mme Hanson dans le dos de Francesca.

— Mme Hanson.

Ian desserra suffisamment son étreinte pour presser l'épaule de la gouvernante.

— Tout le monde va bien, la rassura-t-il.

Il parcourut les visages inquiets des autres membres du personnel.

— Aucun membre de la famille ni aucun domestique n'a été blessé. La police est en train d'évacuer les journalistes et de sécuriser la zone.

— Lucien !

Ian, Francesca et Mme Hanson sursautèrent avant de pivoter au son du cri anxieux d'Elise.

L'officier Inez tentait avec peine de l'empêcher d'entrer alors qu'il devait peser une bonne cinquantaine de kilos de plus qu'elle.

— C'est bon, lança Lucien d'une voix dure en traversant la pièce dans sa direction. C'est mon épouse !

Une autre vague de soulagement la submergea lorsqu'elle vit Lucien prendre Elise dans ses bras. Francesca aperçut le visage de son amie. Ses paupières étaient closes et une expression reconnaissante illuminait son beau visage. Elle savait exactement ce qu'Elise ressentait en cet instant.

— Tout le monde va bien, murmura-t-elle à l'attention de Ian d'une voix tremblante, soucieuse d'entendre sa confirmation. Anne ? James ? Gerard ?

— Oui, tout le monde est indemne, lui assura Ian. Aucun journaliste n'a été blessé non plus. Seul l'intrus a été abattu. L'inspecteur Markov a réuni les autres dans le petit salon, ajouta-t-il, les lèvres pincées. Il veut que tu montes. Il aimerait que tu identifies le corps.

— OK, accepta Francesca. Où est-il... ?

Elle ne parvenait pas à croire qu'elle parlait d'un cadavre... Elle n'avait jamais vu un mort de sa vie.

— Dans le bureau de mon grand-père.

Elle hocha la tête. Ian l'étudia intensément.

— Francesca, la police voudrait que tu l'identifies, mais... ce n'est pas un spectacle agréable. Tu n'es pas obligée d'accepter. J'ai pu l'identifier moi-même comme l'homme qui a essayé de nous faire sortir de la route hier.

— Mais ils veulent que je confirme qu'il s'agit du même individu qui m'a agressée à Chicago, c'est ça ?

— Oui, acquiesça Ian, le front plissé. Toutefois, tu m'as dit hier que l'homme dans la voiture était celui de Chicago. Peut-être que les photos du médecin légiste suffiront à l'identification. Je peux en parler à Markov.

Elle prit conscience qu'il essayait de la protéger et caressa sa joue.

— Ça ira. Si tu acceptes de venir avec moi... ?

— Bien sûr, répondit-il comme si c'était évident.

Un moment plus tard, Ian lui ouvrit la porte qui donnait sur le grand hall. Les rayons du soleil l'éblouirent, ne faisant qu'intensifier le côté irréel de la scène. Elle se rendit

compte que la lumière venait de la porte d'entrée. Plusieurs agents de police se tenaient dans le hall, et deux d'entre eux parlaient au téléphone avec des expressions graves. Dehors, elle aperçut plusieurs voitures garées dans l'allée et entendit le grésillement distant de leur radio.

Elle se dirigea vers le bureau de James, mais Ian la retint par le bras. Il l'entraîna dans l'alcôve sous l'escalier.

— Francesca, il faut que je te dise quelque chose avant que tu n'y ailles.

— Oui ?

— C'est Gerard qui l'a tué. L'intrus est entré dans le bureau de grand-père alors que Gerard était en train de travailler. L'homme a pointé un pistolet sur lui. Grand-père garde une arme à feu dans son bureau. Elle n'est habituellement pas chargée, mais Gerard affirme l'avoir chargée lorsque la conférence a commencé. Apparemment, l'incident d'hier l'avait effrayé et il a agi sous le coup d'une impulsion. À juste titre, on dirait. S'il n'avait pas eu cette idée, ce serait lui qui serait étendu dans le bureau à la place de cet homme. Et Dieu sait ce que ce criminel aurait fait s'il t'avait trouvée.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Francesca. Est-ce que Gerard va bien ?

— Physiquement, oui, mais il est en état de choc. La police est encore en train de l'interroger.

Elle perçut les doutes au fond de ses yeux bleus tandis qu'il scrutait son visage.

— Es-tu certaine de vouloir y aller ?

Elle hocha la tête et inspira profondément pour se donner du courage.

— Oui, je veux en finir avec cette histoire et tourner la page.

Il ne semblait pas enchanté par sa décision, mais il la guida néanmoins vers le bureau de son grand-père, une main pressée dans son dos.

Ils veillèrent tard ce soir-là, l'adrénaline qui coulait dans leurs veines rendant le sommeil difficile. Anne semblait particulièrement inquiète pour Gerard, qui demeurait sombre et silencieux depuis le départ de la police. Deux agents étaient restés pour surveiller Belford. Pour la deuxième nuit d'affilée, ils dînèrent en tenue décontractée, chacun ressassant ce qui s'était passé. Ian attendait un appel de Markov qui pourrait lever le voile sur l'identité de l'intrus et sur ses mobiles.

Lorsqu'ils se rassemblèrent dans le salon après le dîner, Anne décida qu'ils avaient suffisamment discuté de ce sujet alarmant. Francesca devina aux regards anxieux que la vieille femme lançait à Gerard qu'elle redoutait que son neveu soit plus traumatisé qu'il ne le prétendait par cette expérience choquante. Francesca n'aurait pas pu être plus d'accord avec elle. L'image du visage sans vie de cet homme, couvert d'une effroyable quantité de sang, ne cessait de surgir dans son esprit. C'était un vrai trou au milieu de son front et du vrai sang. Elle parvenait à peine à le concevoir. Elle ne pouvait imaginer ce que Gerard devait endurer.

Les événements de la journée semblaient avoir balayé les réserves que Francesca avait pu avoir quant au fait d'exposer sa relation avec Ian aux yeux de la famille. Toute la journée, il était resté à ses côtés, sa main sur la sienne ou son bras sur ses épaules. Ces marques d'affection semblaient si naturelles à Francesca, si bien qu'elle n'y pensa que lorsque le téléphone de Ian se mit à sonner vers vingt-trois heures. Elle était blottie dans ses bras sur l'un des canapés du salon, la joue appuyée contre son torse, bercée par les battements réguliers de son cœur et par la chaleur du feu dans la cheminée. Il plongea la main dans sa poche et consulta l'écran de son portable.

— Je vais prendre l'appel, dit-il brusquement avant de déposer un baiser sur sa tempe et de se lever.

Ils le regardèrent sortir dans le hall pour répondre. Un silence tendu suivit, uniquement interrompu par Anne qui leur demanda s'ils voulaient boire autre chose.

— C'était Markov, indiqua Ian en les rejoignant, confirmant leurs soupçons. Ils ont découvert l'identité de l'homme, ajouta-t-il en posant les yeux sur Gerard. Son nom est Anton Brodsik. Il a un casier judiciaire et est connu de la police de Chicago depuis une trentaine d'années : agressions, condamnation pour drogue, cambriolages. Il est soupçonné d'être lié à la mafia. Il avait un faux passeport sur lui.

— Ont-ils le moindre indice sur son mobile ? demanda Gerard en se penchant en avant.

— Rien de concret, mais au cours des dix dernières années, Brodsik a été associé à un homme du nom de Shell Stern dans plusieurs affaires. Ils ont tous deux été arrêtés dans le cadre d'une grosse affaire il y a trois ans. Une tentative d'enlèvement sur un garçon de seize ans à Winnetka, dans l'Illinois. La police n'a jamais réussi à réunir suffisamment de preuves pour les poursuivre, cependant. Aucun n'a été condamné pour ce crime. Le garçon était le fils de Sheridan Henes.

— Henes ? L'héritier de la compagnie pétrolière ? s'enquit James.

Ian hocha la tête.

— Le FBI n'a pas pu établir de lien irréfutable, mais ils avaient de forts soupçons au sujet de Stern et Brodsik. Ils ont donc été mêlés à des affaires d'enlèvement par le passé. Et ils ont essayé de kidnapper Francesca, ajouta Ian, les yeux brillant sous la lueur des flammes tandis qu'il l'observait.

Un frisson involontaire parcourut Francesca tandis qu'Anne inspira de manière saccadée.

— Et cet autre homme, Stern ? demanda James, inquiet.

— Ils l'ont trouvé. Il est mort lui aussi.

— Quoi ? s'exclamèrent Elise et Anne en même temps.

Ian hocha la tête.

— En fait, la police a trouvé le corps de Stern dans un ruisseau il y a plusieurs jours de cela. On lui a tiré dessus. Personne n'avait signalé sa disparition, et les officiers n'étaient pas parvenus à l'identifier jusque-là. Une fois que Markov a eu le passeport de Brodsik entre les mains, il a pu suivre sa trace à travers le pays. Stern et lui ont embarqué sur le même vol, sous de fausses identités, mais ils ont réussi à découvrir qui il était grâce à ses empreintes digitales dans le fichier international. Ensuite, ils ont fait la connexion avec Stern, étant donné leur passé commun.

— Qui a tué Stern ? s'enquit Gerard.

— Markov suspecte Brodsik de s'être débarrassé de lui. Ce ne serait pas la première fois que des associés se disputent au sujet d'un plan... ou refusent de partager la récompense lorsqu'elle devient imminente. Ils doivent néanmoins confirmer cette hypothèse grâce à l'enquête. J'imagine qu'ils en sauront plus lorsqu'ils auront déterminé

où séjournèrent les deux hommes et établi leurs déplacements depuis leur arrivée en Angleterre, le soir du réveillon.

— Ils sont arrivés le soir du réveillon ? s'étonna Lucien.

— Oui, confirma Ian d'un ton sinistre, le même jour que Francesca.

— Et personne d'autre ne les accompagnait ? insista Gerard.

— Non. Il n'y avait que Stern et Brodskik.

— Eh bien, c'est terminé, n'est-ce pas ? demanda Francesca.

Elle déglutit péniblement. Sa bouche s'était soudain asséchée.

— Les deux hommes sont morts. La menace n'existe plus...

— On dirait bien, confirma James doucement.

Ian fronça les sourcils.

— J'aimerais en être aussi convaincu, observa-t-il avant de s'asseoir et d'attirer Francesca contre lui.

Ils n'essayèrent pas de dissimuler aux autres le fait qu'ils montaient se coucher ensemble et quittèrent le salon main dans la main après avoir souhaité une bonne nuit à tout le monde. Francesca était encore bouleversée et Ian le sentait ; il la serra contre lui lorsqu'ils se mirent au lit en silence, chacun se contentant d'inhaler l'odeur de l'autre, chérissant ce moment. Elle se réveilla à l'aube en sentant ses lèvres fermes et brûlantes sur sa gorge et sa poitrine, mettant à nue son désir brut. Leur étreinte fut féroce et douce à la fois tant ils étaient avides de retrouver cette lueur de passion et de vie, soucieux d'échapper à la menace pesante qui planait sur eux et aux ténèbres qui semblaient toujours obscurcir leur bonheur.

Les yeux de Francesca s'ouvrirent brusquement à cette pensée dévastatrice alors qu'elle gisait dans les bras de Ian après l'amour. Pourquoi ses idées étaient-elles si morbides et déprimantes ? Il lui fallut un moment pour comprendre son humeur sombre.

— *Et c'est vraiment pour cette raison que tu es revenu ? La seule raison ? Tu croyais que j'étais en danger ?*

— *Je suis revenu parce que je m'inquiétais pour toi, oui.*

La peur referma ses griffes sur son cœur. Lorsque Ian serait convaincu que le danger avait disparu, la quitterait-il de nouveau ? Elle voulait le supplier de ne pas repartir pour continuer sa quête, mais la fierté l'en empêchait. Ainsi que l'impuissance, quand elle se souvint qu'elle n'avait pas le pouvoir de l'aider à trouver la paix par rapport à son passé. Il avait insisté sur la nécessité de poursuivre ce chemin seul.

Dans la matinée, ils se retrouvèrent dans le hall pour dire au revoir à Lucien et Elise pendant qu'ils attendaient que Peter arrive avec la voiture. Le départ du couple ne

semblait qu'assombrir l'humeur de Ian, marquant la fin d'un séjour qu'il ne voulait pas voir se terminer. Il demanda d'ailleurs à s'entretenir avec Lucien et entraîna son frère dans l'alcôve derrière les escaliers.

— As-tu toujours l'intention de me retrouver à Aurore ? demanda-t-il à voix basse.

Lucien cilla à peine, une expression stoïque sur le visage.

— Tu comptes encore y aller ? Malgré ce qui se passe avec Francesca ?

Ian prit conscience que Lucien essayait de se montrer délicat. Il faisait référence à leur agression, bien sûr, mais aussi au fait que Francesca et lui étaient à nouveau amants.

— Oui. Il faut que j'y retourne. Je dois découvrir le maximum d'informations au sujet de Trevor Gaines.

Lucien se tut pendant quelques instants. Finalement, il soupira.

— Très bien. Je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure solution pour toi, mais je ne te laisserai pas t'en charger seul. Et je dois aussi admettre que je suis curieux. Appelle-moi quand tu seras prêt à y retourner, et je te rejoindrai.

Lucien fit mine de s'éloigner.

— Attends. Il y a autre chose. C'est au sujet de ta mère, l'interpella Ian.

Lucien se figea et ferma les yeux, troublé.

— Que se passe-t-il ? le pressa Ian en remarquant sa réaction.

Lucien prit un air résigné.

— Ce n'est rien. J'attendais simplement que tu abordes le sujet depuis ton arrivée à Belford Hall. J'étais surpris que tu ne le fasses pas plus tôt.

Ian sentit son pouls s'accélérer malgré son calme apparent.

— Je me sentais coupable de te demander ça. Je sais que tu viens à peine de rencontrer Fatima, expliqua-t-il. Je comprends combien cette relation doit être sacrée pour toi.

Lucien croisa son regard.

— Tu veux parler avec elle, n'est-ce pas ? Lui poser des questions sur ta mère ? Sur Trevor Gaines ?

— Oui, répondit Ian honnêtement. Je ne ferai rien sans ta permission, cependant. Tu ne te serais jamais permis d'interroger ma mère sur son passé, sur une époque vulnérable de sa vie, sans ma permission. Je ferai de même avec la tienne.

Lucien détourna les yeux.

— Ce qu'il faut que tu comprennes, déclara-t-il, c'est que la religion de ma mère est particulièrement prohibitive quant aux femmes qui prennent un amant. Sans parler d'avoir un enfant illégitime. Le fait que sa famille ait accepté la situation lorsqu'elle leur a raconté la vérité à mon sujet est une exception. Il n'a pas été facile pour elle de s'ouvrir et de

parler de mes origines. Sa honte était palpable. Sa culpabilité est un spectacle difficile à supporter.

Ian sentit son cœur se serrer.

— Tu veux dire que tu lui en as déjà parlé ? Tu l’as interrogé sur Trevor Gaines ? Sur ma mère ?

Lucien planta ses yeux gris sur lui, ces yeux qu’il avait hérités de son père. Cependant, le degré de compassion que Ian décelait au fond de son regard ne pouvait être l’héritage d’un homme comme Gaines.

— Oui, confirma Lucien.

— Qu’a-t-elle dit ? Est-ce que Gaines l’a violée ?

— Non, rétorqua son demi-frère. Ma mère croit que les efforts de Gaines pour les faire venir en France, elle et Helen, étaient liés à elle. Elle s’est laissé bernier quand elle était encore en Angleterre ; elle pensait qu’il l’aimait. Elle a retenu son attention lors de l’une des visites de Gaines à Helen, puis il l’a croisée accidentellement alors qu’elle faisait son marché en ville. Il lui a fait la cour avec prudence. Ma mère était charmée par cet homme séduisant, accompli et très riche. Leur histoire d’amour était secrète et a duré plusieurs mois avant que Gaines ne disparaisse de sa vie.

Ian intégra ces informations, imaginant la scène de séduction dans un petit village de l’Essex, Gaines courtisant deux femmes en même temps, la fille de bonne famille qui avait perdu la tête et la domestique. Mais il ne se contentait pas de les charmer. Il réunissait des informations intimes à leur sujet, évaluait leur vulnérabilité et établissait leurs cycles. Ian avait remarqué que la fascination de Gaines pour les objets mécaniques, et en particulier pour les montres, répondait étrangement à son obsession pour les cycles d’ovulation. Il avait dû découvrir que les femmes qui vivaient ensemble se synchronisaient souvent. Ian devinait que cela l’excitait. Gaines connaissait beaucoup de choses sur le corps féminin et il se servait de son savoir à des fins perverses.

— Fatima a-t-elle conscience que Gaines voyait ma mère pendant la même période ?

— Non. En fait, Fatima avait l’impression que Helen ne s’intéressait pas à Gaines. Elle pensait que c’était à cause de sa folie grandissante. Helen pouvait être très renfermée parfois.

Lucien prit une expression féroce.

— Et je ne veux pas que ma mère l’apprenne avant que je n’aie l’occasion de lui en parler. Pour l’instant, elle croit qu’elle s’est fait avoir par un coureur de jupons. Si quelqu’un doit lui révéler que Gaines était bien pire que ça, c’est moi.

— Très bien, accepta Ian distraitement. Mais qu’a dit ta mère au sujet de la mienne ? insista-t-il d’une voix bourrue.

Lucien hésitait, mais il sembla prendre une décision lorsqu’il croisa le regard de Ian.



— Ma mère m'a raconté que, lorsqu'elles sont arrivées en France, la santé mentale de ta mère s'est considérablement dégradée. Auparavant, Helen pouvait rester seule une heure ou deux. Elle était capable de veiller à ses besoins primaires et elle ne constituait pas une menace pour sa propre vie. Un matin, alors que ma mère était partie faire des courses, Helen a disparu. Ma mère l'a cherché à son retour, de plus en plus paniquée. Elle a fini par la trouver dans l'arrière-cour, dans un état qui semblait proche de la catatonie. Elle était recroquevillée et ne réagissait pas. Helen ne pouvait ni parler, ni marcher, ni reconnaître un visage familier. Ma mère a appelé le médecin local et la police. Ils ont ouvert une enquête. Il a été établi que Helen avait eu un rapport sexuel, mais malgré les bleus qu'elle avait sur le corps, ils hésitaient à le qualifier de viol. Helen n'était pas en mesure de témoigner et les voisins l'avaient souvent vue... avoir un comportement erratique depuis son arrivée. Elle pouvait s'être fait les bleus en tombant ou même avoir consenti à un rapport sexuel brutal...

— Comment une femme psychotique peut-elle donner un consentement éclairé ? l'interrompt Ian, furieux.

— Je t'expose simplement le raisonnement de la police, précisa Lucien en posant ses yeux gris sur Ian. Aucune plainte n'a jamais été déposée.

— Elle a été violée, lâcha-t-il.

— Ma mère partage cet avis, confirma Lucien avec regret. Contrairement aux policiers, elle était habituée à la schizophrénie de Helen. Elle n'avait jamais vu ta mère tomber plus bas qu'à cette période. Pour elle, il était clair que Helen avait subi un sévère traumatisme. Cette dernière n'a plus parlé pendant un mois après ça. Lorsque ma mère a découvert que Helen était enceinte, elle était certaine qu'elle ne parviendrait pas à porter le bébé à terme tant elle était faible. Tous les faits semblent montrer que Helen a éconduit Gaines qui a fini par recourir au viol. Ce n'est pas comme s'il n'existait pas des preuves claires qu'il était familier de ce genre de pratique, ajouta Lucien avec amertume.

Le rire d'Anne résonna dans le grand hall. Il fallut à Ian plusieurs secondes pour reconnaître ce son familier.

— Je comprendrais que tu ne veuilles pas que ta mère me rencontre, commença Ian après une pause.

La ressemblance entre lui et Trevor Gaines était frappante, après tout. À l'exception de leurs yeux, ils étaient similaires. La mère de Lucien ignorait que son séducteur et le violeur de Helen étaient un seul et même homme. Si elle rencontrait Ian, la vérité lui exploserait au visage en découvrant sa physionomie.

— Je veux que tu rencontres ma mère un jour, affirma Lucien, bien sûr que j'en ai envie. J'essaie simplement de te faire comprendre la complexité de la situation.

— Si j'étais toi, je ne me laisserais pas l'approcher, déclara Ian avant de passer devant Lucien pour rejoindre le hall.

Soudain, il voulait à tout prix que cette conversation se termine. Lucien l'arrêta en posant une main sur son bras. Ian se tourna vers son frère, la colère – cette vieille camarade – bouillonnant sous la surface de son masque impassible. Elle n'était pas dirigée contre Lucien, mais contre ce brouillard mystérieux qui semblait lui retomber dessus en cet instant, le faisant suffoquer comme un drap mortuaire.

*Tu ne peux pas y échapper, malgré les efforts que tu déploies depuis une semaine, depuis que tu as plongé dans le regard brillant et étonné de Francesca devant la salle de bal.*

— Tu es mon frère. C'est ma mère, siffla Lucien. Bien sûr que j'aimerais que vous vous rencontriez un jour. Tu n'es pas Trevor Gaines, Ian.

La rage explosa en lui, lui nouant la gorge. Il repoussa la main de Lucien, un sourire mauvais sur les lèvres. Il avait de nouveau la sensation que sa poitrine était comprimée et sa respiration, difficile. Lorsqu'il pivota, il aperçut Francesca dans le couloir qui les observait avec un air stupéfait. Il se figea. Une part de son visage était éclairée par les rayons du soleil, l'autre était plongée dans l'ombre du grand escalier.

— Lucien ? La voiture est arrivée.

Elle plissa les yeux en dévisageant Ian et fit un pas vers lui.

— Ian ? Est-ce que ça va ? Que se passe-t-il ?

Il ne répondit pas. Trop d'émotions se déchaînaient en lui. Il traversa le grand hall et s'engagea dans l'escalier, montant les marches deux par deux. Il avait déjà salué Elise et il ne se sentait pas capable de supporter des bavardages en cet instant. Il fit de son mieux pour ignorer le regard inquiet de Francesca qu'il sentait peser sur son dos.

En théorie, il faisait trop froid pour faire de la moto, mais Ian s'était habillé en conséquence. En plus, cette journée hivernale était ensoleillée et étrangement douce, la température restant au-dessus de zéro. Lorsqu'il vit plus d'une demi-douzaine de camionnettes de chaînes télévisées garées devant le portail de l'entrée principale, il jura silencieusement et songea à faire demi-tour. Son grand-père lui avait indiqué que plusieurs d'entre elles avaient appelé sa secrétaire le matin même au sujet de la fusillade survenue à Belford Hall et avaient demandé à l'interroger. James avait refusé les interviews, mais lui et Ian avait mis au point une déclaration basique pour informer la presse qu'aucun journaliste ou membre de la famille n'avait été blessé et l'invitant à s'orienter vers la police de Stratham pour obtenir des informations officielles sur l'affaire. Les événements étaient d'autant plus sensationnels pour les médias qu'ils impliquaient un comte, son héritier au titre et Ian lui-même, qui venait de réapparaître sur la scène des affaires. En outre, le crime était survenu au cours d'une conférence de presse très médiatisée, et le

coup de feu avait été enregistré par les caméras des journalistes. Selon Anne, le passage de la vidéo où l'on entendait la détonation glaçante passait en boucle sur les chaînes locales et nationales.

Maudits soient-ils ! songea Ian en faisant un signe à Cromwell au portique de sécurité, avant de s'engager sur la route un moment plus tard. Les journalistes ignoraient qui se cachait derrière la visière teintée de son casque. La plupart des habitants de la région savaient que le petit-fils du comte était amateur de motos, mais il remarqua que la plupart des vans venaient de Londres. S'ils décidaient de le prendre en chasse, qu'ils le fassent. Il se sentait suffisamment nerveux et agité pour apprécier ce genre de défi. Et puis, il les sèmerait facilement avec la MV Agusta qu'il conduisait.

Il dépassa les camionnettes garées sur le bas-côté de la route à allure modérée, espérant presque que quelques-unes le suivraient. Il ne vit que deux visages étonnés et blêmes se tourner sur son passage, mais aucun d'entre eux ne semblait enclin à se lancer dans une course-poursuite.

L'air glacé s'engouffrait dans ses vêtements tandis qu'il accélérât sur les routes de campagne, lui éclaircissant l'esprit et apaisant même sa colère.

Il adorait cette sensation.

Lorsqu'il rentra à Belford, il était gelé jusqu'aux os, mais plus posé, et aussi plus résolu. Il pénétra dans le domaine par l'entrée secondaire. Bien que peu de personnes connaissent ce chemin de graviers qui traversait les bois, Ian se réjouit de découvrir l'un des vigiles que son grand-père avait embauché devant le portail. Il remit la moto que Gerard et lui avaient bricolée dans leur jeunesse à Peter, le chauffeur et mécanicien. Tandis qu'ils discutaient ensemble des performances de l'Agusta, il reçut un appel. En voyant s'afficher le nom de l'inspecteur Markov sur l'écran, il s'éloigna pour décrocher.

Vingt minutes plus tard, il rejoignit James, seul dans le petit salon.

— Je travaille ici pour le moment, expliqua ce dernier après l'avoir salué. Anne veut envoyer le tapis de mon bureau chez le teinturier pour le laver...

Il laissa sa phrase en suspens, et Ian sut qu'il pensait au sang d'Anton Brodsik dont il était maculé.

— J'en ai parlé à l'inspecteur Markov et il a demandé que nous attendions qu'ils aient terminé leur enquête avant d'effectuer le moindre changement ou d'utiliser la pièce.

— Je viens de l'avoir au téléphone.

— Vraiment ? s'enquit James, son intérêt éveillé. Il y a du nouveau ?

— Oui, considérablement, déclara Ian en s'installant dans un fauteuil proche du bureau où son grand-père travaillait. Ils ont procédé à une étude balistique, et l'arme que Brodsik a pointée sur Gerard hier est bien celle qui a servi à tuer Stern.

— Alors Brodsik a dû décider qu'il ne voulait pas partager le gâteau avec son associé.

— Soit ça, soit ils se sont disputés au sujet d'autre chose.

— Markov a-t-il le moindre élément indiquant qu'une troisième personne serait impliquée ?

— Non. Aucun.

Le regard intelligent de James se posa sur Ian.

— Mais tu ne le crois pas ?

Ian ne répondit pas aussitôt, songeur.

— Vu les menus larcins que ces deux-là ont commis par le passé, je trouve difficile de croire qu'ils aient pu échafauder un coup pareil seuls. Même si je suppose que c'est possible.

— Je ne qualifierais pas la tentative d'enlèvement de l'héritier Henes de « menu larcin ».

— C'est exactement ce que je dis, murmura Ian. Je doute qu'ils soient les instigateurs de cette affaire également. Mais après tout, le kidnapping a capoté, alors qui sait ?

— Eh bien, j'imagine que nous ne connaissons jamais la vérité, puisqu'ils sont morts. Ian ?

Ian cilla. Il se rendit compte qu'il était perdu dans ses pensées, renfrogné.

— Es-tu toujours inquiet au sujet de Francesca ? demanda James, le front plissé.

— Oui, admit Ian avant de soupirer, mais au moins, j'ai repris le contrôle de l'entreprise et elle a été mise à l'abri des projecteurs.

James hocha la tête.

— C'est une très jolie femme. Devant sa beauté et une potentielle rançon de plusieurs millions de dollars, il n'est pas étonnant que des cinglés aient eu cette idée. Brodsk et Stern ont dû voir sa photo dans les journaux.

— C'est ce que Markov et la police de Chicago pensent, lui apprit Ian distraitement.

— Eh bien, je suis content que ce soit du passé. Markov t'a donné de bonnes nouvelles. Nous devrions les partager avec les autres. Peut-être que je pourrais vous emmener dîner en ville, ce soir ?

— Je ne crois pas que l'intérêt de la presse se soit suffisamment émoussé pour ça, observa Ian sèchement. L'entrée principale est submergée de journalistes.

— Je sais. Cromwell m'en a informé, déclara James. Ils finiront par se lasser et renonceront.

— J'envisage de m'adresser aux médias de nouveau, reprit Ian. Pas au sujet de l'enquête en elle-même, ajouta-t-il devant l'expression dubitative de James, c'est le domaine de la police. Mais je devrais faire une déclaration générale pour leur assurer que la situation de Noble Enterprises est stable et que la menace est maîtrisée. Je la ferai depuis Londres. J'attendais les premiers résultats de l'enquête, mais maintenant que j'ai eu

Markov au téléphone, je ne peux plus reporter, conclut-il, envahi par un étrange mélange de détermination et d'hésitation.

C'était comme si sa raison lui dictait d'assumer sa responsabilité envers son entreprise et sa mission autour de Trevor Gaines, mais que son corps protestait, désireux de rester plus longtemps aux côtés de Francesca. Il prit une profonde inspiration lorsqu'il remarqua les sourcils froncés de James. Il rassembla son courage pour faire son annonce.

— Lin a insisté sur la nécessité de faire un communiqué, mais j'en avais déjà conscience moi-même. Hier, j'espérais montrer mon visage au monde, dissiper les doutes au sujet de l'entreprise et prouver sa stabilité, mais tout a dérapé.

— Quand iras-tu à Londres ? s'enquit James en se penchant en avant.

— Dès que j'aurai fait mes valises.

— Bien, si tu comptes partir bientôt, tu pourras sans doute être revenu pour le jour de l'An.

— Non, commenta Ian.

Ce simple mot résonna comme un coup de tambour dans la pièce silencieuse. Il détestait l'expression inquiète qui était apparue sur le visage de son grand-père.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda James avec un rire gêné. Tu vas rester plusieurs jours ? Une semaine ?

— Je tiendrai la conférence de presse ce soir. Je n'en aurai pas pour longtemps. Mais je ne reviendrai pas à Belford Hall dans un futur proche. Je dois retourner à ce que je faisais, grand-père. Il le faut. Tout ça – tout ce qui s'est passé ici – n'y change rien.

Il s'interrompit, nerveux. Il n'avait pas expliqué précisément à James ce qu'il avait fait durant son absence, se contentant de laisser entendre qu'il avait besoin de temps pour se retrouver et pour analyser sa vie après la mort de sa mère. Il savait parfaitement qu'Anne et lui se doutaient qu'il y avait autre chose, même s'ils n'étaient pas certains de connaître ses motivations. Comme Francesca, ses grands-parents n'approuveraient pas sa mission, alors il avait préféré leur éviter de s'inquiéter.

— Mais... Francesca, objecta James faiblement. L'emmènes-tu avec toi ?

Exposer Francesca à la demeure sombre, souillée et dépravée d'un pervers ?

— Non. Je ne veux pas que Francesca voie l'endroit où je me rends. Jamais.

— Ian...

— Vous la garderez ici, n'est-ce pas ? Vous veillerez à sa sécurité ?

— Je ne peux pas l'obliger à rester ici, Ian ! Elle est libre de décider où elle veut être, protesta son grand-père d'un ton incrédule.

— Je lui parlerai. Je lui demanderai cela comme une faveur. Elle doit travailler au tableau, de toute façon. La toile ne doit-elle pas être livrée aujourd'hui ?

James soupira. Il connaissait trop bien les tactiques de son petit-fils pour éviter les sujets difficiles.

— Oui, elle vient d'être livrée, admit-il malgré son air renfrogné. Anne a demandé qu'elle soit installée dans la salle de réception. Francesca aura suffisamment d'espace pour travailler et nous n'utilisons pratiquement plus cette pièce. Elle a insisté pour qu'elle soit transportée jusqu'au cottage, car elle ne peut pas avoir une vue sur son sujet de l'intérieur, mais je savais que tu refuserais qu'elle travaille seule là-bas jusqu'à ce que tout soit réglé, alors je m'y suis opposé.

— Merci, souffla Ian. Je sais à quel point toi et grand-mère tenez à elle et je suis serein de la savoir avec vous.

— J'ai du mal à croire...

— Je lui parlerai. Elle acceptera, l'interrompit Ian. Je te demande simplement de l'encourager à rester et de continuer à lui donner l'impression qu'elle est chez elle à Belford.

James prit un air grave.

— Eh bien, inutile de demander cela comme un service. Personnellement, je considère que cette jeune femme est chez elle ici.

— Tu me contacteras au moindre problème ?

James lui lança un regard dur.

— Je resterai joignable, ajouta Ian.

Il savait que son grand-père pensait aux longs mois durant lesquels Ian s'était coupé du monde.

— Ce n'est pas comme avant. Nous serons en contact.

Le visage de James était tendu par l'inquiétude, mais il soupira de soulagement à ces paroles.

— Eh bien, c'est déjà ça, j'imagine. Et Francesca ? Resteras-tu en contact avec elle ?

Ian détourna les yeux du regard préoccupé de James.

— Non, dit-il. L'endroit où je compte me rendre, ce que j'envisage de faire... Je ne peux pas laisser Francesca pénétrer ce monde.

*Pénétrer cette part de moi.*

— Il y a autre chose. J'ai engagé un homme, un officier de l'armée américaine à la retraite qui a été le garde du corps de plusieurs dirigeants afghans. Il assurera la sécurité de Francesca et de Belford Hall. Son nom est Arthur Short. Lin l'a trouvé pour moi. Il arrive cet après-midi. Ai-je ta permission de le laisser séjourner au manoir ?

— Bien sûr, répliqua James, mais d'après ce que j'ai entendu hier soir dans le couloir, Francesca ne veut pas que tu engages du personnel de sécurité pour elle.

Ian se força à adopter un air impassible.

— L'idée ne l'enchantait pas, en effet. C'est pour ça qu'il serait préférable que tu reçoives Short comme un invité. Tu pourrais peut-être prétendre qu'il fait partie de ton personnel à New York et qu'il est ici pour affaires ? Ça facilitera les choses.

James émit un son exaspéré.

— Francesca sera furieuse si elle le découvre.

— Je sais, confirma Ian en se levant, mais je préfère la savoir furieuse et en sécurité, que détendue et en danger. Fais-moi plaisir, s'il te plaît, et ne révèle l'identité de Short à personne d'autre que grand-mère. Cela l'aidera dans son travail. Puis-je la prévenir de son arrivée ?

James accepta à contrecœur.

— Merci, lança Ian un moment plus tard avant de dire au revoir à son grand-père.

Il serra le vieil homme vibrant d'énergie dans ses bras et nota malgré lui l'expression inquiète de James lorsqu'il quitta la salle.

Ian avait fait ses valises et avait demandé qu'un domestique prévienne Francesca qu'il l'attendait dans sa suite. Il regretta d'avoir d'abord préparé ses affaires car il n'avait désormais plus rien à faire que patienter, le regard fixé sur la poignée de la porte. Avec une pointe de remords, il prit conscience que les autres fois où il l'avait attendue ici il était excité à l'idée de ce qui suivrait. À présent, il ressentait une peur qui semblait grandir à chaque minute qui passait.

Il s'était servi de l'esprit lumineux et vibrant d'émotions de Francesca pour panser ses blessures, avait inspiré sa douceur pour chasser ses ténèbres. C'était exactement comme il l'avait toujours redouté. Lorsqu'il était en France dans le manoir pourri de Gaines, il se répétait sans cesse qu'il s'imposait cela pour elle. Que c'était pour elle qu'il luttait pour comprendre ses origines, pour se séparer une fois pour toutes de ce personnage tordu.

À présent qu'il avait découvert, sans aucun doute possible, qu'il était bien le fruit d'un viol, le besoin de comprendre les motivations de son géniteur et de couper ce lien n'était que plus intense. Mais avant, il devait compiler le maximum d'informations et trouver une logique au comportement de Gaines. Ce séjour à Belford entouré de la chaleur de sa famille et de Francesca avait été comme un rêve. Mais il devait à présent se réveiller s'il voulait avoir une chance de trouver sa place dans la réalité.

Le léger coup à la porte sonna comme un glas à ses oreilles.

Il ouvrit. Une sensation étrange et désagréable fit courir un frisson sur sa peau lorsqu'il l'aperçut dans le couloir. Elle portait un jean et un chemisier bleu ciel qui mettait en valeur sa taille fine et sa poitrine généreuse. Ses cheveux blonds retombaient librement sur ses épaules, mais elle avait dégagé son front, exposant à Ian son expression terrifiée et résolue.

Elle savait.

Ian en eut la certitude lorsqu'elle pénétra dans la chambre et ne fit aucun commentaire devant la valise qui trônait au pied du lit. L'espace d'un instant, aucun d'entre eux ne parla. Elle finit par lever les yeux vers lui. Ce qu'il vit au fond de ses pupilles sombres le transperça.

— Ce matin, avant de partir, Lucien m'a raconté ce qu'il t'avait confié au sujet de sa mère et de la tienne, déclara-t-elle.

— C'est donc pour ça que tu n'es pas surprise de mon départ.

— Je suppose que oui. Ça, et les paroles de James dans la salle de réception tout à l'heure.

— Grand-père t'a prévenu que je quittais Belford ? demanda Ian, surpris.

Il pensait que son grand-père lui laisserait l'opportunité de l'annoncer à Francesca le premier.

— Non, il n'en a pas eu besoin, observa-t-elle calmement. Il a signalé que Markov avait appelé, et que les résultats de l'enquête laissaient penser que Brodsk et Stern travaillaient seuls. La menace a donc disparu avec eux. Tu n'avais plus de raison de rester.

Elle redressa le menton. Il fut ravi de noter la lueur de défiance et de colère dans ses yeux. Il préférait la voir furieuse que triste.

— Tu m'as dit que c'était l'unique raison pour laquelle tu étais revenu à Belford. Parce que tu étais inquiet à mon sujet.

— Je suis venu parce que je t'aime, la reprit-il d'une voix rauque. Je comprendrais qu'il te soit difficile de le croire, étant donné...

— Je te crois, le coupa-t-elle vivement.

Elle déglutit et observa le tapis un moment en respirant calmement. Elle tentait de se contenir, comprit-il. Il mourait d'envie de la prendre dans ses bras et de l'apaiser, mais il se força à ignorer son instinct. La douleur. Ça ne ferait qu'empirer les choses lorsqu'il partirait. Pour tous les deux.

Et il devait partir. Il le fallait.

— Après avoir discuté avec Lucien, continua-t-elle d'une voix enrouée, j'ai fait quelques recherches sur Internet.

— À quel sujet ? demanda Ian, méfiant.

Elle n'avait pas fait des recherches sur Trevor Gaines, quand même ?

— Sur les enfants nés de viol.

La simplicité de sa réponse le fit ciller.

— Et alors ? s'enquit-il, gêné.

Elle croisa les bras sous sa poitrine et détourna la tête.

— Je sais qu'obtenir la preuve concrète que Helen a été violée a dû te bouleverser.



— Nous savons tous les deux que je m'en suis toujours douté, surtout après ce que j'ai appris sur Gaines.

— Oui, mais supposer et savoir sont deux choses différentes, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas. Il était trop touché par la vérité contenue dans ses paroles. La confirmation du viol de sa mère l'avait ébranlé au plus profond de son être, ainsi que la façon dont Fatima l'avait découverte, si vulnérable et blessée.

— J'ignore pourquoi je n'ai pas essayé de mieux comprendre, poursuivit Francesca. Ou plutôt, je sais, mais je refuse de l'admettre.

— De quoi parles-tu ? demanda Ian, perplexe.

— J'ai lu des articles sur ces enfants nés d'un viol, j'ai parcouru leurs témoignages au sujet des épreuves qu'ils ont dû traverser enfant et adulte, et de la façon dont cela les a affectés. J'ai compris que c'était moi qui étais dans le déni.

Elle croisa son regard. Ses yeux brillaient de larmes, mais son visage restait défiant. Il ne parvenait pas à cerner ce qu'elle ressentait.

— Je voulais que tu redeviennes l'homme que je connaissais, l'amant dont je me souvenais. Je ne voulais pas admettre que la découverte de l'identité de ton père t'avait changé. Je ne voulais pas l'admettre, parce que cela signifiait également accepter mon impuissance. Et que je devais te rendre ta liberté et te laisser partir pour toujours.

— Je ne veux pas partir pour toujours, s'exclama-t-il. Je veux trouver le chemin qui me ramènera à toi.

— Je le sais maintenant. J'ai prétendu que je le savais au cottage, mais ce n'était pas encore le cas, observa-t-elle avec un rire léger.

Elle resserra ses bras sous sa poitrine, comme si elle se préparait à ce qui allait suivre.

— Je crois que mon problème vient du fait que tu as toujours l'air solide. Impénétrable. Tous ces enfants nés d'un viol parlent de la façon dont cette découverte a affecté leur estime d'eux-mêmes. Ils se sentaient honteux et inutiles, même s'ils étaient conscients de ne pas être responsables. Beaucoup d'entre eux ont écrit sur ce qu'ils ont éprouvé en apprenant la vérité, en saisissant ce qu'elle impliquait vraiment. Le calvaire que cela avait dû être pour leur mère de porter... d'élever... l'enfant de leur tortionnaire...

Ses yeux étincelaient comme des miroirs obscurs.

— C'est difficile à expliquer, marmonna-t-il après un moment. Avant, je pensais que Lucien comprenait, mais maintenant, je sais que même lui...

Il s'interrompit. Lucien, au moins, avait désormais la certitude qu'il n'était pas le fruit d'un acte de violence égoïste et dépravée. Oui, ce que Gaines avait infligé à la mère de Lucien était horrible et impardonnable, bien sûr, mais c'était... différent. Ian savait que la

plupart des gens considéraient les enfants nés d'un viol comme des monstres, un rappel vicieux et cruel pour la victime de ce qu'elle avait enduré.

Francesca hocha la tête, même s'il n'avait pas terminé sa phrase.

— Et ta mère ne pouvait pas surmonter cette épreuve comme une autre femme.

Ian ferma les yeux et se força à admettre l'horrible vérité. Sa mère avait eu encore moins de chances qu'une autre de se remettre psychologiquement du viol et de guérir. Quand sa psychose était à son apogée, elle pouvait à peine distinguer le présent de ses terribles souvenirs. Elle était impuissante.

À certains moments, Ian et Gaines devenaient la même personne pour elle.

Il sentit la main de Francesca sur son bras et résista à l'envie de la repousser. Son toucher était presque insupportable tant il était doux.

— Quand ta mère était elle-même, Ian, ajouta-t-elle d'une voix vibrante d'émotions, lorsqu'elle n'était pas régie par sa maladie, elle t'aimait. Tellement. Tu m'as souvent rapporté à quel point elle te chérissait. Elle était la plus attentionnée des mères du monde. C'est toi qui me l'as dit. C'était celle qu'elle était vraiment. Et tu es le fils qui méritait son amour.

Elle serra les doigts sur son bras.

— L'homme qui mérite le mien.

Il inspira profondément et ouvrit les yeux.

— Je dois partir.

— Laisse-moi venir avec toi, alors.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas m'imaginer t'emmener là-bas. Je t'en prie, Francesca, comprends-moi.

Elle laissa retomber sa main et recula. Il serra les dents devant son expression défaite, regrettant aussitôt son contact.

— Ça ne t'aidera pas, Ian. J'en suis convaincue. Mais même si je ne suis pas d'accord, je comprends. Anne et James aussi. Nous donneras-tu au moins des nouvelles de temps en temps ?

— Oui. J'ai déjà promis à mon grand-père de le faire. Je l'ai aussi informé que je voulais que tu restes à Belford Hall, ajouta-t-il en plongeant son regard dans le sien.

Elle haussa les sourcils.

— Je ne peux pas m'engager sur la durée.

— Je sais, admit-il. Je ne peux pas te demander de mettre ta vie entre parenthèses indéfiniment. Mais je serais rassuré si tu acceptais de rester ici avec mes grands-parents au moins pour la prochaine semaine.

Elle hésita, les lèvres tremblantes.

— Très bien, accepta-t-elle finalement.

Il hocha la tête, espérant qu'elle ait perçu sa gratitude. Prenant conscience qu'il n'y avait plus rien à ajouter, il alla chercher sa valise et sa mallette avant de passer devant Francesca pour se diriger vers la porte.

— Ian...

Il n'avait d'autre choix que de se retourner et de mettre à l'épreuve sa fragile détermination.

— Reviens-moi, murmura-t-elle avec passion.

Il pivota, tâtonnant à l'aveugle pour trouver la poignée de la porte, incapable de respirer pour de longues secondes.

Elle se tenait devant la toile, si concentrée qu'elle perçut à peine les murmures des personnes qui venaient d'entrer dans la pièce. Elle cilla et écarta une mèche de cheveux de son front de la main qui tenait le crayon.

— Bonjour ! lança-t-elle d'une voix qui sonna étrangement à ses propres oreilles.

Elle n'était pas irritée par cette interruption, mais plutôt déçue. Depuis le départ de Ian, elle ne parvenait à trouver la sérénité qu'en se retirant dans cette bulle de créativité tant recherchée.

— M. Sinoit me faisait remarquer que vous sembliez en transe, et je lui expliquais que vous aviez toujours cet air-là lorsque vous travaillez, lui indiqua Mme Hanson avec un sourire tandis qu'elle déposait un plateau sur la table.

Elle prit une expression désolée.

— Du moins, quand votre travail avance.

— Je suis navré de vous interrompre, mais vous n'avez pas déjeuné. Il n'y avait que James, Short et moi à table, et j'ai dû les écouter parler de Brooklyn pendant tout le repas, se plaignit Gerard avec humour.

Francesca sourit. La veille, au dîner, elle avait rencontré Arthur Short, un Américain à la mâchoire carrée et à l'apparence soignée qui travaillait pour James. Elle l'avait trouvé très sympathique.

— Anne et vous m'avez manqué, continuait Gerard. Je me suis dit que vous apprécieriez une pause. Anne s'inquiète que vous ayez de nouveau perdu l'appétit depuis...

Gerard laissa sa phrase en suspens pour éviter de parler de Ian et de son départ. Ils allaient donc de nouveau tourner autour du sujet... sauf si elle pouvait l'en empêcher.

— Depuis que Ian est parti ? Oui, je n'ai pas eu très faim, c'est vrai, mais vous pouvez compter sur les goûters de Mme Hanson pour réveiller mon appétit, répliqua-t-elle en lorgnant les scones, les Danish, la crème sucrée et la confiture disposés sur le plat en porcelaine.

— Voulez-vous que je vous serve ? proposa Mme Hanson.

— Non, je m'en occupe, répondit Francesca en s'installant devant Gerard.

Elle s'apprêtait à suggérer à la gouvernante de se joindre à eux, mais se stoppa en posant les yeux sur Gerard. S'il était normal pour elle de prendre le thé avec une domestique, elle doutait que cela soit une tradition chez lui.

— Je vous laisse, dans ce cas, lança Mme Hanson avec chaleur avant de quitter la pièce.

— Je suis ravi d'entendre que votre peinture avance, déclara Gerard. Pourrai-je y jeter un coup d'œil ?

— Bien sûr, accepta Francesca en se servant du thé.

— J'ai l'impression de ne pas beaucoup vous avoir vu ces derniers temps.

Elle étudia son visage attentivement en ajoutant du lait dans sa tasse.

— Eh bien, beaucoup d'événements sont survenus. Et je crains d'avoir tendance à me replier sur moi-même lorsque je travaille sur un projet. Comment allez-vous ? demanda-t-elle sans masquer son inquiétude après l'épreuve que Gerard avait traversée. Je n'ai pas eu l'occasion de parler avec vous en privé après ce qui s'est passé. Ça a dû être terrible pour vous... et ça l'est sûrement encore.

— C'était un choc, certainement, confirma Gerard en sirotant son thé, une expression sobre sur le visage.

— Je n'ai pas non plus eu le temps de vous remercier.

Elle reposa son biscuit, son appétit soudainement envolé.

— Sans vous – elle hésita, ne voulant pas avoir l'air trop mélodramatique – qui sait ce que Brodsik aurait fait ? parvint-elle finalement à articuler.

— J'aurais préféré que les circonstances soient différentes, mais je suis heureux d'avoir pu l'arrêter à temps.

— Je ne souhaiterais à personne d'être dans ce genre de situation, mais vous avez réagi avec beaucoup de courage.

Il lui adressa un faible sourire et reposa sa tasse.

— Et vous ? Êtes-vous de nouveau malheureuse, avec le départ de Ian ?

Elle cilla d'étonnement, étant donné qu'il avait évité de prononcer le nom de son cousin en sa présence quelques minutes plus tôt.

— Je vais bien, affirma-t-elle. Au moins, il a accepté de garder le contact cette fois. Avec ses grands-parents en tout cas. Nous ne nous inquiétons plus de sa santé ou de son bien-être, c'est déjà ça.

— En effet.

Il marqua une pause et elle devina qu'il essayait de trouver un moyen d'aborder un sujet délicat.

— Que se passe-t-il, Gerard ?

— Je suis conscient que vous, Anne et James connaissez le secret qui a bouleversé Ian l'été dernier et l'a poussé à disparaître. Et je comprends pourquoi vous ne pouvez pas me le révéler, poursuivit-il en levant la main lorsqu'elle ouvrit la bouche pour tenter une nouvelle fois de lui expliquer son silence. Je respecte votre discrétion. Je n'essaie pas de vous soutirer des informations. Simplement... J'ai surpris Lucien et Ian en train de discuter dans le salon quelques jours avant son départ. Ils parlaient d'un homme nommé Trevor Gaines. Apparemment, Ian a acheté sa maison et y conduit une sorte d'exploration. Je vous en parle uniquement parce que le ton de Ian m'a beaucoup inquiété. Il était plutôt... intense en évoquant ce sujet. Je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'il avait l'air « fou », mais il était certainement obsédé par cette affaire.

Francesca déglutit péniblement, choquée, digérant le sens de cette nouvelle dérangeante. Ian avait donc acheté la maison de Trevor Gaines ?

— Je suis désolé si je vous ai bouleversée. C'est juste que... J'ai supposé que le secret de Ian que vous protégez tous devait avoir un lien avec cet homme. J'ai trouvé que Ian semblait instable et je voulais m'assurer qu'Anne, James et vous en aviez conscience.

— Instable ? répéta Francesca avec méfiance. Je ne comprends pas.

— Même Lucien semblait gêné lorsqu'ils discutaient. Je l'ai vu. Qui ne l'aurait pas été face aux élucubrations de Ian. Il avait l'air très en colère, mais je suis incapable de comprendre contre quoi sa fureur était dirigée.

Il émit un rire gêné.

— L'espace d'un instant, il m'a fait penser à...

— À quoi ? le pressa Francesca, de plus en plus alarmée.

L'idée que Ian ait acheté la maison de Trevor Gaines pour la fouiller... Avait-il vécu dans la propriété de ce monstre pendant tout ce temps ? Son sang se glaçait dans ses veines à cette pensée. Elle frissonna, une main posée sur son cœur serré.

— Gerard, à qui vous a-t-il fait penser ? insista-t-elle d'une voix aiguë.

Gerard grimaça.

— Eh bien, il parlait comme ma cousine Helen, admit-il sur un ton embarrassé.

Francesca frémit sous le choc et le dévisagea.

— Gerard, c'est horrible de dire ça. Ian est aussi sain d'esprit que vous et moi. Il a traversé de terribles épreuves en peu de temps. Il a dû supporter ce que beaucoup n'auraient pas pu endurer. Plus que vous n'imaginez.

— Francesca, je vous en prie, ne partez pas, la supplia Gerard lorsqu'elle reposa brutalement sa serviette sur la table et se leva. J'ai conscience que Ian se comporte rarement de cette façon. C'est pour cette raison que j'ai voulu en parler à une personne qui sait exactement ce qu'il a traversé ces derniers mois. J'ai compris que Lucien et lui

discutaient d'un sujet secret, mais je n'avais jamais vu Ian se comporter de façon aussi... irrationnelle. Toutefois, ajouta-t-il dans un souffle, vous avez certainement noté qu'il avait parfois... les nerfs à vif au cours de son séjour. Anne et James l'ont remarqué. En fait, je l'ai vu adopter cette attitude étrange en une autre occasion, poursuivit-il avec un air songeur. Lorsqu'il est arrivé à Belford, enfant, il pouvait se montrer lunatique et imprévisible. Parfois, il me rappelait ces enfants sauvages, pour être honnête. Pas à ce point, bien sûr, mais quand même... C'était tragique à voir. Imaginer ce qu'il a dû endurer avec pour seule compagnie une femme dénuée de raison pendant les dix premières années de sa vie... c'est insupportable. Lorsque je l'ai vu dans le petit salon avec Lucien, il m'a rappelé cet enfant. J'ai cru qu'il allait le frapper comme un animal piégé.

— Il ne ferait jamais ça, rétorqua Francesca, ses pensées chaotiques se focalisant néanmoins sur l'expression que Ian arborait lorsqu'elle l'avait surpris en compagnie de Lucien derrière les escaliers, et sur la façon dont il avait repoussé la main de son frère.

Elle ne croyait pas un instant que Ian ait perdu la raison, mais il pouvait avoir trop souffert émotionnellement. Elle avait toujours redouté que cette quête soit malsaine, mais elle n'avait pas imaginé qu'il en viendrait à acheter la maison de Trevor Gaines pour mener une sorte d'exploration obsessionnelle à l'intérieur. Et pour quoi ? Qu'espérait-il trouver ?

Une vague de nausée monta en elle.

Et si Gerard avait raison ? Elle savait que Ian était bouleversé depuis qu'il avait appris la vérité sur son père et enduré la disparition de sa mère, mais se pouvait-il qu'il soit aux portes de la folie ? Et s'il passait cette frontière de temps en temps ? Il faisait toujours allusion au fait qu'il n'avait pas le choix, et elle s'était battue bec et ongles contre cette notion de fatalité.

N'était-il pas vrai que plus une personne approchait la folie, moins elle se sentait avoir le choix ? Mais au contraire, obligée de poursuivre sa mission, comme régie par d'autres puissances ?

*Je n'ai rien choisi. Le destin l'a fait pour moi.*

Elle ravala la bile qui lui était montée dans la gorge au souvenir de ses paroles.

— Francesca, je vous en prie, rasseyez-vous, l'implora Gerard. Vous êtes très pâle.

— Non, non, je veux simplement être seule, parvint-elle à articuler sans en avoir réellement conscience lorsque Gerard tendit la main pour la soutenir.

Elle se libéra de son étreinte et trouva la force de quitter la pièce.

Francesca se rua dans sa suite, soumise à une panique incontrôlable malgré sa détermination. Elle devait trouver Ian. Elle devait s'assurer qu'il allait bien et qu'il n'était pas en train de sombrer dans un abîme où elle ne pourrait plus l'atteindre. Jamais elle ne

l'aurait laissé poursuivre sa quête si elle avait su que sa mission impliquait de vivre dans la maison de Trevor Gaines et de fouiller les restes de sa sinistre existence.

Était-il seul ? se demanda-t-elle en marquant une pause avant d'ouvrir un tiroir. Elise n'avait-elle pas fait référence au fait que Lucien devait le rejoindre ? Lorsque son amie en avait parlé, elle avait pensé que les deux frères voulaient sans doute se rendre au Maroc pour que Ian puisse interroger Fatima au sujet de sa mère. L'idée ne l'enchantait pas, mais elle semblait bien plus saine en comparaison de ce que Ian faisait vraiment. Seigneur, si Ian se trouvait dans la maison de Trevor Gaines, elle priait pour que Lucien soit avec lui. Ce dernier, au moins, pourrait lui communiquer sa force et lui offrir un certain équilibre. Elle attrapa son sac à main et en sortit son téléphone.

— Elise ? lança-t-elle un moment plus tard, soulagée d'entendre la voix de son amie. Je suis si contente de t'avoir.

— Francesca ? Que se passe-t-il ? demanda Elise, ce qui fit prendre conscience à Francesca du ton paniqué qu'elle avait employé.

— Rien, enfin j'espère. Est-ce que Lucien est avec Ian ?

Il y eut un bref silence.

— Oui. Ils sont en France, répondit finalement Elise.

— Elise, sont-ils dans la maison de Trevor Gaines ?

— Oui, lui confirma son amie d'une voix faible. Je n'en suis pas ravie, mais Lucien tenait à le faire, surtout pour... Francesca, qui t'a prévenue ? Ian ?

— Non, il ne voulait pas que je le sache, reprit Francesca en prenant un air renfrogné à ce souvenir.

Il savait qu'il l'écouterait si elle essayait de le dissuader, alors il avait préféré la laisser dans le flou. Maudit soit-il !

— C'est Gerard qui me l'a révélé. Il a surpris une conversation entre Ian et Lucien. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? la blâma-t-elle.

— Je l'ai découvert hier, avant que Lucien ne parte. Il m'a précisé que Ian ne voulait pas te mettre au courant. Je l'ai prévenu que je refusais de te mentir. En fait, j'avais décidé de t'appeler dans les jours à venir. Tu m'as simplement devancée.

— C'est de la folie, siffla Francesca.

Elle blêmit et grimaça au son de ses propres paroles.

— Ian est déjà à fleur de peau. Je ne vois pas en quoi le fait de traîner dans la maison de cet homme ignoble va l'aider.

— Je suis d'accord, approuva Elise.

Francesca maintint le téléphone contre son oreille tout en sortant sa valise du dressing. Elle n'emporterait que l'essentiel et laisserait ses belles tenues et ses bijoux à Belford. Elle doutait avoir besoin de robes de soirée pour cette mission.



— Ils veulent retrouver les autres enfants de Gaines, ou du moins, c'est ce que veut Lucien. Apparemment, il y a un homme qui vit sur la propriété de Gaines... et c'est... tu sais, l'un de ses fils, finit Elise d'un ton gêné.

Un goût amer envahit la bouche de Francesca. Ce scénario était sinistre. Elle détestait, elle méprisait l'idée que Ian soit impliqué là-dedans. Elle déposa sa valise sur le lit et l'ouvrit.

— Je ne peux pas le laisser faire, reprit-elle en ouvrant un tiroir et en attrapant une poignée de sous-vêtements. C'est la chose la plus malsaine au monde.

— Au moins, Lucien est avec lui, cette fois, observa Elise avec espoir. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée non plus, Francesca, mais je comprends son besoin de guérir. De tourner la page. Et Ian...

— Quoi ? demanda Francesca, les bras chargés de pulls.

— Je crois qu'il veut réunir le maximum d'informations possible. Il essaie de trouver un sens aux motivations de Gaines, de comprendre comment il est devenu ce monstre. Lucien a parlé du profil psychologique de Gaines établi par l'un des psychiatres de la prison. Il a précisé que Ian n'en était pas satisfait.

— Et il croit pouvoir faire mieux ? s'emporta Francesca, incrédule.

Elle ferma les yeux, de nouveau en proie à la nausée. Elle se souvenait de ce qu'Anne avait dit au sujet de la quête personnelle que menait Ian. *Tu sais à quel point il tient à la transparence. Il chérit la clarté plus que tout le reste.*

— Je ne crois pas qu'il veuille dresser un profil de Gaines, bien sûr, ajouta Elise. J'ai simplement l'impression, d'après les propos de Lucien, qu'il essaie de comprendre qui était son père biologique, et que les informations glanées dans les articles de presse et ailleurs ne lui ont pas suffi. Il veut procéder à un tri selon une organisation bien établie, afin de trouver un sens à tout ça.

— Oui, déclara Francesca d'un ton tranchant. Et par la même occasion, se prouver qu'il n'est pas Trevor Gaines.

Elle enfouit ses pulls dans la valise et alla chercher quelques jeans.

— Tu ne crois quand même pas que Ian pense avoir le moindre point commun avec cet homme ? s'inquiéta Elise.

— Je crois qu'il souffre et qu'il est perdu. Et je pense qu'il cherche les preuves de qui il est dans un endroit qui ne lui apportera que des mensonges pour réponses. Cette quête l'emporte sur un chemin obscur, un chemin qui pourrait très bien le conduire à la mort, ajouta Francesca.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne.

— Francesca, crois-tu vraiment que la situation soit si grave ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle honnêtement. C'est possible.

Elles parlèrent encore quelques minutes tandis que Francesca achevait de réunir ses affaires. Les craintes d'Elise s'intensifièrent à mesure qu'elle entendait les inquiétudes de Francesca, mais cette dernière lui assura qu'elle était sincèrement soulagée de savoir que Lucien était avec Ian.

— Mais tu veux quand même te rendre chez Gaines ?

— Oui, confirma-t-elle. Dès que j'aurai terminé ma valise, j'appellerai un taxi pour l'aéroport.

— Je devrais peut-être te rejoindre, ajouta Elise.

— Non, tout ira bien, Elise. Je t'appellerai si je pense que tu dois intervenir auprès de Lucien.

— Appelle-moi dès que tu arrives là-bas, quoi qu'il en soit, la supplia Elise.

— Je le ferai, lui assura Francesca sombrement.

Gerard l'attendait dans son studio lorsqu'elle rentra chez elle, en début de soirée. Clarisse sursauta et laissa échapper un petit cri quand elle alluma sa lampe de chevet et l'aperçut, tranquillement assis sur l'une des chaises du salon.

— Oh, mon Dieu ! Vous m'avez fichu une peur bleue ! s'exclama la jeune femme.

— Pourquoi es-tu si nerveuse ? Est-ce à cause de cela ? demanda Gerard.

Il fit pivoter sa main et des diamants étincelèrent sous la lumière, attirant l'attention de Clarisse.

— Pourquoi avez-vous le collier de Francesca ? demanda-t-elle, confuse, le regard braqué sur le bijou.

Elle laissa tomber son sac à main et son manteau sur le dossier du canapé avant d'approcher.

— C'est plutôt moi qui devrais te poser cette question.

Elle se figea.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Francesca est venue me trouver en début d'après-midi. Elle paniquait parce que son collier avait disparu, mentit Gerard.

Francesca ne lui avait absolument pas tenu ces propos. En fait, elle lui était tombée dessus, distraite et stressée, et lui avait rendu le collier en s'excusant de ne pas pouvoir l'accepter. Il l'avait suivie et observée sans qu'elle s'en rende compte tandis qu'elle quittait Belford Hall à bord d'un taxi, une valise en main et un air de fugitive sur le visage.

— Elle était dans tous ses états, continua-t-il. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter – le collier est assuré, après tout – et je lui ai affirmé que je finirais par le retrouver. Ce que j'ai fait.

Clarisse en resta hébétée, les yeux écarquillés par le choc.

— Attendez... Vous n'essayez quand même pas de sous-entendre que je l'ai volé ?

— Je l'ai trouvé dans le tiroir de ta table de chevet. Tu as été une très vilaine femme de chambre, Clarisse, susurra-t-il.

L'espace d'une seconde, elle se contenta de l'observer. Puis elle se jeta sur lui, trébuchant sur le pied du canapé dans son élan. Elle s'écroura sur les coussins.

— Je n'ai jamais pris ce collier !

— Je l'ai pourtant trouvé ici, répéta Gerard.

Il baissa les yeux sur elle en souriant.

— Si vous l'avez trouvé ici, c'est que vous l'y avez mis, marmonna-t-elle.

— Ne sois pas ridicule. Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Elle ouvrit ses lèvres roses et les ferma à plusieurs reprises en l'observant, stupéfaite. Il appréciait le spectacle de son impuissance. Le piège s'était refermé sur elle. À présent, elle ferait tout ce qu'il lui demanderait.

— Francesca ne t'a-t-elle pas informée que je lui avais offert ce collier à Noël ? continua-t-il. Elle a affirmé qu'elle envisageait de me le rendre, cependant. Nous savons tous les deux à quel point elle est obsédée par Ian. Elle devait se sentir coupable d'avoir reçu un cadeau si onéreux d'un autre homme. Une loyauté déplacée, si tu veux mon avis. À l'heure où nous parlons, elle est dans un avion pour retrouver l'amour de sa vie et lui demander pourquoi il l'a abandonnée une nouvelle fois.

Il secoua la tête en feignant la tristesse.

— Ces deux-là sont comme des barils de poudre prêts à exploser.

Clarisse ouvrit un peu plus grand les yeux.

— Je vous en prie, ne faites pas ça. Ne dites pas à Francesca que je lui ai volé son collier. J'ai besoin de ce travail.

— Je sais.

Il désigna les photos de famille encadrées sur le manteau de la cheminée.

— Ton frère cadet est malade, n'est-ce pas ? La mucoviscidose. Comme c'est triste...

— Comment êtes-vous au courant pour Scott ?

— Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur toi, lui assura Gerard, la voix pleine de compassion. Y compris le fait que tu as déjà été arrêtée pour vol.

Le visage de Clarisse prit une teinte grisâtre.

— Je n'avais que seize ans lorsque c'est arrivé. Mes amis m'ont mis au défi de voler des vêtements dans une boutique et j'ai été assez stupide pour le faire.

Il hocha la tête.

— Une boutique très onéreuse, ceci dit. Il semble que tu aies un penchant pour les objets luxueux que tu ne peux te permettre d'acheter, observa-t-il en faisant rouler les diamants entre ses doigts, l'air songeur. Et tu t'es abstenue de mentionner ce délit lorsque

tu as postulé à Belford, n'est-ce pas ? Alors que la question est clairement posée dans le formulaire. Tu as menti.

— Je n'avais que seize ans ! répéta-t-elle, la voix tremblante.

Les larmes emplissaient ses yeux.

— Je vous en prie, n'en parlez pas à Francesca. Je ne lui ai jamais rien dérobé. J'en serais incapable.

— Chut.

Gerard prit ses mains et l'invita à se lever. Il caressa sa joue de son pouce et essuya ses larmes.

— Je n'en parlerai à personne. Tu n'as pas à t'inquiéter. Il n'y a rien de bien grave.

— Vous voulez dire... que vous n'allez pas prévenir Mme la Comtesse ou la police ?

— Non, bien sûr que non, répondit-il doucement.

Elle l'excitait avec son corps jeune, souple et ferme plaqué contre lui, si vulnérable.

— Tant que tu fais ce que je t'ordonne.

Elle cilla, une lueur méfiante au fond des yeux. Elle commença à reculer, mais il la pressa un peu plus contre lui, l'emprisonnant de ses bras.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle. Que dois-je faire ?

— Si tu ne veux pas être arrêtée pour avoir volé un bijou de valeur à un invité de Belford Hall, tu dois exécuter le moindre de mes ordres.

— Comme quoi ? insista-t-elle, ses traits figés en une expression horrifiée.

— Ne prends pas cet air si alarmé, souffla-t-il en riant. Ce n'est presque rien.

Il claqua la langue comme il l'aurait fait pour réprimander un enfant alors qu'elle continuait à le regarder avec de grands yeux terrifiés.

— Très bien, si tu veux quelques exemples, je vais t'en donner. Je quitte Belford ce soir. Mais si l'occasion venait à se présenter, expliqua-t-il en relâchant légèrement son étreinte lorsqu'elle cessa d'essayer de lui échapper, j'aimerais que tu expliques que j'ai passé la nuit avec toi, que tu m'as laissé te baiser jusqu'à l'aube comme tu l'as fait au cours de la semaine passée. Ça ne sera pas si difficile, n'est-ce pas ? Et le prix n'est pas si cher à payer pour couvrir ce que tu as fait.

— Je n'ai rien fait ! s'emporta-t-elle, la voix tendue par la colère et l'impuissance.

— Oh, mais si ! Tu l'as fait, parce que je l'affirme. Qui penses-tu que les gens croiront, entre une femme de chambre avec un passif de voleuse et le futur comte de Stratham ?

Il pressa son pouce sur sa lèvre inférieure et la caressa. Elle dilata les narines, mais cette fois, elle ne tenta pas de reculer. Elle savait qu'elle était piégée, songea-t-il. Il frotta son érection contre son ventre.

— Quant aux autres choses que tu devras faire pour acheter mon silence, elles n'impliqueront rien de plus que d'habitude. Tu n'as pas eu l'air de considérer comme une

corvée le fait d'assouvir mes besoins, jusque-là. Pourquoi serait-ce un problème de continuer lorsque je te le demanderai ? Comme maintenant, par exemple. J'ai un petit moment à tuer avant de partir – un quart d'heure environ – et j'aimerais qu'il soit agréable.

Il avait pris son visage délicat entre ses mains. Les tremblements de Clarisse semblèrent s'intensifier. Elle refusa de répondre lorsqu'il l'embrassa pour l'encourager, mais il continua, imperturbable.

Il sourit contre ses lèvres lorsqu'il sentit un frisson la traverser et qu'elle se mit à participer.

D'une étrange façon, ses baisers étaient encore plus doux que lorsqu'ils venaient d'une bouche consentante.

Francesca avait longuement réfléchi à la façon dont elle annoncerait son départ à James et Anne. Finalement, elle avait opté pour une lettre dans laquelle elle s'excusait avec profusion de partir et expliquait que cela avait un rapport avec Ian. Elle leur assurait néanmoins qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter et affirmait qu'elle serait de retour pour terminer son tableau dès que possible. Elle se sentait coupable de se sauver ainsi comme une voleuse, mais elle craignait que James et Anne tentent de la retenir. Ian avait indiqué à ses grands-parents qu'il souhaitait qu'elle reste avec eux et elle savait qu'elle serait incapable de masquer son inquiétude si elle leur parlait en face. En conclusion, elle leur promettait de les contacter très bientôt et les suppliait de ne pas se faire de souci.

Lorsqu'elle fut à l'aéroport, elle chercha à localiser la maison de Trevor Gaines sur Internet. Elle parvint à trouver un article de la presse locale qui faisait référence à l'arrestation de Gaines plusieurs années plus tôt et mentionnait son adresse. Avec cette information en poche, elle prit un avion pour un petit aéroport du nord de la France où elle loua un véhicule.

Le manoir Aurore était situé à une heure et demie de l'aéroport en voiture. Elle n'atteignit la propriété isolée que lorsque le soleil commençait à se coucher. Même si Aurore et Belford Hall étaient le même genre de demeures aristocratiques, le décor n'aurait pas pu être plus différent, remarqua-t-elle tandis qu'elle s'engageait sur une route fissurée à travers les bois mal entretenus. Son regard fut attiré par une étrange apparition sous les arbres où les rayons du soleil couchant perçaient encore. La moitié d'un homme imposant – le buste uniquement, de la taille au visage – semblait sortir du sol. Puis la silhouette fut aspirée par le sol et disparut. Francesca cilla, les mains tremblant sur le volant, et faillit perdre le contrôle de son véhicule. Effrayée par cette vision irréelle, elle frissonna tandis que d'étranges associations avec des fantômes et des personnages de contes envahissaient son esprit.

Un demi-homme aspiré par le sol ? Qu'avait-elle bien pu voir ?

Cette image s'ajoutait à l'aspect oppressant du décor – sans parler de l'identité de l'ancien propriétaire – et ne faisait qu'intensifier sa gêne.

La maison en elle-même rappelait une sorte de grand oiseau sombre qui se découpait dans le ciel rose, comme un vautour en attente de fondre sur sa proie. Elle commençait à avoir l'impression d'être le seul être vivant au milieu de ce paysage de mort et ressentit une pointe de soulagement en voyant les deux véhicules étincelants garés dans l'allée circulaire infestée par les mauvaises herbes devant la maison. Elle écarquilla les yeux lorsqu'elle aperçut une grande silhouette masculine vêtue d'un manteau sombre, sinistrement immobile, qui se tenait sous le porche menant à la porte principale. Il pivota lorsqu'elle arrêta sa petite voiture derrière l'une des deux berlines.

Ian.

Elle l'observa avec stupéfaction tandis qu'elle tirait le frein à main. Il marcha sur elle, son pardessus noir flottant derrière son corps élancé. Il portait un jean qui moulait ses jambes et ses hanches à la perfection, des bottes de travail marron, un simple tee-shirt blanc et une chemise ouverte par-dessus. Ses joues étaient assombries par sa barbe. Le noble sauvage qu'elle avait peint dans une rue désolée de Chicago des années plus tôt lui revint brusquement en mémoire. Ses yeux bleus étincelèrent lorsqu'ils se posèrent sur elle à travers le pare-brise. Il n'avait pas l'air ravi de la voir.

Il donnait aussi l'impression qu'il l'attendait. Comment avait-il pu savoir qu'elle arrivait ?

Il ouvrit sa portière.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il sans préambule.

Elle eut un mouvement de recul devant la brusquerie de sa question, mais leva le menton avec défiance.

— Je suis venu te voir, bien sûr. Comment as-tu su que j'arrivais ?

— Short, marmonna-t-il, les lèvres pincées.

Une brise glaciale s'engouffra dans l'habitacle. Elle frémit, mais Ian semblait insensible au froid.

— Arthur Short ? L'employé de James ? Mais comment...

Il la prit par le coude.

— Viens à l'intérieur.

— Laisse-moi prendre ma valise, lança-t-elle lorsqu'il la tira hors de la voiture et claqua la portière.

— Laisse-la. Tu n'en auras pas besoin, lâcha-t-il.

— Ian, je ne partirai pas, le prévint-elle avec conviction tandis qu'il la pressait vers l'entrée.

Il ne répondit pas, mais son expression tempétueuse ne laissait aucun doute sur ce qu'il pensait de ses intentions.

Il ouvrit la porte et poussa Francesca à l'intérieur. Elle trébucha sur le seuil et pila lorsqu'elle aperçut Lucien pénétrer dans le vaste et caverneux vestibule. Contrairement à Ian, il était aussi élégant et calme que toujours. La porte se referma derrière elle, la faisant sursauter. Elle se retourna vers Ian, puis de nouveau vers Lucien.

— Comment l'associé de James peut-il t'avoir rapporté que je prévoyais de venir en France ? s'enquit Francesca.

Lucien haussa les sourcils avec une expression ironique et posa les yeux sur Ian.

— Parce que ce n'est pas l'associé de mon grand-père, c'est le garde du corps que j'ai engagé pour te protéger, expliqua Ian avec une colère à peine contenue.

— Un garde du corps ? Mais je t'avais demandé...

— Nous avions dit que nous en parlerions, l'interrompit Ian, mais nous n'en avons pas eu l'occasion avant que je parte, alors...

— Tu as simplement décidé de faire ce que tu voulais sans prendre la peine de me consulter.

Ian se renfrogna.

— Peu importe. Tu es partie si soudainement que Short a à peine eu le temps de réagir. Tu l'as pris par surprise. Il t'a suivie jusqu'à l'aéroport de Londres...

— Il m'a suivie ? demanda Francesca, perturbée à l'idée d'avoir été espionnée à son insu.

— Aussi longtemps qu'il a pu, précisa Ian avec amertume.

— Une fois à l'aéroport, il a entendu où tu comptais aller quand tu as acheté ton billet d'avion, précisa Lucien derrière elle. Il n'avait pas son passeport sur lui, donc il n'a pas pu embarquer avec toi. Il ne s'attendait pas à devoir quitter le pays si rapidement, étant donné ce que Ian lui avait annoncé, expliqua-t-il lorsque Francesca lui lança un regard perplexe par-dessus son épaule.

— Idiot, lâcha Ian, l'air extrêmement irrité.

Il plissa les yeux pour la dévisager.

— Qui t'a dit que j'étais là ?

— Gerard.

Il se raidit.

— Gerard ? Comment a-t-il...

— Il a surpris l'une de vos conversations.

Son visage fut envahi par une expression... insondable.

— Ian ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, répliqua-t-il, les dents serrées. Francesca, je ne veux pas que tu restes ici.

Elle se redressa.

— Je ne partirai pas. À moins que tu ne viennes avec moi.

Il avait l'air d'un chien enragé. Elle maintint néanmoins sa position, malgré la lueur qui brillait au fond de ses yeux bleus.

— Maintenant que tu es là, entre. Il gèle dans le vestibule, ajouta Lucien, et elle sut qu'il essayait d'offrir à Ian le temps de prendre du recul.

Ian émit un son furieux et sortit du foyer au pas de charge sans ajouter le moindre mot.

— Je devais venir, murmura-t-elle à Lucien sur un ton désespéré. C'est dingue qu'il soit là. Est-ce qu'il a vraiment acheté cet endroit ?

— Il est le propriétaire du manoir, oui, confirma Lucien, ses lèvres pincées trahissant son inquiétude. Tu viens ? Nous nous apprêtons à dîner dans le salon. C'est l'une des seules pièces vivables de cette maison... et l'une des rares où il fait bon aussi, ajouta-t-il.

— Quand es-tu arrivé ?

— Tard hier soir, à peu près en même temps que Ian.

Elle le suivit dans une pièce éclairée par les flammes d'un feu de cheminée, encombrée de meubles épais en bois sculpté, recouverts de tissus autrefois luxueux mais désormais miteux. Une désagréable odeur d'humidité et de pourri infestait l'endroit. Ian était assis sur un grand canapé devant l'immense foyer et mangeait son plat avec des gestes mécaniques. Il ne lui accorda pas un regard.

— Tu as faim, Francesca ? demanda Lucien poliment. Ce ne sont que du poulet, des pommes de terre et des fruits, mais nous en avons pour un régiment.

— Oui, s'il te plaît, répondit Francesca en prenant conscience que son estomac était vide.

Elle n'avait rien mangé de la journée. Comme Ian refusait toujours de parler ou de croiser ses yeux quand Lucien quitta la pièce, elle soupira et se laissa tomber près de lui. La chaleur du feu était agréable. Une vague de fatigue s'empara d'elle.

— Est-ce que tu comptes m'ignorer toute la soirée ? demanda-t-elle d'un ton las après un moment.

Elle vit les muscles de sa mâchoire se contracter sous sa barbe de trois jours. Il avala sa bouchée et repoussa son plat sur la table basse devant lui.

— Comment pourrais-je t'ignorer alors que tu as débarqué ici sans être invitée ? répliqua-t-il, la colère perçant dans sa voix grave. Je ne veux pas que tu restes ici, Francesca. Cet endroit est... souillé. C'est du poison. Je ne crois pas aux fantômes, mais si je devais penser à une maison hantée, ce serait Aurore. Ce n'est pas un endroit où je veux que tu sois.



— Eh bien, ce n'est pas un endroit où je veux que tu sois, moi non plus. Viens avec moi, comme ça tout le monde sera content.

Son indignation se dissipa presque aussi vite qu'elle était venue. Elle observa la pièce, notant les tableaux sombres et déprimant aux murs, représentant des personnes pâles aux yeux creusés, ainsi que les meubles massifs. Elle pouvait presque sentir la poussière et l'humidité emplir ses poumons à chaque inspiration.

— Quel endroit horrible !

Ian poussa un grognement irrité, comme pour signifier « je te l'avais bien dit ». Il s'enfonça dans le canapé, les traits tendus. Francesca voulait lui demander ce qu'il cherchait exactement dans la propriété de Trevor, mais elle avait peur qu'il parte et refuse de lui parler davantage. Le connaissant, elle comprenait que la colère qu'il ressentait à cause de son arrivée était principalement due à son impuissance. Et peut-être à la honte qu'elle découvre cette facette sinistre de son passé.

Comme elle l'avait vite appris, cette honte n'avait rien de rationnel. Mais cela ne signifiait pas qu'il pouvait s'en débarrasser uniquement parce qu'elle le voulait.

Soucieuse de changer de sujet et de contourner sa gêne et sa fureur, elle se rabattit sur la déconcertante apparition dont elle avait été témoin sur la route menant à la propriété.

— Je veux bien te croire quand tu songes que cet endroit est hanté. Tu ne croiras jamais ce que j'ai vu dans les bois, lança-t-elle quand Lucien les rejoignit avec une assiette et un verre pour elle. Merci, Lucien, ajouta-t-elle avec gratitude lorsqu'il déposa le tout devant elle sur la table.

— Quoi ? demanda Ian en se tournant vers elle, les sourcils froncés.

— Un demi-homme qui a disparu dans le sol, répliqua Francesca en prenant l'assiette pour la poser sur ses genoux.

Elle prit une bouchée. Le poulet était tendre et savoureux.

— C'est bon. Vous l'avez acheté en ville ?

— Laisse tomber la nourriture, reprit Ian avec impatience en la dévisageant. Qu'est-ce que tu veux dire par « un demi-homme » ?

Lucien écoutait attentivement lui aussi, assis sur un fauteuil près d'eux.

Elle interrompit sa dégustation pour expliquer ce qu'elle avait vu. Lorsqu'elle eut fini, Ian échangea un regard avec Lucien.

— C'est lui. Kam Reardon, précisa Ian à Lucien. Il doit avoir une cachette sous terre. C'était ce que je suspectais. Je suis convaincu qu'il existe un tunnel menant à la maison. Il arrive à entrer, mais je n'ai jamais compris comment. S'il se cache sous terre, il n'est pas étonnant que je n'aie pas réussi à localiser sa tanière.

— Qui est Kam Reardon ? s'enquit Francesca.

Elle haussa les sourcils pour les faire parler, puisque aucun des deux ne semblait disposé à répondre.

— Alors ?

— C'est un sauvage qui vit dans le domaine, expliqua Ian.

— C'est notre demi-frère, ajouta Lucien.

Francesca se figea, une patate dans la bouche. Ian se leva brusquement, la faisant sursauter.

— Je vais chercher l'entrée de sa cachette. Je dois à tout prix lui parler. Il en sait sûrement beaucoup sur Gaines, s'il a vécu ici toute sa vie. Il ne fait pas encore totalement nuit, lança-t-il à Lucien.

— Je viens avec toi, répliqua ce dernier. Reardon n'a pas l'air du genre à apprécier que quelqu'un débarque dans son terrier.

Francesca posa son assiette et se leva aussi.

— Je vous accompagne.

Elle ignora le regard furieux de Ian.

— Je suis la seule à savoir où se trouve l'entrée, fit-elle remarquer. Tu en aurais pour toute la nuit si tu devais sonder chaque centimètre carré de terre le long de la route.

Elle se dirigea vers la porte d'entrée, priant pour que Ian coopère une fois dans sa vie et la suive.

Localiser la trappe leur demanda quelques efforts. L'obscurité les enveloppait, encore plus épaisse sous les arbres, malgré leurs branches dénudées. Heureusement, Ian avait emporté une puissante lampe torche avant de sortir. Francesca les conduisit à l'endroit où elle avait vu le « demi-homme », comme elle l'avait appelé, se repérant à l'aide d'une souche à la forme étrange dans laquelle elle avait failli s'encaster après le choc provoqué par la troublante apparition.

Il faisait déjà nuit noire quand Ian comprit qu'ils avaient fini par trouver ce qu'ils cherchaient, un bruit creux se faisant entendre alors qu'il tapait au sol.

— C'est ici, indiqua-t-il d'une voix bourrue.

L'air était glacial et Francesca frissonna. Elle et Lucien approchèrent du faisceau lumineux et de la silhouette de Ian. Ce dernier s'agenouilla et balaya les feuilles mortes de ses mains gantées jusqu'à trouver une prise.

— Reculez, ordonna-t-il.

Lucien et elle obéirent, et il souleva la trappe. Le sol de la forêt s'ouvrit sur une portion de soixante centimètres sur un mètre. Ian pointa la lampe vers le bas, révélant un gouffre sombre et une échelle en bois. Francesca pouvait à peine discerner son visage dans la pénombre tandis qu'il étudiait sa découverte, mais elle devinait son expression furieuse. Il leva la tête vers elle et elle sut qu'il cherchait la meilleure façon de procéder... Il aurait sans doute préféré qu'elle ne soit pas là afin de ne pas avoir besoin de s'inquiéter pour elle.

— J'irai le premier et je vous ferai signe si la voie est libre, dit-il à Lucien.

— Nous venons avec toi, Ian. Nous n'allons pas rester ici à nous geler dans le noir, protesta Francesca.

Ian lui décocha un regard réprobateur. Sans un mot de plus, il tendit la lampe à Lucien et disparut dans le trou.

— Bon sang ! marmonna Lucien, sidéré, quelques minutes plus tard.

Ils se tenaient tous les trois à l'entrée d'une vaste chambre dotée d'un éclairage électrique. La pièce était située à l'extrémité d'un long tunnel. Son sol était de terre, ses murs renforcés par des poutres en bois. Après s'être habitués à la pénombre qui régnait au sous-sol, ils avaient distingué une faible lueur au loin et avaient marché dans sa direction d'un pas déterminé.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? balbutia Francesca en observant les tables alignées chargées d'étranges appareils mécaniques, d'ordinateurs et d'outils en tous genres.

La plupart des gadgets semblaient animés. De minuscules rouages s'agitaient, les aiguilles des horloges tournaient inlassablement, leur tic-tac résonnant dans le silence. Certains engrenages étaient de taille impressionnante, mais l'une des tables était couverte de microscopiques objets en métal et d'outils délicats éparpillés à côté d'une loupe.

— Ce sont des mécanismes de montre, n'est-ce pas ? demanda Lucien en examinant les appareils de plus près.

— Divers types d'échappements, précisa Ian.

Francesca le dévisagea, perplexe.

— C'est le mécanisme de base de toute montre. Il y en a de différentes sortes, expliqua Ian en parcourant la pièce du regard. Gaines était considéré comme un génie de la mécanique. Il a fait breveter plusieurs de ses inventions dans le domaine, la plupart d'entre elles ayant un lien avec l'horlogerie. Je suppose que Reardon a dérobé l'essentiel de ces objets dans l'atelier de Gaines. Mais certains semblent plus récents...

— Je n'ai rien volé !

Francesca sursauta au son de cette voix dure et masculine.

— Il me les a laissés. Il m'a donné cette maison que tu dis être à toi, mais je n'avais pas l'argent pour payer les impôts, alors ils me l'ont prise, ajouta la silhouette plongée dans l'obscurité à l'autre bout de la pièce.

Francesca sursauta lorsque l'ombre imposante approcha d'eux à une vitesse alarmante. L'homme tenait un fusil de chasse. Ian vint aussitôt se placer devant elle, si bien qu'elle devait se pencher pour distinguer la brute aux épaules incroyablement larges. Elle entendit de joyeux bruits de pattes et un cliquetis métallique. Lorsqu'elle baissa les yeux, déroutée, elle vit un beau golden retriever bien entretenu se diriger vers eux avant de renifler leurs jambes avec un intérêt amical. Elle remarqua un petit bracelet électronique à la patte droite de l'animal. On aurait dit une montre particulièrement onéreuse.

— Viens ici, Angus ! cria l'homme en le faisant bondir de nouveau.

Les traits de Kam Reardon étaient déformés par la colère. Il marqua une pause lorsqu'il s'aperçut de sa présence, son air renfrogné se dissipant. Ses yeux gris coururent

sur le visage de Francesca. Ian sembla le sentir, car il posa la main sur sa hanche pour la forcer à rester derrière lui.

*Kam Reardon avait les yeux de Lucien.* Elle tendit le cou de nouveau, sa curiosité surpassant sa peur.

L'expression effrayante de l'homme était revenue.

— Dégagez d'ici ! rugit-il.

— Je suis désolé de m'être introduit ainsi chez toi, déclara Ian. Nous ne te voulons pas de mal, Kam. Je suis venu pour te parler, tout comme Lucien, ici, ajouta-t-il en désignant son demi-frère qui arborait un air méfiant devant le canon du fusil pointé sur eux. Lucien est notre... frère, lui aussi, finit Ian, semblant hésiter à employer ce mot.

— Et elle ? demanda Kam en regardant Francesca. C'est l'une des nôtres aussi ?

— Non.

Les yeux de Kam s'attardèrent sur la main de Ian posée sur la hanche de Francesca.

— J'ai dit : barrez-vous d'ici ! hurla-t-il brusquement, ses dents blanches étincelant au milieu de sa barbe sombre.

Il agita le fusil.

— Allons-y, lança Ian d'un ton tendu en poussant Francesca devant lui.

Lucien leur emboîta le pas et Ian confia la lampe à Francesca.

— Éclaire le chemin. Dépêche-toi, ordonna-t-il.

Francesca se précipita le long du tunnel, le cœur battant à tout rompre, suivie par Lucien et Ian. Kam Reardon fermait le cortège. Elle pouvait entendre le bruit de ses pas sur le sol poussiéreux et pouvait presque sentir sa colère bouillonnante derrière eux. Il voulait s'assurer qu'ils quittaient bien son territoire. Le chien remuait gaiement la queue en trotinant près d'eux, improbable escorte au milieu de cette ambiance oppressante.

Lorsqu'ils furent de retour au manoir, Ian insista pour chercher l'entrée du tunnel qui, selon lui, expliquait comment Reardon arrivait à pénétrer dans Aurore. Francesca les suivit dans la cave humide et sinistre qui semblait s'étendre à l'infini dans toutes les directions. Après plusieurs minutes, Ian et Lucien finirent par découvrir une porte dissimulée qui donnait sur un passage secret.

— On dirait qu'il a été creusé récemment, du moins par rapport à la maison, observa Lucien en faisant courir sa main sur les poutres qui renforçaient l'entrée du tunnel.

— Je crois qu'il a été construit pendant la Seconde Guerre mondiale, au cours de l'occupation allemande. Il y a eu des combats dans la région. Les propriétaires voulaient sans doute disposer d'un moyen de s'échapper ou de se cacher en cas d'attaque. Regarde ça, ajouta Ian en posant le faisceau de la lampe sur un long tube en plastique dont

sortaient plusieurs fils électriques. Ce salaud me fait payer son électricité, nota-t-il avec un mélange d'irritation, d'amusement et de respect.

Ils retournèrent ensuite dans le salon. Le feu était en train de s'éteindre dans le foyer, mais générait encore suffisamment de chaleur pour Francesca.

— Quel âge crois-tu qu'il a ? s'enquit Lucien après qu'ils eurent parlé un moment du cas étrange de Reardon.

— Difficile à dire avec cette satanée barbe et toute cette crasse. À peu près notre âge, peut-être plus jeune, répondit Ian. Il en sait beaucoup, apparemment.

— Il est loin de n'être qu'un vagabond, remarqua Lucien en se levant pour s'étirer. Il est organisé et méthodique... brillant, si je ne me trompe pas.

— Il a de qui tenir, marmonna Ian.

— Les villageois ne t'ont donné aucune indication sur son passé ?

— Seuls quelques-uns d'entre eux, récemment installés, ont accepté de m'adresser la parole, expliqua Ian, les flammes se reflétant dans ses pupilles. Ils semblaient tous convaincus que Kam n'était qu'un marginal sans-abri.

— Pourquoi les autres villageois n'ont-ils pas voulu te parler ? demanda Francesca.

Elle tressaillit lorsqu'il posa ses yeux étincelants sur elle. Il ne l'avait pas regardé en face depuis qu'elle était arrivée.

— Parce que je leur flanque la frousse, déclara-t-il avec un rire jaune. Ils pensent que je suis le fantôme de Gaines.

Elle sentit son cœur manquer un battement et sursauta lorsqu'il se leva brusquement du canapé.

— Je vais me coucher, lâcha-t-il.

Lucien adressa un sourire désolé et compatissant à Francesca lorsque Ian quitta la pièce sans ajouter le moindre mot.

Lucien lui montra la chambre dans laquelle Ian dormait avant de lui souhaiter une bonne nuit et de disparaître dans la sienne, au bout du long couloir.

Elle frappa légèrement à la porte indiquée avant d'entrer, puisque Ian ne répondait pas. Il se tenait immobile près du vieux lit à baldaquin doté d'un dais poussiéreux en velours rouge délavé qui pendait lamentablement. Elle posa sur lui un regard inquiet tandis qu'il restait figé, les yeux braqués sur le matelas.

— Je ne sais pas où te faire dormir, lança-t-il brusquement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'enquit-elle, surprise.

Allait-il insister pour qu'ils dorment séparément ? Était-il à ce point furieux contre elle ?

— Je ne sais pas où te faire dormir. Aucun endroit n'est approprié, ajouta-t-il en désignant le matelas affaissé. Tous les lits sont comme celui-ci.

Elle émit un petit rire lorsqu'elle comprit l'origine de son inquiétude.

— Ne sois pas ridicule. Ça ira. J'ai déjà fait du camping, tu sais, ça ne peut pas être pire que...

Elle laissa sa phrase en suspens lorsqu'il se tourna vers elle et qu'elle vit son expression sombre.

— Ian, murmura-t-elle, la gorge serrée.

Elle se jeta sur lui et le prit dans ses bras, la joue pressée contre son torse.

— Je me moque de l'endroit où je dors tant que je suis avec toi. Je veux simplement être avec toi et savoir que tu vas bien.

Durant quelques secondes d'agonie, il ne lui rendit pas son étreinte. Puis, lentement, ses bras s'enroulèrent autour de sa taille. Bientôt, il la pressait contre lui, le visage appuyé sur le sommet de son crâne.

— Tu sens si bon, marmonna-t-il contre ses cheveux. Si je gardais le nez enfoui ici, si je restais enfoui en toi, je pourrais oublier cette ignoble maison... et tout le reste. Tu n'imagines pas à quel point cette idée est attirante.

Elle gémit doucement, savourant la chaleur de son corps contre son visage.

— Il fallait que je vienne. Je t'en prie, ne sois pas en colère contre moi. J'ai affirmé comprendre que tu essayais de résoudre les choses par toi-même, mais je ne pensais pas...

— À ce que ça impliquait pour moi ? demanda-t-il en massant sa nuque de ses mains avant de passer un doigt sous son menton pour la forcer à le regarder.

— J'ai paniqué en t'imaginant ici, admit-elle à toute vitesse. C'était trop... horrible.

— C'est horrible, confirma-t-il. Je t'avais prévenue que je ne voulais pas te voir ici. C'est une véritable souffrance.

Elle l'étudia à travers un voile de larmes.

— Te savoir dans cette maison était une souffrance également. Si tu penses vraiment que ça peut t'aider, alors explique-moi. Dis-moi comment, Ian, l'implora-t-elle.

Une larme coula sur sa joue.

— Explique-moi, parce que j'essaie de toutes mes forces d'être de ton côté.

— C'est comme ça, c'est tout, répondit-il, tandis qu'elle lisait sa frustration sur son visage.

Il lui caressa la joue.

— Tu ne peux pas comprendre cet endroit. Pour toi, ce n'est qu'un tas de pierres rongées par l'humidité. Pour moi, c'est la clé du mystère. Tiens, Kam Reardon, par exemple, ajouta-t-il devant son air perplexe, il pourra répondre à certaines de mes questions.

— S'il ne te tire pas dessus d'abord, observa Francesca, dubitative.

— Il ne me tirera pas dessus. En tout cas, je ne le pense pas. Il en a eu l'occasion à de nombreuses reprises et il ne l'a jamais fait, affirma-t-il en effleurant son visage, l'air songeur.

— Ce n'est pas si rassurant que ça, répliqua-t-elle d'un ton désespéré.

— Je suis désolé. Si tu ne comprends pas mes explications, je ne sais pas quoi faire. Je suis certain que cet endroit cache les réponses aux questions que je me pose sur moi. Sur Trevor Gaines. Sur les raisons de ma naissance.

— En quoi cela fera-t-il une différence pour toi ?

Il ferma les yeux avec un tel sentiment d'impuissance qu'elle eut envie de sangloter devant ce spectacle.

— Ça fait une différence, parce que je te le dis. Que dois-je ajouter pour te convaincre ? Si j'arrive à démêler la situation, à trouver un sens...

— Mais c'est de la folie ! l'interrompit-elle, de plus en plus inquiète.

Il ouvrit les paupières lentement, la transperçant de son regard et fronça légèrement les sourcils. Francesca se figea lorsque la compréhension illumina le visage de Ian.

— C'est ce que tu penses ? Que je suis devenu fou ?

— Je...

Elle secoua la tête, bouleversée. Pensait-elle qu'il avait perdu la raison ?

— Non, non, répéta-t-elle en prenant conscience qu'elle n'y avait jamais cru.

Il était à cran émotionnellement, mais il n'était pas fou. Elle plongea ses yeux dans les siens, priant pour qu'il entende ses arguments.

— Je suis simplement... effrayée. T'imaginer en train de creuser le passé de cet homme, d'essayer de le comprendre, ça m'a terrifié.

Son aveu sembla flotter entre eux un moment.

— J'ai peur moi aussi, lui confia-t-il, mais pas pour les mêmes raisons. Je n'ai pas peur de devenir fou, plus maintenant en tout cas.

— De quoi, alors ? murmura-t-elle en se laissant envelopper par sa chaleur.

— De ne pas réussir à comprendre. Si je n'arrive pas à cerner qui était mon père biologique, je ne pourrai pas...

Il serra les dents et grimaça.

— Je ne pourrai pas évacuer ce poison de mes veines. Je ne sais pas comment le formuler autrement. S'il te plaît, laisse-moi faire, Francesca. Je peux y arriver. J'y crois à présent, plus que jamais. Avec Lucien ici, toutes les informations que j'ai déjà réunies, et grâce à l'aperçu de la vie de Kam Reardon que j'ai eu ce soir, je commence à avoir une idée de qui était Trevor Gaines.

Son regard se fit sauvage lorsqu'il resserra l'étreinte de ses doigts dans ses cheveux.



— Si je n’y parviens pas, je ne pourrai jamais vivre à tes côtés. Je ne veux pas te contaminer...

— Tu ne ferais jamais ça !

— Bon sang, Francesca ! s’emporta-t-il. C’est *mon* inquiétude. C’est *mon* chagrin et j’essaie de m’en débarrasser. Je ne fais pas ça pour me montrer têtu ou parce que j’ai perdu la tête. Je ne fais pas ça pour t’éloigner ! Je fais ça parce que je *dois* le faire si je veux être avec toi. Et c’est ce que je désire le plus au monde, souffla-t-il d’une voix éraillée, les dents serrées.

Elle l’observa, le cœur battant à tout rompre, incapable de respirer.

— Ian, chuchota-t-elle, soumise à une violente émotion. Ian, je suis tellement désolée.

— Ne le sois pas. La dernière chose que tu devrais faire, c’est t’excuser, murmura-t-il avec ferveur en absorbant les tremblements qui agitaient son corps. Je souffre de te voir ici, mais...

Il secoua la tête et déglutit, relâchant son étreinte pour lui caresser la joue.

— Ça m’aide également, je pense. Je ne sais pas. C’est étrange. Ce soir, j’ai l’impression de pouvoir me sortir de ce cauchemar. Et ce n’est pas uniquement lié à la présence de Lucien ou au fait d’avoir découvert... une personne intéressante en Kam Reardon.

— Je ne veux pas que tu te sentes seul. Je suis désolée de ne pas avoir su comprendre ton désir de lever le voile sur ton passé. Je pensais que c’était toi qui te montrais égoïste, mais je me trompais.

Il se pencha vers elle et l’embrassa passionnément. Avec fermeté. Avec tendresse. Elle ne savait jamais vraiment avec lui. Elle sentit son corps se durcir et elle se pressa un peu plus contre lui, avide de sentir sa chaleur et sa force.

— Tu es la femme la plus généreuse que je connaisse, souffla-t-il contre ses lèvres un moment plus tard.

— Tu crois toujours que le poison dont tu parles va me contaminer, murmura-t-elle, mais l’amour est l’antidote le plus fort contre tes craintes... et contre ce venin.

Elle passa ses doigts dans les cheveux épais de Ian. Il ferma les yeux et grogna.

— Laisse-moi te faire l’amour ici. Juste ici. Au milieu de tes ténèbres, dit-elle en déposant un baiser sur sa joue, savourant le contact de sa barbe drue.

Elle embrassa ensuite son cou et il sursauta.

— Non, protesta-t-il en faisant courir ses mains sur ses bras pour lui capturer les poignets.

Il la maintint ainsi et fit un pas en arrière. Ses yeux brillaient d’une émotion contenue.

— Tu es venue, et je ne peux rien y faire. Maintenant, il faut que je te possède. J'ai trop souffert dans cette pièce, ton absence était comme une plaie béante dans ma poitrine. Je ne peux plus te fuir à présent. C'est moi qui vais te faire l'amour. Et nous saurons tous les deux si ce que tu affirmes est vrai, ou si je t'utilise simplement pour dissiper l'obscurité.

Il lui fit passer les bras dans le dos et plaqua ses poignets contre ses reins d'une main. Puis il se pencha en avant, la forçant à se cambrer, et commença à la dévorer.

Ce soir, il se laissa intoxiquer encore plus rapidement que d'habitude par le goût de Francesca tant il était avide de la faire sienne. Il voulait croire en ses paroles, il voulait se convaincre que sa douceur n'était pas uniquement une échappatoire éphémère aux ténèbres, mais un véritable foyer. Son foyer.

Il la caressa de son autre main, excité par la position dans laquelle elle se trouvait, conscient qu'elle était à sa disposition pour assouvir son désir, parce qu'elle y prenait du plaisir aussi. Elle était une merveille dont il ne se croyait pas digne, mais il essayait de se convaincre du contraire, car l'optimisme de Francesca était contagieux. Son sexe gonfla lorsqu'il toucha son dos et ses côtes, puis les courbes voluptueuses et fermes de sa poitrine sous son chemisier. Il saisit ses seins à pleine main, absorbant ses gémissements contre sa bouche, devinant la chaleur qui commençait à la consumer.

Il souffla et rompit leur baiser, relâchant l'étau de ses doigts sur ses poignets. Il recula et s'immobilisa pour admirer le spectacle qu'elle lui offrait, distrait de son objectif. Ses lèvres rose foncé et humides étaient entrouvertes, ses joues rouges. Ses cheveux blonds retombaient librement sur son dos et ses épaules. Ses yeux sombres brillaient de désir et d'amour, son regard contenait une invitation torride.

Il traversa la pièce d'un pas rapide pour s'emparer d'un banc en bois qui avait sans doute servi un jour à ranger des chaussures. Sa taille correspondait exactement à ce qu'il lui fallait. Il le transporta jusqu'à Francesca qui l'observait en silence. Il observa de nouveau son visage radieux et sa bouche gonflée.

*Elle était vraiment là.*

— Assieds-toi, lui lança-t-il.

Le banc était plus bas qu'une chaise traditionnelle, si bien que sa tête arrivait au niveau de sa taille lorsqu'elle fut installée.

— Je ne veux pas que tu t'agenouilles sur ce tapis dégoûtant, marmonna-t-il en soutenant son regard tandis qu'il déboutonnait son pantalon.

Elle dilata les narines lorsque ses yeux se posèrent sur son ventre, puis sur son entrejambe. Il grimaça en libérant sa puissante érection de son caleçon.

— Non, dit-il d'une voix plus dure qu'il ne l'aurait voulu lorsqu'elle tendit le bras vers lui, le tentant de sa main délicate. Je vais t'attacher.

Il n'avait pas défait sa valise. Lorsqu'il était à Aurore, il préférait piocher ses vêtements directement dedans plutôt que de les ranger dans les placards comme un résident le ferait. Il trouva la cravate qu'il avait portée pour la conférence de presse et se positionna derrière Francesca. Sa verge se dressa aussitôt quand elle plaça ses mains dans son dos. Il s'agenouilla et écarta sa longue chevelure pour embrasser sa nuque parfumée.

— Tu es si douce, susurra-t-il d'une voix grave tandis qu'il déboutonnait son chemisier, en pensant à son enthousiasme à l'idée de se faire attacher, à son insistance à rester avec lui. Je pensais que je profitais de toi parce que tu te donnais trop librement, mais tu en as vraiment envie, n'est-ce pas ? demanda-t-il, les lèvres pressées contre son cou.

Il écarta les pans de son chemisier, ses mains cherchant aussitôt le contact de sa peau satinée. Il grogna sous la sensation.

— Oui, murmura-t-elle d'une voix ardente.

Ses doigts glissèrent sur son soutien-gorge et il poussa un grognement de satisfaction en trouvant l'attache. Il ouvrit le sous-vêtement, libérant sa poitrine.

— Oui, ajouta-t-elle lorsqu'il saisit ses seins et titilla ses tétons dressés.

Il observait la scène par-dessus l'épaule de Francesca, fascinée par le spectacle de ses mains viriles sur sa peau claire.

— Cambre-toi davantage, lui ordonna-t-il doucement à l'oreille.

Il saliva lorsqu'elle s'exécuta. Il fit glisser ses vêtements sur ses bras pour les entraver, mais noua néanmoins la cravate autour de ses poignets.

Lorsqu'il la contourna pour lui faire face, sa respiration était saccadée. Elle était restée immobile, offerte, sans plus la moindre trace de la pudeur qu'elle avait éprouvée dans les mêmes circonstances un an plus tôt. Ses yeux étincelaient d'excitation lorsqu'ils se posèrent sur son membre dressé.

Ses mains le démangeaient de la toucher tant cette vision était érotique. Il se pencha en avant et les fit courir sur ses côtes, savourant ses frissons. Il pressa ses seins, conscient de ce qu'elle aimait – un peu de brutalité, un peu de douceur, de la passion et même de l'indécence. Il claqua doucement la courbe de sa poitrine, l'observant se mordiller la lèvre pour contenir un gémissement.

— Tu m'appartiens, souffla-t-il.

— Oui.

Il se pencha et lui vola un baiser, tout en continuant à la stimuler, titillant ses tétons jusqu'à ce qu'elle soupire fiévreusement contre sa langue.

— Ta bouche est si chaude, marmonna-t-il en se redressant. Ça va être délicieux.

Sans un mot de plus, il plongea son gland entre ses lèvres. Elles se refermèrent aussitôt sur lui, l'aspirant au fond d'elle. Son visage se tendit sous le plaisir et il se mit à aller et venir en elle, savourant la vision de son sexe dans sa bouche et de ses yeux sombres braqués sur lui, si lumineux... si généreux... si soumis.

Elle avait toujours accepté son impuissance dans ce contexte. Pourquoi pas lui ?

Il grogna sous ses caresses tandis qu'elle le prenait plus profondément. Il lui avait appris à pratiquer une fellation tout en étant attachée, et il continuait à avoir une préférence pour cette position, encore maintenant. Elle savait que seuls les mouvements de sa tête et de sa bouche lui permettaient de contrôler l'acte. Il décida de la priver du premier en la tenant par les cheveux pour l'empêcher de le faire craquer. Elle n'avait plus que sa langue à présent, et elle se servait de cette ressource à la perfection. Il soupira, les yeux révoltés par le plaisir.

— C'est ce que tu veux ? articula-t-il d'un ton brusque en s'enfonçant en elle, pénétrant sa bouche sans retenue.

Elle hocha imperceptiblement la tête, sans détourner le regard. Il continuait à la maintenir immobile, l'utilisant pour assouvir son plaisir, plongeant son sexe en elle. Elle le suçait avec ferveur. Il haleta sous la délicieuse sensation.

Ils ne se quittèrent pas des yeux un seul instant. Elle frissonna, mais se reprit aussitôt. Seigneur, c'était merveilleux.

Il émit un son guttural et se retira de sa bouche. Elle ne dit rien lorsqu'il se dirigea vers la salle de bains avant de revenir avec un flacon de lubrifiant et des serviettes. Il les avait passées à la machine en arrivant et savait donc qu'elles étaient propres. Il avait également lavé les draps, mais la literie en elle-même était si poussiéreuse et rongée par l'humidité qu'ils ne tarderaient pas à prendre une odeur de moisi. Francesca ne devait pas entrer en contact avec ce matelas.

Il écarta le couvre-lit épais. Un nuage de poussière s'éleva dans les airs lorsque le tissu atterrit au sol. Il s'empressa d'étendre deux serviettes sur le lit et revint vers Francesca pour l'aider à se relever. Elle se contentait de l'observer tandis qu'il se plaçait derrière elle pour la détacher, avant de commencer à la dévêtir.

— Tu te souviens du soir avant que je parte ? demanda-t-il en libérant ses bras de son chemisier et de son soutien-gorge avant de déboutonner son jean.

Elle n'essayait pas de l'aider, mais se laissait faire docilement.

— Je n'oublierai jamais, commenta-t-elle.

Il observa son visage, marquant une pause alors qu'il était en train de faire glisser son pantalon et sa culotte sur ses fesses, sa voix rauque ayant attiré son attention.

— J'ai dû me repasser cette vidéo un millier de fois, avoua-t-il.

Il cilla pour se libérer de ses yeux envoûtants et s'agenouilla pour lui retirer ses chaussures.

— Je la regardais ici, dans cette pièce ignoble. Tu pensais que j'étais obsédé par Trevor Gaines, mais c'est l'image de toi t'offrant à moi qui m'obsédait.

Il se redressa et prit son visage entre ses mains.

— Je vais te faire l'amour comme je l'ai fait cette nuit-là, comme j'ai imaginé le faire dans cette pièce tant de fois que je ne peux plus les compter. C'est ton visage qui m'a permis de m'en sortir quand je me sentais si seul dans cet endroit maudit. Et maintenant, tu es là.

— Oui, je suis là avec toi, confirma-t-elle d'une voix tremblante.

Il avança vers le lit et lui indiqua de s'asseoir sur le matelas, où il noua de nouveau ses mains, sur son ventre cette fois.

— Maintenant, allonge-toi et mets les bras au-dessus de la tête. C'est bien, marmonna-t-il en la positionnant de façon à ce que ses fesses soient presque dans le vide. À présent, remonte les jambes sur ta poitrine.

Il baissa les yeux sur elle tandis qu'elle obéissait et commença à se déshabiller.

Elle tremblait d'amour et d'exaltation tandis qu'elle l'observait retirer ses vêtements, tendant le cou pour tenter de saisir quelques images de ce spectacle : ses jambes musclées, son sexe dur et épais, sa taille fine, ses abdominaux fermes, ses puissants pectoraux... Elle humecta sa lèvre inférieure, savourant son excitation alors qu'il versait une goutte du liquide soyeux sur ses doigts et déposait la bouteille de lubrifiant près d'elle sur le lit. Il se plaça entre ses cuisses, imposant et puissant. Elle était entièrement à sa merci, peut-être bien plus qu'elle ne l'avait jamais été. Une soumission pure, réelle, totale. Il appuya sur ses genoux pour exposer davantage son sexe et ses fesses. Puis il glissa son majeur dans son anus, lui arrachant un gémissement.

Ils se dévisagèrent pendant qu'il allait et venait en elle, son bras accélérant vigoureusement le rythme, leur souffle se faisant de plus en plus saccadé. Lorsqu'il l'eut suffisamment préparée, il lubrifia son sexe et pressa son gland contre son anus contracté.

— Viens vers moi, mon amour, murmura-t-il.

Elle obéit, râlant de douleur tandis qu'elle s'empalait sur sa verge. Il posa les mains à plat sur ses hanches, stabilisant sa position, et initia un lent mouvement de va-et-vient.

— Tu as le plus beau cul du monde, dit-il en étudiant son visage. Tu es la plus belle.

Il arbora une expression concentrée tandis qu'il approfondissait ses assauts, s'enfonçant dans sa chair sans brutalité, mais avec fermeté. Avec exigence.

Son bassin claquait contre ses fesses.

— Regarde-toi, lâcha-t-il en s'interrompant, haletant, son torse musclé luisant de sueur. Seigneur, on dirait presque que tu te donnes encore plus ce soir.

Ce constat sembla l'enflammer. Une lueur de désir passa dans ses yeux bleus. Il intensifia ses coups de reins.

— Alors ? demanda-t-il d'un ton plus dur en la possédant avec force.

— Oui, gémit-elle, submergée par la sensation de son sexe en elle, bouleversé par cette pression délicieuse et interdite.

Elle agita la tête sur le matelas.

— Utilise-moi, le supplia-t-elle. Je suis là, Ian. Utilise mon corps pour trouver ce dont tu as besoin.

Il grogna et accepta son invitation dans un râle. Elle l'observa tandis qu'il s'abandonnait à sa nature primitive et sombre. Il appuyait sur ses jambes si bien que ses genoux étaient pressés contre ses seins et intensifiait ses mouvements longs et puissants. Son clitoris palpait sous ce spectacle torride, mais étrangement, elle ne voulait pas qu'il s'inquiète de son plaisir. Elle était déjà excitée de le voir se perdre ainsi. Il s'était toujours étonné qu'elle s'offre à lui sans la moindre hésitation, mais en cet instant, il se fiait suffisamment à lui-même pour se donner à elle sans retenue.

— Oui, juste comme ça, scanda-t-elle en remuant ses lèvres gonflées. Prends-moi fort.

Le vieux lit se mit à grincer sur le parquet sous la violence de ses assauts. Elle leva des yeux troubles sur le dais tremblotant au-dessus d'elle, totalement consumée par le désir.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle lui obéit aussitôt, essoufflée, et il s'enfonça en elle jusqu'à la garde. Elle gémit en le sentant gonfler en elle. Il relâcha l'une de ses jambes pour glisser une main sur son sexe, son pouce gagnant son clitoris.

— Oh ! cria-t-elle lorsqu'il se mit à taquiner le bouton brûlant.

Ses muscles se contractèrent autour de lui et il grogna.

— Dis-le-moi, exigea-t-il.

— Je t'aime, haleta-t-elle, soumise aux tremblements de l'orgasme.

Il rugit et bascula lui aussi.

— Toujours, lâcha-t-il en ondulant des hanches pour continuer à la posséder même après qu'il eut joui.

Francesca rit doucement après qu'ils eurent pris leur douche ensemble, incrédule et touchée par le fait que Ian soit vraiment inquiet de la voir dormir dans son lit.

— Ian, ça ira, insista-t-elle en capturant ses mains alors qu'il s'apprêtait à étendre d'autres serviettes et même quelques-unes de ses chemises propres sur le drap.

Il prit un air renfrogné.

— Cet endroit est écoeurant. Je ne préfère même pas imaginer ce qui vit dans ce matelas.

— Tu as dormi ici pendant tout le temps où tu as été absent, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en se laissant tomber sur le grand lit.

Sa joue était pressée contre l'un des polos de Ian étalé sur l'oreiller. Elle inhala le parfum familier de sa lessive. C'était agréable, et cela le fut encore plus lorsqu'il vint la rejoindre et remonta les draps sur eux.

— Oui, répondit-il en roulant sur le côté pour lui faire face.

— Tu n'as jamais été mordu par quoi que ce soit, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en souriant.

Son cœur gonflait dans sa poitrine. Il était si beau à ses yeux.

— Peut-être que si. Pour être honnête, j'étais tellement apathique que je ne l'aurais pas forcément remarqué.

— Vas-tu te laisser pousser la barbe ? s'enquit-elle en faisant courir ses doigts sur sa mâchoire.

— Je n'en sais rien.

Il remarqua son expression ironique.

— Je ne pense pas à mon apparence ou aux punaises de lit quand je suis ici.

— Tu ne penses qu'à comprendre Trevor Gaines.

Elle déglutit péniblement lorsque le regard de Ian plongea dans le sien. Elle devinait ses hésitations.

— Que comptes-tu faire de toutes les informations que tu as réunies à son sujet ?

— Je ne sais pas, marmonna-t-il en immobilisant sa main pour déposer un baiser au creux de sa paume.

Elle ne se laissa pas distraire aussi facilement et reprit ses caresses. Il lut dans ses yeux les questions qui demeureraient sans réponses.

— J'ai pensé à les mettre par écrit selon une certaine logique. Pour essayer de leur donner du sens.

— Tu penses écrire un livre ?

— Pas vraiment, je voudrais simplement compiler les faits, précisa-t-il en s'allongeant sur le dos, le regard fixé sur le dais.

Elle comprit qu'elle le mettait mal à l'aise, mais sentit qu'il ne s'était pas totalement fermé à elle. Elle attendit patiemment.

— Ce ne serait pas publié, ce serait pour moi... et pour...

Il haussa les épaules.

— Quoi ? le pressa-t-elle.

— Pour quiconque serait intéressé, finit-il d'une voix cassée.

Un frisson la parcourut lorsqu'elle comprit où il voulait en venir. Elle se redressa sur un coude et le dévisagea.

— Tu parles des autres enfants de Trevor Gaines ?

— Oui, comme Kam et Lucien, et tous ceux que nous découvrirons. Cela pourrait nous aider... à comprendre... même si le personnage est ignoble. Ce serait complet. Aussi complet que possible en tout cas.

Durant quelques minutes, ils restèrent silencieux. Francesca était submergée par un sentiment troublant.

— Je crois que c'est une bonne idée, observa-t-elle finalement.

— Vraiment ?

Il semblait surpris. Elle hocha la tête en soutenant son regard.

— Tu veux bien me promettre une chose ?

— Je veux bien essayer.

— Promets-moi que tu ne feras pas que ça. Que tu travailleras et passeras du temps avec ta famille. Que tu vivras.

— Oui, d'accord.

Elle laissa échapper un soupir de soulagement et posa la joue sur son torse. Le bras de Ian s'enroula autour d'elle et il fit courir ses doigts dans ses cheveux.

— Je t'aiderai, déclara-t-elle d'une voix ensommeillée.

— En quel honneur ?



— Parce que j'en ai envie, murmura-t-elle en levant la tête pour déposer un baiser sur sa peau. Il ne s'agit pas uniquement de cerner Trevor Gaines pour te débarrasser de lui. Il s'agit d'éclairer tes ténèbres du mieux possible, de retirer un peu de pouvoir aux choses atroces qui se cachent ici. Réunir toutes les informations que tu pourras pour les mettre par écrit t'y aidera sûrement. Je le comprends à présent. Et je te soutiendrai.

Il grogna mais ne protesta pas. Il continua ses caresses jusqu'à ce qu'elle sombre dans un sommeil satisfait.

Elle se réveilla un peu plus tard en entendant la porte de la chambre s'ouvrir doucement. Le son était mystérieux... surnaturel. La pièce était plongée dans l'obscurité. Ian avait éteint la lampe de chevet après qu'elle se fut endormie. Elle avait la sensation d'avoir sombré plusieurs heures.

— Ian, murmura-t-elle en glissant la main sur son torse, submergée par un frisson d'angoisse.

Il s'étira et son malaise se transforma en panique. Si Ian était allongé près d'elle, qui venait d'entrer dans la chambre ?

Soudain, la lumière inonda la pièce. Francesca cligna des yeux, choquée par le spectacle qui s'offrait à elle. Gerard se tenait près de l'entrée. Il portait un pardessus noir et des gants. Une sacoche en cuir pendait à son épaule.

Et il avait un pistolet dans la main.

— Vous me voyez désolé de vous réveiller, dit-il en souriant.

Il approcha, le canon de son arme pointé sur Ian.

Ian se redressa lentement dans le lit.

— Ah ! Ah ! lança Gerard en agitant le pistolet dans sa direction. Ne bouge pas, s'il te plaît. Je crains que M. Lenault ne soit gravement blessé... Personne ne te viendra en aide. Je n'ai pas peur de m'en servir sur toi, Ian. En fait – il marqua une pause, son sourire s'élargissant – j'en serais ravi.

— Gerard, que faites-vous ? demanda Francesca, stupéfaite de le voir au milieu de leur chambre à Aurore, et incapable d'intégrer le fait qu'il tenait un pistolet braqué sur la tête de Ian.

Gerard lui adressa un regard compatissant. Lorsque ses yeux coururent sur ses épaules nues et sur les courbes naissantes de sa poitrine, cependant, elle eut un mouvement de recul et remonta le drap sur sa gorge en se tournant vers Ian.

— C'est pour vous que je suis venu, Francesca. J'ai récemment fait une découverte qui m'a alarmé, surtout après ce matin, alors que je vous avais confié mes inquiétudes au sujet de la santé mentale de Ian, ajouta-t-il en déposant sa sacoche sur une chaise près du bureau.

Il sortit un ordinateur portable de sa mallette et l'alluma, tout en gardant le canon de son arme pointé sur Ian.

— De quoi parles-tu ? rugit Ian.

Francesca prit conscience qu'il était tendu comme un arc près d'elle. Elle observa son visage tandis qu'il regardait Gerard, traquant le moindre de ses mouvements. Elle frissonna de tout son corps, soumise à une frayeur telle qu'elle n'en avait jamais connu de toute sa vie. Ian dévisageait Gerard avec le type de haine réservée aux ennemis mortels.

— Je parle de ça, répondit Gerard en pivotant l'écran vers eux. Il y a quelque chose que Francesca doit voir. Quelque chose que vous méritez de voir, précisa-t-il en s'adressant à elle.

— Gerard, avez-vous perdu la tête ? Pourquoi êtes-vous armé ?

— Il veut nous tuer, l'éclaira Ian.

Elle frémit de nouveau.

— Tu ne sais pas ce que je veux, Ian, observa Gerard, la bouche déformée par la rage, le ton dur. J'imagine qu'il a été naturel pour toi, et probablement pour James, de me considérer comme mon père, ce joyeux bouffon.

— Je n'ai jamais connu ton père, déclara Ian, mais je peux t'affirmer sans hésitation que James ne vous a jamais considérés, toi et ton père, comme des bouffons.

Gerard laissa éclater un rire sarcastique.

— Il ne m'a accordé que peu d'estime, à partir du moment où tu es arrivé en tout cas. Mais James ne m'a jamais cerné. Vous n'avez jamais su ce que je voulais. Personne ne le sait. C'est ma façon de fonctionner.

— J'avais des soupçons, répliqua Ian, concentré sur Gerard qui approchait du lit. Peut-être pas depuis le début, mais récemment.

— Tu mens, balaya Gerard. Personne n'est meilleur acteur que moi.

— J'espérais sans doute me tromper, et je n'avais pas prévu ça, mais je savais que quelque chose clochait. Je craignais que la jalousie altère mon jugement, mais j'ai reconnu cette odeur nauséabonde qui émanait de toi.

L'espace d'un instant, Gerard blêmit devant la certitude de Ian, mais très vite, la colère reprit le dessus. Sa haine semblait le rendre plus fort.

— Toujours si arrogant, si sûr de toi, même quand tu étais ce petit garçon bizarre. Si tu es si intelligent, comment n'as-tu pas réussi à me démasquer il y a des années ? Tu as été aussi aveugle que James et Anne, cracha Gerard. James n'a jamais deviné la vérité au sujet de la mort de sa chère sœur.

— Es-tu en train de dire que tu as quelque chose à voir avec l'accident de tes parents ? demanda Ian.

Gerard se contenta de l'observer, le regard vide.

— Si nous étions aveugles, c'est parce que nous t'aimions. Je le regrette, déclara Ian.

Francesca sentit son cœur se serrer.

— Oh, je t'en prie, pas de sentiments avec moi, trancha Gerard. Tu t'es fait duper depuis le début. Autant l'admettre. Mais je ne suis pas le seul à jouer un rôle, Ian. Je ne pouvais fermer l'œil en pensant à ce que tu infligeais à Francesca. Elle avait beau douter de ton équilibre mental, je n'ai pas été choqué que ses sentiments déplacés pour toi prennent le dessus sur son jugement lorsqu'elle s'est enfuie avec une telle précipitation pour venir te retrouver ici. Dès que j'ai découvert ce que tu lui avais fait, j'ai su que je devais venir lui montrer qui tu étais vraiment.

— Ce que je lui ai fait ? répéta Ian, furieux.

— Tu l’as surveillée. Je l’ai entendu dire à quel point elle était attachée à son intimité. Je savais que vous n’apprécieriez pas de découvrir que Ian vous a filmée, ajouta-t-il en reportant son attention sur elle brièvement avant d’enfoncer une touche du clavier.

Sa poitrine était pressée contre le bras de Ian et elle sentit ses muscles se contracter lorsque l’image apparut à l’écran. C’était elle. Elle observa, hébétée, ne parvenant pas à croire à ce qu’elle voyait. Elle était étendue, nue, sur le lit de Ian au loft, la main entre les cuisses, le corps tendu dans ses efforts pour jouir. Elle semblait malheureuse même lorsque l’orgasme déferlait sur elle. Un moment plus tard, elle tremblait de soulagement.

— Non, murmura Francesca lorsque la réalité s’abattit sur elle.

Elle fut encore plus horrifiée lorsqu’elle se vit se recroqueviller, le corps secoué par des sanglots. Soudain, cette scène lui revint à l’esprit... lui remémorant à quel point elle s’était sentie vulnérable, misérable et désespérée sans Ian... en imaginant un avenir sans lui. L’idée que quelqu’un l’avait observée dans un tel moment était insupportable.

— Arrêtez ça ! s’exclama-t-elle.

Elle s’était redressée et regardait Ian du coin de l’œil. Son regard perçant était braqué sur Gerard.

— Je te tuerai pour ça, dit-il.

Gerard ricana et appuya de nouveau sur une touche. Une autre image surgit sur l’écran. Cette fois, elle se masturbait alors que les larmes coulaient sur ses joues, une main serrée sur l’un de ses seins, l’autre entre ses jambes, le visage tendu par l’angoisse. Puis il lui montra une autre vidéo, dans sa suite à Belford Hall.

Et encore une... Non, c’était impossible.

Elle vit son visage transformé par l’abandon et l’extase alors qu’elle disait à Ian qu’elle l’aimait. *Toujours*. C’était le film qu’il avait fait juste avant de découvrir qu’il était le fils de Trevor Gaines... juste avant de l’abandonner.

— Non ! lâcha-t-elle entre ses dents serrées en voulant se jeter sur l’ordinateur, ne pensant qu’à chasser cette image d’elle dans un tel moment de vulnérabilité.

Ian la retint d’une main posée sur son épaule alors que Gerard sursautait. Il écarta l’ordinateur, laissant l’écran se refermer à moitié, leurs soupirs érotiques continuant à résonner dans la pièce. Il avança vers eux, le pistolet pointé devant lui de façon menaçante.

— Je ne voulais pas vous choquer, Francesca, mais il fallait que vous voyiez cela. Je savais que vous voudriez savoir qu’il n’est pas différent de son père... ce criminel, Trevor Gaines.

— Comment savez-vous pour Trevor Gaines ? demanda Francesca, incrédule.

— Il croit tout savoir, commenta Ian calmement, mais il se trompe.

— Je ne me trompe pas, rétorqua Gerard, son regard vitreux étincelant de fureur.

— Je n'ai pas fait ces vidéos de toi, Francesca, pas la plupart en tout cas, reprit Ian sans détourner les yeux de Gerard. Tu étais au courant lorsque je t'ai filmée. Je ne te ferai jamais une chose pareille, ajouta-t-il.

— Je sais.

Le pistolet vacilla dans la main de Gerard à ces paroles.

— Quoi ? s'écria-t-il, stupéfait. Vous ne pouvez pas le croire juste parce qu'il vous le dit !

— Bien sûr que si, murmura Francesca, de plus en plus terrifiée en étudiant Gerard. Ian est incapable d'une chose pareille. Il ne me filmerait jamais sans ma permission. Simplement parce qu'il ne voudrait jamais me voir aussi malheureuse.

Ian lui accorda un bref regard. Elle perçut la gratitude et le soulagement dans ses yeux bleus. La tristesse et la compassion la submergèrent. Il avait eu peur qu'elle croie Gerard.

— Il vous observait vous masturber, idiote. Ces images l'excitaient. Il vous a espionnée !

— Non, c'était vous, lâcha Francesca.

Elle ne pouvait contrôler les tremblements de révolusion qui secouaient son corps à cette idée.

Le visage de Gerard devint écarlate. Le refus catégorique de Francesca de voir en Ian un pervers qui se soulageait face à ces images semblait amplifier sa rage.

— Seigneur, que vous êtes stupide ! Vous ne méritez pas non plus de vivre ! déclara-t-il avec un air mauvais. De toute façon, je dois vous tuer aussi, donc ça ne change rien.

— Alors, pourquoi vous être donné la peine de me montrer ça ?

— Parce qu'avant de nous abattre tous les deux il aurait savouré ce moment encore plus si tu avais pensé que je t'avais trahie. Il ne peut pas te laisser en vie. Il sait que je t'ai légué tout ce que je possède.

— Vraiment ? demanda-t-elle, hébétée.

La scène lui semblait totalement irréaliste. Était-ce ce que l'on ressentait lorsqu'on était sur le point de mourir ? Elle aurait pensé être bien plus paniquée.

Ian hocha la tête.

— Et mon grand-père arrive en seconde place. Mais ça ne dérange pas Gerard, parce que si je meurs, il devient l'héritier de James après ma grand-mère. Tout ce qu'il aura à faire, c'est attendre, et il a prouvé qu'il savait se montrer patient. Qu'as-tu fait à Lucien ? s'enquit-il en changeant de sujet brusquement. Est-il mort ?

— Non, mais ça n'est qu'une question de temps. Je lui ai assené un coup suffisamment violent pour abattre un cheval. Il sera encore inconscient lorsque l'incendie se déclarera.

Francesca émit un son étouffé. Pourquoi Ian se comportait-il aussi calmement ? Son comportement était étrange au vu des circonstances.

— Tu as prévu de... faire croire que j'ai finalement perdu la tête et que j'ai tué Francesca avant de me suicider en mettant le feu à cet endroit ?

Il observa le dais poussiéreux d'un regard froid. Son air tranquille était déstabilisant et ajoutait une touche surnaturelle à la scène.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, reprit-il. J'ai imaginé mettre le feu à cette maison une demi-douzaine de fois. Elle flambera comme une allumette.

— C'est exactement ce que j'envisage, confirma Gerard. J'ai apporté de l'essence. C'est le genre de détail auquel penserait un cinglé.

— C'est vrai. Et je suppose que tu t'es concocté un alibi, au cas où les soupçons s'orienteraient sur toi.

— Bien sûr, mais ça sera inutile. Tout le monde à Belford a exprimé des inquiétudes au sujet de ton équilibre mental. Même elle, ajouta Gerard en agitant son pistolet en direction de Francesca, elle avait des doutes.

— Il n'y a qu'un seul problème, observa Ian.

Gerard semblait à la fois amusé et offensé.

— Il n'y a aucun problème, assura-t-il.

— Malheureusement pour toi, si, il y en a un. Il s'appelle Edward Shallon. C'est l'homme que j'ai engagé pour traquer le moindre de tes mouvements. Il m'a appelé tout à l'heure pour m'informer que tu avais pris un avion pour Paris, où il t'a suivi.

L'expression confiante de Gerard s'évanouit.

— Tu mens.

— Hélas, il t'a perdu dans la circulation. J'ignorais que tu connaissais l'existence d'Aurore et de Trevor Gaines. Autrement, je me serais attendu à te voir arriver. Sur le coup, j'ai supposé que tu étais à Paris pour affaires.

Il posa un regard sur l'ordinateur au pied du lit.

— Apparemment, tu avais aussi installé des caméras dans ma chambre. Tu as dû déchiffrer mon mot de passe grâce aux vidéos. C'est ainsi que tu as obtenu ces informations au sujet de Gaines. J'ai compilé des tas de fichiers sur mon disque dur. Et tu as trouvé le film de Francesca, que tu as ajouté aux tiens pour mieux la convaincre que j'étais malade comme Gaines. Ou comme toi, pour être plus exact.

Francesca observa nerveusement Ian lorsqu'il prononça la dernière phrase, saisissant la colère froide qui perçait dans sa voix.

— Mais Shallon t'a bien traqué jusqu'à Paris. Il pourra en témoigner. As-tu un alibi là-bas ? persista Ian. Je suppose que tu as laissé Clarisse à Stratham.

— Clarisse ? s'étonna Francesca, confuse.

Gerard blêmit. Il déglutit, loin d'être aussi sûr de lui qu'il ne l'était quelques minutes plus tôt. Une lueur d'espoir s'immisça en elle mais disparut bien vite lorsque les traits de Gerard se déformèrent sous l'effet de la rage. Elle l'avait toujours trouvé séduisant, mais en cet instant, il était repoussant. Brusquement, elle comprit qu'il nourrissait cette haine envers Ian depuis très longtemps. Comment avait-il réussi à si bien la masquer ?

— Peu importe, lança Gerard. Je trouverai. Il est trop tard pour faire marche arrière. J'irai jusqu'au bout, uniquement pour avoir enfin le plaisir de me débarrasser de toi. Sale petite ordure.

Il leva le pistolet. Francesca sursauta en voyant une silhouette massive apparaître derrière Gerard, mais Ian resserra sa poigne sur son épaule dans une tentative désespérée de lui intimer le silence. Elle avait l'impression que son cœur l'étouffait tant il gonflait dans sa poitrine.

— Autre chose, déclara Ian tandis que Gerard pointait le canon sur sa tête et que Francesca se sentait oppressée par la terreur.

— Quoi ? demanda Gerard, visiblement pressé d'en finir.

— Tu as peut-être mis Lucien hors d'état de nuire, mais j'ai plus d'un frère.

Le regard perplexe de Gerard se transforma en une expression de choc lorsque Kam Reardon enroula son bras autour de sa gorge tout en écartant sa main armée pour détourner le canon de Ian et Francesca. Ian bondit si rapidement qu'il semblait propulsé par un ressort. Elle l'imita instinctivement, ne voulant pas rester l'air hébété sur le lit. Ian se rua sur les deux hommes, mais Gerard était loin de s'avouer vaincu. Il planta son coude dans le plexus solaire de Kam et projeta sa tête en arrière avec vigueur. Les deux faisaient à peu près la même taille, Kam ne dépassant Gerard que de quelques centimètres. L'arrière du crâne de Gerard le heurta de plein fouet. Kam grogna et tituba en arrière, sonné, relâchant son étreinte tandis que le sang se mettait à gicler de son nez. Ian plongea sur Gerard pour attraper sa main armée mais son cousin la tenait toujours fermement. Ils luttèrent pour en prendre le contrôle.

Brusquement, un coup de feu retentit. Ian et Gerard se figèrent comme s'ils étaient au beau milieu d'une étrange chorégraphie. Francesca se tenait près d'eux, horrifiée. Elle poussa un cri étouffé lorsque l'arme tomba au sol. Gerard s'écroula à genoux et Ian recula vivement pour l'éviter. Elle aperçut le petit cercle rouge sur la chemise blanche de Gerard au niveau de son ventre. Son expression était neutre, ses grands yeux bruns vitreux. Ian se précipita pour récupérer le pistolet, mais Gerard en était plus proche.

Elle vécut la scène au ralenti. Endurci par des années de haine et de rancune, Gerard devait encore avoir un soupçon d'adrénaline dans les veines. Il saisit l'arme avant Ian tout en rugissant de douleur et pointa le canon en direction de son cousin. Un sourire malveillant étira ses lèvres lorsqu'il croisa son regard.

Brusquement, Gerard pivota pour viser Francesca.

La détonation sembla se répercuter sur les murs de la chambre. Elle tomba brutalement au sol, le souffle coupé par le choc. Elle ignorait ce qui s'était passé. Elle était étendue par terre, ses oreilles sifflaient. Ses poumons refusaient de s'emplir d'air. Son cerveau vibrait. Était-elle touchée ? Était-ce pour cette raison qu'elle se sentait ancrée au sol, incapable de bouger ?

Elle leva la tête, totalement désorientée. Ian gisait sur elle. Elle prit une inspiration saccadée. Il s'était jeté devant elle. C'était lui qui la maintenait contre le parquet. Il était allongé sur elle, son visage près du sien, enfoui dans le creux de son cou.

— Ian ? cria-t-elle.

Elle fit courir ses mains sur lui avec frénésie. Il remua. Elle entendit des bruits sourds du côté de Gerard et elle se redressa légèrement, prise de panique. Elle vit Kam étendu sur le corps immobile de Gerard et le soulagement l'envahit.

— Ian ? Est-ce que ça va ? s'enquit-elle d'une voix tremblante.

Il croisa son regard calmement, seule sa tête bougeait. Il acquiesça.

— Il est mort ? demanda-t-il doucement à Kam.

— Non, pas encore en tout cas, précisa Kam avec indifférence.

Il utilisa le pan de son pardessus pour ouvrir les doigts de Gerard toujours crispés sur la poignée du pistolet. Elle le vit poser l'arme sur une commode, hors de portée de leur assaillant. Elle haleta, incapable d'inspirer sous le poids de Ian.

— Ian... J'ai besoin d'air... Peux-tu... Peux-tu...

Il roula pour la libérer. Elle reprit son souffle, haletante. Son soulagement dura jusqu'à ce qu'elle aperçoive le sang sur sa main droite.

Elle se redressa et observa Ian avec horreur. Il était étendu sur le dos et clignait des yeux, le regard braqué sur le plafond.

— Il a été touché, s'écria-t-elle d'une voix stridente en se précipitant vers lui à quatre pattes. Appelez les secours, lança-t-elle à Kam en désignant le portable de Ian sur la commode, près du pistolet. Appelez les urgences !

Kam s'empara du téléphone et le lui tendit.

— Composez le 112, lui lança-t-il d'une voix bourrue.

Il s'agenouilla près de Ian.

— Il va falloir que je te bascule sur le côté pour jeter un coup d'œil à la blessure, indiqua-t-il à son demi-frère.

— Tu es médecin ? demanda Ian avec ironie en grimaçant légèrement lorsque Kam le fit pivoter sur son flanc gauche.

Francesca eut un sursaut de compassion tandis qu'elle composait le numéro des secours.



— Non, répliqua Kam, mais j'ai un diplôme en médecine. Malheureusement pour toi, je n'ai jamais terminé mon internat.

Ian lâcha un rire rauque. Francesca avait l'impression étrange que Kam était sérieux, mais elle était trop choquée pour être surprise. Kam se pencha en avant pour examiner la plaie.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'enquit-elle nerveusement lorsque Kam se leva pour se diriger vers la salle de bains.

Il revint quelques secondes plus tard, les bras chargés de serviettes de toilette.

— J'applique une pression sur la plaie.

Il s'agenouilla dans le dos de Ian, qui était toujours conscient. Elle écarquilla les yeux de panique lorsqu'une femme lui répondit en français. Elle n'avait jamais maîtrisé cette langue. Le regard vif de Kam se posa sur elle. Il s'empara du téléphone et se mit à parler rapidement, tout en maintenant la serviette fermement appuyée contre l'omoplate de Ian.

Un moment plus tard, elle sursauta lorsqu'il effleura son bras. Elle leva la tête et découvrit qu'il avait raccroché.

— Ils arrivent.

Confuse, elle baissa les yeux sur la serviette qu'il lui tendait et pour la première fois, elle prit conscience qu'elle était nue. Ses joues s'enflammèrent tandis qu'elle la lui arrachait des mains pour l'enrouler autour de son corps. Elle remarqua l'expression amusée de Ian. Kam Reardon était clairement bien plus qu'un vagabond.

— Kam, marmonna Ian. Tu devrais peut-être aller voir comment va Lucien. Il est dans la chambre au bout du couloir, troisième porte à gauche.

Kam hocha la tête et se tourna vers Francesca.

— Il faut exercer une pression ici, lui expliqua-t-il.

Elle opina et le remplaça aussitôt. Il se releva et quitta la pièce.

— Francesca, reprit Ian. Écoute-moi. Supprime les vidéos de l'ordinateur et mets-les dans la sacoche de Gerard. Maintenant.

— Quoi ? demanda-t-elle, perdue.

— Utilise quelque chose pour ne pas laisser tes empreintes et efface les films que Gerard nous a montrés.

— Mais... la police pourrait m'accuser de dissimuler des preuves sur une scène de crime. Et si Gerard survivait ? Et s'il portait plainte pour tentative de meurtre ?

Les narines de Ian se dilatèrent et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Je me fous de savoir ce qu'en penserait la police. Est-ce que tu veux que d'autres personnes voient ces images ? Un tribunal ? Ça te tuerait, et donc ça me tuerait aussi. Si quelqu'un devait découvrir que les vidéos ont été effacées, j'en assumerais la responsabilité.

Un frisson la parcourut lorsqu'elle comprit les conséquences de ses paroles. Elle hocha la tête, prise de vertige.

— Mais je suis censée exercer une pression sur ta blessure.

— Je le ferai pendant ton absence, marmonna-t-il en posant sa main gauche sur la sienne et en grimaçant de douleur. Vas-y !

Elle revint une minute plus tard, après avoir suivi ses instructions de son mieux. Si Gerard avait effectué des copies de ces fichiers, et qu'elles étaient découvertes au cours de l'enquête, ils aviseraient.

— Maintenant, habille-toi, ordonna-t-il, ses traits tendus trahissant sa souffrance.

Elle s'agenouilla de nouveau près de lui après s'être vêtue en hâte et posa la main sur la serviette pressée contre sa blessure. Elle fut soulagée de constater que la tache de sang imbibant le tissu ne s'était pas beaucoup élargi en son absence.

— Tout ira bien. Tu vas t'en sortir.

— Je sais, grogna-t-il.

Elle laissa échapper un petit rire hystérique. Arrogant en toutes circonstances.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Parce que je n'ai pas traversé toutes ces épreuves pour mourir maintenant, déclara-t-il d'une voix éraillée. Ce n'est qu'une blessure à l'épaule, ajouta-t-il en grimaçant lorsqu'il bougea. Ceci dit, c'est horriblement douloureux.

— Reste immobile, le réprimanda-t-elle.

Elle baissa la tête et déposa un baiser sur ses lèvres avec ferveur, puis s'écarta légèrement, afin que leurs visages ne soient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Tu veux savoir qui tu es, Ian ? murmura-t-elle d'une voix vibrante d'émotion. Tu as eu ta réponse. Tu es cet homme-là.

Les yeux de Ian étincelèrent lorsqu'elle plongea son regard dans le sien. Il ne répondit pas, mais elle sut qu'il comprenait. Son dernier acte sur terre aurait pu être de couvrir son corps du sien pour la protéger. Un acte d'altruisme.

Un acte d'amour.

Francesca flottait dans les brumes vaporeuses du sommeil, ne prêtant qu'à moitié attention aux voix alentour. Son épuisement était tel qu'elle dut lutter pour reprendre contact avec la réalité.

*C'est important. Lève-toi.*

Elle cligna des yeux plusieurs fois. Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler où elle se trouvait – à l'hôpital de Cabourg, où l'ambulance avait transporté Ian, Lucien et Gerard après que les secours furent arrivés au manoir. L'atrocité de ce qui était arrivé lui revint en mémoire – le sang suintant de la plaie de Ian, l'arrivée du personnel médical,

l'interrogatoire de la police alors qu'elle était incapable de se concentrer tant elle s'inquiétait. Ian avait perdu connaissance pendant le trajet en ambulance, ce qui avait amplifié son angoisse. Elle redoutait que sa blessure soit plus grave que son attitude ne le lui avait fait croire juste après la fusillade. Mais son état s'était rapidement stabilisé lorsqu'ils étaient arrivés à l'hôpital et il avait aussitôt été opéré afin d'extraire la balle de son épaule.

Une journée s'était écoulée depuis ce cauchemar. Ian se remettait bien de l'intervention chirurgicale. Lucien était indemne et avait été autorisé à sortir la veille au soir, peu après l'arrivée d'Elise. Gerard, en revanche, n'avait toujours pas émergé du coma. Les médecins s'escrimaient à le stabiliser avant de tenter une opération, mais il était dans un état critique. La balle avait pénétré son abdomen, provoquant d'importants dommages sur ses organes internes ainsi que de nombreuses hémorragies, et s'était finalement plantée dans l'un de ses poumons.

La veille, l'une des infirmières avait eu pitié de Francesca lorsqu'elle l'avait vue recroquevillée sur une chaise près de Ian. Elle refusait de quitter son chevet, malgré l'insistance de James et Anne, arrivés en urgence dès qu'ils avaient su, pour qu'elle prenne une chambre d'hôtel. L'infirmière l'avait invitée à utiliser le lit d'appoint près de Ian à environ trois heures et demie du matin. Lorsqu'il avait enfin émergé après l'opération et avait échangé quelques mots avec elle, elle s'était sentie plus encline à se reposer. Elle avait alors titubé jusqu'au lit et avait sombré dans un sommeil sans rêves.

— Non, bien sûr que je comprends, entendit-elle Ian dire lorsqu'elle se leva enfin.

Elle était encouragée par son ton ferme et reposé, même si elle notait une pointe d'inquiétude dans sa voix.

— Vous n'aviez pas besoin de me demander la permission. Bien sûr, vous devriez y aller.

— Tu es sûr ? insista Anne.

— Parce que nous n'irons pas si tu ne le souhaites pas. Après ce que Gerard a fait, je comprendrais parfaitement, renchérit James.

La tristesse la submergea devant le chagrin du vieil homme. Il avait été le plus touché par l'odieuse trahison de Gerard.

— Ce n'est pas à moi de décider s'il doit mourir seul, déclara Ian. Allez-y. Veillez-le. Il fait partie de notre famille.

— Le fils de ma sœur...

James s'interrompit et laissa échapper un sanglot étouffé. Francesca tira le rideau qui la séparait d'eux et découvrit James, le visage enfoui dans une main, totalement défait. Son cœur se serra devant ce spectacle. Anne lui adressa un regard impuissant. Francesca ne savait pas quoi dire. La comtesse prit son époux par le bras et l'entraîna à l'extérieur.

Francesca approcha de Ian. Il la dévisagea avec un air désolé. Il était étendu sur son lit d'hôpital, calé sur le côté pour éviter d'exercer une pression sur sa cicatrice. Elle caressa son front et déposa un baiser sur sa tempe, inhalant son parfum pour se rassurer. Elle était soulagée de voir que sa peau avait repris sa teinte habituelle, contrairement à la veille, lorsqu'il était encore sonné par l'anesthésie.

— Gerard ne devrait plus vivre très longtemps, lui apprit-il. Mes grands-parents me demandaient l'autorisation de rester à son chevet jusqu'à la fin.

Elle ferma les yeux. C'était ce qu'elle avait compris, mais elle détestait imaginer ce qu'Anne et James devaient endurer. Ils avaient déjà traversé tant d'épreuves dans leur vie. La trahison de Gerard, qu'ils avaient pratiquement élevé comme un fils, était cruelle à concevoir.

— Est-ce que tu vas bien ? lui demanda Ian en étudiant son visage.

Elle lissa ses cheveux et acquiesça.

— Oui. J'ai dormi quelques heures. Et toi ? Comment va ton épaule ?

— Ça va. Ils me donnent des médicaments contre la douleur, ajouta-t-il en saisissant sa main. Assieds-toi, lui ordonna-t-il.

Elle s'installa au bord du lit, la hanche pressée contre celle de Ian. Elle examina ses traits avec avidité... et inquiétude. Un sourire amusé éclaira son visage.

— Tu n'es pas obligé de me contempler comme si j'étais un martyr, Francesca. Je vais bien.

— Je sais. Je sais que tes blessures physiques guériront, assura-t-elle, pour lui autant que pour elle. Je m'inquiète simplement de l'effet que les actes de Gerard pourraient avoir sur toi.

— Sur mon cerveau fragile, tu veux dire ? demanda-t-il avec un sourire plus large.

Elle lui décocha un regard réprobateur.

— Tu dois admettre que tu as vécu des choses horribles, récemment. Est-il étonnant que je m'inquiète des conséquences qu'a pu avoir sur toi la trahison d'un être aimé, un membre de ta famille ?

Elle effleura ses lèvres des doigts lorsqu'il prit une expression dure et les fit courir sur ses joues recouvertes d'une légère barbe.

— Je suppose que non, murmura-t-il, mais tu ne devrais pas t'inquiéter. Ce n'est pas aussi brutal que lorsque j'ai appris la mort de ma mère ou l'identité de mon père.

— Ah bon ?

Il secoua la tête.

— C'est difficile à expliquer. Ce n'est pas aussi... personnel. C'est choquant, bien sûr, et je suis stupéfait de ne jamais avoir pris conscience qu'il me détestait à ce point, mais le désir de vengeance de Gerard est plus désolant qu'autre chose, marmonna-t-il. J'aurais

sans doute de la peine s'il ne m'avait pas mis hors de moi après ce qu'il t'a fait, en te filmant ainsi.

— Son plus grand crime reste d'avoir essayé de nous tuer, fit remarquer Francesca.

— J'ai l'impression que nous n'étions que la partie émergée de l'iceberg, commenta Ian en fronçant les sourcils. J'ai toujours eu le sentiment qu'il éprouvait de la rancune envers moi, parce que je lui avais volé l'attention de mes grands-parents, mais je savais qu'il contenait cette jalousie. Je supposais donc qu'il avait conscience qu'elle était déplacée. Il passait beaucoup de temps avec moi. Il était très affectueux et m'a aidé à sortir de ma coquille. J'ai cru que c'était sa façon de gérer les changements que mon arrivée avait provoqués. Je n'ai jamais été envieux envers lui, donc je ne pouvais pas deviner l'intensité de sa haine – ou les raisons pour lesquelles il contrôlait sa colère.

Francesca hocha la tête en caressant l'avant-bras de Ian.

— Tu étais indifférent au fait que Gerard était l'héritier du titre de James. Apparemment, il ne voyait pas les choses de la même façon.

— En effet. J'étais un pauvre petit orphelin. Pourquoi aurais-je ressenti de la rancune de ne pas recevoir le titre ? Je ne comprenais même pas ce qu'était un comte.

Son expression s'assombrit.

— Il s'éteindra avec grand-père maintenant.

Elle sursauta.

— Quoi donc ?

— Le titre de comte de Stratham.

— Pauvre James, murmura Francesca.

Il pressa sa main. Elle leva la tête vers lui et fut surprise par la lueur qui brillait au fond de ses yeux bleus.

— Veux-tu m'épouser, Francesca ?

Pendant quelques secondes, elle resta hébétée, sa voix grave et rauque résonnant dans son esprit.

— Avant que tu ne répondes, je dois préciser que je veux t'épouser ici et tout de suite, poursuivit-il. Nous pouvons ainsi procéder à toutes les prises de sang sans problème et j'ai déjà échangé avec l'aumônier pendant que tu dormais.

— Pourquoi maintenant ? demanda-t-elle d'une voix qui trahissait sa surprise.

Sa question ne portait pas uniquement sur le fait qu'il était étendu, blessé, sur un lit d'hôpital, mais concernait également son brusque changement d'avis quant à sa capacité à vivre à ses côtés... Pourquoi se sentait-il soudain digne de l'épouser ?

Oubliant sa blessure, il haussa les épaules et grimaça aussitôt.

— Après cette nuit à Aurore, je me sens différent. Je crois que je n'ai pas de meilleure réponse à te donner. J'aurais pu te perdre.

La gorge de Francesca se serra.

— J'aurais pu te perdre, moi aussi.

— La vie est fragile, mais il y a autre chose, ajouta-t-il, les yeux brillant lorsqu'il les posa sur elle. Pour la première fois, je me sens capable de surmonter cette histoire. Je souhaite toujours comprendre mes origines. Je veux toujours comprendre ce que je peux comprendre. Mais il y a une lueur d'espoir dans les ténèbres que Trevor Gaines a semées derrière lui. Il y a Lucien, Kam et Dieu sait combien d'autres. Nous luttons tous pour créer nos propres vies, pour être heureux.

Elle hocha la tête, en proie à une violente émotion.

— Et il y a toi.

Il embrassa sa main tendrement.

— La dernière chose que je voulais, c'était que tu viennes à Aurore. Mais une fois que je t'ai vue là-bas, j'ai compris que c'était exactement ce qu'il me fallait. Je craignais que les ténèbres ne t'emportent autant que moi, expliqua-t-il d'une voix émue. J'aurais dû savoir que rien ne peut altérer ta lumière.

— Ian, murmura-t-elle, la gorge nouée.

Son cœur se serra lorsqu'elle vit une lueur inquiète s'insinuer dans ses yeux bleus. Il attendait qu'elle réponde.

— Ma réponse n'a pas changé et sera toujours la même : oui.

# Épilogue

---

## Six mois plus tard

Ian, Francesca, Anne et James se tenaient en demi-cercle, attendant impatiemment que les deux hommes finissent d'installer la toile au-dessus de la cheminée.

— Est-il droit ? demanda l'un d'eux.

— Parfait, répondit Anne avec un sourire radieux.

Les domestiques descendirent de leurs échelles et réunirent leur matériel.

— Merci, leur lança James avant qu'ils ne quittent le salon.

Pendant quelques secondes, ils se contentèrent d'observer silencieusement le tableau de Belford. Francesca regardait furtivement les visages souriants d'Anne et James, envahie par la joie. Elle était particulièrement fière du résultat de son travail, mais elle était encore plus heureuse qu'il plaise au vieux couple. Ian remarqua la façon dont elle examinait ses grands-parents et lui prit la main. Elle caressa ses doigts de son pouce et, lorsqu'elle effleura son alliance, un petit sourire étira la bouche de Ian.

Elle avait les larmes aux yeux. Elle était particulièrement émotive ces derniers temps.

— C'est parfait, commenta Ian avec un regard chaleureux, comme s'il avait compris le puissant sentiment d'amour et de joie qui l'avait submergée.

— Absolument, confirma James.

— C'est encore mieux que ce que j'espérais, renchérit Anne. Tu as eu tellement raison de peindre Belford comme si le manoir émergeait des bois en fleurs. Il a l'air...

— ... De la demeure chaleureuse et magnifique qu'il est, murmura Francesca.

— Ta demeure, précisa Anne en observant tour à tour Ian et Francesca.

Francesca échangea un regard avec son époux. Ils avaient convenu de passer tous leurs étés à Belford Hall. Cette année, cependant, Francesca était aussi restée tout le printemps en Angleterre pour peindre la merveilleuse maison avec une assiduité quotidienne. Elle était tombée amoureuse de l'endroit lorsqu'elle l'avait découvert orné de



sa gloire printanière. Elle détestait être séparée de Ian, même s'ils se voyaient chaque week-end et se parlaient au téléphone ou par webcam plusieurs fois par jour. Ils avaient néanmoins décidé que cet arrangement était le meilleur. Francesca voulait terminer le tableau et ne retourner à Chicago que pour s'y installer définitivement avec Ian. Ce dernier s'était d'abord opposé à ce projet, mais le raisonnement de Francesca étant guidé par le souci de faire plaisir à ses grands-parents, il avait fini par accepter. Il venait donc chaque jeudi et repartait le dimanche soir. James était le plus affecté par la trahison de Gerard et par sa mort survenue six mois plus tôt. Il semblait plus fragile ces derniers temps et Francesca savait que ces moments passés avec Anne et lui à Belford étaient précieux et devaient être chéris.

Ian venait d'arriver pour assister à l'exposition de la toile. Ils avaient été séparés un jour de plus cette fois, car il s'était arrêté à Aurore avec Lucien pour rendre visite à Kam avant de la rejoindre. Il lui avait terriblement manqué. Leur séparation cette semaine-ci avait été particulièrement douloureuse, étant donné les circonstances exceptionnelles. Depuis son arrivée, elle ne se lassait pas de l'observer et il n'avait cessé de caresser une certaine partie de son corps.

— Prenons un verre en l'honneur du tableau que ce mur attend depuis toujours ! proposa James, son air jovial intensifiant la bonne humeur de Francesca.

Il ressemblait presque à l'homme qu'il avait été autrefois.

Les portes-fenêtres du salon étaient ouvertes sur la douce soirée printanière. C'était très agréable de discuter ainsi avec Anne et James, la cuisse pressée contre celle de Ian, son bras autour de sa taille, à siroter de la limonade sous la brise chargée d'une odeur de chèvrefeuille émanant du jardin.

— Ce jeune homme est incroyablement talentueux, déclara James après que Ian eut décrit quelques-unes de ses visites à Kam.

— Absolument, ajouta Anne. Aussi brillant que Lucien et toi, à sa manière. Kam vit-il toujours dans ce... sous-sol ? demanda-t-elle avec délicatesse, ne sachant visiblement pas comment qualifier la résidence souterraine de Kam.

Anne et James l'avaient rencontré quand Ian était à l'hôpital en France. Kam avait semblé très gêné devant la gratitude que le vieux couple lui avait témoignée. Plus tard, lorsque ces derniers s'étaient mariés en présence d'Anne, James, Lucien et Elise, Kam avait marmonné qu'il n'y avait pas assez de place pour lui et avait insisté pour observer la cérémonie depuis le seuil de la pièce. Francesca s'était attachée à cet homme bourru et brillant, et elle savait que Ian ressentait la même chose.

— Non, il a emménagé dans le manoir. Francesca et moi le lui avons donné. James cilla.

— C'est généreux de votre part.

— Pas vraiment. Trevor Gaines le lui avait légué, à l'origine.

— C'est étrange que Gaines ait fait un tel geste pour l'un de ses enfants, vous ne trouvez pas ? Alors qu'il ne s'est intéressé à aucun des autres, observa Anne en fronçant les sourcils.

Ian haussa les épaules.

— Son intérêt pour Kam semble avoir été pragmatique, bien qu'il se soit certainement attaché à lui avec le temps. Kam n'est pas d'accord avec moi sur ce point, mais si vous voulez mon avis, le comportement de Gaines envers lui est l'une des preuves qu'il était un être humain, et non un monstre. Kam vit dans le domaine depuis le jour de sa naissance – sa mère y était blanchisseuse et femme de chambre. Lorsque Gaines a découvert le génie de Kam, il l'a engagé comme une sorte d'assistant dans son atelier. Il a dû se prendre d'affection pour lui, même si Kam méprise l'idée que cela ait pu s'apparenter à de l'amour paternel. Kam était un enfant intelligent, dans bien des domaines. Il savait comment obtenir ce qu'il voulait de Gaines. Il a réussi à le convaincre de l'envoyer à l'université et à l'école de médecine. Mais il n'a jamais terminé son internat en cardiologie, parce qu'il est retourné à Aurore au chevet de sa mère lorsqu'elle est tombée malade.

— Quelle histoire fascinante ! s'exclama Anne en secouant la tête, stupéfaite. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. Pourtant, j'ai croisé mon quota d'hommes singuliers, ajouta-t-elle en lançant un drôle de regard à Ian et James.

— Vu ses connaissances en médecine et son expérience avec Gaines, il n'est pas étonnant qu'il ait inventé toutes ces brillantes technologies, déclara Francesca. Est-ce que Ian vous a dit qu'il avait vendu ses brevets en biotechnologie à une entreprise pharmaceutique pour plusieurs millions de dollars ? Ils comptent fabriquer des montres médicales révolutionnaires avec son invention. Ces bracelets pourront envoyer un signal d'alerte en cas de crise cardiaque imminente ou indiquer à une femme le jour de son ovulation. Il y a des tas d'autres fonctionnalités très utiles. C'est un mécanisme de biofeedback, donc le porteur est en permanence informé des réactions de son organisme.

— Kam s'est servi de ce que Trevor Gaines avait initié avec sa perversité et son esprit tordu pour en faire une invention positive, ajouta Ian, en faisant référence au génie de l'homme mais aussi à son obsession pour l'horloge biologique des femmes.

Kam avait appris à Ian et Francesca que Gaines espérait trouver un moyen d'évaluer et de prévoir les réactions du corps humain. Il avait donc lancé quelques expériences sur le sujet. Mais c'était Kam qui avait perçu la potentielle portée de ses découvertes et qui avait approfondi le travail avec une visée constructive et avant-gardiste.

Ian observa Francesca du coin de l'œil lorsqu'elle posa une main sur sa cuisse. Un profond sentiment de gratitude s'empara d'elle devant la sérénité qu'il affichait de plus en

plus quand il parlait de son père biologique. Il était toujours épouvanté par l'homme que Gaines avait été, mais il le comprenait mieux, plus objectivement. Ian avait eu raison depuis le début, admettait Francesca. Le fait de réunir des informations sur lui, de fouiller son histoire et ses origines, ainsi que son travail et son obsession, l'avaient aidé à prendre la distance nécessaire. Après avoir longuement discuté avec Kam des années qu'il avait passées auprès de son père, et étudié en détail les journaux de Gaines et de Louisa que Ian avait trouvés, il commençait à suspecter que Gaines avait été violé par son beau-père, Alfred Aurore. Gaines le détestait, mais la véritable cible de sa haine était sa mère, qui l'avait exposé à cet homme sans rien faire pour le protéger. Dans ses journaux, il laissait entendre qu'elle connaissait la vérité. C'était peut-être ce qui expliquait la haine de Gaines pour les femmes et son désir de s'insinuer dans leur corps et leur existence en les faisant tomber enceinte. Aucune femme ne pouvait rester indifférente à l'arrivée d'un enfant, même si la mère de Trevor s'était efforcée de contredire cette vérité avec son fils.

Ian concédait qu'il ne parviendrait jamais à saisir complètement la complexité du personnage de Gaines, mais les contours de l'homme, de ses motivations et de son existence qu'il avait pu tracer semblaient l'apaiser.

Francesca pensait qu'il avait été libéré de l'héritage empoisonné de Gaines lorsqu'il avait risqué sa vie pour sauver la sienne. Certaines choses étaient plus importantes que d'avoir un père sociopathe, et cette soirée avait prouvé à Ian celui qu'il était au fond de son être. Il avait accepté de poursuivre sa guérison et s'était inscrit à un groupe de soutien constitué d'enfants nés de viol qu'il rencontrait occasionnellement pour essayer de comprendre sa honte et de s'en défaire.

Il se tourna vers elle et l'étudia intensément, comme s'il avait senti sa reconnaissance quand elle avait posé les yeux sur lui.

— Je n'aurais jamais pensé que du positif pouvait sortir de l'héritage d'un homme comme Trevor Gaines, mais on dirait que j'apprends de nouvelles choses chaque jour. Grâce à toi, continua-t-il à voix basse à l'attention de Francesca. Je peux désormais le voir et l'apprécier.

— Sans tes recherches, tu n'aurais jamais découvert tous ces trésors, répondit-elle.

Elle se perdit dans son regard, si bien qu'il lui fallut un moment pour réaliser qu'Anne parlait.

— Je vais aller me coucher, disait-elle d'un ton léger en regardant James avec insistance.

James reposa aussitôt son verre de brandy.

— Oh, non... Je... Nous ne voulions pas vous chasser, commenta Francesca avec un air contrit en prenant conscience qu'elle s'était laissé subjugué par les yeux de Ian, ce qui avait certainement mis le vieux couple mal à l'aise.

Elle sentait une connexion magique avec son époux ces derniers temps, un lien forgé autant par les épreuves qu'ils avaient affrontées pour être ensemble que par les promesses de leur avenir. Elle avait hâte de se retrouver seule avec lui, mais ils avaient encore d'importantes nouvelles à annoncer à Anne et James.

— Ian voudrait vous parler de ce que la police londonienne et l'inspecteur Markov lui ont appris au sujet de Gerard, leur signala-t-elle.

Elle regretta d'avoir abordé un sujet aussi lourd lorsqu'elle vit les expressions graves de James et Anne, mais en même temps, ces informations étaient importantes. Ian lui avait déjà tout raconté au téléphone avant d'arriver et ils avaient eu l'occasion d'en discuter. Elle était heureuse qu'il soit celui qui annoncerait ces découvertes à ses grands-parents. Le vieux couple avait été tellement bouleversé de comprendre la véritable nature de Gerard...

À l'hôpital, elle et Ian avaient convenu de ne pas leur révéler qu'il était, selon ses aveux, à l'origine de l'accident de ses parents. Il n'existait aucune preuve et les soupçons ne feraient qu'augmenter la douleur de James. Il adorait sa sœur et le père de Gerard avait été son ami d'enfance.

— Qu'as-tu appris ? demanda James à Ian.

— La police a récemment procédé à un nettoyage parmi ses rangs. Des douzaines d'agents ont été accusés de corruption dans des affaires de drogue et de trafic d'armes.

— Je l'ai lu dans les journaux, confirma James.

— L'un de ces hommes s'appelait Jago Teague, expliqua Ian avec un air sombre. Teague n'était pas un débutant. Il a été mêlé au trafic de drogues et à la vente d'armes illégales pendant des années. Dans une autre vie, il a aussi été décoré pour ses services en tant qu'inspecteur.

— Quel est le rapport entre Teague et Gerard ? demanda Anne.

— En échange d'un allègement de peine, Teague a accepté de donner les noms des personnes auxquelles il a rendu service par le passé. Gerard a été désigné comme un client régulier. Après avoir enregistré sa déposition, un agent a contacté l'inspecteur Markov pour le mettre au courant.

Francesca étudia leurs visages nerveusement lors du lourd silence qui suivit.

— Teague a avoué avoir fourni un pistolet non marqué à Gerard il y a six mois avant de le lui racheter deux jours plus tard. Selon les instructions spécifiques de Gerard, il l'a ensuite vendu de nouveau à un homme dont la description correspond à celle d'Anton Brodsk. Gerard a envoyé Brodsk à Teague, précisa Ian. C'était un piège. Il a ainsi placé l'arme qui a tué Shell Stern entre les mains de Brodsk pour que ce dernier passe pour le meurtrier de son associé. Ensuite, il a abattu Brodsk avec ton pistolet, grand-père.

— Je ne comprends pas, le coupa Anne en secouant la tête. Pourquoi Gerard a-t-il orchestré tout cela avec Brodskik et Stern s'il prévoyait de vous tuer lui-même et de déguiser son meurtre en suicide ?

— Je suppose qu'à Chicago il n'avait pas d'autre choix que d'engager Brodskik et Stern. Ensuite, il devait se débarrasser d'eux. Ils en savaient trop et auraient pu le faire chanter ou le dénoncer si les soupçons s'étaient portés sur Gerard.

— Alors, pourquoi les engager au départ ? insista James.

— Pour attirer Ian hors de sa cachette, expliqua Francesca calmement. Ian pense que Gerard a essayé d'acquérir son entreprise par le biais d'un rachat hostile avec son plan d'acquisition de Tyake. Ian a découvert que Gerard était l'actionnaire principal du fonds d'investissement qu'il suggérait que nous utilisions. Il serait devenu l'actionnaire principal de Noble Enterprises au moindre défaut de paiement – ce que Gerard aurait facilement pu provoquer avec la position qu'il occupait au conseil d'administration.

James arborait une expression morne.

— Mais... Anne et moi avons eu recours à ce fonds d'investissement par le passé.

— Je sais, intervint Ian, et heureusement, Gerard n'a pas usé de son influence dans votre cas. J'ai l'impression qu'il était très méthodique et patient dans sa façon de positionner son jeu et qu'il attendait que toutes les conditions soient réunies pour frapper. Et puis, sa rancœur n'a jamais été orientée contre toi, grand-père, mais contre moi.

— Tout ça à cause des propriétés et de l'argent ? s'enquit Anne, l'air dérouteré et outragé à la fois. Je n'arrive pas à y croire. Et dire que nous n'avons jamais pensé qu'il était si affecté par ton arrivée lorsque tu étais enfant, Ian.

— Cet événement a bouleversé son existence. Son comportement est décevant et blessant, mais il ne dépasse pas le cadre de l'entendement.

James soupira, et le cœur de Francesca se serra de nouveau pour lui.

— Nous ne t'en avons jamais parlé, mais Gerard émettait souvent des doutes quant à ton équilibre psychologique en notre présence. Je suppose que cela faisait partie de sa stratégie de manipulation. Il voulait que nous te pensions capable de te suicider avec Francesca. Nous étions inquiets pour toi, bien sûr, mais nous n'avons jamais douté de ta santé mentale, Ian. Nous savions que tes tourments se jouaient sur le plan émotionnel.

Ian frotta le dos de la main de Francesca. Elle pressa ses doigts en signe de soutien.

— Cette période a été difficile pour moi. Je suppose que d'autres auraient pu sombrer dans la folie pour moins. Au cours des mois que j'ai passés à Aurore, avant de revenir à Belford, il y a eu certains moments où je n'étais pas loin d'être ce que Gerard insinuait. Je ne suis pas surpris que vous vous soyez inquiétés, dit-il d'un ton sincère. Gerard a certainement été ravi de découvrir qui était Trevor Gaines et ce que je faisais durant mon absence. Les conditions étaient parfaites pour organiser ma chute. Je me trouvais dans le

manoir abandonné d'un cinglé criminel et obsédé. L'endroit idéal pour basculer dans les ténèbres.

— Je n'arrive pas à croire que ces pensées aient pu lui traverser l'esprit, observa Anne. Il est encore plus difficile d'imaginer qu'il ait agi en conséquence. Il a tué ce Brodsk de sang-froid, n'est-ce pas ?

Ian hocha la tête.

— Je le soupçonne de l'avoir invité ici, même si nous ne connaissons probablement jamais les circonstances exactes.

— C'est diabolique, conclut James.

Son visage avait pris une teinte grisâtre. Francesca posa un regard anxieux sur Ian.

— C'est fini à présent, déclara ce dernier fermement. Et nous sommes en vie. Je voulais simplement vous en informer, parce que Markov va vous appeler. Le meurtre est survenu chez vous, après tout, et il vous doit des explications sur les résultats de l'enquête. Je lui ai précisé que je tenais à être le premier à vous l'annoncer.

James inspira lentement.

— J'apprécie ton courage, mon garçon.

— Est-ce que ça va ? demanda Francesca après un moment.

James semblait essayer de se reprendre, mais elle voyait bien qu'il peinait à y parvenir. Il prit la main d'Anne dans la sienne.

— Je me sentirais mieux après une bonne nuit de sommeil, pour être honnête, concéda-t-il avec une chaleur feinte. J'aimerais pouvoir tourner la page et laisser ces souvenirs au passé.

— Je suis d'accord, approuva Anne, surtout en cette magnifique soirée, alors que nous venons juste d'accrocher le tableau de Francesca et que nous avons toutes les raisons de nous montrer reconnaissants.

— En fait, nous avons vraiment toutes les raisons de nous montrer reconnaissants, dit Francesca avec ferveur.

Anne cilla, ses yeux perçants posés sur la jeune femme. Cette dernière sourit, consciente que ses yeux révélaient son secret et qu'Anne, loin d'être idiote, avait compris. Une expression mystérieuse passa sur le visage de la vieille femme. Francesca échangea un regard éloquent avec Ian. Partager ce secret si précieux avec lui avait été un miracle, mais l'annoncer à Anne et James l'enchantait également.

— Nous avons d'autres nouvelles, ajouta Ian. De bien meilleures nouvelles.

— Non... murmura Anne. Oui ? demanda-t-elle quand Francesca continua à lui sourire.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? s'enquit James, dubitatif.

— Ian et Francesca vont avoir un bébé, répondit Anne d'une voix tremblante, l'espoir et l'incrédulité se mêlant dans ses paroles.

Ian attira Francesca contre lui et elle lui rendit son étreinte, pressant sa joue contre son torse tout en continuant à observer le couple.

— Oui, nous allons être parents, confirma Ian d'une voix émue. Francesca ne cesse de me répéter de penser à l'avenir plutôt qu'au passé. À présent, je ne pense à rien d'autre.

James éclata de rire, la lassitude ressentie après leur précédente discussion se dissipant. Il semblait avoir rajeuni de vingt ans. Anne cria de joie et prit une rasade de brandy indigne d'une lady, les yeux brillant de bonheur quand elle serra son époux dans ses bras.

Francesca posa une main sur le torse de Ian pour absorber sa chaleur et les battements réguliers et sourds de son cœur, savourant chacun de ses instants.

Anne et James restèrent un moment avec eux pour fêter la nouvelle et leur poser les traditionnelles questions. Depuis combien de temps était-elle enceinte ? Huit semaines. Quand avait-elle appris sa grossesse ? Le week-end précédent, lorsque Ian et elle s'étaient rendus chez un médecin de Belford. Où naîtrait le bébé ? À Belford, si Anne et James étaient d'accord (plus que d'accord, ils semblaient même extatiques à cette idée). Ian et elle avaient apprécié le médecin de l'hôpital de Belford, mais ils voulaient obtenir leur confirmation avant de se décider. Ils désiraient faire ce cadeau au vieux couple.

Après cette petite célébration imprévue, Anne et James leur souhaitèrent une bonne nuit et les serrèrent dans leurs bras une dernière fois pour les féliciter.

— Heureuse ? demanda Ian calmement en posant les yeux sur elle.

— À ton avis ?

— Tu brilles comme mille soleils à mes yeux, je ne t'ai jamais vue si radieuse.

Le sourire de Francesca s'évanouit. Elle avait toujours le souffle coupé lorsqu'il prenait cette expression intense.

— Pendant que j'admirais ton tableau, dit-il d'un ton songeur, je me suis rendu compte qu'un mariage ici aurait été merveilleux au printemps. Me trouves-tu égoïste d'avoir insisté pour que nous nous mariions alors que j'étais encore à l'hôpital ? Ce n'était pas le décor le plus romantique, mais tout à coup, je ne pouvais plus attendre.

— Je sais, souffla-t-elle en caressant son torse, soutenant son regard grave. C'est ce qui a rendu ce moment si spécial... ta soudaine volonté de te projeter dans l'avenir. Je ne changerais ça pour rien au monde, mais si tu y tiens, nous pourrions toujours renouveler nos vœux ici. Chaque printemps, si tu en as envie, ajouta-t-elle en souriant.

Il se leva, sa main toujours dans la sienne.

— Viens avec moi.

Ils marchèrent ensemble vers les portes-fenêtres et traversèrent la terrasse en pierre. C'était une magnifique soirée de juin. La forêt distante semblait vibrer de vie – les rainettes coassaient, les criquets chantaient et la brise agitait les feuillages abondants des arbres tel un soupir. Elle inhala l'odeur de la pelouse fraîchement tondu et du chèvrefeuille en suivant Ian vers les jardins. Ils avançaient en silence. Au bout d'un moment, Ian s'arrêta. La lune était suffisamment pleine pour qu'elle puisse distinguer un salon extérieur qu'elle n'avait pas encore découvert, caché derrière un imposant rosier. Lorsque Ian s'allongea sur l'une des chaises longues, elle fit mine de s'allonger sur la deuxième, mais il l'attira à lui.

— Viens ici. Tu ne crois quand même pas que je vais te laisser t'installer loin de moi alors que je ne t'ai pas vu pendant plusieurs jours.

— Bien sûr que non, dit-elle en riant.

Elle s'assit sur ses genoux, le dos tourné, mais il l'arrêta.

— Non, mets-toi face à moi, murmura-t-il, et remonte ta jupe.

Son rire se dissipa et son sexe se contracta sous ses paroles autoritaires. Elle avait perçu le désir dans sa voix et il éveillait le sien. Elle souleva le bord de sa jupe jusqu'à la taille, demeurant silencieuse tandis qu'il posait une main sur sa hanche et l'autre contre son ventre. Elle observa ses doigts virils courir sur sa peau pâlie par la lune. Il la caressa doucement, comme s'il tentait de la soumettre à un envoûtement sensuel. Elle se sentit mouiller tandis qu'un besoin lancinant enflait en elle.

— Je n'arrive toujours pas à le croire, murmura-t-il.

— J'imagine qu'il va nous falloir un peu de temps pour nous habituer à l'idée qu'un bébé grandit à l'intérieur de moi.

— Je ne parle pas du bébé... Enfin, si, mais pas uniquement. Je n'arrive toujours pas à croire que tu es mienne. La plupart du temps, c'est le cas, mais parfois, cela semble si... incroyable.

Ses yeux brillaient quand il les leva vers elle. Elle prit son visage entre ses mains avec tendresse et soutint son regard lorsqu'il fit glisser sa culotte sur ses cuisses. Ses doigts s'agitèrent avec habileté entre ses jambes. Il grogna doucement en sentant son humidité.

— Merci de ne pas m'avoir abandonné. D'être restée au début, quand je ne comprenais pas ce qui se passait entre nous parce que je n'avais aucun élément de comparaison. Puis quand je t'ai quittée. Et quand je suis revenu, même si je me croyais encore indigne de toi.

Elle soupira quand il introduisit un doigt en elle. La sensation était sublime.

— Toi non plus, tu ne m'as pas abandonnée. Je croyais que c'était le cas, mais je me trompais. Tu savais mieux que moi ce dont tu avais besoin pour te sentir entier.

— C'est de toi que j'ai besoin, souffla-t-il d'une voix tendue.



Il retira sa main et elle vit la boucle de sa ceinture briller quand il ouvrit son pantalon. En quelques secondes, elle le chevauchait. Ils restèrent immobiles un moment sous la lueur de la lune, à se caresser l'un l'autre, à fusionner.

— J'ignore comment j'ai fait pour vivre tous ces mois sans toi, avoua-t-il. Lorsque nous sommes séparés quelques jours, j'ai déjà l'impression d'étouffer. Honnêtement, je ne sais pas comment j'ai tenu.

— Une part de toi comprenait que tu en avais besoin pour guérir. Tu l'as fait parce que c'était nécessaire et tu ne pouvais agir autrement.

Il enfonça ses doigts dans la chair de ses fesses. Elle sursauta, contractant son vagin autour de lui.

— C'était comme vivre en enfer.

Elle cilla devant sa sincérité. Il n'avait jamais décrit ses sentiments aussi clairement auparavant. Il grogna de plaisir et l'invita à imprimer le rythme. Un muscle tressauta sur sa joue.

— Dis-moi que je n'aurai jamais besoin d'y retourner, et je te croirai, souffla-t-il, les dents serrées.

— Jamais, murmura-t-elle avec ferveur. Tu as traversé cet enfer pour nous, mais c'est à présent terminé. Nous sommes ensemble. Pour toujours.

Elle ondula des hanches et s'empala profondément sur lui.

— Crois-moi, Ian, notre place n'est nulle part ailleurs.